

*Agatha Christie*

LES TRAVAUX  
D'HERCULE



Le  
Livre  
de  
Poche

AGATHA CHRISTIE

LES TRAVAUX D'HERCULE  
Nouvelle traduction de Jean-Marc Mendel



Edition du Masque

A Edmund Cork, dont j'apprécie tant  
les travaux pour le compte d'Hercule Poirot,  
je dédie affectueusement ce livre.

## PROLOGUE

Pour son appartement, Hercule Poirot avait fait choix d'un mobilier ultramoderne. Le chrome y étincelait partout. Quoique confortablement rembourrés, les fauteuils imposaient sans compromis la rigueur de leurs lignes anguleuses.

Impeccable comme à l'accoutumée, Hercule Poirot était piqué, bien droit, sur l'extrême bord de l'un des fauteuils en question. En face de lui, plus vautré qu'assis, le Pr Burton, titulaire de la chaire de littérature grecque et latine au collège d'All Souls, dégustait en connaisseur, à petites gorgées gourmandes, le mouton-rothschild de son hôte.

Rien d'impeccable chez le Pr Burton. Grassouillet, débraillé, il arborait sous une crinière argentée un visage aussi bienveillant que rubicond. Il émaillait sa conversation de gloussements d'asthmatique et avait la déplorable habitude de couvrir de cendres de cigarette sa propre personne et tout ce qui avait le malheur de l'entourer. C'était en vain que Poirot l'avait cerné de cendriers.

Pour l'heure, le Pr Burton posait une question fondamentale :

- Dites-moi, très cher, pourquoi Hercule ?
- Vous parlez de mon nom de baptême ?
- En fait de nom de baptême, reconnaissez qu'il n'a rien de très catholique. Il vous aurait plutôt un petit côté païen, non? Mais, encore une fois, pourquoi ? C'est ça, ce que je voudrais bien savoir. Lubie de votre père ? Caprice de votre mère? Tradition familiale? Si je me rappelle bien - mais ma mémoire n'est plus, hélas! ce qu'elle était -, vous aviez un frère prénommé Achille, n'est-ce pas?

En un éclair, Poirot revit mentalement les péripéties de l'existence d'Achille Poirot. Tout cela était-il vraiment arrivé ?

- Cela n'a dure que bien peu de temps, se borna-t-il a répondre.

Avec tact, le Pr Burton abandonna ce sujet délicat.

- Les parents, grommela-t-il, devraient prêter davantage d'attention aux prénoms qu'ils donnent à leurs enfants. J'ai quelques filleules. Je sais de quoi je parle. Il y en a une qui s'appelle Blanche : elle est noire comme un pruneau ! A cote de ça il y a Deirdre, Deirdre des douleurs : elle, elle est gaie comme un pinson. Quant a la jeune Patience, on eut été mieux avisé de la baptiser Impatience! Et pour ce qui est de Diana ...

Le vieil universitaire frémit :

- Diana frise déjà les quatre-vingts kilos ... or, elle n'a que quinze ans! On me rétorque qu'il faut qu'adolescence se passe, mais j'ai bien peur que le problème soit ailleurs. *Diana!* Ils auraient voulu l'appeler Hélène, mais, la, j'avais mis les pieds dans le plat. Quand on sait à quoi ressemblent ses père et mère! Sans parler de sa grand-mère! Moi, j'avais bataillé pour un prénom comme Martha, ou Dorcas ... quelque chose de cohérent dans ce gout-là. Peine perdue. J'aurais aussi bien pu économiser ma salive. Drôle de race que celle des géniteurs ...

Sur ce, le Pr Burton entama une série de gloussements qui plissèrent sa bonne bouille réjouie.

Poirot le fixa, interloqué.

- Je pensais à une rencontre imaginaire entre Madame votre mère et la défunte Mrs Holmes, expliqua le vieux savant. Je les vois bien, tricotant toutes deux des layettes et égrenant:

«Achille, Hercule, Sherlock, Mycroft ... »

Poirot ne parvenait pas à partager l'humour de son ami :

- Si je comprends bien, baragouina-t-il dans son anglais à la syntaxe toujours très personnelle, vous êtes en train de me dire que je n'ai pas exactement l'apparence *physique* d'Hercule ?

Le Pr Burton laissa son regard errer sur le détective, tire comme toujours a quatre épingles avec ses bottines vernies, son pantalon rayé, son veston noir et son nœud papillon noué de main de maitre, s'arrêta au passage a la tête en forme d'œuf et

salua la moustache superlative qui faisait la gloire de la lèvre supérieure.

- Non, Poirot, franchement, vous n'avez rien d'un Hercule ! sourit-il. Je présume que vous n'avez jamais pris le temps de vous plonger dans les Classiques?

- C'est bien le cas.

- Dommage ! Dommage! Il vous manque et vous manquera toujours quelque chose. S'il ne tenait qu'a moi, tout le monde serait astreint à l'étude des Classiques.

Poirot haussa les épaules :

- J'ai très bien réussi sans eux.

- Réussi ! Réussi ! Il s'agit bien de réussir! Vous ne comprenez rien au problème ! L'étude des Classiques n'a rien à voir avec un cours accéléré de correspondance commerciale ! Ce n'est pas un raccourci sur le chemin du succès ! Dans la vie de tout un chacun, ce ne sont pas les heures de travail qui comptent- ce sont celles qu'il peut consacrer a ses loisirs. C'est l'erreur que nous commettons tous. Prenez votre cas, si vous le voulez bien: vous avez réussi, vous voulez peu à peu prendre du recul et vous donner quartier libre ... Mais qu'allez-vous faire de votre liberté ?

Poirot tenait sa réponse toute prête:

- Je vais me consacrer, très sérieusement, a la culture des courges.

Le Pr Burton fut pris au dépourvu :

- Des courges ? Qu'entendez-vous par la ? Ces grosses choses verdâtres autant que rebondies et qui ont un gout d'eau ?

- Eh oui ! s'enthousiasma Poirot. Vous touchez au cœur même de la question ! Les courges peuvent très bien ne pas avoir un gout d'eau !

- Oh, je sais, nappées de fromage, d'oignon émincé, ou de sauce blanche ...

- Non, non! Vous n'y êtes pas! J'ai dans l'idée que c'est le gout lui-même des courges qu'il est possible d'améliorer. Qu'on peut lui donner ...

Poirot plissa les yeux :

- Un certain bouquet ...

- Sapristi, mon tout bon, une courge n'est pas un bordeaux!

Le mot bouquet venait de rappeler au Pr Burton qu'il avait un verre à la main. Il savoura quelques gorgées:

- Excellent, ce vin. Pas un défaut.

Hochant la tête pour marquer son approbation, il reprit:

- Cette histoire de courges, ce n'est pas sérieux ? Vous n'allez tout de même pas passer vos journées plié en deux, à pousser de pleines brouettes de crottin, à abreuver ces machins en leur entourant amoureusement le pied de chiffons de laine imbibés d'eau et tout ce qui s'ensuit ?

Le gémissement du Pr Burton exprimait toute l'horreur que lui inspirait pareil avenir, et sa main libre se crispait sur son estomac replet.

- Vous me semblez très bien connaître, lui fit remarquer Poirot, l'art et la manière de cultiver les courges ...

- Il m'est arrivé d'observer des jardiniers à l'œuvre lors de séjours à la campagne. Non mais, Poirot, sérieusement, quel passe-temps! Pouvez-vous comparer cela au confort d'un bon fauteuil (la voix du Pr Burton commença de ressembler à un ronronnement de plaisir), devant une cheminée où brûle un feu de bois, dans une pièce longue et basse où s'alignent les livres - il faut que ce soit une pièce toute en longueur ... à aucun prix carrée. Des livres tout autour. Un verre de porto. A la main un bouquin qui vous est cher. Par la lecture, vous remontez le temps ...

Et de citer, d'une voix sonore :

Μντ ο απτε κυβερντηζ ενι οινοπι ποντω  
νηα θοην ιθυνει ερεχθομενην ανεμοιοι

« Et par sa seule habileté, dit-il, le timonier amène le frêle esquif bousculé par les vents à reprendre son cap sur la mer démontée. »

»Naturellement, s'empressa-t-il d'enchaîner, la meilleure interprétation ne saurait retrouver totalement l'esprit du texte original...

Pendant un instant, emporté par son lyrisme, il en avait oublié Poirot. Et Poirot, qui l'observait, fut soudain saisi d'un doute - d'une douleur intime, d'une sorte de sourd remords. Y

avait-il la quelque chose qu'il avait manqué? Une certaine richesse de l'esprit ? Une tristesse diffuse s'empara de lui. Oui, il aurait dû découvrir les Classiques. Et depuis bien longtemps. Maintenant, hélas, il était trop tard ...

Le Pr Burton mit fin à ce soudain accès de mélancolie:

- Tenteriez-vous de me laisser entendre que vous songez réellement à prendre votre retraite ?

- Oui.

- Vous n'en ferez rien ! gloussa l'autre.

- Mais je vous assure bien que ...

- Mon tout bon, je vous en crois parfaitement incapable.

Votre métier vous intéresse beaucoup trop.

- Certes, mais je pourrais ... prendre certaines dispositions. Ne plus accepter que quelques enquêtes triées sur le volet. Pas question de continuer avec le tout-venant. Seuls les problèmes qui présenteraient pour moi un attrait particulier ...

- Je vous vois venir, sourit le Pr Burton. Une ou deux affaires seulement. Puis encore une ou deux. Et ainsi de suite ... Mon cher Poirot, le jour où la prima donna que vous êtes donnera son gala d'adieux n'est pas pour demain !

Il eut un petit rire et s'extirpa non sans mal de son fauteuil, délicieux petit gnome aux cheveux blancs :

- Ce ne sont pas les Travaux d'Hercule que vous accomplissez, chuinta-t-il, car votre travail est votre passion. Vous verrez que j'ai raison. Je vous parie que, dans un an, vous serez toujours ici, et que les courges (il frissonna d'horreur) ne seront jamais rien mieux que des courges.

Prenant congé de son hôte, le Pr Burton quitta l'austère salon rectangulaire.

Il quitta du même coup les pages de ce récit, mais il avait fait à Poirot un legs précieux : une grande idée.

Et, de fait, après le départ du vieil universitaire, Poirot se rassit avec lenteur, comme un homme en plein rêve, et murmura pour lui-même :

- Les Travaux d'Hercule ... Mais oui, c'est une idée, ~!

\*

Le lendemain, Poirot passa la journée à consulter un grand in-quarto relié de maroquin, ainsi que quelques volumes de moindre ampleur. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à divers feuillets tapés à la machine.

Sa secrétaire, miss Lemon, avait reçu pour mission de rassembler le maximum de documentation sur l'Hercule de la mythologie et de la lui communiquer toutes affaires cessantes.

Sans curiosité particulière - elle n'était pas de celles qui tiennent à connaître le pourquoi du comment -, mais avec l'efficacité qui la caractérisait, miss Lemon s'était acquittée de sa tâche à la perfection.

Hercule Poirot avait donc plongé tête baissée dans un monstrueux océan de légendes antiques dont émergeait la figure d'Hercule, «le plus fameux des Héros, qui fut, après sa mort, élève au rang des dieux et reçut les honneurs divins ».

Jusque-là, pas de problème. Ce n'est qu'après que les choses se gâtaient. Poirot consacra de longues heures à une lecture attentive, prit des notes, fronça les sourcils, se reporta aux feuillets de miss Lemon et chercha son chemin dans d'autres ouvrages de référence.

À la fin, il se renversa dans son fauteuil et secoua la tête. La dépression qui l'avait un instant frappé la veille était bien dissipée. La mythologie, quel panier de crabes!

Prenez cet Hercule, ce héros ! Drôle de héros ! Qu'était-il, sinon un malabar au front bas animé de tendances criminelles ? À Poirot, cet Hercule rappelait un certain Adolphe Durand, boucher de son état, fort comme un bœuf et qui avait été jugé à Lyon en 1895 pour le meurtre d'une ribambelle d'enfants. L'argument principal de ses défenseurs avait reposé sur le fait que le boucher souffrait d'épilepsie, et l'on avait débattu pendant plusieurs audiences sans parvenir à déterminer s'il s'agissait du haut mal ou du petit mal. Cet Hercule des temps anciens était sans doute, lui aussi, victime du haut mal. Non, pensait Poirot en secouant violemment la tête, si c'était ça l'idée que les Grecs se faisaient d'un héros, elle ne correspondait plus aux critères du monde moderne. D'ailleurs, l'ensemble du canevas mythologique le heurtait. Ces dieux et ces déesses !... Ils s'affublaient d'autant d'identités qu'un criminel d'aujourd'hui !

Et, alcoolisme, débauche, inceste, viol, brigandage, meurtre et captation d'héritage, ils se comportaient, d'évidence, comme des délinquants. Il y avait là de quoi occuper un juge d'instruction à plein temps! Même dans le cadre de leur vie de famille ces gens-là se conduisaient comme des malfrats ! Et avec ça pas d'ordre ! Pas de méthode! Jusqu'a leurs crimes et délits, qui fleurissaient l'amateurisme et trahissaient une absence totale d'esprit de synthèse !

- Hercule, mon œil ! grinça Poirot, privé de ses illusions, en abandonnant ses grimoires.

Il jeta autour de lui un regard satisfait. L'ordonnancement de la pièce ne laissait rien au hasard. Le mobilier, luxueux, faisait triompher la symétrie d'une géométrie parfaite. Dans un coin trônait une sculpture moderne: un cube posé sur un autre cube, couronnes tous deux; d'une figure octaédrique à base de fil de cuivre. Et, au beau milieu de ce chef d'œuvre de rigueur, lui-même, Hercule Poirot ! Il s'admira dans un miroir: voila, décréta-t-il, un Hercule moderne ! Rien à voir avec cette caricature d'être humain à moitié nu, aux muscles noueux, brandissant une massue ! Au lieu d'un bateleur de foire, on avait là un homme de taille ... euh ... *ramassée*, un élégant citadin arborant moustache - une moustache telle que jamais cet autre Hercule n'aurait imaginé en posséder. Une moustache luxuriante et cependant tirée au cordeau.

Hercule Poirot et l'Hercule des légendes antiques partageaient néanmoins un point commun : tous deux avaient indubitablement joué un rôle essentiel en débarrassant Le monde d'une kyrielle de fléaux. Et on pouvait à bon droit les qualifier de bienfaiteurs des sociétés dans lesquelles ils vivaient.

Qu'avait donc dit Le Pr Burton en partant ? Ah oui : « Ce ne sont pas les Travaux d'Hercule que vous accomplissez ... »

Oh, mais il se trompait, le vieux fossile! Le monde, encore une fois, allait applaudir aux Travaux d'Hercule - de l'Hercule des temps modernes. C'était d'une ingéniosité renversante, cette idée! Et d'un humour de bon, de parfait aloi ! Avant de prendre sa retraite, il n'accepterait plus que douze affaires, ni plus ni moins. Et il les choisirait en fonction de leur parenté avec les

Travaux de l'Hercule de l'Antiquité. Oui, vraiment, ce ne serait pas seulement amusant, ce serait aussi raffiné et spirituel.

Saisissant un dictionnaire, Poirot relut encore une fois ce qui concernait les légendes antiques. Il n'avait pas l'intention de suivre son modèle à la lettre. Il n'y aurait pas de femme, pas de tunique de Nessus. Les Travaux, et les Travaux seulement...

Et, par conséquent, la première de ses missions s'inspirerait de l'histoire du lion de Némée.

- Le lion de Némée, articula-t-il à haute voix, comme pour mieux apprécier la sonorité de ces syllabes magiques.

Bien entendu, Poirot n'imaginait pas que l'affaire puisse impliquer un véritable lion tout droit sorti de la savane. Et il aurait fallu une séquence inconcevable de coïncidences pour que les responsables d'un jardin zoologique fassent appel à ses services pour résoudre une énigme dont un lion de chair et d'os serait l'un des protagonistes.

Non, mieux valait avoir recours à la symbolique. Le premier des Travaux d'Hercule devrait toucher une personnalité en vue, ce devrait être une affaire à sensation, et de toute première importance! Un maître à crimes, peut-être ? Ou encore un des puissants de ce monde, que le grand public compare volontiers à des lions? Un écrivain renommé ? Un homme politique ? Un peintre illustrissime ? Ou, pourquoi pas, l'un des membres de la famille royale?

L'idée de la famille royale n'était pas pour lui déplaire ...

De toute façon, il n'était pas presse. Il attendrait.

Il attendrait que se présente l'affaire qui serait le premier des douze Travaux qu'il avait choisi d'accomplir.

## Le lion de Némée

- Du neuf et de l'intéressant, ce matin, miss Lemon ?  
demanda Poirot en pénétrant dans son bureau le lendemain.

Il avait en miss Lemon une confiance aveugle.

Dépourvue d'imagination, elle possédait en revanche un instinct très sur. Ce qu'elle jugeait digne d'attention méritait, en général, qu'on l'examinât de près. C'était une secrétaire-née.

- Pas grand-chose, monsieur Poirot, répondit-elle. Juste une lettre, peut-être, qui pourrait vous intéresser. Je l'ai mise sur le dessus de la pile.

- Tiens, tiens ! De quoi s'agit-il ?

- D'un homme qui souhaiterait que vous enquêtiez sur la disparition du pékinois de sa femme.

Poirot qui, tout émoustillé, se dirigeait vers sa corbeille de courrier, en resta le pied en l'air. Le regard qu'il adressa à miss Lemon était lourd de reproches. Mais elle avait recommencé à taper et ne s'en aperçut pas. Sa frappe avait la vitesse et la précision d'une arme à tir rapide.

L'accablement, mais aussi l'amertume s'emparèrent de Poirot: miss Lemon, la compétente miss Lemon, l'abandonnait! Un pékinois ! Un *pékinois* ! Alors qu'il avait, la nuit même, fait un si beau

rêve. A l'instant où son valet l'avait éveillé en lui portant son chocolat du matin, il se voyait quittant Buckingham Palace où On avait tenu à lui exprimer personnellement Sa gratitude ...

Il faillit se répandre en propos sarcastiques, mais s'en abstint. Ils auraient été couverts par le vacarme de la machine à écrire.

Avec un grognement de dégoût, il s'empara cependant de la lettre qui se trouvait au sommet de la pile.

Il s'agissait bien de ce qu'avait annoncé miss Lemon. Une adresse dans les beaux quartiers. Une demande sèche et très impersonnelle. Sujet: l'enlèvement d'un pékinois. Encore un de ces chiens -chiens aux yeux globuleux, outrageusement gâté par une femme riche. Hercule Poirot fit la moue.

Rien d'inhabituel dans la lettre. Rien qui sortit de l'ordinaire. A part, peut-être, oui ... un unique petit détail. Miss Lemon avait raison: il y avait bel et bien un petit détail qui dépassait la banalité.

Poirot s'assit et relut la lettre lentement, avec le plus grand soin. Il ne s'agissait pas de la sorte d'affaires qu'il souhaitait traiter et qu'il s'était promises à lui-même. Ce n'était en rien une affaire importante, c'était le type même de l'affaire sans intérêt. Et puis, surtout, c'était une affaire - objection majeure - qui ne relevait pas des Travaux d'Hercule.

Las, Poirot avait toujours été tente par le démon de fa curiosité.

Une curiosité qui, là encore, le tenaillait.

Il haussa le ton pour être entendu de miss Lemon:

- Appelez donc ce sir Joseph Hoggin, et fixez un rendez-vous pour moi à son bureau comme il le propose.

Comme de coutume, miss Lemon avait vu juste.

- Je suis un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire, monsieur Poirot, déclara sir Joseph Hoggin.

Le détective éleva la main droite dans un geste ambigu, qui pouvait exprimer son admiration pour la réussite de sir Joseph et son approbation pour la modestie qu'il employait quand il parlait de lui. Ou, tout aussi bien, la désapprouver courtoisement. Il ne pouvait en aucun cas révéler la pensée de Poirot en cet instant même : s'il avait une manière bien à lui d'utiliser la langue de Shakespeare, il en saisissait toutes les subtilités. Et l'expression anglaise que sir Joseph avait employée a son propre sujet pouvait, aussi, signifier qu'il était en effet un homme ordinaire. Très ordinaire. Le regard d'Hercule Poirot détailla successivement les bajoues bouffies, les petits yeux porcins, le nez camard et la bouche en cul de poule. Le résultat d'ensemble lui rappelait quelque chose, ou quelqu'un ... Mais, comme ça, sur le moment, il ne parvenait pas à se souvenir précisément de quoi ni de qui il retournait. Cela remontait a bien des années, en Belgique ça avait un rapport, en tout cas, avec du savon.

- Faire des chichis n'est pas mon genre, poursuivait sir Joseph. J'ai l'habitude d'aller droit au but. La plupart des gens,

monsieur Poirot, laisseraient tomber et considéreraient tout ça comme une créance irrecouvrable. Mais Joseph Hoggin n'est pas comme ça. Je suis un homme riche. Et 200 livres de plus ou de moins ne me font ni chaud ni froid ...

- Je vous en félicite, intervint Poirot.

- Hein?

Sir Joseph marqua un temps d'arrêt. Ses petits yeux s'étrécirent davantage encore.

- Ce qui ne veut pas dire que j'aime jeter mon argent par les fenêtres ! siffla-t-il. Ce que je veux, je le paie. Mais je le paie au prix du marché - pas un sou de plus.

- Vous savez, sans aucun doute, que mes honoraires sont élèves ? fit observer Poirot.

Une lueur matoise alourdit Le regard de sir Joseph:

- Oui, oui... Mais il s'agit ici d'une affaire de peu d'importance, d'une brouille ...

- Je ne marchandé jamais, coupa Poirot en haussant les épaules. Je suis un expert. Et les services d'un expert se paient.

- Je sais que, dans votre branche, vous êtes un as, reconnut sir Joseph avec franchise. J'ai pris mes renseignements, et on m'a dit que vous êtes ce que l'on peut trouver de mieux. Mon intention est d'aller jusqu'au bout de cette affaire, et je ne regarderai pas à la dépense. C' est pourquoi je vous ai demandé de venir.

- Vous avez eu de la chance, sourit Poirot.

- Hein?

- Oui, une chance inouïe. Je suis, j'ose le dire sans fausse modestie, au zénith de ma carrière. Je compte prendre très bientôt ma retraite, m'installer à la campagne, voyager et visiter enfin le vaste monde ... et peut-être bien cultiver mon jardin, en accordant une attention toute particulière à l'amélioration des courges. De magnifiques légumes, mais qui manquent un peu de saveur. Enfin, là n'est pas la question. Je voulais seulement vous expliquer que je me suis fixé une règle avant de me retirer: j'ai décidé de n'accepter que douze affaires. Pas une de plus, pas une de moins. Une manière de « Travaux d'Hercule » que je m'impose, en quelque sorte. Votre affaire, sir Joseph, sera la

première des douze. Ce qui m'a intéressé, soupira-t-il, c'est sa complète futilité ...

- Son utilité ? s'étonna sir Joseph.

- J'ai dit futilité. Voyez-vous, on a fait appel à moi pour des cas de toutes sortes. Pour enquêter sur des meurtres, des morts suspectes, des cambriolages, des vols de bijoux. Mais c'est bien la première fois que l'on me prie d'élucider l'enlèvement d'un pékinois.

- Vous m'étonnez ! grommela sir Joseph. J'aurais juré que les femmes faisaient la queue devant chez vous pour que vous retrouviez leurs toutous chéris.

- Bien sur, cela va de soi. Mais c'est la première fois que c'est le mari qui me demande d'intervenir.

Les petits yeux de sir Joseph pétillèrent :

- Je commence à comprendre pourquoi on vous a recommandé à moi. Vous êtes un petit malin, monsieur Poirot.

- Si vous vouliez bien maintenant m'exposer les faits, murmura Poirot. Le chien a disparu. Quand cela ?

- Il y a une semaine exactement.

- Et je suppose que votre épouse est maintenant dans tous ses états ?

- Vous n'avez pas compris, monsieur Poirot ! Le chien nous à été restitué !

- Restitué ? Puis-je me permettre de vous demander en ce cas ce que je viens faire ici ?

Le visage rougeaud de sir Joseph vira au cramoisi :

- Que je sois pendu si on arrive à m'estamper ! Monsieur Poirot, je vais vous raconter toute cette affaire. Le chien à été volé il y a une semaine. Barboté à Kensington Gardens, où la demoiselle de compagnie de ma femme le promenait. Le lendemain, ma femme a reçu une demande de rançon de 200 livres. Je vous demande un peu ! 200 livres ! Pour un roquet qui passe son temps à vous casser les oreilles et à se fourrer dans vos pieds !

- Naturellement, vous n'étiez pas d'accord avec le paiement d'une somme pareille ? insinua Poirot.

- Bien sur que non ! Enfin, je n'aurais pas été d'accord si j'avais été au courant ! Milly - c'est ma femme - le savait très

bien. Elle ne m'a rien dit à moi. Elle s'est contentée d'envoyer l'argent, en billets d'une livre comme il était précisé, à l'adresse indiquée.

- Et le chien a été rendu ?

- Oui. Le soir même, on a sonné à la porte, et la sale bête nous attendait sur le paillason. Pas âme qui vive à l'horizon, comme de bien entendu ...

- Parfait. Poursuivez.

- Alors, ça va de soi, Milly m'a tout avoué et je me suis mis en rogne. Après, je me suis calmé. N'importe comment, le mal était fait et, de toute façon, on ne peut pas s'attendre à voir une femme agir de façon rationnelle. Je dois cependant avouer que j'aurais laissé tomber si je n'avais pas rencontré à mon club ce vieux grigou de Samuelson.

- Oui ?

- Bon Dieu de bois, ce truc doit être un vrai racket! Il lui était arrivé rigoureusement la même chose - sauf que, lui, c'est 300 livres qu'on avait extorquées à sa femme! La, j'ai trouvé que ça passait les bornes ! J'ai décidé qu'il fallait arrêter ce petit jeu tout de suite ! C'est pour ça que je vous ai fait venir.

- Mais enfin, sir Joseph, la meilleure conduite à tenir - et, de très loin, la moins couteuse n'aurait-elle pas été de faire appel à la police?

Dubitatif, sir Joseph se massa le nez :

- Vous êtes marié, monsieur Poirot ?

- Hélas, je n'ai pas ce bonheur.

- Hum ... Pour ce qui est du bonheur, je ne sais pas trop.

Mais si vous étiez marié, vous sauriez que les femmes sont des créatures bizarres. Quand j'ai prononcé le mot de police, ma femme a piqué une crise de nerfs. Elle avait l'air de croire que, si je portais plainte, il arriverait malheur à son Shan Tung chéri! Elle ne voulait rien savoir. Et autant vous dire qu'elle n'était pas chaude non plus en ce qui vous concerne. J'ai tenu bon, et elle a fini par céder. Mais je vous préviens : elle est furibarde.

- Je mesure à quel point la marge de manœuvre est étroite, murmura Poirot. Le mieux serait que je pose quelques questions à Madame votre épouse afin de recueillir certaines informations

complémentaires bien précises tout en la rassurant sur la sécurité future de son chien.

Sir Joseph approuva de la tête et se leva:

- Je vous y conduis de ce pas en voiture.

\*

Dans un vaste salon surchauffé et au mobilier aussi prétentieux que tarabiscote, deux femmes les attendaient.

Sir Joseph et Hercule Poirot n'en eurent pas plus tôt franchi le seuil qu'un petit pékinois s'élança en aboyant avec fureur et en menaçant de faire un sort aux chevilles du détective.

- Shan ... Shan, viens ici ... Viens voir ta maman, mon petit amour ... Attrapez-le, miss Carnaby !

Miss Carnaby se précipita tandis que Poirot marmonnait:

- C'est un véritable lion, en effet.

Un brin haletante, et quelque peu balbutiante, la dompteuse de Shan Tung approuva :

- Oh oui, c'est un si bon chien de garde ! Il n'a peur de rien, ni de personne ! Oh, qu'il est mignon le grand garçon a sa maman !

Sir Joseph fit les présentations, puis:

- Eh bien, monsieur Poirot, je vous laisse vous débrouiller.

Et, sur un bref salut de la tête, il s'empressa de quitter les lieux.

Lady Hoggin était une opulente matrone à la mine irascible et dont les cheveux carotte devaient tout au henné. Sa demoiselle de compagnie, la fébrile et trémolante miss Carnaby, affichait d'aimables rondeurs et se situait dans la tranche des quarante à cinquante ans. Elle traitait lady Hoggin avec une infinie déférence et semblait en avoir une frousse bleue.

- Détaillez-moi par le menu, lady Hoggin, prélude Poirot, les circonstances de cet abominable crime.

Les traits de lady Hoggin se colorèrent dangereusement:

- Je suis heureuse de vous l'entendre dire, monsieur Poirot.

Car c'était bel et bien un crime! Les pékinois sont terriblement émotifs - aussi fragiles que des enfants. Ce pauvre Shan Tung aurait pu mourir de frayeur.

- Oh oui, haleta plaintivement miss Carnaby, c'était ignoble! C'était ... c'était honteux !

- Si vous vouliez bien m'indiquer les faits ...

- Eh bien, voilà comment ça s'est passé. Miss Carnaby avait emmené Shan Tung faire sa petite promenade dans le parc et ...

- Seigneur Jésus! piaula à nouveau la demoiselle de compagnie dans un râle, tout est de ma faute ! Comment ai-je pu me montrer aussi stupide ... aussi négligente ?

- Loin de moi l'idée de, vous reprocher quoi que ce soit, miss Carnaby, coupa aigrement lady Hoggin, mais j'estime que vous auriez dû être davantage sur vos gardes.

Poirot se tourna vers la demoiselle de compagnie:

- Qu'est-ce qui est arrivé?

Miss Carnaby se lança à corps perdu dans un récit un tantinet échevelé :

- Ça été purement et simplement i-ni-ma-gi-nable! Nous venions tout juste de remonter l'allée aux fleurs ... Shan Tung était en laisse, bien sur ... il avait fait son petit pipi sur le gazon ... et j'allais faire demi-tour pour rentrer quand mon attention a été attirée par un bébé dans son landau... un bébé mignon à croquer... il m'a fait risette... ah ! ses petites joues roses... et ses bouclette !... Je n'ai pas pu m'empêcher de parler à la nurse pour lui demander quel âge il avait dix-sept mois, m'a-t-elle dit ... et je suis prête à jurer que notre causerie n'a pas duré plus d'une minute ou deux ... et puis tout d'un coup j'ai regardé derrière moi et Shan Tung n'était plus là. La laisse avait été coupée net et ...

- Si vous aviez été suffisamment attentive à ce que vous faisiez, vitupéra lady Hoggin, personne n'aurait jamais pu se faufiler derrière vous et couper cette laisse !

Miss Carnaby parut sur le point de fondre en larmes. Poirot s'empressa de reprendre:

- Et que s'est-il passé ensuite ?

- J'ai bien évidemment été regarder *partout*. Et puis j'ai *appelé* ! Et j'ai demandé au gardien du parc s'il avait vu passer un homme avec un pékinois, mais il n'avait rien remarqué ... Et je ne savais plus quoi faire, pauvre de moi... alors j'ai continué à

chercher ... mais au bout d'un moment, il a bien fallu que je retourne à la maison ...

Miss Carnaby s'interrompit brusquement. Hercule Poirot imagina sans peine la scène qui avait suivi.

- Et c'est le lendemain que vous avez reçu une lettre ? demanda-t-il à lady Hoggin.

- Le lendemain matin à la première heure, enchaina-t-elle aussitôt, trop heureuse de réoccuper le devant de la scène. Il y était dit que, si je voulais revoir Shan Tung vivant, je devais expédier par pli postal 200 livres en petites coupures au capitaine Curtis, 38 Bloomsbury Road Square. Il y était dit aussi que si les billets étaient marqués ou la police prévenue, on...on couperait les oreilles et la queue de Shan Tung!

Miss Carnaby se mit à renifler:

- C'est trop affreux ! s'étrangla-t-elle. Comment les gens peuvent-ils être aussi monstrueux ?

- Il y était encore précise, reprit lady Hoggin, que si j'envoyais l'argent tout de suite, Shan Tung me serait rendu sain et sauf le soir même, mais que si... que si, après coup, j'avertissais la police, ce serait Shan Tung qui en subirait les conséquences ...

- Seigneur! gémit miss Carnaby d'une voix étouffée par les sanglots, j'ai tellement peur que, même maintenant ... Oh! bien sur, M. Poirot n'appartient pas vraiment à la police, mais ...

- Vous voyez bien, monsieur Poirot, surenchérit lady Hoggin aux abois, qu'il va falloir que vous soyez très ... très prudent.

Hercule Poirot s'empessa d'apaiser ses alarmes:

- Je n'appartiens pas du tout à la police. Mon enquête sera menée avec doigté, célérité et la plus

parfaite discrétion. Soyez assurée, lady Hoggin, que Shan Tung ne court plus aucun risque. Je vous en donne ma garantie.

Le mot parut avoir un effet magique sur les deux femmes, dont le soulagement fut immédiatement perceptible.

- Cette lettre, vous l'avez ici ? demanda Poirot.

Lady Hoggin secoua la tête:

- Non, j'avais pour instruction de la renvoyer sous enveloppe en même temps que l'argent.

- Et c'est ce que vous avez fait?

- Oui.

- Mmm ... c'est bien dommage.

- Moi, j'ai encore la laisse du chien! s'interposa miss Carnaby avec pétulance. Voulez-vous que j'aille la chercher ?

Elle quitta la pièce. Poirot mit à profit son absence pour poser quelques questions la concernant.

- Amy Carnaby ? Oh, de son côté à elle, aucun problème. C'est une très brave fille, bête comme ses pieds, bien entendu. J'ai eu bon nombre de dames ou demoiselles de compagnie, et toutes étaient bêtes à manger du foin. Mais Amy adore Shan Tung, et elle ne se remettra jamais de tout ça - ce qui est après tout bien normal... aller fourrer son nez dans des landaus et en oublier mon petit amour chéri! Ces vieilles filles sont toutes les mêmes: elles gâtifient des qu'elles voient un nourrisson ! Non, je suis persuadée qu'elle n'a rien à voir là-dedans.

- Cela semble en effet peu probable, concéda Poirot. Mais, dans la mesure où le chien a disparu pendant qu'elle en avait la charge, il nous faut être absolument certains de son honnêteté. Depuis combien de temps est-elle à votre service?

- Près d'un an. Elle avait d'excellentes références. Elle est restée auprès de lady Hartingfield jusqu'à sa mort ... plus de dix ans, je crois. Après ça, elle s'est longtemps occupée d'une de ses sœurs handicapée... Non, c'est la crème des filles, mais, comme je vous l'ai dit, elle est irrémédiablement idiote.

Amy Carnaby revint à ce moment précis, encore plus hors d'haleine - si faire se pouvait - et brandissant la laisse coupée que, le regard plein d'espoir, elle tendit à Poirot non sans une certaine solennité.

Poirot procéda à un examen attentif de l'objet.

- Hé oui ! finit-il par conclure. Elle a incontestablement été coupée.

Les deux femmes paraissaient attendre une suite.

- Je vais conserver par-devers moi cette preuve, décréta-t-il donc.

Et, d'un geste impérial, il glissa la laisse dans sa poche. Lady Hoggin et miss Carnaby émirent un soupir de soulagement : à l'évidence, Poirot venait de faire ce qu'on attendait de lui.

\*

Hercule Poirot avait pour habitude de ne rien laisser dans l'ombre.

Bien qu'il lui ait semblé a priori fort peu probable que la bêtifiante miss Carnaby soit autre chose que la vieille fille passablement stupide qu'elle donnait l'impression d'être, il ne s'en arrangea pas moins pour rencontrer une créature à la mine quelque peu rébarbative, nièce de feu lady Hartingfield.

- Amy Carnaby? dit miss Maltravers. Il va de soi que je m'en souviens très bien. Une très brave fille, exactement ce qu'il fallait à tante Julia. Elle adorait les chiens et faisait très bien la lecture à haute voix. Et puis pleine de tact, avec ça ; jamais elle n'aurait contredit une impotente. Qu'est-elle devenue? Elle n'a pas d'ennuis, j'espère. Il y a de cela un an à peu près, je lui ai donné une lettre de recommandation pour je ne sais plus trop qui... une femme dont le nom commençait par un *H*...

Poirot s'empressa d'expliquer que miss Carnaby était toujours fidèle au poste. Tout au plus avait-elle connu quelques difficultés consécutives à une histoire de chien perdu.

- Amy Carnaby adore les chiens. Ma tante avait un pékinois. Elle l'a légué en mourant à miss Carnaby, qui en raffolait et qui, je crois, a été terriblement secouée quand l'animal est mort à son tour. Oh oui, c'est une très brave fille. Mais, bien évidemment, pas ce qu'il est convenu d'appeler une ... intellectuelle. .

Hercule Poirot convint bien volontiers qu'intellectuelle n'était probablement pas le qualificatif adéquat des lors qu'il s'agissait de miss Carnaby.

Il se mit ensuite en quête du gardien de parc auquel miss Carnaby s'était adressée lors de l'enlèvement de Shan Tung. Il y parvint sans trop de peine. L'homme avait gardé de l'incident un souvenir précis:

- Entre deux âges, la même ... et du genre rondouillarde de partout ... Elle avait paumé son pékinois et elle était dans un de ces états ! Oh, j'la connaissais de vue : elle trimballe son chien-chien tous les après-midi ou presque ... J'l'avais vue arriver avec. Quand c'est qu'elle l'a perdu, j'vous raconte pas ! Même

qu'elle s'est jetée sur moi pour savoir si j'aurais des fois pas vu un homme avec un pékinois !

J'vous demande un peu ! Des chiens, n'y a quasiment que ça, dans c'jardin ... et d'toutes les sortes ... des fox-terriers, des pékinois, de ces espèces de saucisses de Francfort a pattes - des teckels, je crois bien que ça s'appelle - et puis même des barzoïs ! Toutes les races, quoi, c'est pas pour dire. Alors j'vois pas comment que j'aurais remarqué un pékinois plus qu'un autre!

Hercule Poirot se contenta de hocher pensivement la tête.

Ses pas le conduisirent enfin au 38 de Bloomsbury Road Square.

Les numéros 38,39 et 40, réunis, correspondaient a la pension Balaklava. Poirot grimpa les marches du perron et poussa la porte. Le hall était sombre et il y fut accueilli par une saisissante odeur de choux en fin de cuisson a laquelle se mêlaient les relents tenaces des harengs saurs du petit déjeuner. A main gauche, un chrysanthème chlorotique s'efforçait de survivre sur une table d'acajou. La table servait également de support a un casier à courrier recouvert de feutrine. Quelques lettres y étaient encore entreposées et retinrent un petit moment son attention. Il ouvrit une porte à main droite. Elle donnait sur une sorte de petit salon, meuble de guéridons branlants et de fauteuils prétendument «relax » recouverts d'une cretonne a donner des idées suicidaires. Trois vieilles dames et un vieux monsieur a la mine féroce le foudroyèrent d'un œil venimeux. Poirot rougit et battit en retraite.

Il reprit sa progression vers le fond du hall et parvint au pied d'un escalier.

A droite, un corridor bifurquait vers ce qui devait être la salle à manger.

A gauche, une porte affichait la mention: «Direction ».

Poirot frappa poliment. N'obtenant pas de réponse, il poussa le battant afin de jeter un œil. Au centre de la pièce trônait un grand bureau couvert de paperasses. A part ça, pas un chat. Refermant derrière lui, il gagna la salle a manger.

Corbeille a couverts sous le bras, une souillon souffreteuse disposait couteaux et fourchettes en trainant les pieds. .

Poirot opta pour la contrition:

- Pardonnez-moi, pourrais-je voir la directrice?

La fille lui jeta un regard désabusé :

- P'têt' bien ... j'en sais trop rien.

- Il n'y a personne au bureau, précisa Poirot.

- P'têt' bien ... mais pour c'qui est d'savoir où's'qu'elle est...

Poirot savait être aussi patient que tenace :

- Peut-être pourriez-vous en avoir le cœur net?

Elle soupira. Comme si les corvées de la journée ne suffisaient pas, voilà encore un enquiquineur qui lui tombait dessus.

- J'vais voir c'que j'peux faire, lâcha-t-elle d'un ton morne.

Poirot la remercia chaudement et, ne se sentant pas le courage d'affronter les occupants du petit salon, s'en retourna dans le hall. Il se consacrait à nouveau à l'examen du casier à courrier quand le frou-frou de jupons multiples et la fragrance excessive d'un parfum à la violette signalèrent l'arrivée de la directrice.

Mrs Harte se répandit en afféteries :

- Je suis tellement navrée que vous ne m'avez pas trouvée dans mon bureau! Vous souhaitiez une chambre?

- Pas précisément, murmura Poirot. En fait, je me demandais si l'un de mes amis, le capitaine Curtis, n'a pas séjourné chez vous ces temps derniers ...

- Curtis ! s'exclama Mrs Harte. Le capitaine Curtis? Voyons, voyons, où ai-je bien pu entendre ce nom?

Poirot ne la seconda pas dans ses recherches. Elle secoua la tête, déçue.

- Si je comprends bien, dit-il enfin, vous n'avez pas eu de capitaine Curtis chez vous ?

- Eh bien, pas récemment, en tout cas. C'est pourtant, voyez-vous, un nom qui me dit quelque chose. Comment est votre ami ?

- Vous le décrire me poserait quelques problèmes, confia Poirot. Mais j'imagine qu'il vous arrive parfois du courrier pour des gens dont, en fait, vous ignorez tout ?

- Cela peut se produire, bien entendu.

- Qu'en faites-vous ?

- Nous le gardons un certain temps. Vous comprenez, cela peut signifier que le destinataire en question risque d'arriver d'une minute à l'autre. Mais il va de soi que si, au bout de quelques jours, personne n'a réclamé lettres ou paquets, nous les réexpédions à la poste.

Hercule Poirot hocha pensivement la tête.

- Rien que de très normal, fit-il. C'est ce qui a dû se passer dans le cas présent. Voyez-vous, cet ami dont je vous ai parlé, je lui avais effectivement adressé une lettre ici.

Mrs Harte sourit d'une oreille à l'autre :

- Mais voilà qui explique tout! J'ai sûrement remarqué son nom sur l'enveloppe. Mais nous avons, vous savez, un tel va-et-vient d'officiers à la retraite ... Voyons voir ...

Elle se lança dans un exam en approfondi du casier à courrier.

- Ma lettre n'est plus là, la prévint Poirot.

- Elle aura été rendue au facteur, j'imagine. Je suis tellement navrée. Rien d'important, j'espère?

- Non, non, rien que de très banal.

Hercule Poirot se dirigea vers la sortie.

Mrs Harte, qui sentait de plus en plus la violette, ne semblait pas s'avouer vaincue :

- Si votre ami venait à arriver ...

- J'en serais le premier surpris. Je crains .de m'être trompe

...

- Nos tarifs, plaيدا Mrs Harte, sont plus que raisonnables. Jusqu'au café d'après diner qui est compris. J'aimerais tant que vous jetiez un coup d'œil à nos chambres ...

Non sans difficultés, Poirot parvint à s'échapper.

\*

Le boudoir de Mrs Samuelson était plus grand, plus surchauffé et meublé de manière plus voyante encore que le salon de lady Hoggin. Hercule Poirot dut s'y frayer un chemin entre un bataillon de consoles trop dorées et un déploiement d'encombrantes sculptures.

Mrs Samuelson était plus imposante que lady Hoggin, et si la nuance de ses cheveux ne devait rien au henné, c'est tout bonnement qu'elle les oxygénait. Son pékinois, qui répondait au nom de Nanki Poo, dardait de ses yeux globuleux un regard plein d'arrogance sur Hercule Poirot. Miss Keble, la demoiselle de compagnie de Mrs Samuelson, était mince, et même squelettique, mais elle se montrait tout aussi volubile que miss Carnaby dont elle partageait, sinon la corpulence, du moins l'essoufflement. Et, elle aussi, s'était vu reprocher l'enlèvement de Nanki Poo :

- Ç'a été purement et simplement in-vrai-sem-bla-ble, monsieur Poirot... L'affaire d'une seconde ... Devant chez Harrod's ... Une nurse m'a demandé l'heure ...

- Une nurse? coupa Poirot.

- Oui... Avec un bébé mignon à croquer! ...Un adorable petit bout de chou !... Des fossettes !... Et puis des petites joues d'un rose !... On prétend qu'à Londres, les enfants sont palots, mais là, vraiment ...

- Ellen ! intervint sévèrement Mrs Samuelson. Miss Keble rougit, bredouilla quelques mots inintelligibles et se refugia dans le silence.

- Et tandis que miss Keble bêtifiait devant un landau dont elle n'avait que faire, grinça Mrs Samuelson, acerbe, un gremlin doté de tous les culots tranchait la laisse de ce pauvre Nanki Poo et disparaissait avec lui !

- Ç'a été l'affaire d'une seconde! hoqueta miss Keble, la voix mouillée. Le temps que je tourne la tête ... et notre chéri n'était plus là ! Il n'y avait plus ... plus que la laisse qui me pendait bêtement, dans la main. Cette laisse, peut-être souhaiteriez vous la voir, monsieur Poirot ?

- En aucun cas ! s'empressa de se récrier ce dernier, peu désireux de se constituer une collection de laises coupées. Mais j'ai cru comprendre, enchaîna-t-il aussitôt, que, très peu après, vous avez reçu une lettre ...

L'histoire était bâtie selon le même schéma: la lettre ... les menaces visant les oreilles et la queue du chien-chien à sa mémère ... à ceci près que, cette fois, la somme exigée se montait à 300 livres et qu'il fallait la faire parvenir au capitaine

de corvette Blackleigh, a l'hôtel Harrington, 76 Clonmel Gardens, a Kensington.

- Quand Nanki Poo m'a été restitué sain et sauf, poursuivit Mrs Samuelson, je suis allée là-bas personnellement, monsieur Poirot. Après tout, 300 livres, c'est quand même 300 livres.

- Je ne vous le fais pas dire.

- La première chose que j'ai vue, c'était ma lettre à moi, dans un casier à courrier. Et, pendant que j'attendais la directrice, je l'ai glissée dans mon sac. Malheureusement. ..

- Malheureusement, la coupa Poirot, quand vous avez ouvert l'enveloppe, elle ne contenait que des feuilles de papier blanc.

- Comment le savez-vous? demanda Mrs Samuelson, éberluée. .

Poirot haussa les épaules :

- Il allait de soi, très chère petite madame, que notre voleur prendrait soin de s'assurer de la rançon avant de rendre le chien. Il a remplacé les billets par des feuilles de papier et à remis l'enveloppe dans le casier, avant que sa disparition n'ait été remarquée.

- Aucun capitaine de corvette Blackleigh n'est jamais descendu dans cet établissement.

Poirot sourit.

- Et, comme bien vous vous en doutez, mon mari a pris tout ça très mal. Il ne l'a pas digéré ... pas digéré du tout.

- Vous ne lui en aviez pas soufflé mot avant de ... d'envoyer l'argent ? s'enquit Poirot, conscient de marcher sur des œufs.

- Bien évidemment non! tonna Mrs Samuelson.

Poirot parut intrigué. La digne personne s'expliqua:

- Vous n'imaginez tout de même pas que j'allais m'y risquer? Des qu'il s'agit d'argent, les hommes sont incroyables. Jacob se serait obstiné à appeler la police. Pas question! Mon pauvre Nanki Poo! Le pire aurait pu lui arriver ! Evidemment, il a bien fallu que je lui en parle après, parce qu'il aurait pu se demander pourquoi j'avais un découvert en banque.

- Hé oui... hé oui, marmotta Poirot.

- Et je vous assure que je ne l'avais jamais vu aussi furibond. Les hommes, conclut Mrs Samuelson en remettant en

place son époustouflant bracelet de diamants et en faisant tourner ses bagues autour de ses doigts, ne pensent qu'à l'argent.

\*

Un ascenseur conduisit Poirot jusqu'à l'étage des bureaux de sir Joseph Hoggin. Au vu de sa carte de visite, on lui certifia que sir Joseph était présentement en conférence, mais qu'il ne tarderait pas à le recevoir.

Une blonde altière finit par sortir, les mains encombrées de dossiers, du bureau du maître de céans. Au passage, elle posa sur ce drôle de petit bonhomme un regard écrasant de mépris.

Sir Joseph siégeait derrière son immense bureau d'acajou. Un rien de rouge à lèvres lui barbouillait le menton.

- Eh bien, monsieur Poirot ? Mais asseyez-vous donc !  
Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

- Cette affaire dans son entier est d'une bien rafraichissante simplicité, dit Poirot. Dans chaque cas, l'argent devait être envoyé dans l'un de ces hôtels garnis qui n'ont ni portier ni concierge et où des tas de gens - dont un fort pourcentage de militaires à la retraite - vont et viennent sans discontinuer. Rien de plus simple, par conséquent, que d'entrer dans ce genre d'établissement, d'y subtiliser une lettre du casier à courrier et de la fourrer dans sa poche ou encore d'y sortir de l'argent d'une enveloppe pour le remplacer par du papier blanc. Dans tous les cas de figure, le client récalcitrant, l'éventuel mauvais coucheur désireux de remonter la piste se retrouvera le bec dans l'eau.

- Ce qui revient à dire que vous n'avez aucune idée de qui gère ce trafic ?

- Bien sûr que si. Des idées, il m'en est même venu plusieurs. Les exploiter n'est plus que l'affaire de quelques jours.

Sir Joseph le regarda d'un drôle d'air :

- Félicitations. Eh bien, quand vous aurez des éléments d'enquête à me transmettre ...

- J'irai vous en parler à domicile.

Sir Joseph ne tiqua pas :

- Si vous trouvez le fin mot de l'histoire, vous aurez accompli un exploit.

- Il ne saurait en être autrement, déclara Poirot sans forfanterie aucune. Hercule Poirot n'échoue jamais, un point c'est tout.

Sir Joseph toisa le petit homme et s'offrit le luxe d'un sourire sarcastique :

- Vous êtes très sur de vous, pas vrai ?

- J'ai toutes raisons de l'être.

- Bah ! marmonna sir Joseph Hoggin en se carrant dans son fauteuil. Tant va la cruche à l'eau qu'un beau jour elle se casse, comme dit l'autre.

\*

Tendant les mains à la chaleur de son radiateur électrique dont les lignes strictement géométriques lui procuraient de surcroît mille et une satisfactions intimes, Hercule Poirot achevait de donner ses instructions à Georges, son valet de chambre et homme à toutes mains :

- Vous avez bien compris, Georges ?

- J'ai compris Monsieur à la perfection, monsieur.

- Un petit appartement, voire même la moitié d'un. Et dans un périmètre bien défini : au sud de Ryde Park, à l'est de Kensington Church, à l'ouest des Knightsbridge Barracks et au nord de Fulham Road ...

- J'ai parfaitement saisi, monsieur.

- Singulière petite affaire, murmura Poirot.

Fruit d'un vrai talent d'organisation. Sans bien évidemment compter la surprenante invisibilité de l'acteur principal-le lion de Némée en personne, si je puis le nommer ainsi. Oui, intéressante petite affaire. Oh, je préférerais éprouver davantage de sympathie pour mon client ... mais il a le défaut de me rappeler par trop ce fabricant de savon de Liège qui avait empoisonné sa femme pour pouvoir épouser sa blonde secrétaire. Un de mes tout premiers triomphes.

Georges secoua la tête avec commisération.

- Ces blondes, monsieur, énonça-t-il doctement, sont souvent cause de bien des maux.

\*

Il ne fallut guère que trois jours au précieux Georges avant de pouvoir annoncer :

- Voici l'adresse que Monsieur m'a demandée, monsieur.

Hercule Poirot prit la feuille de papier qui lui était tendue:

- Je vous félicite, mon bon Georges. Quel jour de la semaine ?

- Le jeudi, monsieur.

- Le jeudi... Et, comme par un fait exprès, nous sommes précisément aujourd'hui jeudi. Nous n'aurons donc pas à attendre.

Vingt minutes plus tard, Poirot, suant et soufflant, gravissait les étages de Rosholm Mansions, meublé de piètre apparence qui dressait sa morne façade au détour d'une impasse débouchant dans une avenue autrement élégante. L'appartement n°10 était niche au troisième et dernier étage sans ascenseur, l'escalier était en colimaçon et Poirot, hors d'haleine, grimpait marche après marche à en avoir le tournis.

Parvenu au palier supérieur, il marqua une pause pour reprendre sa respiration. C'est alors qu'un nouveau bruit, derrière la porte du n° 10, vint se substituer à celui des battements de son cœur : l'aboiement aigu d'un petit chien.

Hercule Poirot hocha la tête en esquissant un sourire. Puis il actionna la sonnette du n° 10.

Les aboiements redoublèrent... des pas se firent entendre ... et le battant pivota sur ses gonds ...

Miss Amy Carnaby eut un geste de recul et porta la main à sa vaste poitrine.

- Vous me permettez bien d'entrer? fit Poirot qui, sans attendre la réponse, franchit le seuil.

Sur sa droite s'ouvrait la porte d'un salon. Il y pénétra d'autorité, suivi d'une miss Carnaby dans un état somnambulique.

La pièce était minuscule et surencombrée. Au cœur de cet amoncellement de meubles, sur un sofa tiré près du radiateur à gaz, une femme d'un certain âge était allongée. Voyant entrer Poirot, un pékinois sauta du sofa dans un concert de jappements soupçonneux.

- Tiens, tiens ! s'écria Poirot. Le voici enfin, mon acteur principal! Je te salue bien bas, mon jeune ami!

Il se pencha, main tendue. Le chien renifla la main en question sans que ses yeux intelligents quittent un instant le visage de cet individu à l'étrange système pileux.

- Ainsi, vous savez, souffla miss Carnaby comme en un rôle. Poirot hocha la tête :

- Bien évidemment, je sais.

Puis, désignant l'impotente allongée sur le sofa:

- Votre sœur, j'imagine ?

- Oui, fit miss Carnaby. Emily, ajouta-t-elle machinalement, je te présente M ... M. Poirot.

Emily Carnaby ne put exhaler qu'un hoquet :

- Oh!

- Augustus ... préluda Amy Carnaby.

Le pékinois la regarda en remuant la queue. Puis il acheva paisiblement son examen des effluves olfactifs de la main de Poirot. Et sa queue recommença de remuer.

Poirot souleva délicatement le chien et s'assit, Augustus sur les genoux.

- Et hop! sourit-il. J'ai capture le lion de Némée. Ma tâche est accomplie.

- Vous savez vraiment tout? interrogea Amy Carnaby d'un ton âpre.

- Je pense que oui. Vous avez monté cette vaste combine ... grâce au concours d'Augustus. Vous avez emmené le chien de votre patronne faire sa promenade habituelle, mais vous avez commencé par venir ici, et c'est avec Augustus que vous êtes repartie pour le parc. Le gardien vous a aperçue avec un pékinois, comme d'habitude. Et la nurse, si jamais nous la retrouvions, affirmerait, elle aussi, que vous aviez un pékinois en laisse quand vous lui avez parlé. Vous, pendant la conversation, vous avez coupé la laisse, et Augustus, que vous

avez fort bien dressé, a pris la poudre d'escampette pour rentrer tout droit a la maison.

Il y eut un silence.

Avec une dignité frisant le pathétique, miss Carnaby se leva:

- Oui. C'est exact. Parfaitement exact. Je ... je n'ai rien a ajouter.

L'infirme, sur le sofa, se mit a pleurer a petit bruit.

- Rien du tout, mademoiselle? interrogea Poirot.

- Rien. Je me suis mal conduite ... et je me suis fait prendre, c'est tout.

- Vous n'avez rien a dire ... pour votre défense? insista Poirot.

Une rougeur subite envahit les joues blafardes d'Amy Carnaby:

- Je ... je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je crois que vous êtes un brave homme, monsieur Poirot, et que vous n'êtes peut-être pas totalement incapable de comprendre. J'avais tellement peur, voyez-vous.

- Peur?

- Oui. Pour un monsieur aisé comme vous, ça ne doit pas être facile de s'en rendre compte. Mais,

voyez-vous, je ne suis pas très intelligente, je n'ai pas ce qu'il est convenu d'appeler un métier, et je vieillis ... ce qui fait que j'ai peur du lendemain. Je n'ai jamais eu de quoi mettre un sou de coté - comment l'aurais-je pu, avec Emily à ma charge? - et, plus je vieillirai, moins je serai capable de me débrouiller et moins je trouverai de gens qui accepteront de m'embaucher. Ce qu'ils veulent, ce sont des gamines, actives, dégourdies. J'ai... j'en ai connu beaucoup, des femmes dans mon cas: plus personne ne veut de vous, vous en êtes réduite à vivre de rogatons dans une chambre de bonne sans eau, sans gaz et sans électricité - et puis, un beau jour, vous ne pouvez même plus le payer, votre loyer de misère ... Oh, je sais bien, il y a des maisons de retraite, des hospices. Mais, à moins d'avoir des amis influents - et je n'en ai pas -, ce n'est pas facile d'y être admise. Elles sont légion, les créatures dans mon cas: ex-dames de compagnie qu'on fuit désormais comme la peste, femmes

sans qualification ni emplois qui n'ont plus, les malheureuses, que la terreur pour horizon ...

Sa voix se brisa. Puis elle se reprit :

- C'est ce qui nous a incitées, du moins certaines d'entre nous, à ... à faire front commun. Et c'est comme ça que ... que l'idée m'est venue. Plus exactement, c'est le fait d'avoir Augustus qui me l'a donnée. Vous comprenez, la plupart des gens ne distinguent pas un pékinois d'un autre. (Exactement comme ils font pour les Chinois.) Ce qui, au fond, est grotesque. Aucun être sensé n'irait jamais confondre Augustus avec Nanki Poo, ni avec Shan Tung, ni avec le premier pékinois venu ! Il est beaucoup plus intelligent, et il est bien plus beau, mais, comme je vous le disais, pour le commun des mortels, un pékinois, c'est un pékinois. Bref, c'est comme ça qu'Augustus a en quelque sorte été le catalyseur ... Augustus et aussi le fait que des tas de femmes riches ont un pékinois.

Hercule Poirot esquissa un mince sourire :

- Ça dû être très rentable, dites-moi, votre petit ... racket! Combien de membres actifs dans le gang? A moins qu'il ne soit plus simple de vous demander combien de vos coups de main ont été couronnés de succès ?

- Shan Tung était le seizième, avoua sobrement miss Carnaby.

Les sourcils de Poirot grimpèrent d'un cran :

- Félicitations. Vous avez dû bénéficier d'une organisation remarquable.

- Le sens de l'organisation, Amy l'a toujours eu, intervint Emily Carnaby. Notre père, qui était vicaire à Kellington, en Essex, répétait toujours à qui voulait l'entendre qu'Amy avait le génie de la planification. Ventes de charité, réunions des dames patronnesses, c'était elle qui gérait tout ça.

Poirot se fendit d'une courbette :

- J'abonde dans le sens de monsieur votre père, mademoiselle. Dans le domaine des crimes et délits, vous atteignez au niveau des champions.

- Criminelle, moi ! s'émut Amy Carnaby en écrasant une larme. Oh, Seigneur, c'est vrai que j'ai commis des actes que la

morale reprouve. Mais ... mais il n'est pas moins véridique que je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle.

- Vous les aviez envisagées comment?

- C'est vrai, vous avez mille fois raison. C'était parfaitement illégal. Mais voyez-vous ... comment vous dire? Les trois quarts des femmes qui nous emploient se montrent tellement grossières et mal embouchées envers nous. Lady Hoggin, par exemple, ne sait plus quoi inventer pour être désagréable. L'autre jour, ne la voila-t-il pas qui me dit que son fortifiant était devenu infect - amer, ou je ne sais trop quoi - et qui m'accuse pratiquement de l'avoir tripatouillé ! Et Il tout a l'avenant !

Elle devint très rouge :

- C'est pénible, je vous prie de croire. D'autant qu'on ne peut rien dire, rien répliquer. Ce qui fait

qu'on remâche sa rancœur dans son coin, si vous me suivez.

- Je vous suis, admit Poirot.

- Et puis voir l'argent gaspille, jeté par les fenêtres ... il y a de quoi ne plus très bien savoir où on en est. Sans compter que, de temps en temps, sir Joseph nous racontait un des coups qu'il venait de réussir en Bourse ... Oh, je ne suis qu'une femme, bien sûr, et je ne comprends rien à la Finance, mais j'ai quand même eu souvent le sentiment que ses opérations frisaient le ... la carambouille ... Enfin, voyez-vous, monsieur Poirot, la conjugaison de tout cela m'a ... m'a tourneboulé l'esprit. Ce qui fait que j' en suis venue à me dire que soutirer un peu d'argent à des gens qui en avaient à ne savoir qu'en faire et qui n'étaient pas très regardants sur la manière de se le procurer ... eh bien, ma foi, que cela n'avait rien de bien répréhensible.

- Une Robin des Bois des temps modernes ! sourit Poirot. Dites-moi, miss Carnaby, vous est-il jamais arrivé de mettre à exécution les menaces formulées dans vos lettres ?

- Les menaces?

- Oui. Avez-vous parfois été contrainte de mutiler ces pauvres bêtes ainsi que vous menaciez de le faire?

Miss Carnaby le regarda, horrifiée:

- Jamais pareille idée ne m'a effleurée! Ça n'était rien qu'une clause de style, que le détail qui sonne juste.

- Qui sonne on ne petit plus juste. Et ça a marché.

- Que ça marcherait, j'en étais sûre et certaine. Parce que je savais comment j'aurais réagi s'il s'était agi d'Augustus.

Evidemment, il me fallait la certitude que ces femmes n'en parleraient à leurs maris qu'après. Mais notre plan s'est chaque fois idéalement déroulé. Neuf fois sur dix, c'est à la demoiselle de compagnie qu'on demandait de poster le pli contenant l'argent de la rançon. Ouvrir l'enveloppe

à la vapeur, prendre les billets et les remplacer par du papier blanc était donc enfantin. A une ou deux reprises, la « victime » a tenu à poster la lettre elle-même. Dans ces cas-la, il fallait que la demoiselle de compagnie aille subtiliser la lettre dans le casier à courrier de l'hôtel. Mais, ça non plus, ce n'était pas sorcier ...

- Et le truc de la nurse? Est-ce qu'il y avait toujours une nurse dans l'histoire ?

- Eh bien, voyez-vous, monsieur Poirot, tout le monde sait que les vieilles filles gâtisent des qu'il est question de bébés. Il semblait donc parfaitement naturel qu'elles se soient intéressées à un bébé au point d'en oublier tout le reste.

- Vous êtes une fine psychologue, une organisatrice hors du commun et qui plus est une comédienne de tout premier plan, se laissa aller à soupirer Poirot. Votre performance d'actrice, l'autre jour, quand je suis venu interroger lady Hoggin, méritait une ovation. Miss Carnaby, ne vous dénigrez pas, ne vous sous-estimez jamais plus. Sans doute êtes-vous effectivement ce qu'il est convenu d'appeler une femme sans qualification professionnelle définie, mais, croyez-moi, sur le chapitre du cran et de l'inventivité, vous dameriez le pion à plus d'un.

Miss Carnaby s'arracha un pauvre sourire:

- J'ai pourtant été percée à jour, monsieur Poirot.

- Par nul autre que moi. Il ne pouvait en être autrement!

Des que j'ai parlé à Mrs Samuelson, j'ai compris que l'enlèvement de Shan Tung faisait partie d'une série déjà longue. Je savais qu'on vous avait légué un pékinois, et que vous aviez une sœur impotente ... Il ne me restait plus qu'à demander à mon incomparable valet de chambre de découvrir, dans un périmètre bien précis, un petit appartement occupé par une

infirmes qui auraient un pékinois et à laquelle sa sœur rendrait visite une fois par semaine, pour son jour de congé ... C'était l'enfance de l'art.

Amy Carnaby se redressa :

- Vous avez été très bon ... Et cela m'enhardit à solliciter une grâce ... Je sais que je ne peux échapper au châtement que je mérite ... Je suppose que je vais aller en prison ... Mais vous serait-il possible d'obtenir, monsieur Poirot, que cela se passe dans la discrétion? Cela ferait une telle peine à Emily ... et à tous ceux qui nous ont connus autrefois. Ne serait-il pas envisageable que j'aie en prison sous un faux nom? Où bien suis-je vraiment un monstre de poser une telle question ?

- Je crois pouvoir faire davantage, dit Poirot. Mais entendons-nous bien. Ce manège doit cesser! Je ne veux plus entendre parler de chiens qui disparaissent ! Tout ça, c'est fini !

- Oui ! Oh, bien sur!

- Et il faut que lady Hoggin puisse recouvrer l'argent que vous lui avez extorqué.

Amy Carnaby ouvrit le tiroir d'un secrétaire et en sortit une liasse de billets qu'elle tendit à Poirot :

- Je m'apprêtais à le verser aujourd'hui même à notre fonds commun. .

Poirot prit la liasse et la compta avec soin :

- Miss Carnaby, dit-il, je n'exclus pas de parvenir à persuader sir Joseph de ne pas vous traîner en justice ...

- Oh, monsieur Poirot !

Amy Carnaby joignit les mains. Emily Carnaby répandit des larmes de joie. Augustus se mit à aboyer avec enthousiasme en remuant frénétiquement la queue.

- Quant à toi, mon bon ami, lui déclara Poirot, il y a quelque chose que je souhaiterais vivement que tu me donnes. C'est ton voile d'invisibilité qu'il me faudrait. D'un bout à l'autre de cette histoire, personne n'a jamais soupçonné qu'il y avait un second chien. Augustus, comme le lion de la mythologie, possédait le don de se rendre invisible.

- S'il faut en croire la légende, monsieur Poirot, les pékinois, à l'origine, étaient des lions. Et, aujourd'hui encore, ils ont le cœur d'un lion !

- J'imagine qu'Augustus est le chien qui vous avait été légué par lady Hartingfield et que l'on disait mort? Cela ne vous a jamais inquiétée de savoir qu'il rentrait tout seul, au milieu de la circulation?

- Oh non, monsieur Poirot! Augustus se débrouille très bien avec les voitures. Je l'ai dressé très soigneusement. Il a même compris ce qu'est une rue à sens unique.

- Si c'est vrai, conclut Poirot, il est plus doué que bien des humains !

Sir Joseph accueillit Poirot dans son cabinet de travail.

- Eh bien, Mr Poirot, demanda-t-il, avez-vous réussi aussi bien que vous vous vantiez de le faire ?

- Avant toute chose, il faut que je vous pose une question, répondit Poirot en s'asseyant. Je sais qui est le malfaiteur, et j'ai accumulé assez de preuves pour le faire inculper. Mais je doute fort, dans ce cas, que vous rentriez jamais dans vos fonds.

- Ne pas rentrer dans mes fonds ? Sir Joseph s'en étrangeait de fureur.

- Cependant je n'appartiens pas à la police, poursuivit Hercule Poirot. Dans cette affaire, je ne suis chargé que de vos intérêts. Au cas où vous ne porteriez pas plainte, je me ferais fort de récupérer l'intégralité de la somme versée.

- Tiens donc ! ricana sir Joseph. Voilà qui mérite sérieuse réflexion.

- La décision ne dépend que de vous. Rigoureusement parlant, le souci de l'intérêt général exigerait que vous entamiez des poursuites. C'est ce que vous diront la plupart des gens.

- Et comment! s'écria aigrement sir Joseph. Mais ce n'est pas leurs picaillons qui se sont fait la malle ! S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est bien de me faire estamper. Personne ne peut se vanter de l'avoir jamais fait sans y laisser des plumes.

- Dans ce cas ... que décidez-vous ?

Sir Joseph écrasa son poing sur la table:

- Je veux mes sous ! Personne n'ira jamais dire qu'il a pris la tangente avec deux cents livres qui sont sorties de ma poche!

Poirot se leva, se dirigea vers la table et rédigea un chèque d'un montant de deux cents livres qu'il tendit à son interlocuteur.

- Sacré nom d'un chien! jura sir Joseph d'une voix tremblante. Qui diable peut bien être ce type ?

Poirot secoua la tête :

- Si vous acceptez cet argent, il faudra ne poser aucune question.

Sir Joseph plia le cheque et le glissa dans la poche de son veston.

- Dommage, dit-il. Mais c'est l'argent qui compte. A propos, que vous dois-je, monsieur Poirot?

- Mes honoraires seront tout a fait modérés. Il s'agissait, comme vous l'avez dit vous-même d'entrée de jeu, d'une broutille.

Il s'interrompit un instant, puis ajouta :

- Désormais, presque toutes les affaires dont je suis amené à m'occuper sont des affaires de meurtre ...

Sir Joseph eut un léger haut-le-corps :

- Ça doit être intéressant, non? souffla-t-il.

- Parfois. Or, bizarrement, vous me remettez en mémoire une des premières affaires criminelles que je me sois vu confier, il y a des années, en Belgique. Le personnage principal vous ressemblait énormément. C'était un très prospère fabricant de savon. Il avait empoisonné sa femme pour pouvoir épouser sa secrétaire ... Oui... la ressemblance est extraordinairement frappante ...

Un faible son tomba des lèvres de sir Joseph Hoggin qui n'étaient plus que deux lignes d'une étrange tonalite bleuâtre. Ses bajoues avaient perdu toute couleur. Ses yeux, exorbités, fixaient Poirot sans le voir. Il se laissa aller dans son fauteuil.

Puis, d'une main qui tremblait, il fourragea dans sa poche, en sortit le chèque et le déchira en mille morceaux.

- On efface l'ardoise et on n'en parle plus, d'accord? murmura-t-il. Considérez que je vous ai versé vos honoraires... .

- Mais, sir Joseph, ils auraient été bien moins élevés que cela ...

- Ca va comme ça. Gardez tout.

- J'en ferai don a une œuvre charitable qui en a bien besoin.  
- Mettez-vous-le où je pense si vous voulez. Poirot se pencha un peu :

- Est-il besoin de souligner, sir Joseph, que, dans votre situation, vous ne sauriez vous montrer trop prudent?

La voix de sir Joseph n'était plus qu'un souffle quasi inaudible :

- Ne vous en faites pas. Et comment, que je vais me montrer prudent!

Hercule Poirot s'en fut. Et, tandis qu'il descendait les marches du perron, on aurait pu l'entendre se confier à lui-même :

- Hé, oui ... j'avais raison.

\*

- Bizarre, ce que mon fortifiant à change de goût, confia lady Hoggin à son mari. Il n'est plus amer pour deux sous. Je me demande ce qui à bien pu se passer.

- Ces pharmaciens ! grommela sir Joseph. Toujours la tête ailleurs ! Pas capables de respecter deux fois de suite la même ordonnance ...

- Ça doit être ça, acquiesça lady Hoggin non sans un certain scepticisme.

- Bien sûr, que c'est ça. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

- Cet homme, il a découvert quelque chose au sujet de Shan Tung?

- Oui. Il m'a rapporté mon argent.

- Qui était-ce ?

- Il ne me l'a pas dit. Pas très causant, cet Hercule Poirot. Mais ne te fais pas de bile.

- C'est un drôle d'oiseau, tu ne trouves pas ?

Sir Joseph frissonna et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il y avait détecté la présence invisible d'Hercule Poirot. Il avait l'impression que rien ne viendrait plus jamais l'en délivrer.

- C'est surtout un type qui est beaucoup trop malin! grinçat-il.

Et il pensa par-devers lui :

« Que Greta aille se faire voir ailleurs ! Je ne vais quand même pas risquer ma tête pour la première blonde platinée venue! »

\*

- Oh !...

Amy Carnaby fixait sans le voir le cheque de deux cents livres qu'elle avait entre les mains:

- Emily! Emily! Ecoutez ça!

*Chère miss Carnaby,  
Permettez-moi, avant qu'elle ne mette un terme à ses activités, d'apporter ma contribution à l'œuvre méritoire que vous avez si bien su patronner.*

*Fidèlement votre,  
Hercule Poirot*

- Amy, commenta Emily Carnaby, tu as bénéficié d'une chance insolente ! Tu sais où tu pourrais moisir, à l'heure qu'il est?

- Dans un cul-de-basse-fosse ... à Holloway. Mais tout ça, c'est bien fini, n'est-ce pas, Augustus? Plus de promenades dans le parc avec ta maman - ou avec des amies de ta maman - et une jolie paire de ciseaux ...

Une vague de nostalgie embruma un instant le regard d'Amy Carnaby.

- Cher Augustus! soupira-t-elle. C'est quand même du gâchis ! Il est tellement intelligent! On pourrait lui apprendre n'importe quoi...

## L'Hydre de Lerne

Hercule Poirot gratifia son vis-à-vis d'un regard encourageant.

Le Dr Charles Oldfield ne devait sans doute pas être très éloigné de la quarantaine. Ses cheveux blonds commençaient de grisonner aux tempes et l'expression de son regard bleu trahissait l'inquiétude. Son dos se voutait. Une certaine hésitation était perceptible dans tout son comportement. Plus encore, il paraissait incapable d'en venir au fait.

- Si je me suis présenté à vous, prélanda-t-il non sans un léger bégaiement, c'était avec l'idée de vous adresser une requête d'un genre assez particulier. Mais maintenant que j'ai entamé ma démarche, l'envie me prend d'y renoncer. Parce que - je m'en rends bien compte à présent - il s'agit de quelque chose à quoi personne ne peut rien ...

- Cela, vous voudrez bien m'en laisser juge, dit doucement Poirot.

- Je ne sais pas pourquoi j'avais pensé que, peut-être ...

Poirot termina la phrase à sa place :

- Que, peut-être, je pourrais vous aider? Eh bien mais ... peut-être en effet le puis-je. Dites-moi votre problème ...

Oldfield se ressaisit. Poirot remarqua une nouvelle fois la mine défaite de son interlocuteur, dont l'évidente désespérance assourdissait la voix :

- Vous comprenez, aller trouver la police ne servirait à rien ... Ils ne pourront rien faire ... Et pourtant ... de jour en jour, ça enfle ... ça enfle - ça ne fait que croître et embellir ... Je ne sais plus à quel saint me vouer ...

- Qu'est-ce qui enfle ?

- La rumeur ... Oh, c'est bien simple, monsieur Poirot. Il y a de ça tout juste un peu plus d'un an, ma femme est morte. Elle était malade depuis plusieurs années. Et on répète partout ... tout le monde répète partout ... que je l'ai assassinée ... que je l'ai empoisonnée !

- Tiens, tiens ! Et vous l'avez empoisonnée?

- Monsieur Poirot ! bondit le Dr Oldfield.

- Calmez-vous, l'apaisa Poirot, et rasseyez-vous, je vous en prie. Nous prendrons comme hypothèse d'école que vous n'avez pas empoisonné votre femme. Vous exercez, j'imagine, en milieu rural...

- Oui, a Market Loughborough - dans le Berkshire. J'ai toujours su que c'était le genre d'endroit où les gens cancanent volontiers à tout va, mais je n'aurais jamais imaginé que cela puisse prendre de telles proportions.

Il avança un peu sa chaise:

- Vous ne pouvez concevoir, monsieur Poirot, les épreuves que j'ai subies. Au début, je ne m'étais pas vraiment rendu compte de ce qui se passait. J'avais seulement remarqué que les gens étaient moins aimables, qu'ils avaient tendance à s'écarter de moi - mais j'avais mis ça sur le compte d'une réserve de bon aloi, d'une forme de respect pour mon deuil récent. Et puis c'est devenu de plus en plus ostentatoire. En ville, on change désormais de trottoir pour m'éviter. Ma clientèle fond comme neige au soleil. Ou que j'aïlle, on baisse la voix, on me lance des regards hostiles, et je crois entendre toutes ces bouches distiller leur venin. J'ai même reçu une ou deux lettres anonymes ... ignobles.

Il se tut un instant avant de poursuivre :

- Et ... et je ne sais pas quoi y faire. Je ne vois aucun moyen de me rebiffer, de réduire à néant ce tissu de mensonges et de soupçons. Comment réfuter ce qu'on ne vous dit jamais en face? Je me sens impuissant ... piégé. Et j'ai l'impression d'assister à ma propre mise à mort ... lente, féroce, inexorable.

Pensif, Poirot hocha la tête :

- Oui. La rumeur, c'est comme l'hydre de Lerne, qu'on ne peut exterminer parce que, si vif soit-on pour trancher l'une de ses neuf têtes, deux autres ont déjà repoussé à la place

- C'est exactement cela, approuva le Dr Oldfield. Il n'est rien que je puisse faire - rien ! Je suis venu à vous en désespoir de cause, tout en n'imaginant pas une minute que vous non plus puissiez faire

quoi que ce soit.

Hercule Poirot resta silencieux un instant.

- Je n'en suis pas aussi sûr que vous, déclara-t-il enfin. Votre problème m'intéresse, docteur Oldfield. Je voudrais, si j'ose dire, voir si mon bras est assez fort pour détruire ce dragon multicéphale ... Avant tout, apprenez-m'en davantage sur les circonstances qui ont donné naissance à ces calomnies. Votre épouse, m'avez-vous indiqué, est morte il y a un peu plus d'un an. Quelle a été la cause de la mort ?

- Ulcère de l'estomac.

- A-t-on pratiqué une autopsie ?

- Non. Elle souffrait de troubles gastriques depuis longtemps déjà.

Poirot hocha la tête:

- Or, les symptômes d'une dégénérescence inflammatoire de la paroi gastrique et ceux d'un empoisonnement à l'arsenic se ressemblent étrangement - tout le monde sait ça de nos jours. Nous avons connu, au cours des dix dernières années, au moins quatre affaires criminelles à sensation, pour lesquelles le permis d'inhumer portait la mention « affection gastrique ». Votre femme était plus jeune ou plus âgée que vous ?

- Elle avait cinq ans de plus que moi.

- Et vous étiez mariés depuis longtemps ?

- Quinze ans.

- Elle a laissé des biens importants ?

- Oui. Elle disposait d'une assez jolie fortune personnelle. Sa succession se montait, en gros, à quelque trente mille livres.

- Voilà une somme qui peut ouvrir de vastes horizons ...

C'est à vous qu'elle l'a léguée ?

- Oui.

- Votre épouse et vous-même étiez en bons termes ?

- Absolument.

- Pas de disputes ? Pas de scènes ?

- Euh ... hésita Charles Oldfield. Ma femme avait ce qu'on qualifie volontiers de caractère difficile. C'était une malade, que sa santé préoccupait beaucoup et qui avait donc tendance à se montrer exigeante, à n'être jamais satisfaite. Il y avait des jours où rien de ce que je pouvais dire ou faire ne trouvait grâce à ses yeux.

Poirot hocha la tête;

- Je vois le genre. Elle se plaignait sans doute d'être négligée, délaissée ... et de ce que son mari se soit lassé d'elle et ne rêve que de sa mort prochaine.

Le changement qui affecta les traits du Dr Oldfield démontra que Poirot avait vu juste.

- Vous avez tapé dans le mille, grinça le médecin avec un sourire contraint.

Poirot continuait son interrogatoire :

- Avait-elle, pour la soigner, une infirmière ? Ou bien une dame de compagnie ? Ou encore une domestique dévouée ?

- Une garde-malade. Une femme extrêmement compétente, bourrée de bon sens. Je la vois mal se répandre en ragots. .

- Le Bon Dieu, voyez-vous, a donné une langue même aux gens les plus compétents et les mieux dotés de bon sens - sans pour autant qu'ils en fassent toujours le meilleur usage. J'ai la conviction que la garde-malade a cancané, que vos domestiques ont cancané, que tout le monde a cancané ! Il faut avouer que tous les ingrédients étaient réunis pour concocter un merveilleux scandale de village. Maintenant, il faut que je vous pose encore une question: qui est la femme ?

Le rouge de l'indignation monta au front du Dr Oldfield:

- Je ne saisis pas bien!

- Je crois que si, docteur, répliqua Poirot avec douceur. Ce que je vous demande, c'est qui est la personne dont le nom a été associé au votre.

Une fois de plus le Dr Oldfield sauta sur ses pieds. Visage fermé, il se dirigea vers la porte:

- Il n'y a pas de « cherchez la femme » dans cette affaire! Je regrette, monsieur Poirot, de vous avoir fait perdre votre temps.

- je le regrette aussi, repartit Poirot. Votre problème m'intéresse, et j'aimerais beaucoup vous aider. Mais je ne peux rien entreprendre si vous vous refusez à me confier la vérité pleine et entière.

- La vérité, je vous l'ai dite !

- Non.

Le Dr Oldfield revint sur ses pas.

- Mais enfin pourquoi voulez-vous qu'il y ait une femme dans cette histoire ? cria-t-il presque.

- Mon cher docteur ! Me croyez-vous à ce point ignorant de la mentalité féminine? Les ragots de village se fondent toujours sur des histoires de sexe. Qu'un individu assassine sa femme pour partir explorer en paix le pôle Nord ou jouir tranquillement d'une vie de célibataire, cela n'intéressera pas le moins du monde ses concitoyens ! C'est lorsqu'ils ont la conviction que le meurtre a été commis pour que l'individu en question puisse en épouser une autre que la rumeur gonfle et s'étend. Il s'agit là d'une notion de psychologie élémentaire.

- Je ne suis quand même pas responsable des insanités que peuvent inventer une meute de cancanesuses en folie !

- Bien sur que non. C' est pourquoi vous feriez mieux de vous rasseoir et de me donner la réponse à la question que je viens de vous poser.

Lentement, comme à regret, le Dr Oldfield revint à son fauteuil.

- J'imagine qu'il n'est pas exclu que l'on ait jaser à propos de miss Moncrieffe, finit-il par grommeler en rougissant jusqu'aux oreilles. Joan Moncrieffe est ma laborantine, une jeune femme tout ce qu'il y a de remarquable.

- Depuis quand est-elle votre collaboratrice ?

- Depuis trois ans.

- Votre femme la trouvait sympathique ?

- Euh ... non, pas précisément.

- Elle en était jalouse ?

- C'était grotesque !

Poirot sourit :

- Les épouses sont d'une jalousie proverbiale. Mais je dois cependant attirer votre attention sur un fait: selon mon expérience, la jalousie, si outrée ou grotesque qu'elle puisse sembler, repose toujours sur un élément de réalité. On clame haut et fort, n'est-il pas vrai? que le client a toujours raison. Eh bien, il en va de même pour les jaloux: si discutables que puissent être leurs motifs, ils ont quand même toujours raison.

- Absurde ! trancha le Dr Oldfield. Je n'ai jamais rien dit à Joan Moncrieffe que ma femme ne puisse entendre!

- Ça, peut-être bien. Mais cela ne change rien à la profonde vérité de ce que je viens de vous dire.

Poirot se pencha en avant.

- Docteur Oldfield, reprit-il d'une voix pressante, je suis prêt a tout mettre en œuvre pour résoudre votre problème. Mais j'ai en revanche besoin de votre franchise la plus absolue - quitte à vous voir piétiner les conventions bourgeoises et jusqu'a vos sentiments les plus intimes. Il est exact, nous en sommes bien d'accord, que vous aviez cessé d'aimer votre femme depuis un bon moment déjà avant qu'elle ne meure ?

Le Dr Oldfield en resta d'abord muet.

- J'en ai ma claque, décréta-t-il enfin il faut que je me raccroche a un espoir, si tenu soit-il. Je sens obscurément que, Dieu sait comment, vous pouvez me venir en aide. Je vais être franc avec vous, monsieur Poirot : je n'ai jamais éprouvé de sentiment très profond pour ma femme. Je crois avoir été pour elle un bon mari, mais je ne l'ai jamais vraiment aimée.

- Et cette jeune femme? cette Joan?

La sueur perla au front du médecin :

- Je ... Il y a belle lurette que je lui aurais demandé de m'épouser s'il n'y avait pas ce scandale et tous ces racontars.

Poirot se carra dans son fauteuil :

- Nous y voila! Eh bien, docteur Oldfield, je vais m'occuper de votre cas. Mais rappelez-vous bien ceci: moi, c'est la vérité que je recherche.

- Ce n'est pas la vérité qui risque de me blesser ! maugréa le médecin, amer.

Il hésita, puis :

- Vous savez, j'ai été jusqu'a envisager de porter plainte pour diffamation ! Si seulement je pouvais en faire épingleur un - ou une -, je me sentirais en quelque sorte venge. Enfin, c' est ce que je me plais parfois a imaginer ... Et puis, à d'autres moments, je me dis que cela ne ferait qu'empirer les choses, qu'attirer encore un peu plus l'attention sur moi, qu'inciter les gens a chuchoter : « Preuves ou pas preuves, il n'y a jamais de fumée sans feu. »

Il leva les yeux vers Poirot :

- Dites-moi, en toute honnêteté, s'il y a une échappatoire quelconque à ce cauchemar ?

- Il y a toujours une échappatoire, répondit Hercule Poirot.

\*

- Georges, annonça Hercule Poirot à son valet de chambre, nous partons pour la campagne.

- Pour la campagne, monsieur? s'étonna Georges sans pour autant se départir de son calme.

- Notre voyage à pour but l'extermination d'un monstre à neuf têtes.

- Vraiment, monsieur? Monsieur ferait-il allusion au monstre du Loch Ness ?

- Notre monstre à nous est plus immatériel, Georges. Je ne parle pas d'un animal de chair et de sang.

- Que Monsieur me pardonne, mais j'ai de la peine à comprendre Monsieur.

- Ma tâche serait plus simple si nous avions affaire à un monstre palpable. Mais rien n'est plus fuyant, plus difficile à cerner, que l'origine d'une rumeur.

- J'entrevois ce que Monsieur veut dire. Il peut parfois se révéler complexe de découvrir comment une chose a commencé.

- Exactement.

Hercule Poirot préféra ne pas s'installer chez le Dr Oldfield et choisit plutôt d'établir ses pénates à l'hostellerie du village. Le matin même de son arrivée, il fit la connaissance de Joan Moncrieffe.

C'était une grande jeune femme à la chevelure cuivrée et aux yeux bleus limpides. Tout dans son expression trahissait cependant la prudence. On la sentait attentive, sur ses gardes.

- Ainsi le Dr Oldfield a fini par aller vous voir, fit-elle sur un ton dont le moins qu'on puisse dire est qu'il manquait cruellement d'enthousiasme. Je savais qu'il y pensait.

- Et vous n'étiez pas d'accord ? hasarda Poirot.

Elle le toisa sans ciller.

- En quoi pourrez-vous bien être utile? interrogea-t-elle avec froideur.

Poirot n'était pas homme à se laisser démonter:

- Il doit y avoir un moyen de se sortir de cette situation. .

- Un moyen! ricana-t-elle. Vous avez !'intention d'aller voir toutes ces mégères et de leur susurrer: « Je vous en conjure, cessez de déblatérer comme vous le faites. Ce n'est pas gentil du tout pour ce pauvre Dr Oldfield. » Elles vous répondront toutes en chœur : « Moi ? mais je n'en ai jamais cru un traître mot, de toute cette histoire ! » C'est bien ça, le drame. Personne n'ose risquer un : « Il ne vous est jamais venu a l'idée, très chère, que la mort de Mrs Oldfield n'avait peut-être pas grand-chose à voir avec la version de la famille ? » Non, on préfère : « Il va de soi, très chère, que je n'ai personnellement jamais cru un mot aces histoires sur le Dr Oldfield et sa femme. Je suis sûre que le pauvre homme est parfaitement incapable d'une chose pareille ... même s'il faut bien reconnaître qu'il la négligeait sans doute un peu et si j'estime que ce n'était vraiment pas - mais alors ce qui s' appelle vraiment pas raisonnable de prendre une fille aussi jeune pour l'aider ... non pas, encore une fois, que je croie un instant qu'ils aient jamais pensé à mal ... Non, non, je suis convaincue qu'ils ont toujours su se tenir. ..

Elle se tut soudain, rougissante. A sa tempe, une veine battait.

-... Vous me paraissez fort bien informée de ce qui se colporte, fit observer Hercule Poirot.

- Oui. Je suis on ne peut plus au courant! lança- t-elle avec amertume.

- Et quelle est la solution que vous préconisez ?

- Le mieux serait qu'il vende son cabinet, décréta Joan Moncrieffe, et qu'il s'en aille recommencer quelque part ailleurs.

- Vous ne craignez pas que cette histoire le poursuive?

Elle haussa les épaules :

- C'est un risque qu'il doit prendre en compte.

Poirot s'accorda quelques secondes de réflexion.

Puis:

- Miss Moncrieffe, avez-vous !'intention d'épouser le Dr Oldfield?

Elle ne parut ni choquée ni surprise.

- Il ne m'a pas demandé de l'épouser, se contenta-t-elle de préciser.

- Pourquoi ça ?

Son beau regard, d'azur vacilla un instant:

- Parce que j'ai fait en sorte que cela ne se produise pas.

- Quelle bénédiction que de trouver quelqu'un qui sache parler franc !

- Je saurai faire étalage de toute la franchise qu'il vous faudra. Quand je me suis rendu compte que les gens racontaient que Charles s'était débarrassé de sa femme pour m'épouser, j'ai aussitôt estimé que, si nous convolions bel et bien en justes noces, ça ne ferait que confirmer les ragots. Ce que j'avais en tête, c'est que s'il apparaissait clairement qu'un mariage entre nous était hors de question, ce scandale imbécile s'éteindrait de lui-même.

- Mais vos vœux n'ont pas été exaucés ?

- Non.

- Mais enfin, s'étonna Poirot, c'est quand même bizarre, non ?

- Bah! fit-elle avec fatalisme, dans un trou pareil, on n'a pas grand-chose pour se distraire.

Poirot la regarda bien en face:

- Dites-moi, vous voulez épouser Charles Oldfield?

- Oui, fit-elle avec une tranquille assurance. Je l'ai voulu des que j'ai fait sa connaissance, ou presque.

- Alors la mort de sa femme ne pouvait pas mieux tomber ?

Joan Moncrieffe n'hésita pas une seconde :

- Mrs Oldfield était une femme singulièrement déplaisante. Très franchement, j'ai été enchantée de sa mort.

- Vous avez tout à l'heure eu le mot juste, sourit Poirot. Vous faites étalage de franchise!

Elle se contenta d'un sourire hautain.

- Je voudrais vous faire une suggestion, continua Poirot.

- Oui?

- Aux grands maux les grands remèdes. Je pense qu'il serait bon que quelqu'un - vous-même, par exemple - écrive au Home Office.

- Qu'est-ce que vous me chantez la ?

- Je veux dire, expliqua Poirot, que la seule et unique façon d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette histoire sordide

est d'obtenir une décision ministérielle ordonnant d'exhumer le corps et de faire pratiquer une autopsie ...

Elle recula d'un pas. Elle ouvrit la bouche, comme pour commencer une phrase, mais se tut. Poirot ne la quittait pas des yeux :

- Eh bien, mademoiselle ?

- Je ne suis pas d'accord avec vous, fit-elle avec tout le sang-froid du monde.

- Pourquoi ça ? Un verdict de mort naturelle ferait taire toutes ces méchantes langues, non ?

- Si vous l'obteniez, ce verdict.

- Comprenez-vous ce que sous-entendent vos paroles, mademoiselle ?

Joan Moncrieffe ne chercha pas à dissimuler son exaspération :

- Je sais de quoi je parle. Vous avez en tête un empoisonnement à l'arsenic ... auquel cas vous pourriez prouver qu'elle n'a pas été empoisonnée à l'arsenic. Mais il existe d'autres poisons - je pense aux alcaloïdes. Après plus d'un an, et en admettant qu'on en ait usé, je doute fort qu'on puisse en déceler la moindre trace. Or, les experts officiels, je les connais. Histoire de ne pas se mouiller, ils seraient parfaitement capables de déclarer en guise de conclusion qu'ils n'ont rien trouvé qui puisse être considéré comme la cause du décès ... sur quoi la calomnie reprendrait de plus belle !

Une fois encore, Hercule Poirot s'accorda le temps de la réflexion.

- A votre avis, demanda-t-il enfin, quelle est la langue de vipère la plus invétérée du village ?

La jeune femme réfléchit deux secondes :

- Je crois vraiment que la vieille miss Leatheran est la plus garce du lot.

- Hum ! Serait-il envisageable que vous me présentiez à cette miss Leatheran - de la manière la plus naturelle et banale que possible ?

- Rien de plus simple. À cette heure-ci, toutes ces vieilles harpies vaquent à leurs courses matinales. Il nous suffira de descendre la grand-rue.

Joan Moncrieffe connaissait bien son monde.

Devant la poste, elle s'arrêta pour saluer une grande femme desséchée, entre deux âges et qui se signalait par un long nez et des yeux pleins de curiosité :

- Bonjour, miss Leatheran ...

- Tiens ! bonjour, Joan. Bien belle journée, n'est- ce pas?

Les yeux de la vipère en chef ne quittaient pas l'homme qui accompagnait Joan Moncrieffe.

- Permettez-moi, dit la jeune femme, de vous présenter M. Poirot, qui compte passer quelques jours ici.

\*

Mordillant prudemment un scone tout en maintenant, sur son genou, une tasse de liquide tiédasse en équilibre instable, Hercule Poirot se laissait aller à faire des confidences à son hôtesse. Miss Leatheran avait en effet poussé le sens de l'hospitalité jusqu'à le convier pour le thé et s'était aussitôt employée à découvrir les raisons pour lesquelles ce petit étranger auquel elle trouvait des allures de métèque s'en était venu roder dans les parages.

Il avait un long moment paré les estocades de la vieille fille avec brio - ne faisant par la qu'aiguiser sa curiosité. Puis, lorsqu'il avait enfin jugé l'instant propice et le fruit mûr à point, il s'était penché en avant:

- Ah, miss Leatheran! Il me faut rendre les armes : vous êtes trop forte pour moi ! Vous avez perçe mon secret. Je suis ici en mission, a la demande du Home Office. Mais, je vous en conjure, l'avait-il suppliée, que tout ceci reste entre nous 1

- Mais comment donc! Mais bien sur ... bien sur ...

Le frémissement, dans la voix de miss Leatheran, trahissait l'émoi qui agitait la vieillard jusqu' au tréfonds:

- Le Home Office? trémola-t-elle. Ne me dites pas que c'est au sujet de ... oh! pas de cette pauvre Mrs Oldfield, tout de même ?

Poirot dodelina silencieusement de la tête a plusieurs reprises, confirmant ainsi !'ineffable.

- Alors là ....

Dans ces trois syllabes murmurées, miss Leatheran était parvenue à faire passer un monde.

- Vous comprenez bien qu'il s'agit d'une affaire extrêmement délicate, reprit Poirot. Je suis chargé de déterminer si, oui ou non, les faits justifient une exhumation.

Miss Leatheran poussa un cri :

- Vous allez déterrer cette malheureuse ? Mais c'est épouvantable !

Se serait-elle exclamée « mais c'est formidable » au lieu de « mais c'est épouvantable » que son ton eut mieux convenu.

- Quelle est votre opinion sur la question, miss Leatheran ?

- Oh, bien évidemment, monsieur Poirot, on a beaucoup jasé. Mais je n'écoute jamais les ragots. Il circule tant de racontars auxquels on ne saurait se fier. Ce qui est en revanche certain, c'est que le Dr Oldfield se comporte de manière extrêmement bizarre depuis la mort de sa femme ... mais, comme je ne cesse de le répéter: rien ne nous permet d'attribuer ça aux remords. Il ne s'agit peut-être que de chagrin. Encore que sa femme et lui ne se soient jamais manifesté beaucoup de tendresse. ça, je suis on ne peut mieux placée pour le savoir, et c'est un renseignement de première main. Miss Harrison, notre infirmière, qui soignait Mrs Oldfield depuis trois ou quatre ans et qui l'a suivie jusqu'à la fin, l'a admis devant moi sans détour. J'ai d'ailleurs toujours pensé que miss Harrison avait des soupçons ... qu'elle savait à quoi s'en tenir - non qu'elle ait jamais dit quoi que ce soit, bien sur ... mais, rien qu'à leur façon d'être, il n'est pas sorcier de se forger une idée de ce que les gens ont dans la tête, n'est-ce pas ?

- On a si peu à quoi se raccrocher, gémit Poirot.

- Oui; ça n'est que trop vrai ... Mais, monsieur Poirot, si exhumation il y a, vous, au moins, vous saurez.

- Oui, à ce moment-la, nous saurons.

- Ce genre d'affaires, ce n'est pas la première fois que ça se présente, tint à rappeler miss Leatheran dont les narines frémissaient d'une délicieuse excitation. Prenez le cas Armstrong, par exemple, et puis celui de cet autre individu ... ah ! je n'arrive pas à me rappeler son nom ... Et puis il y a eu le cas Crippen, bien sur ... Je me suis d'ailleurs toujours demandé si

Ethel Le Neve était dans le coup ou non. Oh, bien évidemment, Joan Moncrieffe est une fille tout ce qu'il y a de bien, j'en mettrais ma main a couper ... Ce n'est pas moi qui irais jusqu'a dire que c'est elle qui l'a poussé a faire ça ... Mais les hommes sont capables de tels égarements pour peu qu'un jupon vienne a passer, n'est-ce pas? Or, ces deux la, par la force des choses et pour ne rien arranger, ils étaient comme qui dirait perpétuellement fourrés ensemble.

Poirot s'abstint de répondre. Il portait sur miss Leatheran un regard naïvement interrogateur qui ne pouvait que la pousser a s'avancer davantage. Et il s'amusait mentalement a compter le nombre de fois ou l'expression « bien sur » et sa variante « bien évidemment » revenaient dans ses propos.

- Et, bien sûr, avec une autopsie et tout ça, prophétisa miss Leatheran, les langues vont se délier, on va en apprendre des vertes et des pas mu.res, vous allez voir. Rien que les domestiques, tenez. Les domestiques, ça sait toujours tout un tas de choses, non? Et, bien évidemment, il n'est pas possible de les empêcher de cancaner, n'est-ce pas? Les Oldfield avaient une Beatrice à leur service. Eh bien elle a eu droit a ses huit jours quasiment le lendemain de l'enterrement ... ce que j'ai toujours estimé suspect... surtout quand on songe a la difficulté de trouver une bonne par les temps qui courent. De la a se dire que le Dr Oldfield avait peur qu'elle sache quelque chose ...

- De tout ceci il appert que l'ouverture d'une enquête est pleinement justifiée, énonça Poirot d'un ton officiel autant que guinde.

Miss Leatheran ne put retenir un élégant frisson de dégoût:

- Quelle abominable perspective! Notre petit village si tranquille ... a la une des journaux ... tout cet étalage de linge sale en public!

- Cela vous horrifie ?

- Un peu, oui. Je suis vieux jeu, voyez-vous.

- Et puis, comme vous me le disiez si bien, il ne s'agit probablement que de ragots !

- Alors la ... je n'oserais l'affirmer en conscience. Pour parler franchement, je crois beaucoup à la vérité de l'adage ... selon lequel il n'ya pas de fumée sans feu.

- J'allais précisément vous confier que j'en fais autant.

Ayant dit, Poirot se leva:

- Puis-je compter sur votre discrétion, mademoiselle?

- Oh, bien sur! Je ne soufflerai mot a lime qui vive!

Hercule Poirot sourit et prit congé.

Dans le vestibule, il confia a Gladys, la jeune femme de chambre qui lui tendait son manteau et son chapeau :

-Je suis venu enquêter sur les circonstances exactes de la mort de Mrs Oldfield, mais je vous serais infiniment obligé de bien vouloir garder cela pour vous.

Gladys faillit en choir dans le porte-parapluies.

- Oh, monsieur! s'étrangla-t-elle. Alors, comme ça, c'est bien le docteur qui lui a fait son affaire?

- C'est ce que vous vous disiez depuis un petit bout de temps déjà, n'est-ce pas?

- Ben, m'sieur, c'était pas moi. C'est Beatrice. Elle était là-bas quand c'est que Mrs Oldfield est morte.

- Et elle s'est dit que ...

Poirot choisit délibérément une formule quelque peu mélodramatique :

- ... qu'il y avait eu là intervention d'une main criminelle ?

- Ben oui! s'exclama Gladys, au comble de l'excitation.

Même qu'elle m'a dit comme ça que miss Harrison, l'infirmière qui soignait Mrs Oldfield, en avait fait autant. Elle avait toujours bien aimé Mrs Oldfield, miss Harrison, alors vous imaginez : inconsolable, qu'elle était! Et Beatrice, elle a toujours dit comme ça que miss Harrison, eh bien sûrement qu'elle savait quelque chose, parce que, sinon, elle se serait pas montée contre le docteur s'il y avait pas eu quelque chose de pas clair, pas vrai ?

- Ou' est devenue miss Harrison ?

- Elle s'occupe de la vieille miss Bristow. La maison tout au bout du village. Vous pouvez pas vous tromper. Y a un auvent avec des colonnes... .

Hercule Poirot ne tarda pas a se trouver face a face avec la femme qui, a n'en pas douter, en savait plus que quiconque sur les circonstances qui avaient donné naissance aux rumeurs.

A l'approche de la quarantaine, miss Harrison, infirmière de son état, restait séduisante. Ses traits, illuminés par le regard

souriant de ses yeux noirs, avaient la douceur d'une madone. Elle écouta Poirot avec infiniment de patience et d'attention. Puis elle déclara en pesant ses mots :

- Je sais, en effet, qu'on a colporté des histoires assez déplaisantes. J'ai fait ce que j'ai pu pour stopper le processus, mais c'est un cas désespéré. Que voulez-vous, il faut aux gens leur ration de sensationnel.

- Mais enfin, fit observer Poirot, il a bien du y avoir quelque chose pour que la rumeur prenne son envol?

Il nota qu'elle avait l'air désespérée. Mais elle se contenta de hausser les épaules.

- Peut-être, proposa Poirot, que le Dr Oldfield et sa femme ne s'entendaient plus, et que c'est cela qui a donné aux gens l'occasion de cancaner ?

Miss Harrison secoua vigoureusement la tête :

- Pas du tout. Le Dr Oldfield a toujours été très gentil et très patient avec sa femme.

- Il était très amoureux d'elle ?

Elle hésita :

- Non ... ce serait aller un peu loin. Mrs Oldfield avait très mauvais caractère, était difficile à satisfaire et exigeait de son entourage une attention et une compassion constantes que rien ne justifiait vraiment.

- Vous voulez dire qu'elle exagérait la gravité de son état ?

L'infirmière acquiesça d'un hochement de tête:

- Oui ... Sa maladie, pour une large part, était imaginaire.

- Et cependant, fit Poirot d'un ton grave, elle est morte.

- Oh, je sais ... je sais ...

Il la dévisagea un instant, jugeant son trouble manifeste, mesurant son évidente perplexité :

- Je pressens - j'en suis même sûr - que vous savez ce qui a donné naissance à tous ces racontars.

L'infirmière rougit. Puis:

- Eh bien ... le mieux que je puisse faire, c'est de me livrer à des suppositions. Je crois que c'est Beatrice, la bonne, qui a lancé la rumeur, et je pense savoir ce qui lui a mis cette idée-là dans la tête.

-Oui?

- Vous comprenez, ce sont des choses que j'ai surprises par hasard, préluda miss Harrison sans grand soucis de cohérence. Des bribes de conversations entre le Dr Oldfield et miss Moncrieffe ... Et je suis certaine que Beatrice les a entendues elle aussi, mais j'imagine qu'elle ne voudra jamais le reconnaître.

Elle marqua un temps, comme si elle n'était pas absolument convaincue de la justesse de ses souvenirs. Puis:

- C'était à peu près trois semaines avant la dernière crise qui a emporté Mrs Oldfield. Ils étaient à la salle à manger. Je descendais l'escalier quand j'ai entendu Joan Moncrieffe dire: « Combien de temps cette situation va-t-elle encore durer ? Je ne crois pas pouvoir supporter d'attendre beaucoup plus longtemps. » Et le docteur lui a répondu ; « Ça ne va plus s'éterniser, ma chérie, je vous le jure. » Sur quoi, elle a répété : « Cette attente est au-dessus de mes forces. Vous êtes sur que tout va bien se passer, au moins ? » Et lui, il a répondu: « Sur et certain. Tout ira très bien. Dans un an, nous serons mariés. »

Pour la seconde fois, miss Harrison fit une pause.

- C'était la première fois, monsieur Poirot, que je me rendais compte qu'il y avait quelque chose entre le docteur et miss Moncrieffe, reprit-elle bientôt. Je savais, bien sur, qu'il l'admirait beaucoup et qu'ils étaient très bons amis, sans plus. J'ai remonté les marches - j'étais sous le choc, ça va de soi- mais j'avais quand même eu le temps de remarquer que la porte de la cuisine était ouverte et, depuis, je n'arrive pas à m'ôter de l'idée que Beatrice avait du écouter. Et, ce qu'ils avaient dit, il y avait deux façons de l'interpréter, pas vrai ? Ça pouvait tout bonnement signifier que le docteur savait que sa femme était très malade et qu'elle ne passerait pas l'année - et je suis convaincue que c'était la le fond de sa pensée -, mais, pour quelqu'un comme Beatrice, ça pouvait avoir un tout autre sens ... ça pouvait donner à penser que le docteur et Joan Moncrieffe avaient décidé de se débarrasser de Mrs Oldfield ...

- Mais, vous, ce n'est pas ce que vous croyez ?

- Non... non, bien sur que non ...

Il scruta chaque trait de son visage:

- Miss Harrison, est-il encore autre chose que vous sachiez ?  
Quelque chose que vous n'auriez pas osé me dire?

Elle rougit, puis :

- Non! non! s'écria-t-elle avec une violence contenue.

Absolument pas! De quoi pourrait-il bien s'agir?

- Je vous le demande. Car enfin ... Mais n'y a-t-il vraiment rien ?

Elle secoua la tête. Son trouble était a nouveau manifeste.

- Il n'est pas impossible, annonça Poirot, que le Home Office ordonne une exhumation du corps de Mrs Oldfield!

- Oh, non! s'exclama-t-elle, horrifiée. Quelle horreur!

- Vous estimez que ce serait dommageable ?

- J'estime que ce serait abominable! Pensez un peu a tous les racontars que cela susciterait ! Ce serait atroce ... atroce pour ce pauvre Dr Oldfield.

- Vous ne croyez pas que cela pourrait, au contraire, lui être particulièrement salulaire ?

- Que voulez-vous dire par la ?

- S'il est innocent ... son innocence pourra être démontrée.

Poirot se tut, le temps d'observer les réactions de l'infirmière tandis que l'idée faisait son chemin dans sa tête. Elle commença par plisser le front, puis ses traits redevinrent sereins.

Elle respira a fond, puis le fixa :

- Je n'avais pas pense a ça ... Bien sur, c'est la seule chose a faire.

Une série de coups sourds ébranlèrent soudain le plafond. Miss Harrison sauta sur ses pieds :

- C'est la vieille miss Bristow, expliqua-t-elle. Elle vient de se réveiller de sa sieste. Il faut que faille lui arranger ses oreillers avant qu'on lui apporte son thé et que je puisse sortir faire un tour. Oui, monsieur Poirot, je crois que vous avez entièrement raison. Une autopsie réglera la question une bonne fois pour toutes. Ça fera taire la rumeur, et la campagne de dénigrement a l'encontre de ce pauvre Dr Oldfield cessera d'elle-même.

Elle lui serra la main, et se hâta vers l'escalier.

\*

Hercule Poirot se rendit à la poste et appela Londres au téléphone.

À l'autre bout du fil, son interlocuteur ne marcha pas ses mots :

- Faut-il vraiment que vous fourriez votre nez dans des histoires pareilles, mon très cher Poirot ? Etes-vous bien sûr que cette affaire puisse nous concerner ? Vous savez pourtant que, derrière ces ragots de village, il n'y a généralement ... que du vent !

- Dans ce cas particulier, dit Poirot, il en va tout autrement.

- Oh et puis, après tout, si c'est vous qui le dites ... Vous avez l'exécrable habitude d'avoir toujours raison. Seulement, si vous vous êtes pour une fois fourré le doigt dans l'œil, nous le prendrons assez mal, autant vous en prévenir tout de suite.

Poirot se dédia un sourire d'autosatisfaction :

- Mais moi, je le prendrai fort bien.

- Allô ! Quoi ? Que dites-vous ? Je ne vous entends pas ! ...

- Oh, rien ... Rien du tout.

Et il raccrocha.

Sortant de la cabine téléphonique, il gagna le guichet et interrogea la préposée de son ton le plus aimable :

- Pourriez-vous par le plus grand des hasards me dire, très chère madame, où l'ancienne domestique du Dr Oldfield - une certaine Beatrice, de son prénom - habite désormais ?

- Beatrice King ? Elle est déjà passée par deux places depuis. Elle travaille main tenant chez Mrs Marley, juste après la banque.

Poirot la remercia, lui acheta deux cartes postales, un carnet de timbres et une quelconque faïence locale. Il profita de ces emplettes pour amener la conversation sur la mort de Mrs Oldfield et ne manqua pas de noter l'expression un peu particulière qu'arbora aussitôt le visage de la postière :

- C'a été très soudain, pas vrai ? dit-elle. On a beaucoup jasé, comme vous devez déjà le savoir.

Une lueur de curiosité s'alluma dans son regard :

- Peut-être bien que c'est pour ça que vous voudriez l'avoir, Beatrice King ? On a tous trouvé bizarre qu'elle se fasse mettre

aussi brusquement a la porte. Il y en a qui ont pensé qu'elle en savait trop ... et c'était peut-être bien le cas. Elle ne s'est en tout cas pas privée de faire des insinuations.

Beatrice King était une gamine courtaude, d'allure sournoise et que des végétations faisaient parler du nez. Elle aurait pu passer pour totalement stupide, mais on lisait dans ses yeux plus de finesse que son comportement ne l'aurait laissé prévoir. Il ne semblait guère possible, en tout état de cause, de tirer d'elle quoi que ce soit :

- J'sais rien de rien, voilà c'que j'sais. C'est pas a moi d'dire quoi qu' c'est qui s'tramait là-bas. Et j'vois pas c'que vous voulez dire comme quoi qu'j'aurais entendu j'sais pas quelle conversation entre le docteur et miss Moncrieffe. J'suis pas du genre qu'écoute aux portes, et z'avez pas l'droit d'dire comme quoi que j'l'ai fait. J'sais rien de rien, moi.

- Avez-vous déjà entendu parler d'empoisonnement a l'arsenic ? interrogea Poirot.

Une lueur d'intérêt réveilla un instant le visage lunaire de la fille :

- C'était donc ça qu'était dans le flacon d'médicament ?

- Quel flacon de médicament ?

- Eh ben, un des flacons d'médicament que miss Moncrieffe avait préparés pour la patronne. Même que miss Harrison en était toute retournée, j'l'ai vu comme je vous vois. Et que j'te goute ça, et que j'te l'renifle ... Résultat, elle à tout balancé, dans l'lavabo. Et puis la bouteille, elle l'a remplie avec d'l'eau du robinet... R'marquez, c'était un médicament qu'on aurait dit d'l'eau ... Et puis un jour qu'miss Moncrieffe apportait du thé à la patronne, miss Harrison l'a remporté aussi sec et en à refait d'autre en disant comme ça qu'il avait pas été fait avec d'l'eau bouillante. Mon œil, oui! Sur le moment, j'm'étais dit qu'c'était des simagrées comme les infirmières en font toujours ... mais j'me demande ... P'têt bien qu'il s'agissait d'aut' chose ...

Poirot hocha la tête:

- Vous aimiez bien miss Moncrieffe, Beatrice?

- Elle m'faisait ni chaud ni froid. Pas très causante, qu'elle était. Sur que j'ai toujours su qu'elle en pinçait pour l'docteur. Y avait qu'à voir comment qu'elle le r'gardait...

Une fois encore, Poirot hocha la tête. Puis il regagna l'auberge.

La, il donna a Georges des consignes bien précises.

\*

Le Dr Alan Garcia, chef de labo au Home Office, se frotta les mains et adressa un clin d'œil à Poirot :

- Eh bien, monsieur Poirot, j'imagine que cela fait bien votre affaire? Hercule Poirot ! L'homme qui a toujours raison ...

Poirot s'inclina :

- Vous êtes trop aimable.

- Qu'est-ce qui vous avait mis sur le coup? Des ragots?

- Tout juste ... Le grand air de la Calomnie.

Le lendemain matin, Hercule Poirot reprit le train pour Market Loughborough.

La bourgade bruissait comme un nid de frelons. L'agitation n'avait pas cessé depuis que l'exhumation avait été entreprise. Mais les résultats de l'autopsie avaient filtré, et l'excitation atteignait maintenant des sommets.

Poirot n'était à l'auberge que depuis une heure et achevait à peine un solide déjeuner a base de steak et de tourte aux rognons arrosés de bière qu' on vint lui annoncer qu'une dame demandait a le voir.

C'était miss Harrison, blême et hagarde :

- Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est vraiment vrai, monsieur Poirot ?

Il la fit asseoir dans un fauteuil.

- Oui, dit-il, c'est vrai. On a trouvée plus d'arsenic qu'il n'en fallait pour provoquer la mort.

- Je n'aurais jamais cru ... jamais pu imaginer un instant que ...

Elle fondit en larmes.

- Il fallait bien que la vérité apparaisse au grand jour, murmura Poirot.

- Ils vont le pendre ? sanglota-t-elle.

- Il reste encore beaucoup a prouver, vous savez. Occasion ... accès au poison ... méthode d'administration ...

- Mais a supposer, monsieur Poirot, qu'il n'ait rien a voir dans tout ça ? Rien du tout ?

Poirot haussa les épaules :

- En ce cas, il sera acquitté.

- Il y a tout de même quelque chose, commença miss Harrison avec lenteur, que j'aurais du ... Oui, je suppose que j'aurais du vous en parler plus tôt... mais je n'ai pas pensé une seconde que ça pouvait être important. C'était seulement... bizarre.

- Je vous avais bien dit que vous en saviez plus long. Le mieux serait que vous m'en parliez sans plus attendre.

- Ce n'est pas grand-chose. C'est tout bonnement qu'un jour où j'avais dû descendre au laboratoire du docteur pour je ne sais plus quoi, j'ai vu Joan Moncrieffe faire quelque chose d'assez ... d'assez peu banal.

- Ah bon?

- Ça a l'air idiot. Simplement, elle remplissait son poudrier - un poudrier d'email rose ...

-Oui?

- Mais ce n'était pas de la poudre qu'elle mettait dedans - pas de la poudre de riz, je veux dire ... Ce qu'elle mettait dans son poudrier, elle le prenait dans un des flacons de l'armoire aux poisons. Quand elle m'a vue, elle a sursauté, elle a refermé son poudrier et l'a fourré dans son sac ... et elle a remis si vite le flacon dans l'armoire que je n'ai pas pu voir ce que c'était. Je n'irai pas jusqu'a prétendre que ça a une signification quelconque, mais maintenant que je sais que Mrs Oldfield a bien été empoisonnée...

Sa voix se brisa.

- Voulez-vous m'excuser quelques instants? fit Poirot. .

Il se leva et s'en fut téléphoner au sergent Grey, de la police du Berkshire.

Puis il revint, et miss Harrison et lui restèrent un moment silencieux.

En pensée, Poirot revoyait une jeune femme à la chevelure rousse qui lui disait d'une voix nette : « Je ne suis pas d'accord avec vous. » Joan Moncrieffe avait rejeté l'idée d'une autopsie. Certes, elle avait su donner une explication très plausible à ce

refus, mais le fait était là, et bien là... Une jeune femme compétente, efficace, décidée ... Amoureuse d'un homme prisonnier d'une malade geignarde qui pouvait encore survivre des années puisque, a en croire miss Harrison, sa maladie était largement imaginaire ...

Hercule Poirot soupira.

- A quoi pensez-vous ? demanda miss Harrison.

- Au gâchis universel.

- Je ne crois pas un instant qu'il ait jamais été au courant, murmura miss Harrison.

- Non, fit Poirot. Je suis sûr qu'il ne se doutait de rien.

La porte s'ouvrit sur ces entrefaites et le sergent Grey entra. Il tenait à la main un objet enveloppé dans un mouchoir de soie. Il déplaça avec précaution et posa l'objet sur la table: c'était un poudrier d'email rose.

- C'est celui que j'ai vu ! s'écria miss Harrison.

- Je l'ai trouvé tout au fond du tiroir du secrétaire de miss Moncrieffe, indiqua le sergent Grey. Dans une pochette à mouchoirs. Pour autant que je puisse en juger, il n'y a pas d'empreintes digitales dessus, mais autant ne pas courir de risques.

A travers le mouchoir, le sergent actionna le fermoir. Le poudrier s'ouvrit.

- Ça, ce n'est pas de la poudre de riz, décréta le policier.

Il l'effleura du bout d'un doigt qu'il porta à sa langue:

- Pas de goût particulier.

- L'arsenic blanc n'a aucun goût, observa Poirot.

- Je vais le faire analyser tout de suite, dit Grey.

Puis, tourné vers miss Harrison:

- Vous pouvez jurer qu'il s'agit bien du même poudrier?

- Oui. J'en suis sûr. C'est le poudrier que j'ai vu dans les mains de miss Moncrieffe, devant l'armoire aux poisons, une semaine environ avant la mort de Mrs Oldfield.

Le sergent Grey poussa un profond soupir. Puis il lança un coup d'œil à Poirot en hochant la tête. Ce dernier sonna :

- Envoyez-moi mon valet de chambre, je vous prie.

Georges, en valet de chambre stylé et discret, se contenta d'un regard interrogateur à l'adresse de son maître.

- Miss Harrison, commença Poirot, vous venez d'identifier ce poudrier comme étant celui que vous aviez vu en possession de miss Moncrieffe il y a plus d'un an. Mais vous serez sans doute étonnée d'apprendre que ce poudrier-la n'a été vendu par la maison Woolworth qu'il y a quelques semaines et qu'il s'agit en outre d'un modèle d'une couleur inédite et qui n'est fabriqué que depuis trois mois ...

Miss Harrison en laissa choir son menton. Ses grands yeux sombres, a présent exorbités, fixaient Poirot qui reprit :

- Georges, avez-vous déjà vu ce poudrier?

Le valet s'avança:

- Oui, monsieur. J'ai vu de mes yeux miss Harrison l'acheter chez Woolworth le vendredi 18. Conformément aux instructions de Monsieur, j'avais systématiquement filé cette personne. Le jour que je viens de mentionner, elle a pris le bus pour Darnington, ou elle a acheté ce poudrier qu'elle a rapporté chez elle - a savoir chez la vieille demoiselle dont elle s'occupe actuellement. Plus tard, le même jour, elle s'est rendue au domicile de miss Moncrieffe. Toujours selon les instructions de Monsieur, je m'y trouvais déjà. J'ai constaté qu'elle pénétrait dans la chambre de miss Moncrieffe et cachait cet objet au fond du premier tiroir du secrétaire. La porte étant providentiellement restée entrebâillée, je ne perdais rien de ses faits et gestes. Elle a ensuite quitté la maison, a cent lieues de penser que son petit manège avait eu un témoin. Je me dois de préciser qu'ici, personne ne ferme sa porte a clef et qu'il commençait déjà a faire sombre.

Poirot se tourna vers miss Harrison:

- Pouvez-vous nous fournir a tout cela une explication satisfaisante, miss Harrison? fit-il d'une voix implacable. Je ne crois pas. Quand ce poudrier est sorti de chez Woolworth, il ne contenait pas d'arsenic, mais il en était plein quand il est ressorti de chez miss Bristow.

» Conserver de l'arsenic par-devers vous n'était pas bien malin, ajouta-t-il avec plus de douceur.

Miss Harrison enfouit son visage dans ses mains:

- C'est exact ... tout ce que vous dites est exact, lâcha-t-elle d'une voix sourde. Je l'ai tuée. Et tout ça pour rien ... Pour rien ... J'avais perdu la tête.

\*

- Je vous dois des excuses, monsieur Poirot, dit Joan Moncrieffe. Je vous en voulais beaucoup. Enormément, je l'avoue. J'avais l'impression que tout ce que vous faisiez rendait les choses encore pires.

Poirot lui sourit :

- Au commencement, c'était vrai. Comme dans la légende antique de l'Hydre de Lerne. Chaque fois que l'on tranchait une tête du monstre, deux autres têtes repoussaient à sa place. Alors, au début, la rumeur n'a fait qu'enfler et se développer. Mais ma tâche, comme celle d'Hercule, mon homonyme, c'était d'atteindre la première tête - la tête d'origine. Qui, en l'occurrence, avait lancé la rumeur ? Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour découvrir que miss Harrison était la source de toute cette boue. Je suis allé la voir. Elle m'a paru charmante, m'a fait l'effet d'une femme intelligente et intuitive. Mais elle a presque immédiatement commis une grossière erreur. Elle m'a répété une conversation qu'elle avait soi-disant surprise entre le docteur et vous - mais cette prétendue conversation sonnait complètement faux. Psychologiquement, elle était invraisemblable. À supposer que le docteur et vous ayez projeté de tuer Mrs Oldfield, vous êtes l'un et l'autre bien trop intelligents pour en avoir discuté toutes portes ouvertes, dans une pièce où vous risquiez d'être entendus des escaliers ou de la cuisine. En outre, les mots qu'elle mettait dans votre bouche ne correspondaient en rien à votre personnalité. C'étaient les mots qu'aurait employés une femme nettement plus âgée que vous, et nettement plus conventionnelle. En fait, miss Harrison vous a fait dire ce qu'elle aurait dit elle-même dans ces circonstances.

» À partir de là, j'ai considéré toute l'affaire comme très simple. Miss Harrison, je l'avais constaté, était une femme relativement jeune et encore assez belle qui; pendant près de trois ans, avait été très proche du Dr Oldfield. Lui, il l'appréciait

beaucoup et lui savait gré de son tact et de sa compassion. Quant à elle, elle était allée s'imaginer que, si Mrs Oldfield mourait, le docteur lui demanderait probablement de l'épouser. Au lieu de quoi, après la mort de Mrs Oldfield, la voila qui découvre que le Dr Oldfield est amoureux de vous. Aussitôt, mue par la rage et la jalousie, elle commence à répandre la rumeur que le docteur a empoisonné sa femme.

»Voilà, ainsi que je vous l'ai dit, comment j'ai d'entrée de jeu jaugé la situation. Le cas classique de la femme jalouse qui lance une rumeur mensongère. Je n'en étais cependant pas moins titillé par la vieille formule qui veut qu'il n'y ait pas de fumée sans feu. Et je me suis mis à me demander si miss Harrison s'était uniquement contentée de répandre la rumeur. Elle m'avait dit des choses étonnantes. Par exemple que la maladie de Mrs Oldfield était largement imaginaire - qu'en réalité elle souffrait très peu ... Et pourtant le docteur lui-même ne doutait pas un instant des souffrances de sa femme. Lui, il n'avait pas été surpris par sa mort. Peu auparavant, il avait fait venir en consultation un autre médecin qui avait confirmé la gravité de son état. Alors, à tout hasard, j'ai avancé l'éventualité d'une exhumation ... Sur le moment, miss Harrison en a éprouvé une peur panique. Et puis, presque aussitôt, sa haine et sa jalousie ont repris le dessus. Que la police trouve donc de l'arsenic - ce ne serait en tout cas pas elle qu'on irait soupçonner. Ce seraient le docteur et Joan Moncrieffe qui expieraient à sa place.

»Je n'avais qu'un espoir : que notre infirmière tombe dans ses propres filets. Si miss Harrison se fourrait dans la tête que Joan Moncrieffe avait la moindre chance de se voir lavée de tout soupçon, j'étais prêt à parier qu'elle se mettrait en quatre pour essayer de la compromettre davantage. J'ai donc donné des instructions à mon fidèle Georges, qui est le plus discret des hommes et qu'elle ne connaissait pas n'avait l'ordre de ne pas la lâcher d'une semelle. Et ... et c'est ainsi que tout est bien qui finit bien.

- Vous avez été mer-veil-leux! s'écria Joan Moncrieffe.

- Oui, extraordinaire! surenchérit le Dr Oldfield. Je ne pourrai jamais assez vous remercier! Quel aveugle et quel imbécile j'ai pu être !

- Et vous, mademoiselle, demanda Poirot avec curiosité, avez-vous été aveugle, vous aussi ?

- J'étais folle d'inquiétude, répondit-elle lentement. Les quantités d'arsenic que j'avais dans l'armoire aux poisons, voyez-vous, ne correspondaient plus a mon registre des substances toxiques ...

- Joan! s'écria le Dr Oldfield. Vous n'avez tout de même pas cru que ...

- Non, non! Pas vous ... pas toi ! Ce dont j'étais en fait persuadée, c'est que Mrs Oldfield s'était débrouillée pour en subtiliser, qu'elle en avalait histoire de se rendre malade et qu'on s'occupe davantage d'elle ... et puis qu'elle avait par inadvertance forcé la dose. Et ce que j'ai redouté, s'il y avait une autopsie et si on décelait des traces d'arsenic, c'est qu'on ne croie pas a ma théorie et qu'on pense que le coupable, c'était toi. C'est pour ça que je n'ai jamais soufflé mot des quantités d'arsenic manquantes. J'ai même été jusqu'a truquer le registre des toxiques ! N'empêche que la dernière personne que j'aurais soupçonnée, c'est quand même bien miss Harrison.

- Moi aussi, dit le Dr Oldfield. C'était une créature si douce ... si féminine. On aurait juré une Madone.

- Eh oui, intervint Poirot avec une pointe de tristesse. Elle aurait probablement fait une bonne

épouse et une bonne mère. Mais elle était aussi du genre à se laisser déborder par ses émotions ...

Il soupira, et murmura entre ses dents:

- Quel gâchis ...

Puis il adressa un large sourire a l'homme et a la femme aux visages épanouis qui se trouvaient en face de lui.

« Ces deux-la, songea-t-il, ont enfin émergé de leur nuit et trouvé leur place au soleil ... Quant a moi. eh bien, j'ai accompli le second des Travaux d'Hercule. »

## La biche aux pieds d'airain

Tout en battant la semelle pour essayer de se réchauffer les pieds. Hercule Poirot soufflait désespérément dans ses doigts. Un peu de neige glacée avait figé ses moustaches et commençait de fondre à petites gouttes.

On frappa à la porte et, sans attendre de réponse, une femme de chambre entra. C'était une campagnarde trapue, au parler lent. Elle contempla le détective avec un étonnement qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Sans doute n'avait-elle, de sa vie, observé pareil échantillon d'humanité.

- Monsieur a sonné? demanda-t-elle.

- Oui. Auriez-vous la bonté de me faire un peu de feu, je vous prie ?

Elle ressortit pour revenir tout aussitôt avec du papier et des buchettes. Agenouillée devant la grande cheminée victorienne, elle se mit en devoir d'allumer une flambée.

Hercule Poirot n'en continua pas moins à taper du pied, à souffler dans ses doigts et à se battre les flancs à coups redoublés.

Il était furieux. Sa voiture, une luxueuse Messarro-Gratz, avait connu des problèmes mécaniques indignes d'un véhicule aussi coûteux. Quant à son chauffeur, jeune gandin qui bénéficiait pourtant d'un salaire enviable, il s'était montré incapable de redresser la situation. Finalement, la limousine avait rendu les armes au beau milieu d'une petite route de campagne, à plus de deux kilomètres de tout lieu habité, au moment même où débutait une tourmente de neige. Et le détective, chaussé comme de coutume de bottines vernies, avait été contraint de marcher à pied jusqu'à Hartley Dene, charmante villégiature de bord de mer que la belle saison emplissait d'une foule d'estivants, mais que l'hiver avait rendue aussi léthargique que le château de la Belle au bois dormant. À l'hôtel du Cygne noir, l'arrivée d'un voyageur avait semé la consternation. Le propriétaire avait fait preuve d'une éloquence inattendue pour tenter de convaincre l'intrus que le garage du

coin était en mesure de louer une automobile qui lui permettrait de poursuivre son voyage.

Hercule Poirot avait repoussé dédaigneusement cette idée. Son sens tout latin de l'économie en avait été blessé. Louer une voiture ? Mais il possédait déjà une voiture, une grosse voiture, une voiture très chère. Et il n'avait pas la moindre intention de regagner Londres dans une autre voiture que la sienne. De toute façon, même si le garage pouvait remédier rapidement à la panne, il n'entendait pas repartir, avec la neige qui tombait, avant le matin suivant. Tout ce qu'il désirait, pour l'heure, c'était une chambre, du feu, et de quoi dîner. Soupirant profondément, le propriétaire avait consenti à louer le gîte et à charger la femme de chambre du problème du feu avant de se retirer pour discuter avec son épouse de la question du couvert.

Et c'est ainsi qu'une heure plus tard, Hercule Poirot, les pieds sur les chenets, évoquait avec quelque indulgence le repas qui venait de lui être servi. A la vérité, le steak s'était révélé aussi coriace que tendineux. Les choux de Bruxelles, gros mais pas encore parvenus à maturité, lui avaient laissé un arrière-goût franchement aqueux. Quant aux pommes de terre, elles avouaient un cœur de pierre. Mieux valait ne pas évoquer la compote de pommes accompagnée de crème pâtissière. Pour clore le festin, il y avait eu un fromage clamant son âge avancé et des biscuits ramollis. Et malgré tout, pensait Poirot, le regard fixé sur le scintillement des flammes et, à la main, une tasse d'un jus boueux auquel on n'avait pas hésité à donner le nom de café, il est préférable d'avoir l'estomac plein plutôt que vide ... Sans compter que se chauffer au coin du feu après avoir affronté en souliers vernis des ornières pleines de neige offre une bonne approximation de ce que sera le paradis ...

La femme de chambre refit son apparition :

- Que Monsieur m'excuse, mais le mécanicien du garage est là et souhaiterait voir Monsieur.

- Invitez-le à monter, dit-il, fort courtois.

La jeune fille eut un petit rire et s'en fut. Poirot, amuse, pensa par-devers lui que la description qu'elle ferait de lui à ses amis dissiperait l'ennui de bien des soirées d'hiver.

On frappa- on frappa différemment.

- Entrez ! lança Poirot.

Et il dévisagea, fasciné, le jeune homme qui se tenait sur le seuil et qui, mal à l'aise, tordait sa casquette entre ses mains. Voilà bien, se disait-il, l'un des plus beaux spécimens humains qu'il ait jamais eu l'occasion de voir. Ce garçon avait les traits d'un dieu grec.

- C'est au sujet de la voiture, m'sieur, annonça le nouveau venu. On a trouvé ce qui collait pas. Il n'y en a guère que pour une heure.

- Qu'est-ce qui ne fonctionnait pas?

Le jeune homme se lança dans un flot de considérations techniques. Poirot, pour ne pas l'offenser, hochait régulièrement la tête, mais il n'écoutait pas. Devant un physique sans défaut, il était toujours frappé d'admiration. Il estimait, en effet, que trop de gringalets binoclards hantent la planète. Et, comme pour conforter son jugement initial, il se disait : « Oui, c'est un dieu grec ... un berger d'Arcadie ... »

Le mécanicien mit fin brusquement à son expose. Poirot fronça les sourcils. Au premier abord, sa réaction avait été d'ordre purement esthétique. Là, il faisait confiance à son intellect. Son regard devint plus aigu :

- Je saisis, dit-il non sans brusquerie, je saisis ... Mais mon chauffeur m'a déjà expliqué tout ce que vous venez de me raconter.

Rougissant d'un coup, le jeune homme n'en tritura que plus nerveusement sa casquette.

- Je ... euh ... oui, m'sieur, bégaya-t-il. Je sais.

- Mais vous avez pensé qu'il valait mieux venir pour m'en parler vous-même, reprit-il d'un ton plus amène.

- Euh ... oui, m'sieur. J'ai pensé, comme vous dites, que ça valait mieux.

- C'est la faire preuve d'une belle conscience professionnelle. Je vous en sais gré.

Poirot n'avait pas dissimulé qu'il entendait ainsi prendre congé, mais il ne s'attendait pas à voir son visiteur s'en aller, en quoi il voyait juste. Le jeune homme ne s'en alia point. Malaxant de plus belle son couvre-chef de tweed, il finit par lâcher, au comble de l'embarras :

- Euh ... excusez-moi, m'sieur, mais est-ce que c'est vrai que vous êtes le détective? Ce monsieur Herquioule Pouarritte qu'on en parle tant ?

Il s'était donné le plus grand mal pour prononcer correctement ce nom étranger, mais le résultat n'avait pas été à la hauteur de ses espérances.

- Oui, c'est bien moi, répondit néanmoins Poirot.

Le jeune homme rougit encore davantage :

- J'ai lu tout un tas de trucs sur vous, dans le journal.

- Oui ?...

Le mécanicien était maintenant ponceau. Dans son regard, on pouvait lire la détresse - toute la détresse du monde -, ainsi qu'une sorte de supplication. Poirot vint à sa rescousse.

- Ah bon? Et vous avez quelque chose à me demander? interrogea-t-il gentiment.

Soudain, les mots se précipitèrent :

- Je ne voudrais pas avoir l'air insolent, m'sieur. Mais vous voila ici comme qui dirait par un coup de chance. Et cette chance, je ne voudrais pas la laisser passer. Après ce que j'ai lu sur vous et ce que vous avez fait, je me suis pensé que je pouvais aussi bien vous demander ... Il n'y a pas de mal à demander, pas vrai?

Poirot secoua la tête :

- Vous souhaitez que je vous aide d'une façon quelconque ?

- C'est- à -dire ... c'est à propos d'une jeune personne ... Des fois que ... des fois que vous pourriez me la retrouver ...

- Vous la retrouver ? Elle à donc disparu ?

- C'est la même, m'sieur.

Poirot s'enfonça dans son fauteuil.

- Peut-être pourrais-je en effet vous aider, jeta-t-il avec sévérité. Mais c'est à la police qu'il faut vous adresser. C'est leur métier, et ils disposent de bien plus de moyens que je n'en ai moi-même.

De plus en plus mal à l'aise, le jeune homme se dandinait d'un pied sur l'autre.

- Je ne peux pas faire la, m'sieur. Ce n'est pas ce que vous croyez. C'est quelque chose de plutôt spécial, pour ainsi dire.

Poirot l'examina un instant, puis lui montra un siège:

- En ce cas, asseyez-vous ... Comment vous appelez-vous?

- Williamson, m'sieur. Ted Williamson.

- Asseyez-vous, Ted. Et racontez-moi votre histoire.

- Merci, m'sieur.

Il avança sa chaise et s'assit tout au bord. Il avait toujours l'air d'un chien battu.

- Racontez-moi votre histoire, répéta Poirot. Ted Williamson prit sa respiration:

- Eh ben, m'sieur, voila de quoi il retourne ... Je ne l'ai vue qu'une fois, mais comme qui dirait qui ç'a été la bonne ... Et je ne sais même pas son vrai nom ni rien ... Mais tout ça c'est bizarre, comme ma lettre qu'on me renvoie et tout ...

- Commencez par le commencement, lui recommanda Hercule Poirot. Ne vous pressez pas. Et contentez-vous de me dire ce qui s'est passé.

- Oui, m'sieur ... Eh ben, peut-être bien que vous connaissez Grasslawn, m'sieur, cette grande bicoque qui donne sur la rivière, après le pont ?

- Non, je ne la connais pas.

- Le propriétaire, c'est sir George Sanderfield. L'été, il y vient pour le week-end, et puis pour des parties fines, comme dit l'autre - avec un tas de rigolos, des actrices et tout. Bon, enfin, c'était en juin ... Il y avait leur radio qui était en panne et on est venu me chercher...

-Oui?

- Alors, j'y suis allé. Le proprio, il faisait un tour en barque avec ses invités. La cuisinière était de sortie, et le valet de chambre, il était parti leur porter à boire. Il n'y avait que cette fille dans la maison. C'était la femme de chambre d'une invitée. Elle m'a ouvert la porte, et puis elle m'a montré où qu'était le poste, et puis elle est restée pendant que je travaillais ... Alors, forcément, on a causé et tout... Son petit nom, a ce qu'elle m'a dit, c'était Nita, et elle était la femme de chambre d'une danseuse russe qui faisait partie des invités.

- De quelle nationalité était-elle ? Anglaise ?

- Non, m'sieur, elle devait être française. Elle avait un sacrément drôle d'accent. Mais elle parlait bien l'anglais, faut pas croire. Elle ... ben, elle était plutôt gentille ... Alors j'ai fini

par lui demander si je ne pouvais pas l'emmenner au ciné, le soir ... Mais elle m'a répondu que sa patronne aurait besoin d'elle ... Et puis, de fil en aiguille, elle a ajouté qu' elle pouvait prendre son après-midi de bonne heure parce que sa patronne n'était pas près de revenir de la rivière ... Enfin bref, moi aussi je me suis pris mon après-midi sans demander la permission - même que j'ai bien failli me faire fiche à la porte à cause de ça - et on est allés se promener au bord de l'eau ...

Le jeune homme, un petit sourire aux lèvres, le regard lointain, marqua un temps d'arrêt.

- Elle était jolie, si je comprends bien? sourit Hercule Poirot.

- Une fille aussi jolie, je n'en avais jamais vu de ma vie. Ses cheveux, on aurait dit de l'or. Relevés de chaque côté comme des ailes, qu'ils étaient. Et elle marchait comme qui dirait en dansant. Je ... j'en ai pincé pour elle tout de suite, m'sieur. Je peux pas dire le contraire.

- Et alors?

- Elle m'a dit comme ça que sa patronne était réinvitée dans quinze jours et on s'est fixé un rendez-vous pour quand elle reviendrait. Mais elle n'a jamais plus montré le bout de son nez. Je l'ai attendue à l'endroit qu'on avait dit, mais rien ... Alors je suis allé a Grasslawn et j'ai demandé après elle. La dame russe était la, à ce qu'on m'a dit, et sa femme de chambre avec. Ils sont allés la chercher mais, quand elle s'est pointée, c'était pas Nita du tout! Juste une noiraude qui avait l'air sournois - une vraie mochetée. Marie, que les gens l'appelaient. « Vous vouliez me voir? » qu'elle m'a dit en faisant des manières. Elle avait du se rendre compte que j'étais comme deux ronds de flan. Je lui ai demande si elle était la femme de chambre de la dame russe, et puis je lui ai dit comme quoi elle n'était pas celle que j'avais vue la première fois et alors elle s'est mise à ricaner et à me dire que l'autre avait été virée dans le quart d'heure. « Virée ? que je lui ai dit. Et pourquoi ça ? » Elle a fait que hausser les épaules et elle m'a dit: « Comment que je l'saurais ? J'y étais pas pour voir. »

» Moi, m'sieur, je ne savais plus où j'en étais. Sur le moment, j'ai rien trouvé à dire. Mais, après coup, j'ai pris mon courage à deux mains, je suis retourné voir cette Marie et, sans

lui avouer que je connaissais pas le nom de famille de Nita, je lui ai demandé de me dénicher son adresse. Et vu qu'elle avait pas le genre à faire des choses pour rien, je lui ai même promis un cadeau si elle me donnait un coup de main. Comme de juste, elle me l'a dégotée - une adresse au nord de Londres, que c'était. Et alors j'ai envoyé un mot de billet à Nita là-bas. Mais ma lettre, elle m'est revenue après un petit bout de temps - réexpédiée par la poste avec « N'habite plus à l'adresse indiquée » gribouillé dessus.

Ted Williamson se tut. Ses yeux calmes, d'un bleu profond, ne quittaient pas Poirot.

- Vous voyez ce que c'est, m'sieur, reprit-il. Ce n'est pas une affaire pour la police. Et je ne sais pas comment me débrouiller. Si... si vous pouviez me la retrouver ... J'ai... pour ce qui est de vous payer, j'ai mis un peu d'argent à gauche. Je pourrais aller jusqu'à cinq livres - mêmes dix, peut-être bien.

- Pour le moment, laissons de côté l'aspect financier des choses, dit Poirot avec gentillesse. Réfléchissons d'abord à ceci : cette jeune fille, cette Nita ... elle connaît votre nom et elle sait où vous travaillez ?

- Oh oui, m'sieur.

- Elle aurait pu vous contacter si elle l'avait souhaité ?

- Oui, m'sieur.

- Et vous ne pensez pas que ... peut-être ....

- Ce que vous voulez me dire, m'sieur, le coup Williamson, c'est qu'elle n'est pas tombée amoureuse de moi comme moi d'elle ? Peut-être bien que, d'un sens, ça n'est pas faux. Mais elle avait quand même le béguin pour moi. Je lui plaisais. Ça n'était pas seulement histoire de se donner du bon temps ... Et puis je me dis qu'il y a sûrement eu une raison à tout ça. Vous savez, m'sieur, c'est quand même à une drôle de bande qu'elle était mêlée. Peut-être bien qu'elle est dans de sales draps, si vous voyez à quoi je pense.

- Elle pourrait attendre un enfant, c'est ça ? Un enfant de vous ?

- Pas de moi, m'sieur, répliqua Ted en rougissant. Il ne s'est rien passé entre nous.

Poirot le regarda, pensif :

- Et si ce que vous supposez est exact, vous souhaitez quand même la retrouver ?

Le sang monta au visage de Ted Williamson :

- Oui, c'est la retrouver que je veux, un point c'est tout! Je veux la marier si elle veut bien de moi ! Et je me fiche des ennuis ou elle s'est peut-être bien fourrée !... Dites, vous ne pouvez pas essayer de me la retrouver, m'sieur ?

Poirot sourit.

- Des cheveux comme des ailes d'or, murmura-t-il pour lui-même. Oui, je crois que voilà bien le troisième des Travaux d'Hercule. Et cela s'est passé en Arcadie, si j'ai bonne mémoire.

\*

Hercule Poirot regardait, songeur, le bout de papier sur lequel, en tirant la langue, Ted Williamson avait noté un nom et une adresse :

Miss Valetta, 17 Upper Renfrew Lane, Londres N15.

Il se demanda s'il pourrait apprendre quoi que ce soit à cette adresse. Il pensait que non. Mais c'était bien tout ce que Ted Williamson avait pu lui fournir pour aider à sa recherche,

Upper Renfrew Lane se présentait comme une petite rue pauvre mais décente. Au numéro 17, une femme aux formes rebondies et aux yeux glauques ouvrit la porte au détective.

- Miss Valetta ?

- Ça fait un bail qu'elle a pris ses cliques et ses claques.

Poirot s'avança sur le seuil à l'instant où la porte allait lui être refermée au nez :

- Peut-être pourriez-vous me donner son adresse?

- J'aurais du mal. Elle l'a pas laissée.

- Quand est-elle partie?

- Ça remonte à l'été dernier.

- Pouvez-vous me dire quand au juste ?

De la main droite d'Hercule Poirot s'éleva le tintement joyeux de deux pièces d'une demi-couronne. Ce bruit prometteur produisit sur la femme aux yeux glauques un effet magique : en un instant, elle fut l'amabilité mêmes :

- Sûr que je demanderais pas mieux que de vous aider, m'sieur. Laissez-moi réfléchir ... Aout, non, avant ça ... Juillet. Oui, ça devait être en juillet. La première semaine, je dirais. A toute allure, qu'elle est Partie. Retournée en Italie, à ce que je crois.

- Donc italienne ?

- C'est ça, rn'sieur.

- Et, pendant un moment, elle avait été la femme de chambre d'une danseuse russe, n'est-ce pas?

- C'est bien ça. Madame Semoulina, quelque chose dans ce gout-là. Elle dansait au Thespian, dans ce ballet que tout le monde en était fou. Même que c'était une des vedettes.

- Savez-vous pourquoi miss Valetta a quitté son travail?

La femme hésita avant de répondre :

- Ma foi, vous m'en demandez trop.

- Elle a été renvoyée, non?

- Ben ... J'crois qu'il y a eu du pétard! Mais, attention, miss Valetta m'a pas trop rien dit. C'était pas le genre causant. N'empêche qu'elle l'avait mauvaise. Faut dire que, question sale caractère, elle était servie. La vraie Italienne, quoi ! Avec des yeux noirs qui vous vrillaient à vous faire froid dans le dos. J'aurais pas voulu m'y froter quand elle était mal lunée!

- Et vous êtes sûre que vous ne connaissez pas l'adresse actuelle de miss Valetta ?

Les demi-couronnes tintèrent à nouveau leurs encouragements. Mais la réponse parut sincère:

- Sur que je voudrais bien la connaître, m'sieur. J'aurais été que trop contente de vous la donner. Seulement voila ... Elle est partie en moins de deux et voila le travail.

- Eh oui, et voila le travail, murmura Poirot, soucieux.

\*

Ayant réussi à arracher Ambrose Vandel à la description dithyrambique du décor qu'il préparait pour un prochain ballet, Hercule Poirot put en obtenir assez facilement les informations qu'il recherchait.

- Sanderfield? George Sanderfield? Un sale bonhomme. Il roule sur l'or, mais on chuchote que c'est un escroc. Il cache bien son jeu, en tout cas. Une liaison avec une danseuse? Mais bien sur, très cher. Il a eu une liaison avec Katrina. Katrina Samoushenka. Vous ne pouvez pas ne pas l'avoir vue. Oh, très cher ... délicieuse est un euphémisme ! Une technique démentielle. « Le cygne de Tuolela ». Ne me dites pas que vous ne vous êtes pas extasié devant un tel chef-d'œuvre. Mon décor! Et cette autre petite merveille, de Debussy ou de Mannine, je ne sais plus: « Labiche au bois ». Elle la dansait avec Michael Novguine. Il est tellement divin, lui, vous ne trouvez pas ?

- C'était donc une amie de sir George Sanderfield ?

- Oui. Elle allait souvent passer le week-end chez lui, dans sa maison du bord de l'eau. Je crois savoir qu'il y donne des soirées fabuleuses.

- Vous serait-il possible, mon tout bon, de me présenter a mademoiselle Samoushenka ?

- Mais elle n'est plus ici, mon pauvre ami. Elle est partie pour Paris ou je ne sais ou, et ce, très brutalement. Vous rendez-vous compte qu'on a été jusqu'a dire que c'était une espionne bolchevik ou je ne sais trop quoi ? Remarquez bien que j'ai personnellement toujours refusé d'y croire. Vous savez a quel point les gens adorent raconter ce genre de bobards. Katrina a toujours prétendu qu'elle était russe blanche ... que son père était prince ou grand-duc. La rengaine habituelle, quoi ! L'esbroufe sera toujours l'esbroufe, non?

Ambrose Vandel conclut sur un point d'orgue, puis en revint à son sujet de prédilection:

- Oui, comme je vous le disais, si vous voulez comprendre l'histoire de Bethsabée, il faut vous immerger dans la tradition juive ... J'ai exprimé cela par ...

Et, tout heureux, il développa sa théorie.

\*

L'entrevue qu'Hercule Poirot avait réussi à obtenir de sir George Sanderfield ne débuta pas sous les meilleurs auspices.

Celui dont Ambrose Vandel avait laissé entendre qu'il pourrait bien s'agir d'un escroc paraissait franchement mal à l'aise. C'était un petit homme trapu, aux cheveux noirs crépus et à la nuque adipeuse.

- Que puis-je pour vous, monsieur Poirot? demanda-t-il. Si je ne m'abuse, nous ... euh ... nous ne nous sommes jamais rencontrés ?

- Nous n'avions pas encore fait connaissance, en effet.

- Qu'est-ce qui vous amène? Je dois vous avouer que je suis dévoré de curiosité.

- Oh, c'est vraiment tout simple ... Juste quelques renseignements dont j'ai besoin.

Sanderfield eut un rire gêné:

- Vous voulez que je vous refile un tuyau de bourse, hein ? J'ignorais que vous vous intéressiez à la finance.

- Il ne s'agit pas de boursicotage. Mais bien plutôt de certaine dame.

- Oh, une femme ...

Sir George Sanderfield s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et parut se détendre. Sa voix paraissait mieux assurée.

- Je crois savoir, reprit Poirot, que vous étiez assez lié avec mademoiselle Katrina Samoushenka ?

- Oui, gloussa Sanderfield. Une enchantresse. Quel dommage qu'elle ait quitté Londres.

- Pourquoi a-t-elle quitté Londres ?

- Ça, mon vieux, je n'en sais rien du tout. Un différend avec le directeur de la troupe, j'imagine. Elle avait ses humeurs, vous savez. Très russe de caractère. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous aider, mais je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve actuellement. Je n'ai gardé aucun contact avec elle.

Le ton indiquait son souci de mettre fin à la conversation, et il se leva.

- Mais ce n'est pas mademoiselle Samoushenka que je souhaite retrouver, précisa Poirot.

- Allons bon!

- Non, il s'agit de sa femme de chambre.

- Sa femme de chambre ? fit Sanderfield éberlue.

- Peut-être, insinua Poirot, vous souvenez-vous d'elle?

A nouveau, sir George Sanderfield sembla mal à l'aise. Sa voix sonna faux:

- Grands dieux, non! Comment m'en souviendrais-je? Bien sûr, je sais qu'elle en avait une. Pas quelqu'un de très bien, si vous voulez mon avis. Une fouinarde pas vraiment honnête. Si j'étais vous, je ne croirais pas un mot de ce que cette fille pourrait vous raconter. C'est le type même de la menteuse-née.

- Vous me semblez en avoir conservé un souvenir assez net, dites-moi !

- Je vous ai fait part d'une impression, sans plus, corrigea Sanderfield en toute hâte. Je ne me rappelle même pas son nom. Voyons ... Marie je ne sais trop quoi. Non, je ne crois pas que je puisse vous aider à mettre la main dessus. Désolé.

- Au Thespian Theater, j'ai déjà obtenu le nom de Marie Hellin, ainsi que son adresse, murmura Poirot, doux et doux. Mais je faisais allusion, sir George, à la femme de chambre qui était auprès de mademoiselle Samoushenka avant Marie Hellin. Je parle de Nita Valetta.

Sir George Sanderfield donna dans l'ébahissement:

- Pas le moindre souvenir d'elle. Marie est la seule dont, personnellement, je me souviens. Une petite noire avec un drôle de regard.

- La jeune fille dont je vous parle, insista Poirot, a séjourné chez vous, à Grasslawn, en juin dernier.

- Ecoutez, riposta Sanderfield avec une pointe d'impatience, tout ce que je peux dire c'est que je ne me souviens pas d'elle. Je ne crois même pas que Katrina avait amené sa femme de chambre. Je suis persuadé que vous faites erreur.

Hercule Poirot secoua la tête. Il était bien convaincu du contraire.

Marie Hellin fixa sur Hercule Poirot un regard vif et intelligent, puis détourna rapidement les yeux.

- Mais je vous assure pourtant bien que je m'en souviens parfaitement, monsieur, dit-elle d'une voix tranquille. J'ai été engagée par Mme Samoushenka la dernière semaine de juin. Sa précédente femme de chambre l'avait quittée brutalement.

- Avez-vous jamais su pourquoi elle l'avait quittée?

- Elle était partie ... en coup de vent. C'est tout ce que je sais. Peut-être bien qu'elle était malade, quelque chose comme ça. Madame ne m'en a rien dit.

- On s'entendait facilement avec votre patronne ? demanda Poirot.

Elle haussa les épaules :

- Elle avait ses humeurs. Un coup elle pleurait, un coup elle riait. Quelquefois, elle était si déprimée qu'elle cessait de manger et qu'elle ne parlait plus à personne. A d'autres moments, elle était d'une gaieté toile. C'est comme ça, avec les danseurs. C'est dans leur tempérament.

- Et sir George?

Marie fixa sur Poirot un regard inquiet. Une lueur déplaisante s'alluma dans ses yeux :

- Sir George Sanderfield ? C'est sur lui que vous voulez savoir des choses ? Peut-être bien que c'est la, ce que vous voulez vraiment savoir ? Le reste, ça n'était qu'un prétexte, pas vrai ?... Mais alors là, sur sir George, je peux vous en raconter des vertes et des pas mures ! Je ...

- Cela n'a rien d'indispensable, la coupa précipitamment Poirot.

Yeux écarquillés, bouche bée, elle le fixa. La colère et la déception se lisaient dans ses yeux.

\*

- Comme je ne me lasse pas de le dire, vous êtes toujours au courant de tout, Alexis Pavlovitch.

Hercule Poirot était parvenu à transformer cette phrase banale en basse flatterie.

Le troisième des Travaux d'Hercule, estimait-il, avait exigé plus de déplacements et de rencontres qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Retrouver une petite femme de chambre constituait un des problèmes les plus complexes qu'il ait eu à résoudre. Chacune des pistes, dès lors qu'on l'empruntait, se muait en cul-de-sac.

Ce soir-là, son enquête l'avait conduit à Paris, au restaurant Le Samovar, dont le propriétaire, le comte Alexis Pavlovitch,

tirait vanité de ne rien ignorer de ce qui se passait dans le monde de l'Art.

Pour l'heure, le comte buvait du petit-lait :

- Mais bien évidemment, très cher, mais bien évidemment. Moi, je suis au courant ... moi, je suis toujours au courant de tout. Vous voulez que je vous dise où est allée se cacher la petite Samoushenka, cette exquisite danseuse? Ah, c'était quelqu'un ce petit bout de femme!

Pour appuyer ses dires, le comte se baises le bout des doigts:

- Quel feu! s'exclama-t-il. Quel abandon! Elle serait allée loin, très loin ! Elle aurait pu devenir la plus grande ballerine de son temps! Et puis, tout à coup, plus rien. Tout s'arrête. Elle file en catimini. Elle s'enfuit au bout du monde. Et, bien vite - ah, si vite ! - voilà que tout le monde l'a déjà oubliée.

- Ou est-elle donc ? questionna Poirot.

- En Suisse. A Vagray-les-Alpes. C'est là qu'ils vont tous, ceux qui ont cette vilaine petite toux sèche et qui maigrissent chaque jour davantage. Oh, elle va se laisser mourir ... oui, elle va se laisser mourir. Elle est tellement fataliste. Oui, je suis persuadé qu'elle va se laisser mourir.

Poirot toussota pour mettre fin à ces tragiques prédictions. Il avait besoin d'informations plus concrètes:

- Par hasard, mon cher comte, ne vous souviendriez-vous pas d'une femme de chambre qui était à son service? Une jeune femme qui s'appelait Nita Valetta ?

- Valetta? Valetta? Je me rappelle avoir vu un beau jour une femme de chambre ... à la gare, alors que j'accompagnais Katrina qui partait pour Londres. C'était une Italienne, de Pise, non? Si, c'est bien ça, j'en suis sûr, c'était une Italienne originaire de Pise.

Poirot poussa un soupir à fendre l'âme.

- Eh bien dans ce cas, gémit-il, il va falloir que je me traine jusqu'à Pise.

\*

Au cœur du Campo Santo, à Pise, Poirot contemplait une tombe.

Ainsi, c'était la que sa longue quête prenait fin-sous ce simple carré de terre. C'était là que gisait l'ardente créature qui avait enflammé le cœur et l'imagination d'un humble mécanicien anglais.

Au fond, peut-être était-il préférable que cette rocambolesque histoire d'amour prenne fin ainsi. Désormais, la jeune femme vivrait éternellement dans les souvenirs de Ted Williamson telle qu'il l'avait connue pendant les courtes heures d'un radieux après-midi de juin. Tout ce qui aurait pu les opposer - leurs nationalités différentes, leurs modes de vie, le poids du désenchantement - était à jamais banni ...

Avec tristesse, Hercule Poirot secoua la tête. Il se remémorait sa conversation avec la famille Valetta. Le visage de paysanne, taille à la serpe, de la mère. Le père, accablé de chagrin. La sœur, si brune et à la bouche si dure.

- Ç'a été tellement brutal, signor, tellement brutal. Bien sur, depuis des années, elle se plaignait de temps en temps. Le médecin ne nous a pas donné le choix. Il a dit qu'il fallait l'opérer de l'appendicite tout de suite. Il l'a emmenée à l'hôpital et... Si, si, elle est morte pendant l'anesthésie. Elle n'a jamais repris conscience.

Entre deux sanglots, la mère avait murmuré :

- Bianca avait toujours été une fille si douée. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle meure avant l'âge ?

Et Poirot de se répéter :

« Elle est morte avant l'âge. »

C'était là le message qu'il lui faudrait transmettre à Ted Williamson, qui avait sollicité son aide avec tant de confiance :

- Elle ne sera pas pour vous, mon vieux. Elle est morte avant l'âge.

Sa quête était terminée. La Tour penchée dressait sa silhouette étrange contre le ciel bleu, et les premières fleurs du printemps, pales encore, annonçait déjà les promesses à venir de vie et de bonheur.

Étaient-ce les premiers émois du printemps qui poussaient à rejeter de tout son être ce verdict sans appel ? Ou bien encore autre chose ? Quelque chose lui trottait dans la tête ... des mots ?

une phrase? Toute cette histoire ne s'achevait-elle simplement - de manière trop évidente ?

Hercule Poirot soupira. Pour effacer ses derniers, il lui fallait reprendre son bâton de pèlerin. Il lui fallait se rendre a Vagray-les-Alpes.

\*

Ici, pensait Poirot, c'était vraiment le bout du monde. Cet épais manteau de neige ... et tous ces chalets, ces refuges éparpillés, dans lesquels des êtres humains, presque immobiles, luttait contre une mort sournoise.

Il avait fini par arriver jusqu'a Katrina Samoushenka. Quand il la vit, allongée, ses joues creuses marquées d'une tache violacée et ses longues mains amaigries et diaphanes posées sur la couverture, un souvenir remonta. Il ne s'était pas souvenu de son nom, mais il l'avait bel et bien déjà vue danser. Il avait été transporté, fasciné par cette forme suprême d'art qui fait oublier l'art lui-même.

Il se souvenait aussi de Michael Novguine, dans le personnage du Chasseur, sautant et virevoltant dans le décor fantasmagorique d'une foret imaginée par Ambrose Vandel. Et il se rappelait également la finesse de la Biche qui semblait survoler la scène, éternellement pourchassée, éternellement désirable - divine créature aux cheveux d'or relevés comme deux petites cornes, et aux étincelants pieds d'airain ... A sa mémoire revenait la scène ou, blessée, elle s'effondre et ou Michael Novguine, le regard égaré, tenait dans ses bras le corps de la Biche.

Katrina Samoushenka fixait Poirot d'un regard presque exempt de curiosité.

- Je ne vous ai encore jamais vu, n'est-ce pas? dit-elle. Que me voulez-vous ?

Poirot plongea dans une de ses habituelles courbettes:

- Avant tout, madame, je veux vous dire mes remerciements ... pour votre art qui, naguère, m'a fait passer une soirée toute de beauté.

Elle sourit a peine.

- Mais, reprit Poirot, je suis également ici à titre professionnel. Depuis longtemps, madame, je suis à la recherche d'une femme de chambre qui a été à votre service. Elle se prénomme Nita.

- Nita?

Elle le fixait de ses grands yeux écarquillés.

- Nita, répéta-t-elle. Que savez-vous d'elle ?

- Je vais vous le dire.

Il lui fit le récit de cette soirée où sa voiture était tombée en panne, et de sa rencontre avec Ted Williamson qui tordait sa casquette dans ses mains et qui avait parlé en bégayant de son amour et de son chagrin. Elle l'écouta avec attention.

- C'est touchant, tout cela, finit-elle par dire. Oui, très touchant.

Poirot hocha la tête:

- Oui. C'est une légende d'Arcadie, ne trouvez-vous pas? Que pouvez-vous me dire, madame, de cette jeune fille ?

Katrina Samoushenka soupira :

- J'avais une femme de chambre ... Juanita. Elle était adorable ... la joie de vivre personnifiée. Et il lui est arrivé ce qui arrive trop souvent à ceux que les dieux favorisent. Elle est morte avant l'âge.

Les mots mêmes que Poirot avait prononcés - des mots définitifs, irrévocables ... Voilà qu'il les entendait à nouveau. Il n'en persista pas moins:

- Elle est réellement morte ?

-Oui, elle est morte et plus encore.

Hercule Poirot garda le silence un moment, puis:

- Il y a une chose que je ne parviens pas à comprendre, dit-il. J'ai interrogé sir George Sanderfield à propos de votre femme de chambre et il m'a paru ressentir une certaine peur ...

Pourquoi cela ?

Le mépris se peignit sur le visage de Katrina :

- Vous n'aviez pas précisé quelle femme de chambre. Il a dû s'imaginer que vous parliez de Marie, la fille que j'ai prise à mon service quand Juanita m'a quittée. Elle a essayé de le faire chanter, semble-t-il, à propos de je ne sais quoi qu'elle avait

découvert sur son compte. C'était une fille odieuse ... indiscreète, qui lisait les lettres et ouvrait les tiroirs.

- Ceci explique donc cela, murmura Poirot.

Il prit le temps d'une pause, puis insista :

- Le nom de famille de Juanita était Valetta, et elle est morte a Pise d'une opération de l'appendicite. C'est bien exact ?

Elle hésita, presque imperceptiblement, avant de donner sa réponse :

- Oui, c'est exact.

- Il y a pourtant un petit détail qui me tracasse. Quand sa famille l'évoque, ils ne l'appellent pas Juanita, mais Bianca.

Katrina haussa ses épaules trop creuses :

- Bianca ... Juanita, quelle importance? J'imagine que son vrai nom était Bianca, mais qu'elle a trouvé plus romantique de se faire appeler Juanita.

- Ah, vous croyez ça ?

Poirot s'interrompit, puis reprit d'une voix dont le ton avait changé:

- Pour moi, il y a une autre explication.

- Laquelle?

Il se pencha en avant:

- La jeune fille que Ted Williamson a vue avait des cheveux qui, m'a-t-il confié, ressemblaient à des ailes d'or.

Il se pencha encore un peu et, d'un doigt, effleura la chevelure qui, de part et d'autre d'une raie médiane, couronnait le front de Katrina :

- Des ailes d'or ou des cornes d'or ? Le tout est de savoir si l'on souhaite voir en vous l'ange ou le démon. Vous pouvez être l'un ou l'autre. A moins qu'il ne s'agisse seulement des cornes d'or de la biche blessée ?

- La biche blessée, souffla-t-elle sur un ton dénué de tout espoir.

- Depuis le début, expliqua Poirot, quelque chose me titillait dans la description de la jeune femme que m'avait faite Ted Williamson. Et ce quelque chose, c'était vous, dansant dans la forêt sur vos étincelants pieds d'airain. Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, mademoiselle? Je suis persuadé qu'il y a eu une semaine pendant laquelle vous n'aviez plus de femme

de chambre et où vous êtes allée seule a Grasslawn, parce que Bianca Valetta était retournée en Italie et que vous n'aviez pas encore engagé sa remplaçante. Vous ressentiez déjà les premiers symptômes de votre maladie, et vous êtes restée dans la maison pendant que sir George et les autres invités partaient pique-niquer sur la rivière. On a sonné à la porte, vous êtes allée ouvrir, et alors vous avez vu ... dois-je vraiment vous dire ce que vous avez vu ? Vous avez vu un jeune homme naïf comme un enfant et beau comme un dieu ! Et pour lui, vous avez inventé un personnage - non pas Juanita mais Incognita- et, pendant quelques heures, vous avez arpenté l'Arcadie en sa compagnie.

Il y eut un long silence. Puis Katrina avoua, d'une voix basse et étranglée :

- Sur un point, au moins, je vous ai dit la vérité. Je vous ai donné la véritable fin de l'histoire. Nita mourra avant l'âge.

- Ah ça, non, par exemple ! éclata Poirot.

Il n'était plus le même homme. Il frappa la table du poing. Il était soudain devenu prosaïque, terre à terre, pratique :

- Ça n'a vraiment rien d'indispensable ! Ce n'est pas une fatalité. Quel besoin avez-vous de mourir ? Vous devez bien être après tout capable de vous battre pour la vie aussi bien qu'une autre, non ?

Elle secoua la tête avec tristesse, avec désespoir :

- Quelle vie peut-il encore y avoir pour moi ?

- Cela ne pourra plus être la scène, bien entendu. Mais réfléchissez : on peut vivre ailleurs que sous les feux de la rampe. Allons, mademoiselle, soyez honnête: votre père était-il vraiment prince, ou grand-duc, ou même seulement général ?

- Il était chauffeur de camion à Leningrad, avoua-t-elle dans un éclat de rire cristallin.

- Excellent! En ce cas, pourquoi ne deviendriez-vous pas la femme d'un garagiste de village? Et pourquoi n'auriez-vous pas des enfants beaux comme des dieux, et qui, peut-être, un jour, danseront comme vous saviez danser ?

Katrina retint son souffle, puis:

- Mais c'est une idée complètement rocambolesque !  
s'exclama-t-elle.

- Néanmoins, se rengorgea Hercule Poirot, encore plus satisfait de lui-même que de coutume, je suis convaincu qu'elle se réalisera !

4  
Le sanglier d'Erymanthe

Mener à bien le troisième des Travaux d'Hercule l'ayant contraint à un voyage en Suisse, Hercule Poirot décida de mettre à profit son séjour pour visiter des lieux qu'il ne connaissait pas encore.

Il passa ainsi quelques jours fort agréables à Chamonix, s'attarda ensuite quarante-huit heures à Montreux, puis se rendit à Andermatt dont plusieurs de ses amis lui avaient fait l'éloge.

Andermatt, hélas, ne lui réussit pas. Cette station touristique se trouvait au fond d'une vallée écrasée par les contreforts de montagnes escarpées. Sans motif précis, Hercule Poirot se sentait oppressé.

« Il est exclu que je reste ici », se désolait-il quand, tout à coup, la vue d'un funiculaire accrocha son regard. « Il n'y a pas de doute, il me faut monter. »

Il se renseigna et découvrit que le funiculaire passait par les Avines, puis par Caurouchet, pour finalement aboutir aux Rochers Neiges, à plus de trois mille mètres.

Poirot n'envisageait pas de monter aussi haut. Les Avines, pensait-il, feraient tout à fait son affaire.

Mais c'était compter sans l'intervention du hasard qui, dans la vie de tout homme, joue un rôle primordial.

Le funiculaire n'était pas plus tôt parti que le contrôleur vint demander à Poirot son billet qu'il vérifia, puis poinçonna au moyen d'une pince impressionnante avant de le lui rendre en s'inclinant. Au même instant, Poirot sentit qu'un petit bout de papier lui était glissé dans la main.

Il réprima un léger froncement des sourcils et, discrètement, sans hâte, déplia le message écrit au crayon par une main fébrile:

« Impossible de se tromper sur ces moustaches! Je vous salue, mon cher collègue. Si vous le voulez, vous pouvez m'être d'un grand secours. Je suis sûr que vous avez entendu parler de l'affaire Salley. Or nous avons tout lieu de penser que l'assassin, Marrascaud, et plusieurs des membres de sa bande ont rendez-

vous - je vous le donne en mille! - aux Rochers Neiges. Il peut naturellement s'agir d'un bobard, mais notre information paraît sérieuse: quelqu'un finit toujours par bavarder, n'est-ce pas? Ouvrez l'œil, mon bon ami. Prenez contact avec l'inspecteur Drouet, qui est sur place. C'est un garçon très bien, mais qui ne peut prétendre au génie d'un Hercule Poirot ! Il est impératif, mon tout bon que Marrascaud soit capturé vivant. Ce n'est pas un homme, c'est un sanglier furieux, l'un des tueurs les plus dangereux qui soient. Je n'ai pas voulu courir le risque de vous parler à Andermatt car je redoutais d'être repéré. Et vous aurez les coudées plus franches si on vous prend pour un simple touriste. Bonne chasse !

Votre vieil ami,  
Lementeuil »

Pensif, Poirot caressa ses moustaches.

Eh oui, c'était vrai : il était impossible de ne pas reconnaître les inimitables moustaches d'Hercule Poirot. Mais l'important était ailleurs. De quoi s'agissait-il ? Il avait lu dans les journaux tout ce qui concernait l'affaire Salley, l'assassinat, de sang-froid, d'un célèbre bookmaker parisien. On connaissait l'identité de l'assassin. Marrascaud appartenait à une bande qui écumait les champs de course. On l'avait déjà soupçonné de nombreux autres meurtres, mais, cette fois, sa culpabilité avait été établie sans le moindre doute. Il avait pris la fuite et on pensait qu'il avait quitté la France. Toutes les polices d'Europe étaient à ses trousses.

Et voilà qu'un informateur avait révélé que Marrascaud avait un rendez-vous aux Rochers Neiges.

Poirot secoua la tête, incrédule. Les Rochers Neiges se situaient dans le domaine des neiges éternelles. Il y avait bien là un hôtel assez luxueux, mais l'établissement, perché sur une étroite plate-forme qui dominait la vallée, n'était relié au monde que par le funiculaire. L'établissement ouvrait dès le mois de juin. Il fallait cependant attendre en général juillet pour que les clients commencent à arriver. L'endroit avait bien peu d'issues. Il semblait inconcevable qu'un ramassis de criminels l'aient choisi pour se donner rendez-vous.

Pourtant, si Lementeuil faisait confiance à son informateur, il avait sans doute ses raisons. Hercule Poirot avait de l'estime pour ce commissaire de police suisse. Il le savait courageux et plein de bon sens.

Un motif inconnu, il fallait l'admettre, conduisait Marrascaud en ce lieu situé bien loin du monde civilisé.

Poirot soupira. Traquer un tueur sans pitié ne correspondait pas vraiment à l'idée qu'il se faisait d'agréables vacances. Il aurait préféré se prélasser dans un bon fauteuil et s'y abandonner à la réflexion plutôt que de piéger un sanglier furieux au bord d'un précipice.

Un sanglier furieux. C'était là l'expression à laquelle Lementeuil avait eu recours. Ne fallait-il y voir qu'une simple coïncidence?

- Le quatrième des Travaux d'Hercule, murmura Poirot pour lui-même. Le sanglier d'Erymanthe.

Discrètement, il observa les autres passagers du funiculaire.

Sur la banquette en face de la sienne, il y avait un touriste américain. La coupe de ses vêtements, de son manteau, l'alpenstock arrimé à sa valise, l'attention passionnée qu'il portait au paysage et jusqu'au guide qu'il avait à la main, tout concourait à démontrer qu'il s'agissait bien d'un citoyen des Etats-Unis, tout droit débarqué de sa province et venu visiter l'Europe pour la première fois. Dans peu de minutes, jugea Poirot, l'homme allait engager la conversation. Il n'y avait pas à se tromper sur son expression mélancolique de bon chien soumis.

De l'autre cote de la cabine se tenait un homme assez grand, d'une certaine distinction, aux cheveux grisonnants et au long nez curviligne, qui lisait un ouvrage en allemand. Ses doigts secs et nerveux étaient ceux d'un musicien, ou d'un chirurgien.

Plus loin, trois individus jouaient aux cartes. Ils étaient tous trois bâtis sur le même modèle: jambes arquées et allure trahissant une familiarité de tous les jours avec la race chevaline. On pouvait s'attendre à les voir, d'une seconde à l'autre, suggérer à un inconnu de prendre part à leur jeu. Au début, le nouveau venu ne manquerait pas de gagner. Et puis sa chance tournerait.

En fait, il n'y avait rien chez ces trois hommes qui sorte de l'ordinaire. Ce qui sortait de l'ordinaire c'était qu'ils se trouvent là. On se serait attendu à les rencontrer dans l'omnibus conduisant à un hippodrome de banlieue, ou sur un paquebot de deuxième catégorie - mais certainement pas dans funiculaire presque vide.

Plus loin encore, une passagère regardait le panorama sans le voir. Elle était grande et brune. Ses traits, admirablement modelés, étaient sans aucun doute capables d'exprimer toute la gamme des émotions et des sentiments. Mais, pour le moment, on était surtout frappé par leur totale vacuité.

Comme Poirot s'y était préparé, l'Américain entama la conversation. Il expliqua que son nom était Schwartz et qu'il visitait l'Europe pour la première fois. A son avis, le paysage était du tonnerre. Il avait été très impressionné par le château de Chillon. En revanche, il n'avait guère été séduit par Paris, dont il jugeait la réputation bien surfaite. Il était allé aux Folies-Bergère, au Louvre et à Notre Dame, et avait constaté que dans aucun de ces établissements on ne jouait de bon jazz. Seuls, les Champs-Élysées étaient considérés par lui comme assez chouettes, et il en aimait bien les fontaine - surtout le soir, quand elles étaient illuminées.

Nul ne descendit aux Avines ni à Caurouchet. Il devenait évident que tous les passagers du funiculaire faisaient route pour les Rochers Neiges.

Mr Schwartz ne manqua pas de donner à Poirot ses propres raisons de s'y rendre. Il avait toujours souhaité accéder aux neiges éternelles et, plus de trois mille mètres, ça commençait déjà à valoir le coup. A ce propos, il s'était laissé dire qu'à des altitudes pareilles, c'était plutôt coton de faire cuire un œuf à la coque.

Dans sa cordialité naïve, Mr Schwartz tenta d'engager aussi la conversation avec le grand homme aux cheveux grisonnants, qui se contenta de lui adresser un regard glace par-dessus son pince-nez et se replongea dans la lecture de son livre.

Sans se laisser décourager, Mr Schwartz offrit alors à la passagère d'échanger sa place avec lui, car elle pourrait jouir d'une vue plus agréable.

On pouvait se demander si elle comprenait l'anglais. En tout cas, elle secoua la tête et resserra le col de son manteau de fourrure.

- Ça n'est vraiment pas normal de voir une femme voyager toute seule, sans personne qui soit aux petits soins pour elle, confia Mr Schwartz à Poirot. Quand une femme voyage, il lui faut quelqu'un pour veiller à tout.

Songea à certaines Américaines qu'il avait rencontrées sur le Continent, Poirot acquiesça.

Mr Schwartz soupira. Il trouvait le monde bien hostile. Tout n'irait-il pas mieux, proclamait hautement le regard de ses grands yeux noisette, avec un peu plus de chaleur humaine ?

\*

Etre reçu dans un endroit aussi loin de tout - ou plus exactement aussi au-dessus de tout - par un directeur d'hôtel portant jaquette et escarpins vernis avait quelque chose d'un tantinet incongru.

C'était un homme élancé, élégant, et qui cherchait à se donner de l'importance. Pour l'heure, il se répandait en excuses:

- Si tôt dans la saison ... Une panne d'eau chaude .... Tant de choses à remettre en service ... Naturellement, je ferai l'impossible pour ... Le personnel n'est pas encore au complet... Vous me voyez confus Un nombre aussi élevé de nouveaux arrivants.

Derrière la façade d'irréprochable courtoisie professionnelle, Poirot crut déceler une profonde anxiété. Malgré l'aisance de son comportement, l'homme n'était pas à l'aise. Quelque chose le tracassait.

Le déjeuner fut servi dans une longue salle dont les baies vitrées donnaient sur la vallée. L'unique serveur, qui répondait au prénom de Gustave, se montra adroit et efficace. Il se multipliait, conseillant l'un sur le choix de son menu et détaillant la carte des vins à un autre. Les trois individus aux allures chevalines avaient pris place à la même table. Ils riaient beaucoup et parlaient haut, en français :

- Joseph, sacrée vieille branche ! Et comment va la Denise, mon cochon ? Tu te souviens de cette came qui nous à tous fichus dedans à Auteuil ?

Ces propos semblaient chaleureux, authentiques - mais ils sonnaient bizarrement dans cet hôtel du bout du monde.

La jeune femme au beau visage occupait seule une table à l'écart. Elle ne regardait personne.

A l'issue du repas, Poirot s'installa au salon. Le directeur vint lui faire quelques confidences.

Il souhaitait, dit-il, que l'hôtel et sa direction ne soient pas trop sévèrement jugés. La saison n'avait pas encore débuté. En général, personne n'arrivait avant la fin juin. M. Poirot avait peut-être remarqué la dame ? Elle, en revanche, venait toujours à cette période. Son mari avait trouvé la mort trois ans auparavant, au cours d'une ascension. Triste histoire ! Ils étaient tellement inséparables. Elle venait toujours avant que la saison ne commence, pour être vraiment tranquille. Pour elle, c'était une sorte de pèlerinage. Le monsieur un peu âgé était un médecin réputé, le Dr Lutz, de Vienne. Il était, lui, venu à l'hôtel pour trouver un peu de calme et de repos.

- Il est bien vrai que l'endroit est paisible, concéda Poirot.

Puis, montrant les trois compères :

- Mais ces messieurs ? Ils cherchent eux aussi le repos, vous croyez ?

Le directeur haussa les épaules, mais parut à nouveau inquiet et lâcha, sans grande conviction :

- Ah, ces touristes ... Toujours à l'affût d'expériences inédites ! Rien que l'altitude leur procure une sensation nouvelle.

De l'avis de Poirot, ce n'était pas une sensation particulièrement agréable. Il ressentait trop l'accélération des battements de son cœur. Stupidement, il se répétait une phrase qui, par sa sonorité, évoquait la marche d'une locomotive à grande vitesse : « Si tu tombes, tu t'tues, si tu tombes, tu t'tues. »

Schwartz fit son entrée au salon. A la vue de Poirot, ses yeux s'éclairèrent, et il vint à lui :

- Je viens de discuter avec ce docteur. Il parle un peu l'anglais. C'est un Juif. Les Nazis l'ont chassé d'Autriche. Ces

gens-la sont vraiment cinglés ! Ce Dr Lutz, c'était un ponte, je crois. Un spécialiste des nerfs. La psychanalyse. Tout le tremblement.

Puis Schwartz, d'un geste, désigna la jeune femme qui ne cessait de fixer les sommets enneigés. Il baissa la voix :

- J'ai eu son nom par le serveur. C'est une certaine Mme Grandier. Son mari s'est tué en montagne. C'est pour ça qu'elle vient ici. Vous ne trouvez pas qu'on devrait essayer de faire quelque chose de l'arracher un peu à elle-même?

- A votre place, je ne m'y risquerais pas, lui conseilla Poirot.

Mais rien ne pouvait décourager le bon cœur de Mr Schwartz. Poirot vit comment il tenta de nouer le contact, et avec quelle froideur sa tentative fut repoussée. Pendant un instant, leurs deux silhouettes se dessinèrent devant la fenêtre. La jeune femme était plus grande que Schwartz. Elle rejetait la tête en arrière, et tout son comportement exprimait la réserve et le dédain.

Hercule Poirot ne parvint pas à entendre ce qu'elle disait, mais quand Schwartz revint, il avait la mine défaite :

- Rien à faire, avoua-t-il piteusement.

Puis sa bonne nature reprit le dessus :

- Je trouve quand même que, quand des êtres humains sont rassemblés comme ça, il n'y a aucune raison de ne pas se montrer sociables les uns envers les autres. Vous n'êtes pas d'accord, Mr ... Je m'aperçois que je ne sais même pas votre nom.

- Je m'appelle Poirier, répondit Poirot. Je suis Lyon et je fais le commerce de la soie.

- Je vais vous donner ma carte. Et vous pouvez être sûr que si vous venez un jour à Fountain Springs, vous y serez le bienvenu.

Poirot prit la carte de visite qui lui était tendu puis, tapotant du plat de la main la poche de son veston :

- Que c'est bête ! Je n'ai pas la mienne sur moi.

Ce soir-la, avant de se coucher, Poirot relut avec soin le billet de Lementeuil, qu'il replia avant de le ranger dans son portefeuille.

-C'est curieux, murmura-t-il. Je me demande si...

\*

Ce fut Gustave, le serveur, qui apporta à Poirot un petit déjeuner composé de café et de croissants. Il présenta force excuses au sujet du café:

- Monsieur doit bien comprendre, n'est-ce pas, qu'à cette altitude, il est impossible d'obtenir du café réellement chaud. L'eau bout, hélas ! bien avant d'atteindre la bonne température.

- Il nous faut accepter avec force d'âme les bizarreries de la nature, répliqua Poirot.

- Je vois que Monsieur est philosophe.

Gustave se dirigea vers la porte, mais, au lieu de quitter la chambre, il jeta un rapide coup d'œil dans le couloir, referma le battant et revint à côté du lit :

- Monsieur Hercule Poirot ? Je suis l'inspecteur Drouet.

- Bah ! répondit Poirot. Je m'en étais douté.

Drouet baissa la voix :

- Monsieur Poirot, il vient de se produire un incident grave. Le funiculaire a subi une avarie.

- Une avarie ? Quel genre d'avarie ?

- Personne n'a été blessé. Ca s'est passé pendant la nuit. Il y a peut-être une cause naturelle - une mini-avalanche qui aurait déclenché une chute de pierres et de rochers. Mais la malveillance ou le sabotage ne sont pas à exclure. On ne sait pas. De toute manière, le résultat est le même. Il va falloir plusieurs jours pour rétablir la voie. Et, en attendant, nous sommes coupés du monde. Si tôt dans la saison, il y a trop de neige pour qu'on puisse rejoindre la vallée.

Poirot se redressa sur ses oreillers :

- Voila qui est bien intéressant, fit-il remarquer à mi-voix.

- Oui ça tendrait à prouver que l'information du commissaire était exacte. Marrascaud à bel et bien rendez-vous ici, et il a fait ce qu'il fallait pour ne pas être dérangé.

- C'est quand même incroyable! s'exclama Poirot.

- Je vous l'accorde, acquiesça l'inspecteur. Ça défie le bon sens ! Mais c'est comme ça. Vous savez, ce Marrascaud est un type. ahurissant. Moi, je suis persuadé qu'il est fou.

- Un fou double d'un assassin.

- Je reconnais que ça n'est pas drôle, grinça l'inspecteur. Poirot réfléchit tout haut :

- Oui, mais cela veut dire que si Marrascaud a bien rendez-vous ici, au beau milieu de toute cette neige, il est déjà arrivé, puisque nous sommes maintenant isolés.

- Je sais, concéda froidement Drouet.

Les deux hommes gardèrent un moment le silence.

- Ce Dr Lutz, finit par dire Poirot. Ce ne serait pas Marrascaud, par hasard ?

Drouet secoua la tête :

- Non, je ne pense pas. Il existe bien un Dr Lutz, médecin connu et respecté. J'ai déjà vu sa photo dans les journaux. Et cet homme est son portrait tout craché.

- Si Marrascaud est un as du déguisement, murmura Poirot, il peut fort bien être capable de jouer son personnage.

- Oui, mais est-ce bien le cas ? Personne n'a jamais prétendu que Marrascaud savait changer de peau. Il n'a rien d'un serpent prudent et rusé. Non, c'est un sanglier furieux, effrayant, qui charge à l'aveuglette.

- Tout de même ... insista Poirot.

- Bien sûr, reconnut Drouet, il est en fuite. Il ne peut pas se présenter tel qu'il est. Il est donc en effet possible -et même probable - qu'il se déguise d'une manière quelconque.

- Vous avez son signalement ?

Drouet haussa encore une fois les épaules :

- Sommaire, hélas. J'aurais du recevoir aujourd'hui les photos et les renseignements détaillés de l'identité judiciaire. Je sais seulement qu'il a la trentaine, le teint mat et qu'il est de taille moyenne. Pas de signe particulier.

Ce fut au tour de Poirot de hausser les épaules :

- Voilà qui pourrait s'appliquer à n'importe qui. Et l'Américain, Schwartz ?

- J'allais vous poser la question. Vous lui avez parlé, et je crois savoir que vous fréquentez beaucoup d'Anglais et d'Américains. A première vue, c'est un touriste tout ce qu'il y a de banal. Son passeport est en règle. Evidemment, on peut trouver suspect qu'il ait choisi de venir ici. Mais, avec ces gens-

la, on peut aussi s'attendre à tout. Qu'en pensez-vous vous-même?

Poirot ne chercha pas à dissimuler sa perplexité :

- A priori, j'avoue qu'il m'a l'air inoffensif - un peu trop bavard et entreprenant tout au plus. C'est à coup sûr un raseur, mais il me paraîtrait abusif de le considérer comme dangereux.

Il s'interrompit un instant avant de reprendre :

- Et la petite bande des trois ?

L'inspecteur hocha la tête, le regard soudain plus vif:

-Ceux-là, ils ont en tout cas le physique de l'emploi. Je vous parie tout ce que vous voulez, monsieur Poirot, que ces trois-là sont à la solde de Marrascaud. Ils ont des gueules d'écumeurs d'hippodromes ou je ne m'y connais pas. Et il se pourrait bien que l'un des trois soit Marrascaud en personne.

Hercule Poirot prit le temps de la réflexion et tâcha de se remémorer les traits des trois hommes.

Le premier avait un visage épais, porcine, bestial, le sourcil broussailleux et un triple menton. Le second compère, émacié, aux yeux glacés, arborait un faciès en lame de couteau. Quant au troisième, on l'aurait volontiers qualifié de « grand dadais à face de lune ».

Il se pouvait, après tout, que l'un des trois soit Marrascaud. Mais, dans cette hypothèse, une question se posait : pourquoi ? Pourquoi Marrascaud et deux de ses hommes auraient-ils choisi de voyager de compagnie pour venir s'enfermer dans cette souricière au fin fond des Alpes? S'il leur fallait absolument se réunir, ils pouvaient aisément trouver un cadre plus sur et moins extravagant: un café, un quai de gare, un cinéma bondé, un jardin public-bref, un endroit qui ne manquerait pas de voies de retraite.

Poirot essaya de faire partager ce point de vue à l'inspecteur Drouet, qui se laissa convaincre sans trop de difficultés :

- C'est vrai, vous avez raison, c'est extravagant ... ça ne tient pas debout.

- Et puis, s'il s'agit d'un rendez-vous, pourquoi voyager ensemble? Non, tout ça n'a pas de sens.

- Alors, risquons une autre hypothèse, proposa Drouet, la mine soucieuse. Nos trois bonshommes font partie de la bande

de Marrascaud et ils sont venus ici pour retrouver ledit Marrascaud. Auquel cas, qui est Marrascaud ?

- Quid du personnel de l'hôtel? demanda Poirot.

- On ne peut pas vraiment parler de personnel. Il y a une vieille femme qui fait la cuisine, Jacques, son mari. Ils font partie du décor depuis cinquante ans au bas mot. Et puis il y a le garçon dont j'ai pris la place - un point c'est tout.

- Le directeur. Il sait bien entendu qui vous êtes?

- Bien entendu. Il me fallait sa coopération.

- Vous n'avez pas été frappe par son air soucieux?

Drouet parut pris au dépourvu.

- Si, c'est exact, souffla-t-il, pensif.

- Peut-être est-il tout bonnement contrarié d'être mêlé à une enquête.

- Vous dites ça, mais vous pensez qu'il y a autre chose? Qu'il sait quelque chose?

- L'idée m'en a traversé l'esprit, sans plus.

- Je me demande ... murmura Drouet, le visage fermé.

Il s'interrompit, puis:

- Vous pensez qu'on devrait lui tirer les vers du nez?

Poirot resta dubitatif :

- Il me paraît préférable qu'il ignore nos soupçons. Mais ayez-le quand même à l'œil.

Drouet hocha la tête.

- Vous n'avez ... - comment dire? - aucune lueur, monsieur Poirot ? Je ... je connais votre réputation. Même dans notre pays, vous avez fait parler de vous.

- Pour le moment, je marche à l'aveuglette. Ce qui m'échappe, c'est la raison de tout ceci -la raison qu'il pouvait y avoir de se donner rendez-vous ici. Et, en fait, la raison d'un rendez-vous tout court.

- L'argent, trancha Drouet.

- Ce pauvre Salley n'a donc pas seulement été tué, il a également été dévalisé ?

- Oui, il avait sur lui une grosse somme qui a disparu.

- Et ce rendez-vous, ce serait pour le partage du butin, d'après vous ?

- C'est ce que je peux imaginer de plus vraisemblable.

Poirot secoua la tête, l'air peu convaincu :

- Admettons, mais pourquoi ici ? Pour des hors-la-loi, il est difficile de trouver pire. En revanche, cela me paraît l'endroit rêvé pour qui souhaiterait retrouver une femme.

Drouet sursauta :

- Vous croyez que ...

- J'estime, fit Poirot, que Mme Grandier est une fort belle personne. Et m'est avis que n'importe qui monterait à trois mille mètres pour ses beaux yeux. À condition qu'elle en ait manifesté le souhait, naturellement.

- Ça, c'est intéressant. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse être impliquée dans cette affaire. Après tout, cela fait plusieurs années qu'elle vient régulièrement ici.

- Hé oui, murmura Poirot. Et sa présence ne saurait donc susciter de commentaires. Ne vous apparaît-il pas que nous tenons là une bonne raison d'avoir choisi les Rochers Neiges ?

Drouet en parut tout émoustillé :

- C'est une idée de génie que vous venez d'avoir là, monsieur Poirot. Je vais réenvisager le problème sous cet angle.

\*

La journée se passa sans encombre. L'hôtel était, fort heureusement, très bien approvisionné et le directeur put rassurer ses hôtes : ils ne risquaient pas de mourir de faim.

Hercule Poirot tenta d'ouvrir le dialogue avec le Dr Karl Lutz et essuya une sèche rebuffade : le praticien viennois ne se gêna pas pour lui expliquer qu'il était, en ce qui le concernait, un professionnel de la psychologie et qu'il ne voyait pas le moindre intérêt à en discuter avec des amateurs. Assis dans un coin du salon, il lisait, en allemand, un gros volume sur l'inconscient, qu'il couvrait d'annotations.

Poirot s'en fut alors rôder dans les parages de la cuisine. Il fut déçu de sa rencontre avec le vieux Jacques, aussi aigri que soupçonneux. Mais sa femme, la cuisinière, se montra plus amène. Par chance, expliqua-t-elle à Poirot, les caves de l'hôtel recélaient une vaste réserve de boîtes de conserve. Évidemment, elle-même ne pensait pas grand bien des conserves en général.

Elles étaient affreusement chères et, tout bien considéré, était-ce vraiment de la nourriture? Le Bon Dieu n'avait pas créé l'homme pour qu'il vive de conserves.

La conversation, rondement menée, dévia vers le personnel de l'hôtel. Les femmes de chambre et les divers serveurs arriveraient début juillet. Mais pour ce qui était des trois semaines à venir, personne, ou peu s'en fallait, car la plupart des gens qui empruntaient le funiculaire se contentaient de déjeuner avant de repartir. Et ça, Jacques et elle, secondés du serveur, pouvaient sans peine s'en débrouiller.

- Il y avait déjà un serveur avant l'arrivée de Gustave, n'est-ce pas? interrogea Poirot.

- Oui. Mais un bon à rien. Pas d'expérience, pas de métier. Aucune classe.

- Il est resté combien de temps avant que Gustave ne le remplace?

- Quelques jours à peine. Même pas une semaine. Il a naturellement été fichu dehors. Ça ne nous a pas surpris. Ça devait arriver.

- Il n'a pas fait d'histoires, pas protesté? S'étonna Poirot.

- Oh, que non! Il est parti sans demander son reste. Après tout, il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même, pas vrai? C'est un trois-étoiles, ici. Il faut un service à la hauteur.

Poirot en convint.

- Et où est-il allé? demanda-t-il encore.

- Ce Robert, vous voulez dire? fit-elle en haussant les épaules. Il a dû s'en retourner dans la gargote qu'il aurait jamais du quitter!

- Il est reparti par le funiculaire?

La vieille le dévisagea avec curiosité :

- Bien sur, monsieur. Comment qu'il serait reparti, autrement?

- Est-ce que quelqu'un l'a vraiment vu partir? insista Poirot.

Les deux vieillards le regardèrent d'un œil rond :

- Qu'est-ce que vous croyez? Qu'on accompagnerait un abruti de cet acabit? Qu'on irait lui faire un départ en fanfare? On a autre chose à s'occuper, nous autres.

- C'est bien vrai, ça, reconnut Poirot.

Il prit congé, sortit et s'éloigna à pas comptés, non sans lever les yeux vers la lourde masse de l'hôtel qui le dominait de toute sa hauteur. Une vaste bâtisse ... dont une aile seulement était pour le moment ouverte. L'autre aile comptait un grand nombre de chambres, volets fermes, portes closes et où il était bien peu probable que quiconque s'aventure hors saison.

Au détour de la terrasse, il faillit se cogner dans l'un des trois joueurs de cartes. C'était le grand dadais au faciès lunaire. Il regarda Poirot d'un œil torve. Tel un cheval vicieux, ses lèvres retroussées lui découvraient les dents.

Poirot passa son chemin. Devant lui se mouvait la haute et élégante silhouette de Mme Grandier.

Il pressa le pas pour la rattraper.

- C'est bien fâcheux, cette panne de funiculaire, fit-il observer. J'ose espérer, madame, que cela ne vous cause aucun souci ?

- Cela m'est tout à fait indifférent, monsieur.

Elle avait une voix chaude, au riche contralto. Sans même accorder à Poirot la grâce d'un regard, elle s'écarta et regagna l'hôtel par une porte latérale.

\*

Hercule Poirot se coucha tôt. Mais, peu après minuit, il fut réveillé par un bruit insolite.

Quelqu'un tripotait la serrure.

Il s'assit dans son lit et alluma. Au même instant le verrou céda et la porte s'ouvrit en grand. Trois hommes se tenaient sur le seuil : les trois joueurs de cartes. Ils étaient, estima Poirot, passablement éméchés. Leurs visages suaient la bêtise et la cruauté. Un reflet joua sur la lame d'un rasoir.

Le gros individu à la face porcine s'avança. Il avait la voix grailonneuse.

- Sacré cochon de flicard ! gronda-t-il. Tu m débectes!

Ce n'était que le prologue à un torrent d'insultes.

Les trois hommes s'avancèrent avec une lenteur étudiée vers l'homme sans défense dans son lit.

- On va le découper en rondelles, les potes ! Hein, vieille branche ? On va lui rectifier le portrait, à Sa Majesté le Flicard ! Et ce sera pas le premier de la soirée qu'on aura saigné !

Ils continuaient d'avancer ... d'un pas lent, implacable. Les rasoirs luisaient dans la semi-pénombre d'entre chien et loup.

Et soudain s'éleva une voix, à l'inimitable accent américain :

- Haut les mains !

Les trois malfrats pivotèrent sur eux-mêmes. Vêtu d'un pyjama rayé aux couleurs particulièrement criardes, Schwartz se dressait dans l'encadrement de la porte. Il avait un automatique au poing.

- Mieux que ça, les gars ! Quand je tire, ça fait bobo !

Il appuya sur la détente. Une balle siffla aux oreilles du gros lard et alla se fiche dans l'huissier de la fenêtre.

Trois paires de mains se levèrent avec ensemble.

- Puis-je faire appel à vous, monsieur Poirier ? demanda Schwartz avec la plus extrême courtoisie.

Poirot sauta de son lit en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, s'empara des rasoirs et palpa les trois hommes sous toutes les coutures pour s'assurer qu'ils n'étaient pas armés.

- Et maintenant, en avant, marche ! ordonna Schwartz. Il y a un grand cagibi dans le couloir ! Sans fenêtre ! Exactement ce qu'il nous faut !

Il les y fit entrer et donna un tour de clef. Puis, s'en retournant vers Poirot et d'une voix qui trahissait la satisfaction du devoir accompli :

- C'est bien la preuve, non ? Dire qu'il y a des gens, à Fountain Springs, monsieur Poirier, qui se sont payé ma tête quand je leur ai dit que j'emportais ce joujou en Europe ! « Tu crois que tu vas ou ? » qu'ils m'ont dit. « Dans la jungle ? » Ouais, eh bien, maintenant, C'est moi qui me marre ! Vous aviez déjà vu pareil ramassis de salopards ?

- Mon cher Mr Schwartz, le remercia Poirot, vous êtes tombé à pic ! Il a bien failli y avoir du grabuge ! Je vous dois une fière chandelle !

- Il n'y a vraiment pas de quoi. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Il faudrait confier ces apaches à la police, mais il

n'y a précisément pas moyen! C'est embêtant! Peut-être bien qu'on devrait demander conseil au directeur.

- Le directeur, je ne sais pas trop, fit Poirot, dubitatif. Je crois que le mieux serait de nous adresser d'abord au serveur, a Gustave - alias l'inspecteur Drouet. Hé oui, Gustave, le serveur, est en réalité policier.

Schwartz écarquilla les yeux :

- Alors c'est pour ça qu'ils se le sont fait!

- C'est pour ça qu'ils se sont fait quoi ?

- Vous n'étiez que le second sur la liste de ces salauds ! Ils ont déjà tailladé Gustave à coups de rasoir!

- Quoi?

- Venez avec moi. Le toubib s'occupe de lui.

La petite chambre de Drouet se situait au dernier étage. Le Dr Lutz, en robe de chambre, s'affairait à entourer de bandelettes le visage du blessé.

Il tourna la tête à leur entrée :

- Ah! C'est vous, Mr Schwartz? Sale boulot! Une vraie boucherie ! Ces types sont des monstres.

Drouet, inerte, ne pouvait que geindre faiblement.

- Il est mal en point? interrogea Schwartz.

- Il ne va pas mourir, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais il ne faut pas qu'il parle. Et il ne faut pas qu'il s'agite. J'ai pansé les plaies : pas de danger de septicémie.

Les trois hommes quittèrent la chambre de concert.

- Vous m'avez bien dit que Gustave était policier ? demanda Schwartz à Poirot.

- Oui.

- Mais qu'est-ce qu'il fichait à Rochers Neiges ?

- Il était à la poursuite d'un criminel extrêmement dangereux.

En peu de mots, Poirot résuma la situation.

- Marrascaud ... marmonna le Dr Lutz. J'ai lu l'affaire dans les journaux. J'aimerais bien le rencontrer, cet individu. C'est un remarquable cas pathologique. Je donnerais cher pour savoir quel genre d'enfance il a eue.

- Et moi, rétorqua Poirot, j'en donnerais volontiers tout autant pour savoir où il se trouve en cet instant précis.

- Ce ne serait pas un des trois truands qu'on a enfermés dans le cagibi ? intervint Schwartz.

- C'est possible, admit à contrecœur Poirot. Mais je n'en suis pas convaincu. J'ai personnellement idée que ...

Il s'interrompit soudain, les yeux rivés sur la carquette. Elle était d'un beige très pale, marquée par endroits de taches d'un brun rouille.

- Des traces de pas, reprit-il. Les traces de quelqu'un qui a, si je ne me trompe, marche dans le sang et qui mènent à l'aile inoccupée. Venez ! il faut faire vite!

Ils franchirent à sa suite une double porte battante et enfilèrent un corridor poussiéreux et chichement éclairé. Ils le parcoururent jusqu'au bout, toujours guidés par les traces sanglantes qui s'arrêtaient devant une porte entrouverte.

Poirot la poussa et entra.

Il ne put retenir un hurlement d'horreur.

Cette chambre au lit défait, quelqu'un y avait dormi, et il restait, sur la table, les reliefs d'un repas.

Au beau milieu de la pièce gisait le cadavre d'un homme. De taille à peine supérieure à la moyenne, il avait été attaqué avec une sauvagerie et une férocité proprement inimaginables. Sa poitrine et ses bras étaient tailladés en maints endroits. Quant à son visage et à son crane, ils avaient été réduits à l'état de bouillie sanguinolente.

Schwartz étouffa un cri et se détourna, à la recherche d'un endroit pour vomir.

Le Dr Lutz jura entre ses dents en allemand.

- Qui est ce type? chevrotta Schwartz d'une voix quasi inaudible. Quelqu'un le sait ?

- J'ai quelques raisons de penser, répondit Poirot, que c'était un certain Robert, un serveur pas très doué.

Le Dr Lutz se pencha sur le cadavre. Du doigt, il montra un papier épinglé sur la poitrine. Quelques mots y avaient été griffonnées à l'encre :

Marrascaud ne tuera plus ... et ne volera plus ses amis!

- Marrascaud? vociféra Schwartz. Mais qu'est-ce qui lui avait pris de grimper s'enterrer dans ce trou perdu? Et pourquoi dites-vous qu'il s'appelait Robert ?

- Il était venu y jouer les serveurs, expliqua Poirot. Et, s'il faut en croire le qu'en-dira-t-on, les très mauvais serveurs. Si mauvais que nul n'a été surpris qu'il se fasse flanquer dehors. Il a pris ses cliques et ses claques ... vraisemblablement pour s'en retourner à Andermatt. Seulement voilà : personne ne l'a vu partir.

- Et alors, grommela le Dr Lutz de sa voix lente et caverneuse. Que s'est-il passé, a votre avis ?

- Je crois, répliqua Poirot, que nous tenons ici l'explication de certain air soucieux que j'avais trouvé au directeur de l'hôtel. Marrascaud avait dû lui graisser la patte pour pouvoir rester cache dans cette partie inoccupée de l'hôtel...

» Mais ça ne lui plaisait guère, au directeur ajouta-t-il pensivement. Oh, non, a mon humble avis, ça: ne lui plaisait même pas du tout.

-Et Marrascaud a pu vivre ici, dissimulé dans cette aile fermée, sans que personne d'autre que le directeur ne le sache ?

- C'est ce qu'il semble bien. Ça n'a rien d'impossible, vous savez.

- Mais pourquoi a-t-il été tué? voulut savoir le Dr Lutz. Et qui l'a tué ?

- Ça, ce n'est pas sorcier! s'écria Schwartz. Il devait partager le magot avec sa bande. Il ne l'a pas fait. Il les a doubles. Il est venu se planquer ici, loin de tout, histoire d'essayer de se faire oublier. Il s'imaginait qu'on irait le chercher partout sauf là. Et il a eu tort. Dieu sait comment, ils ont fini par le savoir, ils l'ont suivi, et...

De la pointe de sa chaussure, il effleura le cadavre:

- Et chacun d'entre eux lui a réglé son compte ... comme ça !

- Oui, murmura Poirot. J'admets que ce n'était pas exactement le genre de rendez-vous auquel nous avions pensé.

- Cette série de «pourquoi ? » et de «comment ?» est sans doute du plus haut intérêt, s'emporta le Dr Lutz. Mais, moi, c'est notre situation actuelle qui m'inquiète. Nous avons ici un cadavre. Et j'ai là-bas, un blessé sur les bras, et des médicaments en quantité limitée. Or, nous sommes coupés du monde ! Pour combien de temps?

- Sans compter, ajouta Schwartz, les trois assassins enfermés dans leur cagibi ! C'est ce qui s'appelle une situation peu banale !

- Que faisons-nous ? tonna le Dr Lutz.

- Avant toute chose, décida Poirot, nous mettons la main sur le directeur. Lui, ce n'est pas un criminel; seulement un homme qui aime trop l'argent. Mais c'est aussi un froussard. Il fera tout ce que nous lui demanderons. L'excellent Jacques, ou sa femme, nous dénicheront bien un peu de corde. Nous pourrions ligoter nos trois truands et les conserver au frais jusqu'au jour où nous recevrons du renfort. Et je suis sûr que l'automatique de Mr Schwartz nous aidera beaucoup dans l'exécution de nos plans.

- Et moi? Qu'est-ce que je fais? demanda encore le Dr Lutz.

- Vous, docteur, décréta gravement Poirot, vous ne lâcherez pas votre patient d'une semelle. Quant à nous, nous resterons sur le qui-vive. C'est la seule chose à faire.

\*

Ce n'est que trois jours plus tard qu'un petit groupe d'hommes fit son apparition sur la terrasse de l'hôtel aux toutes premières heures de la matinée.

hercule Poirot leur ouvrit la porte non sans ostentation:

- Nous avons failli attendre, très cher !

Le commissaire Lementeuil serra avec effusion les deux mains tendues de Poirot :

- Ah, mon bon ami, avec quelle émotion vous revois-je ! Quels événements incroyables n'avez-vous pas vécus ! De quelles épreuves n'êtes-vous pas sorti indemne ! Tandis que nous, en bas ... imaginez notre angoisse, nos peurs ! Nous ne savions rien ! Nous redoutions le pire ! Pas de téléphone, pas de radio ... aucun moyen de communication ! User de l'héliographe ! De votre part, quel trait de génie !

- Mais non, mais non, fit Poirot, tentant de jouer les modestes. Après tout, quand la technique défaille, on peut encore s'en remettre à la nature. Le soleil brille toujours dans le ciel.

Tous s'engouffrèrent dans l'hôtel.

- Nous ne sommes pas attendus ? demanda le commissaire Lementeuil avec un sourire en coin.

Poirot lui rendit son sourire, mais grand format:

- Bien évidemment non ! Tout le monde croit le funiculaire toujours en panne.

- Ah, c'est un grand jour! s'exclama le commissaire, ému. Vous êtes sur qu'il n'y a aucun doute ? Que c'est bien Marrascaud ?

- C'est lui, en chair et en os. Venez avec moi.

Ils montèrent l'escalier. Une porte s'ouvrit et Schwartz, en peignoir, apparut sur le seuil de sa chambre:

- J'ai entendu des voix. Qu'est-ce qui se passe?

- Les renforts ont débarqué, annonça Poirot avec emphase. Veuillez nous accompagner, cher monsieur. L'instant est solennel !

Il entama l'escalade du second étage.

- Vous allez chez Drouet ? interrogea Schwartz. A propos, comment va-t-il ?

- D'après le Dr Lutz, il se portait hier au soir comme un charme.

Ils parvinrent à la porte de la chambre de Drouet, que Poirot ouvrit à la volée avant de s'exclamer :

- Voici votre sanglier furieux, messieurs! Capturez-le vivant... et veillez à ce qu'il n'échappe pas à la guillotine !

L'homme qui se trouvait dans le lit, le visage toujours couvert de pansements, esquissa un mouvement. Mais déjà les policiers l'immobilisaient.

- Mais c'est Gustave, le serveur! s'écria Schwartz, au comble de la stupéfaction. C'est l'inspecteur Drouet !

- C'est Gustave, vous avez raison ... mais ce n'est pas l'inspecteur Drouet ! Drouet, c'était le premier serveur, le serveur Robert qui était retenu prisonnier dans l'aile inhabitée et que Marrascaud a tué le soir même où on m'a attaqué dans ma chambre.

\*

Au petit déjeuner, Poirot s'efforça d'expliquer le déroulement des faits à un Schwartz encore mal remis de sa surprise :

- Il est, comprenez-vous, des choses que l'on sait ... des choses que la vie professionnelle vous a apprises à reconnaître avec la plus absolue certitude. On sait, par exemple, ce qui différencie un policier d'un assassin! Gustave n'était pas un serveur - ça, je m'en étais avisé tout de suite -, mais il savais également qu'il n'appartenait pas à la police. Des policiers, j'en ai connu tout au long de mon existence, et j'ai l'œil. Au regard d'un profane, il pouvait passer pour un policier ... mais pas à celui d'un homme qui a lui-même appartenu à la police.

» C'est pour cela que je me suis immédiatement méfié. Le premier soir, je n'ai pas bu mon café. Je l'ai vidé dans une plante verte. Et j'ai eu bien raison. Dans la nuit, un inconnu est entré dans ma chambre avec la désinvolture de celui qui croit savoir que l'homme dont il va fouiller les tiroirs a été drogué. Il a passé toutes mes affaires au peigne fin, et il a trouvé le billet de Lementeuil dans mon portefeuille - où je l'avais placé pour qu'il le trouve ! Le lendemain matin, Gustave frappe et entre avec mon petit déjeuner. Il m'appelle par mon nom et joue son rôle avec une parfaite aisance. Mais il est fou d'angoisse - fou d'angoisse, croyez-moi - car il sait désormais que la police a retrouvé sa trace! Elle a découvert sa cachette, et c'est pour lui une effroyable catastrophe. Tous ses plans en sont bouleversés. Il est fait comme un rat.

- La pire bourde qu'il ait jamais commise, commenta Schwartz, c'était de venir ici. Pourquoi a-t-il fait ça ?

- Ce n'était pas aussi stupide que vous l'imaginez, rectifia Poirot d'un ton grave. Il lui fallait - et il lui fallait très vite - un endroit isolé, loin de tout, où il puisse rencontrer certain individu pour que certain événement puisse se dérouler.

- Quel individu ?

- Le Dr Lutz.

- Le Dr Lutz ? C'est un truand, lui aussi ?

- Le Dr Lutz est bien le Dr Lutz - mais il n'a jamais rien eu à voir avec les maladies nerveuses avec la psychanalyse. C'était une sommité, mon bon ami, de la chirurgie esthétique. Voilà

pourquoi il avait rendez-vous ici avec Marrascaud. Il a été expulsé de son pays et n'a plus le sou. On lui a offert des honoraires faramineux pour retrouver ici un inconnu dont il devrait modifier l'apparence et resculpter le visage. Peut-être s'est-il douté que son client était un criminel, auquel cas il aura décidé de fermer les yeux. Il va de soi que l'opération ne pouvait pas se faire au grand jour, dans une clinique ayant pignon sur rue, même à l'étranger. Tandis qu'ici, dans ce nid d'aigle à l'écart de la civilisation, où personne ne vient jamais si tôt dans la saison et où le directeur ne crache pas sur un pot-de-vin, c'était l'endroit rêvé.

» Mais, je vous l'ai dit, les plans n'ont pas fonctionné comme prévu. Marrascaud a été vendu. Les trois hommes - ses gardes du corps, en fait - censés avoir rendez-vous ici avec lui afin d'assurer sa sécurité n'étaient pas encore arrivés, mais il décide d'agir sans plus attendre. L'inspecteur de police qui joue les serveurs est kidnappé et Marrascaud prend sa place. Le gang s'arrange pour mettre le funiculaire hors service. Tout se joue sur le temps. Le lendemain soir, Drouet est assassiné, et le message funèbre est épinglé sur son cadavre. Ce qu'ils espèrent, c'est qu'au moment où le contact sera rétabli avec le monde extérieur, la dépouille de Drouet aura été enterrée comme étant celle de Marrascaud. Le Dr Lutz opère sans perdre une minute. Mais il est quelqu'un qu'il faut réduire au silence: Hercule Poirot. Aussi le gang m'est-il dépêché. Mais, grâce à votre bienheureuse intervention, mon bon ami...

Poirot s'inclina courtoisement devant Schwartz, qui demanda :

- Alors, vous êtes vraiment Hercule Poirot ?
- Sans que le doute soit permis.
- Et ce cadavre ne vous a pas induit en erreur un seul instant? Dès la première seconde, vous avez su qu'il ne s'agissait pas de Marrascaud ?
- Bien évidemment.
- Pourquoi n'en avez-vous rien dit ?

Le visage d'Hercule Poirot se figea dans une expression solennelle :

- Parce que je voulais avoir l'assurance de livrer a la police le véritable Marrascaud.

Et il marmotta pour lui tout seul, entre, ses dents:

- Et de capturer vivant le sanglier d'Erymanthe.

5  
Les écuries d'Augias

- La situation est extrêmement délicate, monsieur Poirot ...  
Un sourire discret voleta sur les lèvres d'Hercule Poirot, et il faillit répondre :

- N'est-ce pas toujours le cas?

Mais il prit soin de composer son visage et, comme s'il se trouvait au chevet d'un malade, se cantonna dans une discrétion de bon aloi.

Sir George Conway poursuivait, impavide, et ne se montrait pas avare de lieux communs : la position très difficile dans laquelle se trouvait le gouvernement ... l'intérêt public ... la solidarité du parti... la nécessité de présenter un front uni... le pouvoir de la presse ... le bien de la nation ...

Tout cela sonnait joliment - mais n'avait rigoureusement aucun sens. A l'articulation des maxillaires, Poirot commençait de ressentir une douleur familière : celle que provoque une envie de bailler réprimée par courtoisie. La lecture des comptes rendus de débats parlementaires lui avait souvent procuré le même genre d'ennui que les propos de sir George - à ceci près que, dans ces circonstances-là, on pouvait bailler tout son saoul ...

Il se força à la patience, car il éprouvait pour sir George Conway une certaine sympathie. Le bonhomme voulait à coup sur lui confier quelque chose de précis - mais il avait manifestement perdu le sens de l'exposé clair et net. Pour lui, les mots étaient devenus le moyen d'occulter les faits, non plus de les mettre en évidence. Les années avaient fait de lui un adepte du parler-pour-ne-rien-dire.

Les phrases succédaient aux phrases. Et le teint de l'infortuné sir George virait peu à peu au rouge brique. Il lança un regard désespéré à l'homme assis de l'autre côté de la table, qui comprit que c'était à lui de prendre la parole :

- Très bien, George, je vais le lui dire moi-même, annonça Edward Ferrier.

Hercule Poirot cessa de s'intéresser au ministre de l'Intérieur et se tourna vers le Premier ministre. Le personnage

d'Edward Ferrier exerçait sur lui une sorte de fascination - fascination née d'un jugement porté par un homme de quatre-vingt-deux ans. Chimiste de renom appelé comme expert pour aider Poirot à confondre un assassin, le Pr Fergus Mac Leod en était venu à aborder avec lui les questions politiques. Quand le célèbre et populaire John Hammett, devenu depuis lord Cornworthy, avait décidé de se retirer, c'était à son gendre, Edward Ferrier, qu'il avait été demandé de former le cabinet. Pour un politicien, il était jeune encore - pas même la cinquantaine. « Ferrier a été l'un de mes étudiants, avait dit le Pr Mac Leod. C'est un type bien. »

Rien de plus. Mais, pour Poirot, c'était beaucoup. Si Mac Leod jugeait que Ferrier était un type bien, cela avait à ses yeux bien plus de poids que l'enthousiasme des foules où de la presse.

Il fallait reconnaître que l'homme de la rue ratifiait l'opinion du Pr Mac Leod. On considérait Ferrier comme un type bien - un point, c'est tout: il n'était ni brillant, ni d'une stature exceptionnelle, ni d'une grande éloquence, et son niveau de culture ne dépassait pas une honnête moyenne. Non, c'était un type bien, élevé dans la bonne tradition, qui avait épousé la fille de John Hammett dont il était le bras droit, et on pouvait compter sur lui pour que le pays continue d'être gouverné dans la voie tracée par John Hammett.

Car John Hammett était cher aux Anglais et à la presse anglaise. Il incarnait les qualités qui leur tiennent à cœur. On disait de lui : « On sent bien que John Hammett est honnête. » Il circulait de nombreuses anecdotes sur la simplicité de sa vie privée et sur sa passion pour le jardinage. De même qu'il y avait la pipe de Stanley Baldwin et le parapluie de Neville Chamberlain, il y avait l'imperméable de John Hammett. Il portait en toute circonstance cette défroque usée jusqu'à la trame qui était, en quelque sorte, un symbole : du climat anglais, de la prudente prévoyance de la race anglaise et de son attachement aux reliques du passé. En outre, John Hammett, avec sa façon très anglaise de ne jamais avoir l'air d'y toucher, était un orateur véritable. Ses discours, toujours prononcés avec calme et simplicité, recelaient les clichés simplistes et sentimentaux qui trouvent un profond écho dans l'âme anglaise.

A l'étranger, on les critiquait souvent. On leur reprochait d'être à la fois hypocrites et insupportablement aristocratiques. Mais John Hammett ne craignait pas le moins du monde de paraître aristocratique - à condition que ce soit à la manière désinvolte et un peu railleuse qu'on enseigne dans les collèges chics.

Qui plus est, avec sa haute stature, son port très droit, sa toison blonde et ses yeux bleus étincelants, John Hammett avait de la présence. Une mère d'origine danoise, et de longues années passées au poste de Premier Lord de l'Amirauté, lui avaient valu le surnom de « Viking ». Quand une santé chancelante l'avait enfin contraint de passer la main, une vive inquiétude avait été perceptible: qui serait donc appelé à lui succéder? Le brillantissime lord Charles Delafield? (Mais il était précisément trop brillant -les Anglais ont-ils besoin que l'on brille ?) Evan Whittier? (Intelligent, certes - mais peut-être par trop dénué de scrupules.) John Potter? (Le genre d'homme à se voir en dictateur - et nous ne voulons pas de dictateur dans ce pays, merci beaucoup !) C'est pourquoi il y avait eu comme un soupir de soulagement collectif quand le tranquille Edward Ferrier avait fait son entrée au 10 Downing Street. Ferrier était parfait: il avait été le disciple du Vieux, et il avait épousé la fille du Vieux. Selon la traditionnelle formule britannique, on pouvait compter sur lui pour « garantir la continuité ».

Poirot ne quittait pas des yeux l'homme au visage sombre et à l'agréable voix grave. Il paraissait amaigri, tendu, fatigué.

- Peut-être connaissez-vous, monsieur Poirot, ce magazine hebdomadaire qui s'appelle Rayon X? disait Edward Ferrier.

- Il m'est arrivé d'y jeter un coup d'œil, admit Poirot, rougissant un peu.

- Alors vous savez plus ou moins en quoi il consiste, continua le Premier ministre. Des articles frisant la diffamation ; des paragraphes bien troussés pour sous-entendre quelque scandale juteux. Quelquefois c'est vrai, quelquefois c'est totalement creux - mais c'est toujours très croustillant. Et puis, parfois ...

Edward Ferrier s'arrêta un instant, puis, d'une voix un peu plus rauque :

- Parfois, il y a quelque chose de plus ... Poirot garda le silence.

- Dans les deux derniers numéros, reprit Edward Ferrier, nous avons eu droit à des allusions à l'imminente mise au grand jour d'un scandale de première grandeur «touchant les plus hautes sphères politiques», assortie de «révélations incroyables sur une affaire de corruption et de prévarication. »

Poirot haussa les épaules :

- Procédé éculé. En général, quand les révélations surviennent, les gogos sont franchement déçus.

- Ils ne le seront pas cette fois-ci, dit froidement le Premier ministre.

- Parce que vous savez de quelles révélations il s'agit? demanda Poirot.

- Assez exactement, oui...

Edward Ferrier prit son temps. Puis, avec ordre et méthode, il exposa les grandes lignes de l'affaire.

Ce n'était pas une histoire édifiante. Les accusations avaient nom montages illégaux, manipulations des cours de Bourse, usage à des fins personnelles des fonds du parti. Et elles visaient l'ancien Premier ministre John Hammett. On le présentait comme un escroc de haute volée, qui avait abusé toutes les confiances et s'était servi de ses fonctions pour édifier une vaste fortune.

La voix calme du Premier ministre se tut enfin. Celle du ministre de l'Intérieur gronda :

- C'est monstrueux ... monstrueux! éructa-t-il. Ce Perry, qui dirige ce torchon, il faudrait le fusiller !...

- Ces prétendues révélations doivent paraître dans Rayon X ? questionna Poirot.

- Oui.

- Quelles mesures vous proposez-vous de prendre à cet égard ?

- Il s'agit d'une attaque personnelle contre John Hammett, souligna le Premier ministre. Libre à lui d'intenter un procès en diffamation ...

- Va-t-il le faire ?

- Non.

- Pourquoi pas?

- Rien ne plairait sans doute davantage à cette feuille de chou, estima Edward Ferrier. Cela leur ferait une publicité gigantesque. Ils se défendront en arguant que leurs accusations sont exactes et que leur commentaire a été loyal. Et toute cette histoire sera sous le feu des projecteurs.

- Tout de même, s'ils sont condamnés, les dommages et intérêts seront extrêmement élevés? insista Poirot.

- Ce procès, ils peuvent ne pas le perdre, fit lentement le Premier ministre.

- Pourquoi?

- Je pense vraiment que ... intervint sir George Conway. Mais Edward Ferrier continuait :

- Parce que ce qu'ils ont !'intention d'imprimer est... la stricte vérité.

Un grondement jaillit de la gorge de sir George, scandalisé par une franchise aussi peu politique :

- Edward, voyons, très cher ! Nous ne pouvons certainement pas reconnaître que ...

L'ombre d'un sourire passa sur le visage fatigué du Premier ministre :

- Hélas, George, il est des moments où il faut savoir admettre la vérité, aussi déplaisante soit-elle. C'est le cas aujourd'hui.

- Vous comprenez, j'espère, monsieur Poirot, que tout ceci est strictement confidentiel ! s'émut sir George. Pas un mot ne doit ...

- M. Poirot le comprend fort bien, coupa Edward Ferrier. Mais ce qu'il peut ne pas comprendre, c'est que tout l'avenir du Parti du Peuple est en jeu. John Hammett, monsieur Poirot, était le Parti du Peuple. Il combattait pour ce que notre formation incarné aux yeux du peuple de ce pays: la tradition avec un grand T et l'honnêteté avec un grand H. Personne ne nous a jamais pris pour des gens brillants. Nous avons patauge, nous avons commis des gaffes. Mais nous avons combattu pour la tradition qui veut que chacun fasse de son mieux ! Comme nous avons combattu pour une société plus honnête! Le drame, c'est que notre figure de proue, l'honnête homme du Peuple par

excellence, se révèle avoir été l'un des pires escrocs de sa génération.

Sir George émit un nouveau grondement.

- Et vous, vous n'en saviez rien? s'étonna Poirot.

- Vous pouvez ne pas me croire, monsieur Poirot, expliqua Edward Ferrier avec un mince sourire, mais je me suis laissé abuser comme tout le monde. Je n'avais jamais compris pourquoi ma femme observait à l'égard de son père une étonnante réserve. Maintenant, je sais. Elle avait perçue à jour l'essentiel du personnage.

» Quand la vérité a commencé à filtrer, j'ai été horrifié. Je n'arrivais pas à y croire. Nous avons fait pression pour que mon beau-père démissionne, sous prétexte de mauvaise santé, et nous nous sommes mis au travail pour ... pour nettoyer toute cette boue, si j'ose dire.

- Les écuries d'Augias, grommela sir George.

Poirot tressaillit.

- Je crains bien, reprit Edward Ferrier, que la tâche ne soit trop herculéenne pour nous. Quand les faits seront rendus publics, une vague d'indignation balayera tout le pays. Le gouvernement tombera n'y aura des élections générales et, selon toute probabilité, Everhard et son parti retrouveront le pouvoir. Et vous connaissez la politique d'Everhard ...

- Cela reviendrait à placer un baril de poudre au sein du gouvernement, bredouilla sir George. Un baril de poudre !...

- Everhard a des capacités, précisa Edward Ferrier. Mais il est irréfléchi, il est agressif et il n'a pas le moindre sens de la mesure. Ceux qui le soutiennent sont des girouettes sans cervelle. Nous serons bien proches d'une dictature.

Poirot acquiesça en silence.

- Si seulement on pouvait étouffer l'affaire, gémit sir George.

Edward Ferrier secoua lentement la tête. Il paraissait d'avance accepter la défaite.

- Vous ne croyez pas qu'on puisse l'étouffer? demanda Poirot.

- J'ai fait appel à vous, monsieur Poirot, en désespoir de cause. À mon avis, cette histoire trop énorme, et trop de gens en

connaissent les tenants et les aboutissants, pour qu'on puisse taire plus longtemps. Je dirai, sans prendre de gant que nous ne pouvons employer que deux méthodes le recours à la force ou la corruption - sans pour autant pouvoir préjuger du résultat. Le ministre d l'Intérieur, monsieur Poirot, a compare nos problemes avec le nettoyage des écuries d'Augias. Ce qu'il nous faut, c'est la violence d'un fleuve en cru la libération des forces telluriques - en un mot, rien de moins qu'un miracle ...

- Bref, ce dont vous avez besoin, c'est d'un Hercule, résuma Poirot en se rengorgeant. Rappelez-vous que je me prénomme Hercule ...

- Etes-vous de taille à accomplir des miracles, monsieur Poirot ? interrogea Edward Ferrier.

- C'est bien parce que vous en êtes persuadé que vous avez requis mes services, n'est-il pas vrai ?

- Si, c'est exact. J'ai estime que seule la mise en branle d'une pensée aussi géniale que non conformiste pouvait nous apporter le salut.

Le Premier ministre s'interrompit un instant, puis:

- Mais peut-être, monsieur Poirot, envisagez-vous notre situation du point de vue de la morale? Peut-être jugez-vous que John Hammett était un escroc et que sa légende doit être anéantie ? Peut-on construire une maison descente sur des fondations malhonnêtes? Je ne sais pas. Mais ce qu'en revanche je sais, c'est que je veux essayer ...

Il eut un sourire amer :

- Les politiciens tiennent toujours a rester au pouvoir - et, immanquablement, pour les plus nobles des motifs ...

Poirot se leva.

- Monsieur, dit-il, les expériences que j'ai faites quand j'appartenais a la police ne m'ont pas conduit à accorder beaucoup d'estime aux politiciens. Si John Hammett était au pouvoir, je ne lèverais pas le petit doigt -, non, pas même le petit doigt. Mais vous, c'est autre chose ... Un homme que je respecte, l'un des plus grands savants, l'un des plus grands cerveaux de notre temps, m'a dit que vous êtes ... un type bien. Je ferai ce que je pourrai.

Sur quoi il s'inclina courtoisement et quitta la pièce.

Sir George Conway éclat:

- Ça par exemple! J'ai déjà vu des insolents, mais ...

Edward Ferrier, qui souriait encore, le coupa :

- Il s'agissait d'un compliment.

\*

Alors qu'il descendait les escaliers, Poirot fut arrêté au passage par une grande femme blonde :

- Soyez assez aimable pour m'accompagner dans mon salon, monsieur Poirot, le pria-t-elle.

Avec une courbette, Poirot la suivit. Elle ferma la porte, lui offrit un fauteuil, lui proposa une cigarette, puis prit place en face de lui, très calme :

- Vous venez a l'instant de voir mon mari ... et il vous a tout dit... au sujet de mon père ...

Hercule Poirot la regarda avec attention. Grande, elle avait encore un beau visage où se lisaient du caractère et de la personnalité. Mrs Ferrier jouissait d'une grande popularité. En tant qu'épouse du Premier ministre, il allait de soi qu'elle se trouvait souvent au premier plan de l'actualité. Mais elle avait, de surcroît, hérité en quelque sorte de la popularité de son père. En fait, Dagmar Ferrier représentait a la perfection l'idée que le peuple anglais se fait d'une femme.

Bonne épouse et bonne mère, elle partageait la passion de son mari pour la vie à la campagne. Elle avait le bon gout de ne s'intéresser qu'aux aspects de la vie publique qui, dans l'esprit de la majorité, relèvent du domaine féminin. Elle s'habillait bien, mais son élégance restait sobre et discrète. Elle consacrait beaucoup de son temps a des activités charitables et avait lancé un plan spécial d'aide aux femmes de chômeurs. Le pays tout entier suivait ses faits et gestes, et, par sa seule existence, elle représentait pour le parti un atout de grande valeur.

- J'imagine que vous êtes terriblement inquiète, madame, dit Hercule Poirot.

- Oh; oui. Vous ne pouvez savoir a quel point. Voila des années que je redoute ... je ne saurais dire quoi.

- Vous n'aviez aucune idée de ce qui se passait en réalité?

Elle secoua la tête:

- Non, pas la moindre. Je savais seulement que mon père n'était pas ... n'était pas ce que chacun croyait. Des ma plus tendre enfance, j'ai compris que c'était un ... un truqueur.

Il y avait de l'amertume dans sa voix. Elle continua:

- Et c'est parce qu'il m'a épousée qu'Edward ... qu'Edward va tout perdre.

- Avez-vous des ennemis, madame? s'enquit Poirot avec simplicité.

Elle le fixa, étonnée :

- Des ennemis ? Je ne crois pas.

- Je crois pourtant que tel est bien le cas, fit-il, pensif.

Il poursuivit :

- Etes-vous courageuse, madame? Il se prépare une vaste campagne ... contre votre mari ... et contre vous-même. Il faut vous préparer à vous défendre ...

- Bah! moi, je n'ai aucune importance! s'exclama-t-elle. Il n'y a qu'Edward qui compte!

- L'un ne va pas sans l'autre, expliqua patiemment Poirot. Rappelez-vous, madame, que vous êtes la femme de César ...

Il la vit blêmir. Elle se pencha vers lui :

- Qu'êtes-vous en train d'essayer de me dire?

Percy Perry, rédacteur en chef du Rayon X, fumait tranquillement, les pieds sur son bureau.

C'était un petit homme au visage chafouin.

- On va les noyer dans le caca ! se félicitait-il d'une voix douceâtre, sirupeuse. Du tonnerre ... du tonnerre de Dieu ! Tu peux pas savoir ce que ça me botte

Son adjoint, maigre godelureau a lunettes, ne semblait pas tout a fait a l'aise :

- T'as pas les jetons ?

- De quoi ? D'une épreuve de force? Pas eux. Pas assez de culot. Et puis ça leur ferait pas de bien, en plus. Surtout étant donne la façon dont on a goupillé notre coup et balancé les infos ... ici même, dans toute l'Europe, et jusque outre-Atlantique ...

- Ils doivent être dans une drôle de mélasse. Ils ne vont vraiment rien faire ?

- Si. Envoyer quelqu'un pour essayer de nous amadouer ...

Le téléphone sonna et Percy Perry s'empara du combiné:

- Qui ça ? Très bien, faites-le monter. Il reposa le combiné et ricana :

- Ils ont mis sur le coup ce cornichon de petit Belge qui fait tellement de foin. Il arrive pour nous fourguer sa salade. Il veut savoir si on connaît la musique.

Hercule Poirot entra. Il était vêtu avec recherche. Un camélia blanc ornait sa boutonnière.

- Content de faire votre connaissance, monsieur Poirot, s'empressa Percy Perry. En route pour la loge royale à Ascot? Non? Dans ce cas, pardon-excuses!

- Vous me flattez, au contraire ! répliqua Poirot. Tout un chacun souhaite toujours se donner bonne apparence. Et a plus forte raison quand ...

Le détective affecta de regarder innocemment le visage ingrat du rédacteur en chef et son costume mal coupé:

- Et a plus forte raison quand il n'a pas été gâté par la nature.

- C'est à quel sujet que vous voulez me voir coupa Perry.

Poirot se pencha et lui tapota le genou :

- Chantage, annonça-t-il, avec un large sourire.

- Chantage? Qu'est-ce que c'est que ce baratin

- On m'a dit - enfin, mon petit doigt m'a dit qu'il est certaines fois arrivé que vous soyez sur le point de publier dans votre journal si spirituel d'articles qui auraient pu avoir des conséquences graves ... Et puis on a assisté tout d'un coup à une sympathique progression de votre compte en banque ... À la suite de quoi, en fin de compte, ces fâcheux articles n'ont pas paru ...

Poirot se renfonça dans son fauteuil et dodelina de la tête avec toutes les apparences d'une satisfaction béate.

- Vous vous rendez compte que ce que vous insinuez s'apparente à de la diffamation ?

Poirot sourit, fort à son aise :

- Je suis convaincu que vous ne vous en formaliserez pas. .

- Oh que si, que je me formalise ! Pour ce qui est du chantage, vous ne trouverez pas de preuve que j'ai jamais fait chanter qui que ce soit.

- Non, non. Ça, croyez bien que j'en suis tout à fait persuadé. Mais vous n'avez pas saisi. Je ne vous menaçais pas le moins du monde. Je voulais en arriver à une question toute simple. Combien ?

- Je ne comprends pas de quoi vous parlez, s'offusqua Percy Perry.

- Il s'agit d'un problème d'importance nationale.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard.

- Moi, monsieur Poirot, je suis pour le changement, affirma Percy Perry. La politique, il faut qu'elle redevienne propre. La corruption, je la combats. Vous savez ce que c'est, la politique, dans ce pays? Les écuries d'Augias, ni plus ni moins !

- Tiens, tiens! fit Poirot. Vous employez cette comparaison, vous aussi...

- Et ce qu'il nous faut pour nettoyer ces écuries, c'est le grand flot purificateur de l'opinion publique ...

Poirot se leva:

- J'applaudis des deux mains pareils sentiments.

Puis, tout en se dirigeant vers la porte:

- Quel dommage que vous n'ayez pas besoin d'argent.

- Holà, minute! bondit Percy Perry. J'ai pas dit ça ...

Mais Hercule Poirot avait déjà franchi le seuil.

Sa justification, pour le plan qu'il allait mettre en œuvre, serait qu'il n'aimait pas les maitres chanteurs.

\*

Gai comme un pinson, Everitt Dashwood, jeune reporter a Confluents, gratifia Poirot d'une claque chaleureuse entre les omoplates.

- Il y a boue et boue, mon vieux, expliqua-t-il.

Ma boue a moi, c'est de la boue propre - un point c'est tout.

- Je n'étais pas en train de vous mettre dans le même sac que Percy Perry.

- Cette espèce de fouille-merde ! La honte de la profession! Si on pouvait, on s'y mettrait a tous pour le descendre en flèche !

- Il se trouve, expliqua Poirot, que je m'occupe en ce moment d'un petit problème - d'un scandale politique à dénouer ...

- Vous nettoyez les écuries d'Augias, pas vrai ? Rude tâche pour un seul homme. Pour y arriver, il faudrait rien moins que détourner la Tamise et passer le Parlement à grande eau !

- Vous êtes cynique, le gourmanda Poirot.

- Je connais mon monde, voilà tout.

- Vous êtes, j'en ai bien l'impression, très précisément l'homme dont j'ai besoin. Vous me paraissez du genre à ne pas rester les deux pieds dans le même sabot, vous êtes joueur - et beau joueur -, et vous avez un faible pour ce qui sort de l'ordinaire.

- Ceci posé ?

- J'ai un plan assez retors à mettre en œuvre. Si je ne m'abuse, il y a un fantastique complot à déjouer. Et ça, mon garçon, ça ferait un joli scoop pour votre journal.

- J'achète ! approuva joyeusement Dashwood.

- Il s'agira d'une machination assez crapuleuse dirigée contre une femme.

- De mieux en mieux ! Le sexe a toujours fait vendre!

- En ce cas, asseyez-vous et écoutez-moi.

\*

Les conversations allaient bon train au Goose and Feathers, le pub de Little Wimplington :

- Ouais, eh bien, moi, j'y crois pas. John Hammett, ç'a toujours été un homme honnête. Pas comme les trois quarts de ces politiciens.

- C'est ce qu'on dit toujours des escrocs avant qu'ils se soient fait pincer.

- Des millions, qu'ils se sont faits, avec ce truc de la Palestine Oil.

- Sont tous du même tabac. Rien que des escrocs. C'est panier de crabe et compagnie.

- Z'avez beau dire, c'est pas Everhard qu'on prendrait à faire ça. L'est de la vieille école, lui !

- Ben moi, je peux pas croire que John Hammett était un sale type. Faut quand même pas gober tout ce qu'on raconte dans les journaux.

- La femme a Ferrier, mine de rien, c'était sa fille. Vous avez vu comment qu'on l'arrange?

Un exemplaire fatigué du Rayon X passa de main en main :

« La femme de César? Nous avons appris que certaine dame liée aux plus hautes sphères de la politique a été vue l'autre jour en de bien curieuses circonstances. Pour tout dire, dans les bras d'un gigolo. Oh, Dagmar, chère Dagmar, comment osez-vous vous conduire aussi mal ? »

- Mrs Ferrier, c'est pas son genre, coupa une voix au fort accent campagnard.

- Un gigolo? Si ça se trouve, c'est encore un de ses foutus métèques.

- Avec les femmes, on peut jamais jurer de rien, renchérit une autre voix. Toutes les mêmes. Y en a pas une pour racheter l'autre, si vous voulez que je vous dise.

\*

On clabaudait :

- Ecoute, chérie, je t'assure que j'y crois dur comme fer. Naomi le tient de Paul, et c'est Andy qui l'avait dit a Paul. Elle fait une java carabinée.

- Elle qui était toujours si mal fagotée et tellement bon chic bon genre pour inaugurer les ventes de charité ...

- L'art du camouflage, qu'est-ce que tu en fais, chérie? Avec tout ça; on dit qu'elle est nymphomane. Non mais tu te rends compte ? C'est écrit noir sur blanc dans Rayon X D'accord, ils ne disent pas ça aussi nettement, mais on sait lire entre les lignes. Ce que je me demande toujours, c'est comment ils arrivent a savoir tout ça ?

- Et puis qu'est-ce que tu penses du scandale politique qui leur pend au nez ? Il paraît que son père à mis l'argent du parti dans sa poche.

\*

La rumeur s'amplifiait:

- Vous me connaissez, Mrs Rogers ... ça me tourne les sangs d'avoir a penser ça ... Moi qui aurais donné ma tête a couper que Mrs Ferrier était quelqu'un de bien ...

- Toutes ces horreurs, vous y croyez vraiment ?

- Je viens de vous le dire ... Rien que d'en parler, ça m'en fait mal au ventre ... Vous savez pas, en juin dernier, quand c'est qu'elle à inauguré la fête de charité de Pelchester? Eh bien, je l'ai vue comme je vous vois ... et elle a un sourire qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

- Peut-être bien mais comme je dis toujours : n'y a pas de fumée sans feu ...

- Ça, malheureusement, ça n'est que trop vrai. Ah, ma pauvre, c'est à croire, qu'on ne peut plus faire confiance a personne ...

\*

Edward Ferrier avait le visage livide et les trait tirés:

- Cette campagne contre ma femme! C'est immonde !  
Absolument immonde ! Je vais trainer ce torchon ordurier devant les tribunaux !

- Si j'ai un conseil a vous donner, c'est de n'en rien faire, répondit Hercule Poirot.

- Mais il faut quand même arrêter ces calomnie une bonne fois pour toutes !

- Vous êtes sur qu'il s'agit de calomnies ?

- Sacré bon sang de bonsoir, oui !

Poirot inclina légèrement la tête sur le cote:

- Qu'en dit votre épouse ?

Edward Ferrier perdit un instant contenance :

- Elle dit qu'il vaut mieux laisser courir ... Mais ça ne peut pas continuer comme ça ... Tout le monde jase.

- Oui, tout le monde jase, approuva Hercule Poirot.

\*

Vint le jour où tous les journaux s'empressèrent de reproduire une sèche dépêche d'agence :

« Souffrant d'une légère dépression nerveuse, Mrs Ferrier est partie se reposer en Ecosse. »

Interrogations, on-dit, informations de source sûre selon lesquelles Mrs Ferrier n'était pas en Ecosse - qu'elle n'avait jamais mis les pieds en Ecosse.

Et des articles, des articles à scandale sur la vraie personnalité de Mrs Ferrier ...

Et les racontars de continuer de plus belle:

- Je vous dis qu'Andy l'a vue ... Dans cet endroit pas possible ... Elle était ivre, ou droguée, ou Dieu sait quoi Et accompagnée de cet affreux gigolo argentin Ramon, vous savez bien ...

Et de nouvelles rumeurs :

Mrs Ferrier avait quitté le pays en compagnie d'un danseur argentin ... On l'avait vue à Paris, complètement droguée ... D'ailleurs elle prenait de la drogue depuis des années ... Et elle buvait comme un trou ...

Et, peu à peu, l'esprit rigoriste de l'opinion publique, tout d'abord incrédule, s'était retourné contre Mrs Ferrier. Il devait quand même bien y avoir quelque chose de vrai dans tout ça ! Et elle n'était en tout cas pas le genre d'épouse qui convient à un Premier ministre: « Une Jézabel, voilà ce qu'elle est! Ou une Messaline, si vous préférez ! »

Puis vinrent les photos ...

Des photos de Mrs Ferrier à Paris ... Vautrée dans une boîte de nuit, le bras passé autour du cou d'un individu au teint olivâtre et à l'œil concupiscent ...

D'autres photos, encore ... À moitié nue sur une plage -la tête sur l'épaule du chéri de ces dames ...

Mrs Ferrier prend du bon temps, affirmait la légende.

Deux jours plus tard, une action en diffamation était intentée contre le Rayon X.

\*

La partie civile était représentée par un avocat des plus connus, sir Mortimer Inglewood, conseiller de la Couronne.

C'était un homme capable d'afficher la plus grande dignité tout en donnant libre cours à sa sainte fureur.

Mrs Ferrier, affirma-t-il à la Cour, était la victime d'une infâme machination. Machination qui n'avait d'équivalent que dans l'affaire célèbre du Collier de la Reine, bien connue de tous les lecteurs d'Alexandre Dumas et qui avait été montée pour discréditer la reine Marie-Antoinette aux yeux du peuple. De la même façon, une machination avait été ourdie pour jeter l'opprobre sur une femme d'une grande noblesse et riche de toutes les vertus qui, dans son pays, se trouvait dans la position de la femme de César. Sir Mortimer abonda en critiques acerbes contre les Fascistes et les Communistes, qu'avaient pour but commun de saper les fondements de la Démocratie en recourant à toutes les manigances, imaginables et inimaginables.

Puis il appela ses témoins.

En tête comparut l'évêque de Northumbria, l'un des personnages les plus connus de toute l'Eglise d'Angleterre, réputé pour sa piété et pour la droiture de sa personnalité. C'était aussi un homme ouvert et tolérant, et un remarquable prédicateur. Tous ceux qui le connaissaient l'aimaient et le respectaient.

À la barre, l'évêque certifia qu'aux dates en cause, Mrs Ferrier avait séjourné en son palais épiscopal, en compagnie de son époux et de lui-même. Épuisée par son dévouement incessant aux meilleures causes, l'épouse du Premier ministre s'était vu ordonner le repos complet. Son séjour avait été gardé secret pour éviter que les journalistes ne l'importunent. .

Un médecin des plus éminents succéda à l'évêque, et témoigna qu'il avait prescrit à Mrs Ferrier de se reposer immédiatement et d'éviter tout tracas.

Puis un généraliste de province confirma qu'il avait été appelé en consultation auprès de Mrs Ferrier alors qu'elle séjournait chez l'évêque.

Le témoin suivant était Thelma Andersen.

Un frisson parcourut la salle quand elle fit son entrée. Chacun remarqua aussitôt qu'elle ressemblait, presque trait pour trait, à Mrs Ferrier.

- Vous vous appelez Thelma Andersen?

- Oui.
- Vous êtes citoyenne du Danemark ?
- Oui. A Copenhague je vis.
- Et vous y avez travaillé comme serveuse dans un café?
- Oui.
- Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé le 18 mars dernier

?

- Un monsieur à ma table est venu ... un monsieur anglais. Qu'il travaillait pour un journal anglais il m'a dit. Le Rayon X.

- Vous êtes sûre qu'il a bien prononcé ce nom? Rayon X?

- Oh oui, sûre j'en suis. Parce que, vous comprenez, moi j'ai cru d'abord que c'était un journal médical. Mais non, médical ce n'était pas. Et puis il m'a dit qu'une actrice anglaise elle cherchait une doublure et que j'avais son type. Au cinéma je ne vais pas souvent et je n'ai pas reconnu le nom qu'il m'a dit, mais il a insisté : si, c'était une célébrité, mais elle était très fatiguée, elle avait besoin de quelqu'un pour apparaître en public à sa place, et pour ça elle était prête à me verser beaucoup d'argent.

- Combien ce monsieur vous a-t-il proposé?

- Cinq cents livres sterling. Moi, j'ai d'abord pas cru, j'ai pensé qu'il y avait du louche, mais il m'a payé tout de suite la moitié. Alors j'ai donné mon congé là où je travaillais.

Elle poursuivit son récit. On l'avait emmenée à Paris, ou on lui avait fourni une garde-robe élégante, et ou on l'avait dotée d'un « chevalier servant », « un monsieur argentin très bien, très convenable, très poli et tout ».

Il était évident que la jeune femme s'était beaucoup amusée. Elle avait pris l'avion pour Londres, où elle s'était montrée dans diverses boîtes de nuit en compagnie de son cavalier au teint olivâtre. Toujours en sa compagnie, on l'avait photographiée plusieurs fois à Paris. Elle reconnaissait que certains des endroits où elle était allée n'étaient pas tout à fait corrects - et même pas corrects du tout! Et plusieurs des photographies qui avaient été prises n'étaient pas très bien non plus. Mais on lui avait expliqué que tout cela était indispensable pour la « publicité ». Et le señor Ramon s'était toujours bien conduit.

En réponse à une question, elle affirma que le nom de Mrs Ferrier n'avait jamais été prononcé devant elle, et qu'elle n'avait

jamais su que c'était elle la personne qu'elle devait « doubler ». Elle n'avait eu aucune intention de causer du tort. Elle ne fit pas de difficulté pour reconnaître, prise à Paris ou sur la Cote d'Azur, les photos qui lui furent montrées.

Nul ne pouvait mettre en doute la sincérité Thelma Andersen. De toute évidence, c'était une jeune femme charmante, mais dénuée de la moindre jugeote. Et il n'y avait pas à se méprendre sur son embarras d'avoir été mêlée à une affaire au sordide.

La défense se montra incapable de convaincre qui que ce soit. Nul ne crut à son démenti frénétique de tout arrangement avec Thelma Andersen. Quant aux photos, elles auraient été apportées à la rédaction du Rayon X, à Londres, et jugées authentiques. La plaidoirie de sir Mortimer souleva l'enthousiasme. Il stigmatisa sans peine une infâme machination politique destinée à abattre le Premier ministre et son épouse. Toutes les sympathies iraient à la malheureuse Mrs Ferrier.

Le verdict, qui ne faisait aucun doute, donna lieu à des scènes délirantes. Les dommages et intérêts furent fixés à un montant colossal. Quand Mrs Ferrier, son mari et son père sortirent du tribunal, ils furent salués par l'ovation triomphale d'une foule immense.

\*

Edward Ferrier s'empara de la main d'Hercule Poirot:

- Vous remercier mille fois, monsieur Poirot, n serait pas encore assez ! Enfin, nous voila débarrassés de ce Rayon X ! De cette ordure ! De ce torchon ! Ah, ils sont balayés ! Et ils ne l'ont pas volé ! Une machination aussi répugnante ! Et contre Dagmar, en plus ! La meilleure des femmes ! Grace à Dieu, vous êtes parvenu à déjouer leurs manigances indignes ! Mais, dites-moi... qu'est-ce qui vous a donné l'idée qu'ils pouvaient se servir d'un sosie ?

- Ce n'est pas une idée nouvelle, lui rappela Poirot. Cela avait très bien marché quand Jeanne de la Motte avait joué le rôle de Marie-Antoinette ...

- Je sais. Il faut que je relise Le Collier de la reine. Mais comment vous y êtes-vous pris pour découvrir la femme dont ils se servaient ?

- Je l'ai cherchée au Danemark, et je l'ai trouvée.

- Et pourquoi le Danemark ?

- Parce que la grand-mère de Mrs Ferrier était danoise, et qu'elle a elle-même un type scandinave très marqué. Et puis pour d'autres raisons.

- Il est vrai que la ressemblance était frappante. Mais quelle idée diabolique ! Je me demande encore comment ce rat visqueux de Perry a pu y penser.

- Mais il n'y a pas pensé, sourit Poirot.

Et, se tapant le thorax du bout de l'index, il ajouta :

- C'est moi qui y ai pensé ! ...

Edward Ferrier demeura interloqué :

- Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

- Il nous faut, expliqua Poirot, remonter à une histoire bien plus ancienne que Le Collier de la reine. Au nettoyage des écuries d'Augias. Pour cela, Hercule s'est servi d'un fleuve, autrement dit de la puissance d'une force naturelle. Adaptez cela à notre temps ! Aujourd'hui, quelle est la plus puissante des forces naturelles ? C'est le sexe, non ? C'est quand il y a du sexe que les informations accrochent et que les journaux se vendent ! Donnez aux gens un scandale avec un relent de sexe, et ils se jetteront dessus, bien plus que sur n'importe quelle ténébreuse histoire de prévarication ou d'abus de pouvoir dans le monde de la politique.

» Eh bien, la résidait ma tâche ! D'abord, comme Hercule, plonger mes mains dans la boue pour édifier un barrage qui détournerait le cours du fleuve. Un de mes amis journalistes m'a apporté son concours. Il a parcouru le Danemark en tous sens, jusqu'au moment où il a fini par trouver la personne qui ferait un bon sosie. Il est entré en contact avec elle et, comme par inadvertance, a parlé du Rayon X, avec l'espoir qu'elle s'en souviendrait. Elle s'en est souvenu.

» Et de la, qu'a-t-il découlé ? De la boue ! Un torrent de boue ! De la boue qui souillait la femme de César ! Bien plus croustillant pour n'importe qui qu'un énième scandale politique

! Quant au résultat, au dénouement ... quelle réaction! La vertu est vengée! La pureté est lavée de la plus infime souillure ! Une marée d'eau de rose a balayé les écuries d'Augias!

» Aujourd'hui, si un journal de ce pays a le courage de révéler les indécrottes de John Hammett, personne ne le croira. Tout le monde pensera qu'il s'agit d'une nouvelle machination destinée à discréditer le gouvernement.

Edward Ferrier respira à fond. L'espace d'un instant, Hercule Poirot put penser qu'il se trouvait plus proche d'être agressé qu'a n'importe quel moment de sa carrière.

- Ma femme! Vous avez osé vous servir d'elle !

Par un hasard sans doute heureux, Mrs Ferrier pénétra à cet instant dans le bureau :

- Eh bien, sourit-elle, on peut dire que tout s'est très bien passé.

- Mais enfin, Dagmar, vous étiez ... vous étiez au courant?

- Bien entendu, mon chéri, répondit-elle avec le sourire tendre et maternel d'une épouse aimante.

- Et vous ne m'en avez jamais rien dit !

- Sérieusement, Edward, auriez-vous jamais autorisé M. Poirot à agir comme il l'a fait?

- Certainement pas !

- C'est bien ce que nous avons pensé.

- Nous?

- M. Poirot et moi.

Elle adressa un regard lumineux à son mari et au détective:

- Je me suis divinement reposée, pendant mon séjour chez l'évêque. Je sens en moi un regain d'énergie. On m'a demandé d'aller à Liverpool, le mois prochain, pour être la marraine du nouveau cuirassé... Je crois que ce sera très bon pour ma popularité.

## Les oiseaux du lac Stymphale

Quand Harold Waring les remarqua, elles remontaient le sentier qui venait du lac.

Il s'était installé sur la terrasse, devant l'hôtel. C'était une belle journée, le ciel était bleu, et le soleil brillait. Il fumait sa pipe, et trouvait que le monde était bon.

Sa carrière politique avait pris un excellent départ. On était, certes, en droit d'éprouver quelque orgueil à la pensée qu'à l'âge de trente ans, on avait déjà décroché un maroquin de sous-secrétaire d'Etat. Le Premier ministre en personne aurait confié à l'un de ses interlocuteurs que « le jeune Waring irait loin », et Harold, comme il était normal, en ressentait une certaine exaltation. La vie offrait à lui sous de brillantes couleurs : il était jeune, plutôt séduisant, et libre de toute attache.

Il avait décidé de prendre des vacances en Herzoslovaquie pour rompre avec le rythme quotidien, et se reposer réellement de tous et de tout. Quoique de dimensions modestes, l'hôtel du lac Stempka offrait un bon confort à un nombre limité de clients, presque tous étrangers. Jusqu'à présent, les seuls autres sujets britanniques à partager son séjour se trouvaient être une femme âgée, Mrs Rice, accompagnée de sa fille, Mrs Clayton. Toutes deux plaisaient bien à Harold. Elsie Clayton était charmante, dans un genre assez vieux jeu. Elle se maquillait peu, ou pas du tout. Mrs Rice, de son côté, affichait une forte personnalité. Grande, la voix grave, des manières impérieuses, elle manifestait un vrai sens de l'humour et se révélait de bonne compagnie. À l'évidence, elle ne vivait que pour sa fille.

Harold avait passé de bons moments avec la mère et la fille, sans qu'elles cherchent pour autant à l'accaparer.

Les autres clients de l'hôtel n'avaient guère attiré l'attention de Harold. Excursionnistes, pour la plupart, où faisant partie de voyages organisés, ils ne restaient qu'une nuit ou deux, et repartaient.

Elles marchaient lentement sur le sentier et, comme par hasard, un nuage voila le ciel à l'instant même où il les remarqua. Il fut saisi d'un frisson.

Puis il écarquilla les yeux. Il y avait a coup sur quelque chose d'étrange dans ces deux femme. Leurs nez, longs et recourbés comme des becs d'oiseaux, ornaient des visages très semblable, presque figes. Toutes deux portaient de longue capes qui battaient comme des ailes.

- On dirait des oiseaux, murmura-t-il pour lui-même. Des oiseaux de mauvais augure ...

Les deux femmes parvinrent à la terrasse et passèrent à cote de lui. Plus toutes jeunes - nettement plus près de la cinquantaine que de la quarantaine -, elles se ressemblaient tant qu'elles ne pouvaient être que sœurs. Toutes deux, en passant, visage fermé, scrutèrent Harold d'un regard inquisiteur, qui jugeait. Un regard presque inhumain.

Harold n'en fut que plus renforcé dans son impression de maléfice. L'une des deux femme avait des mains crochues, comme des serres ... Le soleil avait échappé aux nuages, mais Harold n'en frissonna pas moins une seconde fois :

- Quelles horribles créatures ... Des oiseaux de proie ...

L'apparition de Mrs Rice l'arracha à ces sombres pensées. Il se leva et avança un fauteuil. Avec deux mots de remerciement, elle s'assit, et, selon son habitude, commença de tricoter avec vigueur.

- Vous avez vu ces deux femmes qui viennent de l'entrer dans l'hôtel ? demanda Harold.

- Avec des capes ?... Oui je les ai croisées.

- Des créatures incroyables, vous ne trouvez pas?

- Oui ... Sans doute sont-elles assez bizarres. Je crois qu'elles ne sont arrivées qu'hier. Elles se ressemblent énormément - des jumelles, sans doute.

- Je délire probablement, avoua Harold, mais je leur trouve comme une aura maléfique.

- Tiens, tiens ! Il faut que je les examine de plus près pour savoir si je partage votre avis. Par le réceptionniste, nous saurons de qui il s'agit. Ce ne ont pas des Anglaises, j'imagine.

- Certainement pas.

Mrs Rice consulta sa montre :

- C'est l'heure du thé. Auriez-vous la gentillesse de sonner?

- Mais bien évidemment.

Revenant s'asseoir après s'être exécuté, il s'enquit:

- A propos, que fait madame votre fille, cet après-midi?

- Elsie? Nous avons fait une petite promenade ensemble. La moitié du tour du lac, et retour par la pinède. C'était délicieux.

Un serveur arriva, et on lui passa commande. Les aiguilles à tricoter de Mrs Rice voletaient de plus belle.

- Elsie a revu une lettre de son mari, confia-t-elle. Je ne pense pas qu'elle descende pour le thé.

- De son mari ? s'étonna Harold. J'aurais juré qu'elle était veuve !

Mrs Rice lui jeta un regard acéré.

- Non, Elsie n'est pas veuve, fit-elle d'un ton bref. Pas veuve, hélas! ajouta-t-elle, non sans emphase.

Harold en resta sans voix.

Hochant tristement la tête, Mrs Rice expliqua :

- L'alcool est responsable de bien des chagrin Mr Waring ...

- Il boit?

- Oui. Sans parler du reste ... Il est d'une jalousie malade, et il a un caractère d'une violence effrayante, soupira-t-elle. La vie n'est pas simple Mr Waring. Je me consacre entièrement à Elsie C'est mon unique enfant. Et l'idée qu'elle n'est pas heureuse est difficile à accepter ...

- C'est un être d'une telle douceur ! s'émut d fond du cœur Harold.

- D'une trop grande douceur, peut-être ...

- Vous voulez dire ...

- Une femme heureuse à plus d'orgueil. La douceur d'Elsie, je crois, vient de son sentiment d'avoir perdu la partie. La vie ne l'a pas gâtée.

- Comment ... comment se fait-il qu'elle ait épousé cet individu ? osa demander Harold après moult hésitation.

- Philip Clayton était un garçon d'une infini séduction, expliqua Mrs Rice. Il avait - et il a toujours - beaucoup de charme. Il possède une certaine fortune ... et personne ne nous avait éclairées sur sa vraie nature. Il y a des années que je suis veuve. Et deux femmes qui vivent seules sont assez mauvais juges de la personnalité d'un homme ...

- C'est vrai, approuva Harold, pensif.

Il se sentait submergé par une vague de pitié et d'indignation. Elsie Clayton ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ans. Il revoyait la lumineuse chaleur de ses yeux bleus, l'exquise langueur de ses lèvres entrouvertes. Il comprenait soudain que ce qu'il ressentait pour elle était plus que de l'amitié.

Et dire qu'elle était liée, par des liens sacrés, a un salopard

...

\*

Ce soir-la, Harold rejoignit la mère et la fille après le diner. Elsie Clayton portait un ensemble rose très simple qui contrastait avec ses paupières rougies.

Elle avait pleuré.

- J'ai découvert qui sont vos deux harpies, Mr Waring, annonça, pétulante, Mrs Rice. Polonaises ... et d'excellente famille, à en croire le concierge.

Harold jeta un coup d'œil aux deux femmes assises de l'autre cote de la pièce.

- Ces deux dames, là-bas? s'enquit Elsie avec curiosité. Avec les cheveux teints ? Je les trouve horribles ... sans trop savoir pourquoi.

- C'est exactement ce que je pense! s'exclama Harold non sans jubilation.

- Vous êtes aussi ridicules l'un que l'autre, trancha en riant Mrs Rice. Il ne faut pas juger les gens d'après leur apparence.

Elsie éclata de rire a son tour:

- C'est vrai que ça ne se fait pas. N'empêche, je trouve qu'on dirait deux vautours ...

- Occupés a arracher les yeux des trépassés ! compléta Harold.

- Oh ! je vous en prie ! gémit Elsie.

- Je vous demande pardon, se hâta d'articuler Harold.

- De toute façon, sourit Mrs Rice, il y a peu de chances pour qu'elles croisent notre chemin.

- Nous ne dissimulons aucun secret coupable, précisa Elsie.

- Mais peut-être est-ce en revanche le cas de Mr Waring, plaisanta Mrs Rice.

Harold Waring partit d'un grand rire :

- Je n'ai pas le moindre secret! Ma vie est au livre ouvert.

Fulgurante, une pensée le traversa :

« Il faut être cinglé pour quitter le droit chemin. Une conscience nette, c'est tout ce dont on a besoin dans l'existence. Avec ça, on peut affronter le monde entier, et envoyer tous les enquiquineurs au diable. »

Il se sentit soudain plein de vie, plein de force ... et maître absolu de sa destinée !

\*

Comme bien des anglais, Harold Waring n'avait pas le don des langues. Son français était hésitant, et marqué d'un fort accent britannique, et il ignorait aussi bien l'italien que l'allemand.

Jusque-là, son ignorance l'avait laissé indifférent n'avait découvert que le personnel de la plupart des hôtels du Continent savait l'anglais. Dans ces conditions, pourquoi se faire du souci ?

Mais dans ce coin retiré, les gens du cru ne parlaient qu'un des dialectes slovaques, et le réceptionniste de l'hôtel lui-même s'en tenait à l'allemand. Devoir demander à ses deux nouvelles amies de lui servir d'interprètes causait chaque fois à Harold une blessure d'amour-propre. Tandis que Mrs Rice, linguiste consommée, parvenait même à se débrouiller en slovaque.

Harold avait décidé qu'il lui fallait apprendre l'allemand. Sans plus attendre, il allait faire l'emplette de bons manuels, et consacrer à son étude quelques heures chaque matin.

La matinée était belle et, ayant écrit plusieurs lettres, Harold, consultant sa montre, nota qu'il pouvait parfaitement s'offrir une promenade d'une heure avant le déjeuner. Il descendit donc le sentier du lac qu'il quitta pour s'enfoncer dans la pinède. Il marchait à travers les pins depuis cinq minutes à peine lorsqu'il entendit des gémissements à propos desquels on

ne pouvait se méprendre : tout près, une femme pleurait toutes les larmes de son corps.

Harold, après un instant de réflexion, se mit en marche, pour trouver Elsie Clayton, assise sur le tronc d'un arbre mort. Elle avait enfoui son visage dans ses mains. Ses épaules, secouées par les sanglots, attestaient de la violence de sa peine.

Hésitant quelque peu, Harold l'aborda.

- Mrs Clayton ? ... Elsie? souffla-t-il.

Elle sursauta, puis leva les yeux vers lui. Il s'assit a côté d'elle.

Avec une sincérité vraie, il demanda :

- Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ?

Elle secoua la tête :

- Non ... non ... vous êtes gentil. Mais personne ne peut rien pour moi.

- Cela a un rapport avec ... avec votre mari ? interrogea-t-il, en proie a une timidité nouvelle.

Elle acquiesça sans mot dire. Puis elle s'essuya les yeux et, sortant son poudrier, s'efforça de retrouver la maîtrise d'elle-même.

- Je ne veux pas que Mère se fasse du souci, dit-elle d'une voix tremblante. Quand elle voit que je suis malheureuse, elle est bouleversée. Alors je suis venue ici pour pleurer un bon coup. C'est idiot, je sais. Rien ne sert de pleurer. Mais il vous arrive parfois de trouver que la vie n'est plus supportable.

- Je compatis a votre peine.

Elle lui lança un regard d'une infinie reconnaissance. Puis elle reprit d'un ton heurté :

- Tout est de ma faute, naturellement. Personne ne m'a obligée a épouser Philip. Si. .. si ça a mal tourné, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

- Vous avez un cran fou de présenter les choses comme ça.

- Du cran ? fit-elle en secouant la tête. Oh non!

Je n'ai pas pour deux sous de courage. Je suis même horriblement froussarde. Et c'est le problème, avec Philip - du moins en partie. Quand il pique une de ses colères, je tremble de terreur ... je suis morte de peur.

- il faut que vous le quittiez ! s'écria Harold de toute son âme.

- Je n'ose pas. Il ... il ne voudra jamais.

- Ça ne tient pas debout ! Et le divorce, vous y avez songé? Elle secoua lentement la tête.

- Je n'ai pas de motifs pour demander le divorce, fit-elle en redressant les épaules. Non, je dois me contenter de subir. Je passe le plus clair de mon temps avec Mère, voyez-vous, et ça, Philip le tolère. En particulier quand nous nous retirons dans des endroits perdus, loin de tout, comme ici ...

Elle rougit soudain, et reprit :

- L'autre partie du problème, c'est qu'il est d'une jalousie pathologique. Il suffit que ... que je parle à un autre homme pour déclencher des scènes épouvantables.

Harold sentit enfler son indignation. Bien des femmes s'étaient plaintes auprès de lui de la jalousie de leur mari. Io leur avait manifesté de la sympathie, bien convaincu cependant, au fond de lui-même, que les maris avaient d'excellentes raisons. Mais Elsie Clayton n'avait rien à voir avec ces femmes-la. Jamais elle ne lui avait lancé le moindre coup d'œil engageant.

Frissonnant un peu, Elsie se redressa et regarda le ciel:

- Le soleil s'est caché. Il commence à faire froid. Mieux vaudrait que nous rentrions à l'hôtel. L'heure du déjeuner n'est sans doute pas loin.

Tous deux se levèrent et se mirent en route. Ils rattrapèrent bientôt une silhouette indistincte qui allait dans la même direction qu'eux. La longue cape qui battait les mollets la désignait sans erreur possible comme une des sœurs polonaises.

Quand ils la dépassèrent, Harold salua d'une brève inclinaison de la tête. Elle dédaigna de répondre mais les scruta tous deux de la tête aux pieds et avec un regard d'une telle intensité que Harold en rougit. Il se demanda si elle l'avait vu assis sur le tronc d'arbre au côté d'Elsie. Si oui, elle devait penser que ...

Et tout donnait à croire qu'elle le pensait effectivement. Une onde de fureur le souleva. Certaines femmes avaient décidément l'esprit bien mal tourné!

Curieux, quand même, que le soleil ait disparu et qu'ils aient tous deux frissonné. Peut-être a l'instant même où cette femme les observait...

Harold se sentit la proie d'un étrange sentiment de malaise.

\*

Harold regagna sa chambre peu après 10 heures du soir. Le courrier d'Angleterre était arrivé à la fin de l'après-midi, et il avait reçu une abondante correspondance. Certaines lettres exigeaient une réponse immédiate.

Il revêtit son pyjama et sa robe de chambre, et s'assit à sa table pour s'occuper des missives les plus urgentes.

Trois lettres étaient achevées, et la quatrième à peine commencée, quand la porte s'ouvrit à la volée. Elsie Clayton entra en trombe.

D'un bond, Harold, stupéfait, se dressa sur ses pieds. Elsie avait déjà refermé la porte derrière elle et se cramponnait à la commode. Blanche comme un linge, elle haletait. Elle paraissait paralysée par la peur.

- C'est mon mari ! hoqueta-t-elle. Il est arrivé à l'improviste ! Je ... je crois qu'il va me tuer ! Il est fou ! Fou à lier ! Vous êtes mon seul espoir ! Il ne faut ... il ne faut pas qu'il me trouve !

Elle fit un pas ou deux, chancelante, sur le point de s'effondrer. Harold lui passa un bras autour de la taille pour la soutenir.

Comme il faisait ce geste, la porte se rouvrit à la volée. Un homme apparut sur le seuil. Il était de taille moyenne, avec des sourcils broussailleux et des cheveux noirs et lustres. Il brandissait une lourde clef à molette. La colère lui cassait presque la voix, la faisait quasiment monter dans l'aigu glapissait :

- Cette Polonaise avait raison ! Tu as une liaison avec cet individu !

- Non, non, Philip ! hurla Elsie. Tu te trompes ce n'est pas vrai !

Harold lui fit un rempart de son corps. Impavide Philip Clayton continua d'avancer :

- Je me trompe? Alors qu'est-ce que tu fais da cette chambre ? Garce, je vais te tuer !

D'un rapide mouvement tournant, il évita le bras de Harold. Il n'avait cependant pas fait assez vite pour empêcher Elsie de mettre le jeune homme entre elle et lui. Déjà ce dernier pivotait sur lui même pour maitriser le dément.

Philip Clayton n'avait qu'une seule idée se saisir de sa femme. Il s'élança a nouveau. Elsie, paniquée, s'enfuit en courant. Philip Clayton se rua a sa poursuite et Harold, sans barguigner, les suivit.

Elsie s'était jetée dans sa chambre, au bout du couloir. Harold perçut le bruit de la clef dans la serrure qu'elle tentait de verrouiller. Mais il était trop tard. Avant que le pêne ne soit enclenche, Philip Clayton avait force la porte. Il s'engouffra dans sa chambre. Elsie poussa un cri d'effroi. En un instant, Harold fut sur les talons du mari.

Philip Clayton, la clef a molette haut levée, se ruait vers sa femme cramponnée aux rideaux. Les forces décuplées par la terreur, elle saisit sur la table un lourd presse-papiers et le lança droit devant elle. Philip Clayton s'effondra comme un pantin désarticulé.

De nouveau, Elsie hurla. Harold, pétrifié, n'osait franchir le seuil. La jeune femme tomba a genoux à cote du corps de son mari qui ne bougeait plus ...

Du couloir parvenait le bruit d'une serrure que l'on débloque. Elsie se releva d'un bond et se précipita vers Harold:

- Je vous en prie ... je vous en conjure ...

Sa voix était basse, haletante :

- Retournez dans votre chambre! On va venir ... Il ne faut pas qu'on vous trouve ici !

Harold hocha la tête. En un éclair, il avait pris la mesure de la situation. Pour le moment, Philip Clayton était hors de combat. Mais les cris d'Elsie pouvaient avoir ameuté les foules. Si on le trouvait dans la chambre de la malheureuse, on pouvait s'attendre aux pires malentendus. Pour elle tout autant que pour lui, il faisait éviter le scandale.

A pas de loup, il s'enfonça dans le couloir et regagna ses appartements. A l'instant où il y parvenait, il entendit le crissement d'une porte que l'on ouvrait.

Pendant une longue demi-heure, il resta assis, en attente, sans oser mettre le nez dehors. Tôt ou tard, il en était convaincu, Elsie apparaîtrait.

On frappa à sa porte. Il bondit pour ouvrir.

Ce n'était pas Elsie, mais sa mère, et Harold, à sa vue, fut effaré. Echevelée, elle avait pris dix ans, et des cernes bistre lui marquaient les paupières.

Il la fit asseoir. Elle avait de la peine à respirer.

- Vous, avez l'air toute retournée, Mrs Rice. Puis-je vous chercher un cordial ? s'enquit Harold.

Elle secoua la tête :

- Non ... Ne vous occupez pas de moi... Cela ira, ne vous inquiétez pas ... J'ai seulement éprouvé un choc, Mr Waring ... Il vient de se passer quelque chose d'épouvantable ...

- Clayton est gravement blessé ?

Elle étouffa un râle :

- Pire que cela. Il est mort ...

\*

Autour de Harold, le monde vacillait.

Il fut pris d'une sueur froide. Il se sentait incapable de parler.

Il finit par répéter platement :

- Mort ?

Mrs Rice hocha la tête. Puis elle expliqua, d'une voix marquée par l'épuisement :

- L'arête de ce presse-papiers de marbre a atteint la tempe, et il est tombé la tête la première sur l'un des chenets. Des deux, je ne sais ce qui l'a tué. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est mort. J'ai vu assez de morts dans ma vie pour en avoir le cœur net.

Catastrophe ... Le mot résonna sous le crane de Harold, balayant tout sur son passage. Catastrophe, catastrophe, catastrophe ...

- C'était un accident! s'écria-t-il avec véhémence. J'ai vu comment ça s'est passé.

- Bien sur, que c'était un accident! rétorqua vivement Mrs Rice. Moi, je le sais. Seulement ... seulement voila ... qui va croire ça ? J'ai... j'ai très peur, Harold. Ici, nous ne sommes pas en Angleterre...

- En ce qui me concerne, articula Harold avec lenteur, je peux confirmer ce que dira Elsie.

- Oui... tout comme elle pourra confirmer ce que vous direz. C'est... c'est précisément la que le bat blesse.

Prudent et circonspect de nature, Harold comprit sur-le-champ ou Mrs Rice voulait en venir : ils se trouvaient dans de bien sales draps.

Elsie et lui avaient passé beau coup de temps ensemble. Et l'une des Polonaises les avait vus dans la pinède ... et dans une situation qui pouvait prêter a équivoque. Apparemment, aucune des deux sœurs ne parlait l'anglais, mais elles pouvaient tout de même le comprendre. Celle qui les avait observés connaissait peut-être les mots « mari » et « jalousie », et si elle avait entendu la conversation ... De toute manière, c'était ce qu'elle avait dit a Clayton qui avait provoqué sa crise de jalousie. Et, indirectement, sa mort ... Or ne voila-t-il pas qu'au moment de la mort de Clayton, lui, Harold, se trouvait dans la chambre d'Elsie ... Rien ne prouvait que ce n'était pas lui qui avait lancé le presse-papiers sur Clayton. Rien ne prouvait que le mari jaloux ne les avait pas trouvés ensemble. Il n'y aurait que la parole d'Elsie et la sienne. Mais qui les croirait ?

L'angoisse le saisit.

Il ne parvenait pas a imaginer - non, ça, il n'y parvenait vraiment pas - qu'Elsie ou lui-même puisse risquer la condamnation à mort pour un meurtre qu'ils n'avaient pas commis. Bien sur, ils pourraient être inculpés de coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Mais est-ce que ce chef d'inculpation existait dans ce pays? Et même s'ils étaient acquittés, il y aurait une enquête. Harold voyait déjà les journaux : « Deux Anglais accuses Un man jaloux ... Un politicien en pleine ascension ...» Oui, sa carrière politique serait finie. Elle ne survivrait pas a un tel scandale.

- N'y aurait-il pas un moyen de se débarrasser du cadavre ? demanda-t-il impulsivement. Ne peut-on pas l'enterrer quelque part ?

Le regard stupéfait, méprisant, de Mrs Rice le fit rougir:

- Nous ne sommes pas dans un roman policier, mon cher Harold! Ce serait folie que de tenter une chose pareille !

- Vous avez sans doute raison, grommela-t-il. Mais que pouvons-nous faire? Seigneur, que pouvons-nous faire ?

Sourcils froncés, Mrs Rice réfléchissait avec désespoir.

- N'est-il vraiment rien que nous puissions faire? répéta Harold. Rien pour éviter pareille catastrophe?

Le mot revenait sur le tapis: catastrophe! Une catastrophe effroyable, imprévisible, absolue.

- Elsie ..., balbutia Mrs Rice. Mon enfant chérie. Je ferais n'importe quoi... Une épreuve aussi cruelle la tuera ... Et vous ... votre carrière ... tout...

Harold trouva la force de protester:

- Moi, je ne compte pas.

Mais il ne le pensait pas vraiment.

- Tout cela est si injuste ! s'étrangla Mrs Rice. Si contraire à la réalité ! Ce n'est pas comme s'il y avait eu quelque chose ... Moi, je sais qu'il n'y a rien eu entre vous ...

- Au moins pourrez-vous en témoigner, hasarda Harold, prêt à se raccrocher aux branches. Au moins serez-vous à même de souligner la pureté de nos relations ...

- Oui, si on me croit. Mais vous savez comment sont les gens d'ici !

Harold ne pouvait qu'être d'accord. Pour un esprit continental, il y aurait forcément un lien suspect entre Elsie et lui. Et tout ce que Mrs Rice pourrait dire serait considéré comme les mensonges éhontés d'une mère essayant de sauver sa fille.

- He oui, pas de chance, nous ne sommes pas en Angleterre, lâcha-t-il, très sombre.

Mrs Rice releva la tête:

- Oui, ça, c'est bien vrai... Nous ne sommes pas en Angleterre. Ce qui m'amène d'ailleurs à me demander si nous ne pourrions pas tenter ...

- Tenter quoi ? interrogea avidement Harald.  
- De combien d'argent disposez-vous ? coupa-t-elle.  
- Ici, relativement peu. Mais je peux télégraphier pour qu'on m'en envoie.

- Nous pourrions en avoir besoin de beaucoup, s'assombrit Mrs Rice. Mais je crois que cela vaut la peine d'essayer.

L'espoir revint à Harold :

- Quelle idée avez-vous en tête ?

- Nous, nous n'avons pas la moindre chance de dissimuler cette mort, mais je crois que l'affaire peut être étouffée officiellement !

- Vous croyez vraiment ? s'ébaubit Harold, faisant soudain preuve de quelque incrédulité.

- Oui. Pour commencer, le directeur de l'hôtel sera de notre côté. Il a tout intérêt à ce que son établissement ne subisse pas cette contre-publicité. Et puis je suis de celles qui croient que, dans ces étranges petits pays des Balkans, on peut acheter toutes les consciences ... et que les policiers y sont probablement plus corrompus que partout ailleurs !

- Vous savez, je ne suis pas loin d'être de votre avis.

- Par chance, reprit Mrs Rice, je crois que personne dans l'hôtel n'a rien entendu.

- Qui occupe la chambre voisine de celle d'Elsie - du côté opposé à la votre, veux-je dire ?

- Les deux Polonaises. Elles n'ont rien entendu. Sinon, elles seraient sorties dans le couloir. Philip est arrivé tard ; personne, en dehors du portier de nuit, ne l'a vu. Vous savez, Harold, je commence à croire vraiment qu'il va être possible d'étouffer cette affaire... et d'obtenir un certificat de décès attribuant la mort de Philip à une cause naturelle ! Le seul problème, c'est d'acheter qui il faut, au bon niveau ... Très probablement le chef de la police !

Harold esquissa un mince sourire :

- Tout ceci fait un peu opéra-bouffe, ne trouvez-vous pas ? Bah ! après tout, nous n'avons pas le choix.

\*

Mrs Rice était l'énergie personnifiée. Elle commença par convoquer le directeur de l'hôtel. Harold resta dans sa chambre pour se tenir à l'écart. Mrs Rice et lui étaient convenus que la version à donner était celle d'une dispute conjugale qui avait mal tourné. La sympathie que vaudraient à Elsie sa jeunesse et son charme ferait le reste.

Le lendemain matin arriva une escouade de policiers qui furent conduits à la chambre de Mrs Rice. Ils repartirent à midi moins une. Harold avait envoyé un télégramme à sa banque, mais n'avait pas autrement pris part au déroulement des opérations. Il en aurait d'ailleurs été bien incapable, car aucun des policiers ne parlait l'anglais.

À midi pile, Mrs Rice déboula chez lui. Elle était blême, mais le soulagement se lisait sur ses traits tirés :

- Ça a marché !

- Dieu soit loué ! Vous avez été extraordinaire ça paraît incroyable !

- À en juger par la facilité avec laquelle ça s'est fait, ajouta Mrs Rice, songeuse, tout laisse à penser que c'est une transaction courante. Tout juste s'ils ne tendaient pas déjà la main en entrant. C'est... c'est assez répugnant, au fond !

- Le moment est mal choisi pour épiloguer sur la corruption des fonctionnaires, railla Harold. Combien ?

- Les tarifs sont élevés.

Elle tendit à Harold une liste où un montant était inscrit en face du personnage concerné :

Le chef de la police  
Le commissaire  
L'agent  
Le médecin  
Le directeur de l'hôtel  
Le portier de nuit

- Le portier est réduit à la portion congrue, se contenta de relever Harold. J'imagine que c'est une question de galons ...

- Le directeur, expliqua Mrs Rice, a exigé que la mort ne soit pas censée être survenue à l'hôtel. Officiellement, on dira que

Philip a eu un malaise cardiaque dans le train, qu'il est sorti dans le couloir pour prendre l'air et qu'il est tombé sur la voie ... vous connaissez leur habitude de laisser les portières ouvertes. C'est merveilleux ce que peut faire la police quand elle s'y met !

- Heureusement quand même, se félicita Harold, que notre police a nous n'est pas comme ça !

Et c'est d'humeur très britannique, et fort conscient de sa supériorité, qu'il descendit déjeuner.

Harold avait pris l'habitude de se joindre a Mrs Rice et a sa fille pour le café. Il décida de n'y rien changer.

C'était la première fois qu'il revoyait Elsie depuis la nuit tragique. Sa pâleur attestait du choc qu'elle avait subi, mais elle fit de courageux efforts pour se comporter comme à l'ordinaire, et ne fut pas avare de lieux communs sur le temps et le paysage.

Tous trois discutèrent d'un client qui venait d'arriver, et tentèrent de deviner sa nationalité. Au vu de la moustache, Harold se prononçait pour un Français. Elsie penchait plutôt pour un Allemand, tandis que Mrs Rice se prononçait en faveur d'un Espagnol. Ils étaient seuls sur la terrasse, à l'exception des deux Polonaises qui, a l'extrémité opposée, s'absorbaient dans la broderie.

Comme toujours quand il les voyait, Harold ressentit un frisson d'angoisse : ces visages impassibles, ces nez crochus comme des becs, ces longues mains en forme de serres ...

Un groom vint annoncer a Mrs Rice qu'on la demandait. Elle le suivit, et ils la virent, dans le hall de l'hôtel, parlementer avec un policier en uniforme.

Elsie retint son souffle :

- Vous croyez ... vous croyez que quelque chose ne va pas ?

- Mais non, voyons ! Certainement pas ! la rassura-t-il tout en se sentant lui-même frappé de terreur. Votre mère a été merveilleuse.

- Je sais. Mère est une lutteuse. Elle ne s'avoue jamais vaincue. Mais, frissonna-t-elle, toute cette histoire est horrible, non ?

- N'y pensez plus. Tout est fini, et bien fini.

- Je n'arrive pas a oublier, fit-elle d'une voix éteinte, que ... que c'est moi qui l'ai tué.

- Il ne faut pas voir les choses comme ça! s'emporta-t-il.  
C'était un accident! Vous le savez bien!

Elle sourit timidement. Harold ajouta :

- De toute façon, c'est le passé. Et le passé est derrière nous.  
Tachez de ne plus jamais y penser.

Mrs Rice revint. A l'expression de son visage, on pouvait comprendre qu'il n'y avait rien de grave.

- Je dois avouer que j'ai eu très peur ! confia t-elle avec une sorte d'entrain. Mais ce n'était qu'une formalité ... des paperasses. Mes enfants, tout va bien! Nous sommes tirés d'affaire ! Je pense que nous devrions nous commander une petite liqueur pour fêter ça !

La liqueur fut commandée –et apportée. Ils levèrent leurs verres.

- A l'avenir ! s'écria Mrs Rice.

Harold sourit a Elsie :

- A votre bonheur !

Elle lui rendit son sourire et trinqua :

- A vous ! Et a votre réussite ! Je suis sure que vous allez devenir un grand homme.

Libérés de leur peur, ils se sentaient joyeux, le cœur léger. Ils étaient tirés d'affaire. Tout allait bien ...

A l'autre bout de la terrasse, les deux Polonaise se levèrent. Elles roulèrent soigneusement leur ouvrages et s'avancèrent sur les dalles de pierre.

Après s'être légèrement inclinées, elles prirent place de chaque cote de Mrs Rice. L'une se mit a parler tandis que l'autre, muette, ne quittait pas d yeux Elsie et Harold. Un petit sourire voletait sur ses lèvres. Un sourire cruel, pensa Harold.

Il regarda Mrs Rice. Elle écoutait la Polonaise et, quoiqu'il ne comprit pas un traitre mot de ce qu'elle disait, l'expression qui se peignait sur le visage de Mrs Rice n'était que trop claire: l'angoisse et le désespoir étaient revenus. Elle écoutait sans un mot, se contentant parfois d'une brève interjection.

Puis les deux sœurs se levèrent avec ensemble et après s'être a nouveau inclinées, regagnèrent l'hôtel Harold interrogea d'une voix rauque :

- Que se passe-t-il ?

D'une voix que semblait habiter toute la détresse du monde, Mrs Rice répondit :

- Ces femmes no us font chanter. Hier soir, elles ont tout entendu. Et comme nous avons essayé d'étouffer l'affaire, notre situation est mille fois pire ...

\*

Harold Waring parvint au bord du lac. Depuis une heure, il avait marché fébrilement pour noyer dans l'effort physique le désespoir qui le poignait.

Il arriva a l'endroit précis ou, pour la première fois, ils avaient remarqué les deux créatures maléfiques qui, aujourd'hui, tenaient entre leurs serres maudites le sort d'Elsie et le sien.

- Qu'elles aillent au Diable ! s'écria-t-il a haute voix. Que Satan emporte cette paire de harpies assoiffées de sang !

Une toux discrète le fit se retourner. Et il se trouva nez a nez avec l'inconnu aux moustaches luxuriantes.

Harold se trouva tout gêné. Débouchant du sous-bois, le petit homme avait certainement entendu ses imprécations.

- Oh ... euh ... bonjour, finit-il par dire un peu bêtement.

Ce a quoi l'autre répliqua - dans un anglais qui, sans être parfait, n'en était pas moins de l'anglais :

- En ce qui vous concerne, je crains fort que ce ne soit pas un si bon jour que ça.

- Eh bien ... je ... euh ... s'empêtra de nouveau le malheureux Harold.

- Vous me semblez, monsieur, connaitre quelques difficultés, reprit le petit homme. Mon aide vous serait-elle de quelque utilité ?

- Non, merci. .. merci infiniment ! J'avais juste besoin - vous savez ce que c'est - de me détendre, de souffler un peu.

Son interlocuteur se fit doucement insistant :

- Je demeure néanmoins persuadé de pouvoir bel et bien vous aider. Fais-je erreur si j'é mets l'hypothèse que vos problèmes sont liés aux deux dames qui se trouvaient tout à l'heure sur la terrasse?

Harold écarquilla les yeux :

- Vous savez quelque chose a leur sujet ? Mais d'abord, qui êtes-vous ?

Comme s'il s'avouait de souche royale, le petit homme déclara avec modestie :

- Je suis Hercule Poirot. Voulez-vous que nous marchions un peu dans les pins pendant que vous me raconterez votre histoire ? Comme je vous l'ai dit, je crois pouvoir vous aider.

Harold Waring, des années après, se demandait encore pour quelle raison il s'était soudain senti contraint de tout dire à cet inconnu. Lassitude, peut-être. Quoi qu'il en soit, il ne lui cacha rien.

Poirot l'écoutait en silence. Il se contentait, parfois, de hocher la tête avec le plus grand sérieux. Quand Harold eut achevé son récit, Hercule Poirot murmura, songeur :

- Les oiseaux du lac Stymphale, avec leur bec d'airain, qui se nourrissent de chair humaine ... Oui, tout colle parfaitement.

- Je vous demande pardon ?

Harold n'en croyait pas ses oreilles. Ce petit homme à l'apparence étonnante était sans doute un fou !

Hercule Poirot sourit :

- Je réfléchissais, rien de plus. J'ai, comprenez-vous, ma manière à moi d'envisager les choses. Mais venons-en a votre affaire. Vous vous trouvez dans une situation bien désagréable.

- Je n'ai pas eu besoin de vous pour le découvrir ! jeta Harold avec humeur.

- Le chantage est une arme redoutable, n'en poursuit pas moins Poirot. Ces harpies vont vous forcer a payer, a payer encore, a payer toujours. Et si vous les défiez, qui sait ce qu'il pourra advenir.

- Oh, c'est bien simple, répliqua Harold, amer. Ma carrière sera fichue. Une malheureuse jeune femme qui n'a jamais fait de mal a personne vivra un enfer. Et Dieu seul sait comment tout cela finira !

- C'est bien pourquoi il faut agir, insista Poirot.

- Agir comment ? s'enquit platement Harold.

Les yeux mi-clos, Hercule Poirot renversa la tête en arrière. Harold sentit renaître ses doutes sur la sante mentale de son interlocuteur.

- Le moment des castagnettes de bronze est arrive, annonça Poirot.

- Vous êtes fou ?

Poirot secoua la tête:

- Je vous assure bien que non! Je m'efforce seulement de suivre l'exemple de mon grand prédécesseur, Hercule en personne. Je ne vous demande, mon cher, que quelques heures de patience. Demain, je pense être en mesure de vous délivrer de celles qui vous persécutent.

\*

Le lendemain matin, quand Harold Waring descendit de sa chambre, il trouva Hercule Poirot seul sur la terrasse. Malgré ses préventions, Harold avait été vivement impressionné par les promesses du détective.

Anxieux, il questionna :

- Eh bien?

Hercule Poirot sourit jusqu'aux oreilles :

- Tout va bien.

- Qu'entendez-vous par la ?

- Tout a été réglé de façon satisfaisante.

- Mais, enfin, que s'est-il passé?

- J'ai joué des castagnettes de bronze, souffla Poirot, rêveur. Ou, plutôt, pour employer le langage de notre temps, j'ai fait vibrer les fils de métal... bref, j'ai utilise le télégraphe ! La où vos oiseaux du lac Stymphale ont été conduites, cher monsieur, il leur faudra un certain temps avant de pouvoir exercer a nouveau leurs talents.

- Elles étaient recherchées par la police? Elles ont été arrêtées ?

- Exactement.

Harold respira a fond:

- C'est merveilleux ! Je ne l'aurais jamais cru !

Il se leva:

- Il faut que je trouve Mrs Rice et Elsie pour leur dire.

- Elles savent déjà.

- Ah bon ! approuva Harold en se rasseyant. Maintenant, dites-moi comment... il s'interrompit net.

Sur le chemin du lac remontaient deux silhouettes au profil d'oiseau et aux capes battant comme de ailes.

- Mais je croyais qu'elles avaient été arrêtées ! s'exclama Harold.

- Oh, ces dames-la ? souffla Poirot qui avait suivi son regard. Elles sont inoffensives. Ce sont des Polonaises de bonne famille, comme le réceptionniste de l'hôtel vous l'a dit. Leur aspect, je l'admet, n'est peut-être pas très engageant, mais c'est tout.

- Je ne comprends pas!

- En effet, vous n'avez pas l'air de comprendre ! C'étaient les autres dames que la police recherchait ! Mrs Rice, si pleine d'imagination, et la larmoyant Mrs Clayton ! Ce sont elles qui ont une belle réputation d'oiseaux de proie ! Ces deux-la, mon cher, on fait du chantage leur gagne-pain.

Il sembla à Harold que le monde s'écroulait.

- Mais l'homme ... l'homme qui a été tué demanda-t-il d'une voix sans timbre.

- Personne n'a été tué. Il n'y a jamais eu d'homme!

- Mais je l'ai vu !

- Bien sûr que non. Avec sa voix grave, Mrs Rice joue à merveille les messieurs. C'est elle qui tenait le rôle du mari - sans sa perruque grise, mais avec le maquillage approprié.

Hercule Poirot se pencha et tapota le genou de son interlocuteur :

- Dans l'existence, il faut savoir se montrer un peu moins crédule, mon jeune ami. Corrompre, du haut en bas de l'échelle, la police d'un pays n'est pas si facile - c'est même d'ordinaire impossible, et a plus forte raison quand il s'agit d'un meurtre. Ces femmes jouaient de l'ignorance de l'Anglais moyen en matière de langues étrangères. Puisqu'elle est la seule à parler allemand ou français, c'est toujours Mrs Rice qui discute avec le directeur de l'hôtel et qui prend l'affaire en mains. La police

arrive et va dans sa chambre, certes ! Mais que se passe-t-il réellement? Vous, vous n'en savez rien. Elle raconte peut-être qu'elle a perdu une broche, ou Dieu sait quelle fable de la même encre. N'importe quel prétexte pour que la police vienne et que vous le constatiez de vos propres yeux. Pour le reste, qu'en est-il au juste? Vous télégraphiez qu'on vous envoie de l'argent, beaucoup d'argent, et vous le remettez à Mrs Rice qui est justement chargée de toutes les transactions! Le tour est joué ! Mais c'est qu'ils sont gourmands, nos oiseaux de proie. Ces dames ont vu que vous éprouviez une aversion irraisonnée pour les deux malheureuses Polonaises. Et ne voila-t-il pas que les Polonaises en question viennent faire à Mrs Rice un brin de causette parfaitement innocent. Comment cette dernière pourrait-elle résister à la tentation de recommencer son petit jeu ? D'autant qu'elle sait pertinemment que vous n'avez pas compris un traître mot de ce qui s'est dit.

» Ce qui fait que vous allez devoir télégraphier une fois encore pour qu'on vous envoie encore de l'argent, que Mrs Rice prétendra une fois de plus distribuer à un nouveau quarteron de maîtres chanteurs ...

Harold soupira longuement :

- Et Elsie ?... Elsie?

Hercule Poirot détourna le regard :

- Elle a tenu sa partie à merveille. Comme toujours. Cette jeune actrice est bourrée de talent. Toute de pureté et d'innocence ... Elle en appelle non pas à la sexualité des hommes, mais à leurs penchants chevaleresques.

Il ajouta, un rien rêveur :

- Avec des Anglais, cela prend toujours.

Harold Waring respira à fond.

- Je vais me mettre au travail, décréta-t-il d'un ton décidé, et apprendre toutes les langues du Continent! Personne ne me ridiculiserà une seconde fois!

## Le taureau de Crète

Pensif, Hercule Poirot examinait sa visiteuse.

Teint pale, menton volontaire, des yeux plus gris, que bleus, elle avait cette chevelure aux reflets bleu noir que l'on rencontre si rarement : les fameuse boucles hyacinthe des Grecs de l'Antiquité.

Poirot nota le tailleur de tweed artisanal bien coupé mais passablement élimé, le sac à main râpé et, en dépit de la nervosité évidente de la jeune femme, l'assurance innée de son comportement.

« Je vois le genre, pensa-t-il. Aristocratie terrienne désargentée. Il faut vraiment qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire pour qu'elle soit venue me voir. »

Diana Maberly commença, d'une voix hésitante :

- Je ... je ne sais pas si vous pouvez m'aider ou non, monsieur Poirot. La situation ... la situation est tellement incroyable ...

- Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

- Je suis venue parce que je ne sais pas quoi faire ! Je ne sais même pas s'il y a quelque chose à faire !

- Voulez-vous me laisser le soin d'en juger ?

Une rougeur subite lui envahit le visage. Et elle lança hâtivement, sans reprendre haleine :

- Je suis venue parce que le garçon avec qui j'étais fiancée depuis plus d'un an a rompu nos fiançailles...

Elle s'interrompit, puis reprit, comme un défi :

- Vous devez penser que je suis complètement piquée ...

Poirot secoua la tête avec lenteur :

- Tout au contraire, mademoiselle, je ne doute pas le moins du monde que vous ne soyez extrêmement intelligente. Mon métier, voyez-vous, n'est certes pas d'apaiser les querelles d'amoureux, mais je suis convaincu que vous le savez aussi bien que moi. J'en conclus donc que la rupture dont vous me parlez présente des aspects tout à fait inhabituels. C'est bien le cas, n'est-ce pas ?

- Hugh a rompu nos fiançailles parce qu'il est persuadé qu'il est en train de devenir fou, dit-elle en détachant les syllabes. Il estime que les fous ne doivent pas se marier.

Poirot haussa imperceptiblement les sourcils :

- Et vous n'êtes pas d'accord ?

- Je ne sais pas ... Etre fou, c'est quoi, après tout? Tout le monde est un peu fou, non ?

- On le dit, concéda prudemment Poirot.

- Mais on ne vous enferme que quand vous commencez a vous prendre pour un œuf à la coque ou une poêle à frire.

- Or, votre fiancé n'en est pas encore à ce stade ?

- Je ne vois pas du tout ce qui pourrait clocher chez Hugh. C'est... c'est l'individu le plus sain d'esprit que je connaisse. Il est solide ... on peut lui faire confiance en tout...

- Alors qu'est-ce qui lui fait croire qu'il devient fou?

Poirot s'interrompit un instant avant de questionner:

- N'y aurait-il pas, par hasard, des fous dans sa famille?

A regret, Diana acquiesça :

- Si. Je crois que son grand-père était toqué puis aussi je ne sais quelle grand-tante. Mais vous savez bien qu'il y a des gens pas normaux dans toutes les familles. Qu'il s'agisse d'un débile, d'un génie, ou de je ne sais trop quoi !

Le regard de la jeune femme n'était que supplication.

Poirot secoua tristement la tête:

- Je suis navré pour vous, mademoiselle.

Elle crispa la mâchoire :

- Je ne veux pas de vos condoléances ! s'exclama-t-elle. Je veux que vous agissiez !

- Et que voulez-vous que je fasse ?

- Je n'en sais rien ... mais il y a quelque chose qui va de travers.

- Voulez-vous me parler de votre fiancé, mademoiselle?

- Il s'appelle Hugh Chandler, s'exécuta-t-elle précipitamment. Il a vingt-quatre ans. Son père est l'amiral Chandler. Ils habitent Lyde Manor. C'est la propriété de la famille depuis l'époque d'Elizabeth Ière. Hugh est fils unique. Il est entré dans la Marine - tous les Chandler sont marins, c'est une sorte de tradition, au moins depuis que sir Gilbert Chandler

a navigué avec sir Walter Raleigh en quinze cent et quelque. Pour Hugh, la Marine, c'était la voie toute tracée. Quant à son père, il n'aurait jamais voulu entendre parler d'autre chose. Et pourtant ... et pourtant c'est ce même père qui a insisté pour qu'il démissionne !

- Quand cela ?

- Il y a près d'un an. C'est venu brusquement.

- Hugh Chandler était-il heureux comme officier de Marine?

- Absolument.

- Il n'a pas été mêlé à un scandale d'aucune sorte?

- Hugh ? Pas le moins du monde ! Il faisait une carrière magnifique. Il ... il n'a pas compris la décision de son père.

- Quelles raisons l'amiral Chandler avait-il donné?

- Il ne s'en est jamais vraiment expliqué, fit lentement Diana. Oh, bien sur, il a dit qu'il fallait que Hugh apprenne à gérer la propriété ... Mais ... mais ça, ce n'était qu'un prétexte. Même George Frobisher l'a compris.

- Qui est George Frobisher?

- Le colonel Frobisher. C'est le plus vieil ami de l'amiral Chandler, et le parrain de Hugh. Il vit presque exclusivement au manoir.

- Et qu'a pensé le colonel Frobisher de la volonté de l'amiral Chandler de voir son fils quitter la Marine?

- Il en a été stupéfait. Il n'y comprenait rien. Personne n'y a rien compris.

- Pas même Hugh Chandler en personne ?

Diana Maberly ne répondit pas tout de suite. Poirot attendit un instant avant de poursuivre :

- Sur le moment, peut-être que lui aussi en est resté pantois. Mais maintenant ? Il ne vous a rien dit ? Rien dit du tout?

- Il m'a dit ... murmura-t-elle a contrecœur. Il m'a dit il y a une semaine ... que ... que son père avait eu raison ... que c'était la seule chose à faire.

- Lui avez-vous demandé pourquoi ?

- Naturellement. Mais il n'a rien voulu m'expliquer.

Poirot s'accorda un temps de réflexion.

- Est-ce que des événements sortant de l'ordinaire se sont produits dans votre région? finit-il par demander. A partir,

mettons, d'il y a un an environ? Des incidents qui auraient fait jaser, qui auraient donné lieu à mille hypothèses ...

- Je ne vois pas à quoi vous faites allusion! s'emporta-t-elle.

Poirot fit montre d'autorité tranquille:

- Vous auriez intérêt à ne rien me cacher.

- Il n'y a rien eu... Rien du genre auquel vous pensez.

- De quel genre, en ce cas?

- Vous êtes odieux ! À la campagne, il arrive souvent des choses bizarres. Il peut s'agir d'une vengeance ... ou bien d'une lubie de l'idiot du village, ou de je ne sais qui.

- Que s'est-il passé?

- Il y a eu une histoire de moutons ..., fit-elle en rechignant.

On leur avait tranché la gorge. Oh, c'était horrible ! Mais ils appartenaient tous à un fermier qui a sale caractère. La police a jugé que c'était un acte de pure malveillance.

- Mais le coupable n'a pas été découvert?

- Non.

Elle ajouta, furieuse :

- Mais si vous pensez que ...

Poirot leva la main en signe d'apaisement :

- Vous ne savez pas le moins du monde à quoi je pense.

Dites-moi, votre fiancé a consulté un médecin?

- Non. Je suis sûre qu'il ne l'a pas fait.

- Est-ce que ce ne serait pas la première démarche logique ?

- Il ne le fera pas, articula-t-elle lentement. Il... il a horreur des médecins.

- Et son père?

- Je ne crois pas que l'amiral ait grande confiance en eux non plus. Il dit que ce sont des marchands d'orviétan, des fumistes, quoi !

- Comment se porte-t-il, l'amiral ? Il va bien? Il est heureux ?

- Il a beaucoup vieilli, fit Diana d'une voix sourde. Il a beaucoup vieilli depuis ...

- Depuis un an ?

- Oui. Ce n'est plus qu'une ruine ... l'ombre de lui-même.

Pensif, Poirot hocha la tête. Puis:

- Il avait été d'accord avec les fiançailles de son fils ?

- Oh oui... Vous comprenez, la propriété de mes parents jouxte la sienne. Nous vivons la depuis des générations. Il était ravi quand Hugh et moi nous sommes décidés.

- Et maintenant ? Que dit-il de la rupture?

La voix de la jeune fille chevrota quelque peu :

- Je l'ai croisé hier matin. Il était blafard. Il m'a serré la main dans les siennes et il m'a dit: « C'est très dur pour vous, ma pauvre petite. Mais mon fils a pris une saine décision ... celle qui s'imposait. »

- Et c'est ce qui vous a amenée à venir me trouver?

Elle acquiesça de la tête et s'enquit :

- Y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire ?

- Comment savoir ? répliqua Hercule Poirot. Mais je peux en tout cas aller sur place me rendre compte par moi-même ...

\*

Plus que tout le reste, ce fut l'apparence physique d Hugh Chandler qui impressionna Hercule Poirot, Grand, admirablement proportionné, le jeune homme avait un torse large, des épaules carrées et une abondante crinière fauve. Tout en lui respirait la force et la virilité.

Des leur arrivée chez Diana, la jeune fille avait téléphoné à l'amiral Chandler. Ils s'étaient un peu plus tard rendus à Lyde Manor, où trois hommes les attendaient devant la table du thé servi sur la longue terrasse. Il y avait là l'amiral lui-même : les cheveux blanchis, les épaules voutées comme par un trop lourd fardeau, les yeux flous et cernes. Le colonel Frobisher offrait un parfait contraste : c'était un petit homme sec et trapu, dont les tempes rousses grisonnaient à peine. Comme un bull-terrier, il semblait tenace, colérique et vif ... mais ses yeux étaient la perspicacité même. Il avait une manière toute personnelle de froncer bas les sourcils et de projeter le front en avant comme pour charger bille en tête

tandis que son regard malin perçait à jour gens choses. Le troisième était Hugh Chandler.

- Beau spécimen, pas vrai ? fit remarquer le colonel Frobisher à voix basse.

L'intérêts que Poirot portait au jeune Chandler n lui avait pas échappé.

Poirot acquiesça. Le colonel et lui étaient assis l'un près de l'autre, cependant qu'à l'autre bout de la table, Diana, l'amiral et Hugh bavardaient avec un entrain un tant soit peu forcé.

- Oui, murmura Poirot, il est superbe ... vraiment superbe. C'est le taureau lui-même ... le jeune taureau voué à Poséidon ... le type parfait de la masculinité triomphante.

- Il n'a pas l'air mal en point, non? souffla le colonel.

Ses yeux sagaces ne quittaient pas Hercule Poirot.

- Vous savez, ajouta-t-il, je sais qui vous êtes.

- Ce n'est un secret pour personne !

De la main, Poirot avait salué d'un geste vague, à l'instar d'un membre éminent de la famille royale. Comme pour bien signifier que, refusant tout incognito, il arborait fièrement son pavillon.

- Est-ce au sujet de cette affaire que ... que la petite vous a amené ? finit par s'enquérir le colonel.

- Cette affaire ?

- Les problèmes du jeune Hugh ... Bon! Je vois que vous êtes au courant. Mais ce que je ne saisis pas très bien, c'est pourquoi elle est allée vous trouver, vous ... Je n'aurais jamais imaginé qu'une histoire comme celle-là était dans vos cordes. M'est avis que ça relèverait plutôt de la médecine.

- Des cordes, j'en ai plus d'une à mon arc. Vous seriez surpris de voir combien.

- Je n'en doute pas. Mais je ne saisis cependant pas très bien comment elle imagine vous voir intervenir.

- Miss Maberly, répliqua Poirot, est une lutteuse.

Le colonel Frobisher approuva chaudement :

- Une lutteuse, vous avez raison. C'est une fille bien. Elle ne lâchera pas le morceau. Malheureusement, vous savez comme moi qu'il est des choses contre lesquelles on ne peut rien ...

Les traits de l'ancien militaire paraissaient tout à coup las et vieilliss.

La voix de Poirot baissa encore d'un ton:

- J'ai cru comprendre qu'il y avait eu ... des malades mentaux dans la famille ?

Frobisher hocha la tête:

- Ça ressort de temps a autre. Ça saute une ou deux générations. Le grand-père de Hugh a été le dernier en date.

Poirot glissa un coup d'œil furtif en direction des trois autres convives. Eclatant de rire et taquinant Hugh, Diana tenait le dé de la conversation. On aurait juré, à les voir, qu'aucun des trois ne connaissait le moindre souci.

- Quelle forme avait prise cette démente ? interrogea Poirot a mi-voix.

- Le vieux a fini par devenir extrêmement violent. Jusqu'a l'âge de trente ans, il avait été aussi normal que vous ou moi. Et puis il a commencé a dérailler. Mais il s'est passé pas mal de temps avant qu'on ne s'en rende compte. Sur quoi on s'est mis a jaser. Les gens faisaient des réflexions. On a étouffé certaines histoires. Au bout du compte, soupira le colonel en haussant les épaules, ce qui devait arriver est arrivé. Le malheureux est devenu fou a lier ! Il est allé jusqu'a tuer ! Il a fallu l'enfermer !  
Après un moment de silence, il reprit :

- Je crois qu'il a fini quasi centenaire, le pauvre diable. Et c'est, naturellement, ce qui fait peur à Hugh. C'est pour ça qu'il ne veut pas entendre parler de toubib. Il panique a l'idée d'être enfermé jusqu'à la saint-glinglin. Je ne peux pas lui donner tort. A sa place, j'en ferais autant.

- Et l'amiral Chandler, qu'est-ce qu'il pense de tout ça ?

- C'est un homme brisé, fit brièvement le colonel.

- Il a beaucoup d'affection pour son fils ?

- Il est fou de ce garçon. Vous comprenez, sa femme s'est noyée en faisant du bateau quand le fiston n'avait que dix ans. Depuis, il n'a plus vécu que pour lui.

- Il s'entendait bien avec sa femme ?

- Il l'adorait. Tout le monde l'adorait. C'était. c'était la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais connue.

Il se tut, puis proposa tout a trac :

- Ça vous intéresse de voir son portrait ?

- J'aimerais beaucoup.

Repoussant son fauteuil, le colonel se leva annonça, d'une voix forte:

- Je vais montrer deux ou trois bricoles M. Poirot, Charles.  
C'est un fin connaisseur.

L'amiral esquissa un geste vague. Poirot suivit Frobisher. A l'instant même, Diana abandonna son masque de gaieté, et son visage refléta le poids de ses angoisses. Hugh releva la tête et ne lâcha pas des yeux le petit homme à l'étonnante moustache.

Quand on venait du dehors, l'intérieur du manoir paraissait si sombre que l'on avait peine à distinguer meubles et objets. Mais on comprenait tout de suite que la maison était emplie de superbes antiquités. George Frobisher conduisit Poirot à la galerie des ancêtres où, le long des murs lambrissés, s'alignaient des générations de Chandler disparus : visages sombres ou radieux, hommes en habit de cour ou en uniforme de la Royal Navy, femmes vêtues de satin aux somptueuses parures de perles fines.

A l'extrémité de la galerie, Frobisher s'arrêta devant une toile représentant une femme de haute stature, à la chevelure auburn, qui portait la main à un haut col orné de dentelles. Tout en elle indiquait une vitalité rayonnante.

- Peint par Orpen ! fit le colonel d'un ton bourru. Le fiston est son portrait craché, non ?

- Si, par bien des aspects.

- Evidemment, il n'a pas sa délicatesse ... sa féminité. Lui, c'est la version masculine. Mais pour l'essentiel...

Sa voix s'étrangla.

- Dommage qu'il ait hérité du côté Chandler la seule chose dont on se serait volontiers passé, conclut-il avec effort.

Poirot et lui demeurèrent un moment silencieux.

L'atmosphère était empreinte d'une nostalgie diffuse - comme si tous les Chandler du passé déplorait de concert la tare que leur sang charriait et qui, à l'aveuglette, frappait telle ou telle génération.

Hercule Poirot scruta son compagnon qui semblait ne pouvoir quitter des yeux le portrait de la femme resplendissante qu'ils avaient admirée ensemble.

- Vous l'avez bien connue, fit-il, imprimant à sa voix une infinie douceur.

- Nous étions amis d'enfance, répliqua l'autre d'un ton haché. Quand je suis parti pour les Indes, comme jeune sous-lieutenant, elle n'avait que seize ans. A mon retour ... elle avait épousé Charles Chandler.

- Vous le connaissiez bien, lui aussi ?

- Charles est l'un de mes plus vieux amis. C'est en fait mon meilleur ami. Il l'a toujours été.

- Vous les avez vus souvent ... après leur mariage ?

- Toutes mes permissions ou presque, je les passais ici. Ç'a toujours été comme un second chez moi. Charles et Caroline me gardaient immanquablement ma chambre prête.

Le colonel redressa les épaules et, la mâchoire tendue dans un geste de défi, conclut :

- C'est pour ça que je suis encore ici après tout ce temps, pour le cas où mon aide serait souhaitée. Si Charles a besoin de moi, je suis là !

- Mais personnellement, interrogea Poirot, que pensez-vous de la situation ?

Frobisher se raidit et ses sourcils descendirent ses yeux :

- Ce que j'en pense, c'est que moins on en mieux ça vaut ! Et pour parler franc, monsieur Poirot, je ne vois vraiment pas ce que vous venez faire dans cette histoire. Je ne vois pas pourquoi Diana a cru bon de vous amener ici.

- Vous n'êtes pas sans savoir que les fiançailles de Diana et de Hugh ont été rompues ?

- Je le sais, en effet.

- Et vous connaissez la raison de cette rupture.

- Je ne tiens pas à la connaître, se hérissa le colonel. Ces jeunes gens règlent leurs affaires eux-mêmes. Ce n'est pas à moi d'intervenir.

- Hugh Chandler a déclaré à Diana que le mariage était hors de question parce qu'il se sent devenir dément, rappela Poirot.

La sueur perla au front de George Frobisher :

- Faut-il vraiment que nous parlions de cette satanée histoire ? Vous vous imaginez que vous pouvez quoi ? Hugh a adopté la bonne ligne de conduite, le pauvre diable. Il n'est pas responsable, c'est une question d'hérédité ... de gênes ... de cellule nerveuses. Mais des lors qu'il a su, quelle autre solution

que de rompre ses fiançailles ? C'est une de ces décisions qu'on ne peut pas ne pas prendre, c'est tout!

- J'aimerais en être aussi convaincu que ...

- Croyez-m'en sur parole!

- Mais vous ne m'avez précisément rien dit.

- Je vous ai prévenu que je ne voulais pas en parler.

- Pourquoi l'amiral Chandler a-t-il forcé son fils à quitter la Marine?

- Parce que c'était la seule chose à faire.

- Pourquoi?

Le colonel se borna à secouer la tête avec obstination.

- Cela avait-il un rapport avec les moutons qui ont été tués ? s'enquit Poirot avec douceur.

- Alors, on vous a parlé de ça ? s'emporta le colonel.

- C'est Diana qui me l'a dit.

- Cette petite aurait mieux fait de se taire.

- Elle estime que cette histoire ne prouve rien.

- Elle ne sait pas tout.

- Qu'est-ce qu'elle ne sait donc pas?

De mauvaise grâce, d'un ton haché, plein de rancœur, Frobisher se décida à parler:

- Après tout, si vous y tenez ... Cette nuit-là, Charles a entendu du bruit. Il s'est demandé si ce n'était pas un cambrioleur. Et il s'est levé pour aller voir. Il y avait de la lumière dans la chambre du fiston. Charles est entré. Hugh était affalé sur son lit. Il dormait... il dormait comme une souche ... tout habillé. Sur ses vêtements il y avait du sang. Du sang, il y en avait aussi plein le lavabo. Et rien à faire pour parvenir à le réveiller. Le lendemain matin, on a parlé à Charles des moutons qui avaient été égorgés. Il a interrogé Hugh. Le fiston n'était au courant de rien. Il ne se souvenait pas d'être sorti - or, on avait pourtant retrouvé devant sa porte ses chaussures maculées de boue. Il ne pouvait pas expliquer le sang dans le lavabo. Il ne pouvait rien expliquer du tout. Le pauvre garçon n'était pas conscient, comprenez-vous ?

» Charles est venu me trouver pour discuter le problème. Quelle était la conduite à tenir ? Et puis ça a recommencé ... trois nuits plus tard. Après ça ... jugez vous-même. Personne ne

pouvait prendre le risque d'un scandale dans la Marine. Le fiston devait démissionner. Ici, au moins, Charles pouvait avoir l'œil sur lui. Oui, c'était malheureusement la seule chose à faire.

- Et depuis ? s'enquit Poirot.

- Je ne répondrai plus à aucune de vos questions ! fulmina le colonel. Vous ne croyez pas que Hugh sait mieux que personne comment régler ses affaires ?

Poirot demeura coi. Il répugnait toujours à admettre que quelqu'un puisse en savoir plus que Hercule Poirot.

\*

En regagnant le vestibule, ils rencontrèrent l'amiral Chandler qui rentrait. Ce dernier s'immobilisa un instant sur le seuil, sombre silhouette inscrite sur fond de soleil et de ciel bleu.

- Oh, vous êtes les deux, souffla-t-il d'une voix rauque et caverneuse. Monsieur Poirot, j'aimerais vous dire deux mots. Venez dans mon bureau.

Le colonel Frobisher sortit dans le parc. Poirot suivit l'amiral avec le sentiment d'avoir été convoqué au rapport sur la passerelle d'un bâtiment de guerre.

L'amiral fit signe à Poirot de prendre place dans un vaste fauteuil et s'assit en face de lui. Le détective avait noté l'agitation, la nervosité, l'irritabilité de Frobisher : autant de symptômes d'une extrême tension mentale. Chez l'amiral Chandler, au contraire, on ne sentait qu'atonie, que tristesse et que résignation.

- Je ne peux m'empêcher de regretter que Diana vous ait mêlé à nos soucis, préleva l'amiral avec un profond soupir. La pauvre gosse, je mesure à quel point la situation est dure pour elle. Mais ... bon ... cette tragédie ne concerne que nous, et je pense que vous comprendrez, monsieur Poirot, que nous refusons toute intervention étrangère à la famille.

- Il va de soi que je comprends fort bien votre point de vue, amiral.

- Diana, la pauvre enfant, ne parvient pas à y croire ... J'en ai fait autant, au début. Et je continuerais à ne pas y croire si je ne savais pas ...

- Si vous ne saviez pas quoi, amiral ?  
- Que nous avons ça dans le sang. Cette tare, veux-je dire.  
- Et, pourtant, vous aviez donné votre plein accord a ces fiançailles ?

L'amiral rougit :

- Vous pensez que j'aurais du essayer de les empêcher ?  
Mais, a ce moment-la, je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait arriver. Hugh n'a rien d'un Chandler. Il tient du coté de sa mère, et j'espérais qu'il tenait tout de ce cote-la. Depuis l'enfance, et jusqu'à ces temps derniers, il n'avait pas donne le moindre signe d'anormalité. Je ne pouvais pas deviner que ... Bon sang! des toqués, il y en a dans les trois quarts des vieilles familles !

- Vous n'avez pas consulté un médecin? demanda doucement Poirot.

- Non, et je n'en ai pas la moindre intention! rugit l'amiral. Ici, je veille sur lui et ce garçon est en sécurité! Croyez-moi, ils ne l'enfermeront pas entre quatre murs comme une bête sauvage !...

- Il est ici en sécurité, dites-vous. Mais les autres le sont-ils ?

- Qu'insinuez-vous ?

Poirot s'abstint de répondre. Il se contenta de fixer les yeux sombres et tristes de l'amiral.

- A chacun son métier ! jeta Charles Chandler, amer. Vous, monsieur Poirot, vous traquez les criminels ! Mais mon fils n'est pas un criminel. '

- Pas encore.

- Que signifie ce « pas encore » ?

- Les choses s'aggravent. Ces moutons ...

- Qui vous a parlé des moutons ?

- Diana Maberly. Et aussi votre ami le colonel Frobisher.

- George aurait mieux fait de se taire.

- C'est un de vos très vieux amis, n'est-ce pas?

- Mon meilleur ami, grommela l'amiral.

- Et c'était aussi un ami de ... de votre femme?

L'amiral sourit :

- Oui. George était amoureux de Caroline, je crois bien. Quand elle n'était encore qu'une enfant. Il ne s'est jamais marié.

Et je pense que c'est a cause de ça. Oui, le veinard, ça été moi... du moins, c'est ce que j'ai cru un moment. C'est moi qui l'avais conquise ... pour la perdre fort peu d'années après.

L'amiral soupira. Ses épaules se creusèrent.

- Le colonel Frobisher était auprès de vous quand votre femme s'est noyée ?

- Oui. Il nous avait accompagnés en Cornouailles. Mais Caroline et moi étions partis seuls en mer - il était resté a la maison ce jour-la. Je n' jamais compris pourquoi le bateau a chaviré ... Il du y avoir une voie d'eau. Nous étions assez loin au large... c'était une marée de vives eaux. J'ai soutenu Caroline aussi longtemps que j'ai pu ...

Sa voix se brisa :

- La mer a rejeté son corps deux jours plus tard. Dieu merci, nous n'avions pas emmené le petit Hugh ! Mais ça, c'est ce que je m'étais dit a l'époque . Compte tenu des circonstances actuelles, peut-être aurait-il mieux valu que le pauvre garçon ait au contraire été avec nous. Tout aurait été fini une bonne fois pour toutes ...

Encore une fois il exhala un long soupir de désespoir:

- Nous sommes les derniers des Chandler, monsieur Poirot. Après nous, il n'y aura plus de Chandler a Lyde Manor. Quand Hugh et Diana se sont fiancés, j'ai espéré ... bah ! a quoi bon épiloguer ? Dieu merci, ils ne se sont pas mariés. C'est tout ce que je peux dire !

\*

Hercule Poirot et Hugh Chandler étaient assis côte à côte dans la roseraie. Diana Maberly venait de les quitter.

Le jeune homme tourna vers le détective son beau visage ravagé :

- Il faut que vous lui fassiez comprendre la situation, monsieur Poirot. .

Il observa un instant le silence, puis reprit :

- Voyez-vous, Di est une battante. Elle n'abandonnera pas la partie. Elle refusera d'accepter ce qu'elle finira bien par être

obligée d'admettre. Elle. .. elle va s'obstiner a croire que je suis ... sain d'esprit.

- Tandis que vous, vous êtes bien certain que vous êtes ... - pardonnez-moi - que vous êtes fou ?

- Je ne suis pas encore complètement a coté de la plaque ... mais ça empire. Diana, Dieu merci, ne le sait pas. Elle ne me voit que quand je vais ... bien. - Et quand vous allez ... mal, que se passe-t-il ?

Hugh Chandler prit longuement sa respiration:

- Eh bien, d'abord, je fais des cauchemars. Et, dans mes cauchemars, je suis bel et bien fou. La nuit dernière, par exemple ... je n'étais plus un être humain. J'ai commencé par être un taureau ... un taureau furieux qui chargeait en tous sens sous un soleil éblouissant. Dans ma bouche, j'avais le gout de la poussière et du sang ... de la poussière et du sang... Et puis je suis devenu un chien ... un molosse qui bavait. J'avais la rage ... les enfants terrorisés s'enfuyaient a ma vue ... les hommes essayaient de m'abattre ... quelqu'un me servait une grande écuelle d'eau et je n'arrivais pas à boire. Je n'arrivais pas a boire ...

Il s'interrompit pour reprendre aussitôt :

- Je me suis réveillé. Et j'ai compris que c'était vrai. Je suis allé jusqu'au lavabo. J'avais la bouche râpeuse, sèche ... horriblement sèche. Et je mourais de soif. Mais je ne suis pas arrivé a boire, monsieur Poirot ... J'étais incapable d'avalier ... Mon Dieu ! je n'arrivais même plus a boire ...

Hercule Poirot émit un murmure de sympathie. Les mains crispées sur les genoux, le front projeté en avant comme pour charger bille en tête et l'œil mi-clos, Hugh Chandler reprit encore:

- Et, quelquefois, ce ne sont pas des cauchemars. Ce sont des choses que je vois quand je suis réveillé. Des fantômes, des formes effrayantes. Qui me guettent. Il arrive aussi que je vole, que je quitte mon lit et que je vole, au gré des vents, que je chevauche les nuages ... suivi par une escouade de démons!

- Tst, tst, tst ! souffla Poirot, comme s'il réprimandait gentiment un enfant.

Hugh Chandler le regarda bien en face:

- Il n'ya pas 1'ombre d'un doute. J'ai ça dans le sang. Bel héritage familial! Aucune échappatoire. Encore heureux que je m'en sois aperçu à temps ! Avant d'épouser Diana. Imaginez une seconde que nous ayons eu un enfant et que je lui aie transmis cette tare effroyable !

Il posa la main sur le bras d'Hercule Poirot :

- Il faut que vous lui fassiez comprendre ! Que vous lui fassiez admettre la vérité. Il faut qu'elle m'oublie ! Il le faut! Un jour, elle trouvera quelqu'un d'autre. Steve Graham, par exemple ... il est fou d'elle et c'est un garçon formidable. Avec lui, elle sera heureuse ... et en sécurité. Je veux qu'elle soit heureuse. Graham est fauché, bien sur, et sa famille a elle aussi... mais quand je ne serai plus la, ils n'auront plus de problèmes.

- Pourquoi n'auront-ils « plus de problèmes » quand vous ne serez plus la ? coupa Poirot.

Hugh Chandler sourit, D'un sourire chaleureux, séduisant:

- Il ya l'argent de ma mère. C'était une riche héritière, vous savez. C'est a moi, maintenant. Et j'ai tout légué à Diana.

- Ah ! fit Poirot en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil de jardin. Mais, Mr Chandler, vous pouvez parfaitement vivre très vieux ...

Hugh Chandler secoua la tête:

- Non, monsieur Poirot, je ne vivrai pas très vieux.

Un frisson le saisit soudain:

- Mon Dieu ! Regardez !

Par-dessus l'épaule de 'Poirot, ses yeux fixaient le vide:

- Là ... à côté de vous ... C'est un squelette ... Ses os s'entrechoquent ... Il m'appelle ! ... Il me fait signe....

Ses yeux aux pupilles dilatées ne quittaient pas le soleil. Tout à coup, il chancela, comme s'il allait s'évanouir. Puis il se tourna vers Poirot et, d'une voix enfantine:

- Vous n'avez ... vous n'avez rien vu ?

Lentement, Poirot fit non de la tête.

Hugh Chandler reprit, avec âpreté :

- Ça, ça m'est relativement égal. De voir des choses, je veux dire. C'est le sang qui me fait peur. Le sang dans ma chambre ... sur mes vêtements ... Nous avons un perroquet. Un matin, je

l'ai retrouvé dans ma chambre, le cou tranché ... et moi, j'étais sur mon lit, et, dans ma main, je tenais un rasoir encore rouge de son sang!

Il se pencha vers Poirot, et sa voix ne fut plus qu'un murmure :

- Tout récemment, il y a encore eu des tueries. Dans les environs ... au village ... dans les collines. Des moutons, des agneaux ... une chienne colley. Le soir, Père m'enferme, mais quelquefois ... quelquefois la porte est ouverte le matin. A croire que j'ai une clef cachée quelque part, mais je ne sais pas où. Je ne sais pas où. Et ce n'est pas moi qui fais tout ça ... c'est quelqu'un qui entre en moi... qui s'empare de tout mon être ... qui me transforme en monstre assoiffé de sang et incapable de boire de l'eau.

Brusquement, il enfouit son visage dans ses mains.

Hercule Poirot laissa .se passer quelques instants, puis interrogea :

- Je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'avez pas consulté un médecin.

Hugh Chandler secoua la tête:

- Vous ne comprenez. vraiment pas? Physiquement, je suis en pleine forme. Fort comme un taureau. Je peux vivre des années - des années enferme entre quatre murs ! Et ça, je ne peux pas l'envisager! Mieux vaut en finir une bonne fois pour toutes ... Il y a des solutions, vous savez. Un accident, en nettoyant un fusil ... quelque chose dans ce goût- la. Diana comprendra ... Ma sortie, je préfère que ce soit moi qui la choisisse !

De l'œil, il défiait Poirot, qui se borna à demander:

- Qu'est-ce que vous mangez ? Qu'est-ce que vous buvez?

Hugh Chandler renversa la tête en arrivant et se mit à hurler de rire :

- Les cauchemars de la mauvaise digestion? C'est à ça que vous pensez ?

Mais Poirot répéta froidement sa question:

- Qu'est-ce que vous mangez ? Qu'est-ce que vous buvez ?

- La même chose que tout le monde.

- Pas de médicaments particuliers ? Cachets ? Pilules?

- Grands dieux, non. Croyez-vous vraiment que des comprimés pourraient me guérir de ce que j'ai ? « Et tu crois que tu peux soigner un esprit malade ? » cita-t-il avec une dérision sauvage.

- C'est pourtant bien ce que j'essaie de faire, trancha froidement Poirot. Est-ce que quelqu'un chez vous souffre de troubles oculaires ?

Hugh Chandler parut interloqué :

- Père a des problèmes avec sa vue. Il va très souvent chez son oculiste.

- Tiens donc !

Poirot médita un instant. Puis :

- Et j'imagine que le colonel Frobisher a passé la majeure partie de sa vie aux Indes ?

- Oui, bien sûr. Il était officier dans l'armée des Indes. Il est très ferré sur la question. Il n'a que ça à la bouche : les mœurs des indigènes, les traditions locales ... tout le bazar, quoi !

- Tiens donc ! murmura à nouveau Poirot.

Puis il fit remarquer :

- A propos, vous vous êtes coupé au menton.

Hugh y porta la main :

- Oui, une vilaine estafilade. Père m'a fait sursauter, l'autre jour, pendant que je me rasais. J'ai les nerfs à fleur de peau, en ce moment. Et puis j'ai le menton et le cou irrités. Ça ne facilite pas le rasage.

- Vous devriez appliquer un baume adoucissant.

- Je le fais. Oncle George m'en a donné un.

Il éclata soudain de rire :

- On dirait deux bonnes femmes dans un institut de beauté. Lotions, baumes adoucissants, troubles oculaires, pilules en tout genre. A quoi est-ce que tout ça rime ? Où voulez-vous en venir, monsieur Poirot ?

- J'essaie de faire de mon mieux pour aider Diana Maberly, répondit calmement Poirot.

L'humeur du jeune homme se modifia. Son expression redevint sérieuse. Il posa la main sur le bras de Poirot :

- Vous avez raison. Faites tout ce que vous pouvez pour elle. Dites-lui qu'il faut qu'elle m'oublie. Dites-lui qu'il n'y a pas -

qu'il n'y a plus d'espoir ... Dites-lui ce que je viens de vous dire ... Dites-lui... Oh, bon Dieu ! dites-lui qu'elle s'éloigne de moi ! C'est désormais ce qu'elle peut faire de mieux pour moi. Qu'elle s'éloigne ... et qu'elle essaie d'oublier - de tout oublier !

\*

- Vous êtes courageuse, mademoiselle? Très courageuse ? Je l'espère pour vous.

- Alors, c'est vrai ? s'étrangla Diana. C'est vrai ? Il est réellement fou ?

- Je ne suis pas psychiatre, mademoiselle, répliqua Hercule Poirot. Ce n'est pas à moi de dire: « Cet homme-ci est fou. Celui-là est sain d'esprit. »

Elle se rapprocha de lui :

- L'amiral Chandler croit que Hugh est fou. George Frobisher croit qu'il est fou. Et lui-même croit qu'il est fou ...

Poirot ne la quittait pas des yeux :

- Et vous, mademoiselle ?

- Moi? Moi, je dis qu'il ne l'est pas. Je dis qu'il n'est pas fou ! C'est pour ça que ...

Elle se mordit les lèvres.

- C'est pour ça que vous êtes venue me trouver ? acheva Poirot.

- Evidemment. Sans ça, quelle autre raison aurais-je eue de le faire, je vous le demande ?

- Cela, c'est exactement ce que je me demande moi-même, mademoiselle!

- Je ne comprends pas.

- Qui est Stephen Graham?

Elle le fixa, stupéfaite :

- Stephen Graham? C'est... c'est un garçon comme un tas d'autres.

Puis, le saisissant par le bras:

- Qu'est-ce que vous avez en tête? A quoi pensez-vous ? Vous restez la, comme ça, caché derrière votre grosse moustache, à cligner des yeux dans le soleil et à parler par

énigmes ! Vous me faites peur... horriblement peur. Pourquoi est-ce que vous me faites peur ?

- Peut-être, murmura Poirot, parce que j'ai moi même peur. Elle l'enveloppa du regard profond de ses yeux gris:

- De quoi avez-vous peur ? demanda-t-elle dans un souffle. Hercule Poirot poussa un profond, très profond soupir:

- Il est beaucoup plus facile d'appréhender un meurtrier que d'empêcher un meurtre. -

- Un meurtre ? cria-t-elle. N'employez pas ce mot-la!

- C'est pourtant bien, décréta Hercule Poirot, le seul qui convienne.

Changeant de ton, il ordonna rapidement, avec autorité:

- Il est indispensable que vous et moi passions tous deux la nuit a Lyde Manor, mademoiselle. Je compte sur vous pour arranger ça. Vous croyez pouvoir l'obtenir ?

- Je ... oui... j'imagine. Mais pourquoi ?...

- Parce qu'il n'y a pas de temps à perdre ! Vous m'avez dit que vous aviez du courage. C'est le moment de le prouver. Faites ce que je vous demande et ne posez pas de questions.

Sans un mot de plus, et sur un signe de tête, elle s'éloigna. ,

Poirot laissa passer quelques minutes, puis pénétra à son tour dans le manoir. Venant de la bibliothèque, il entendit la voix de Diana et celle des trois hommes. Il s'engagea dans l'escalier monumental. Personne au premier étage.

Il n'eut guère de peine a trouver la chambre de Hugh Chandler. Dans un coin, on avait installé un lavabo, avec l'eau courante chaude et froide. Juste au-dessus, différents tubes, pots et flacons s'alignaient sur une tablette de verre.

Sans perdre un instant, avec dextérité, Poirot se mit au travail ...

Ce qu'il avait à faire ne lui prit que peu de temps. Il était déjà de retour dans le vestibule quand Diana jaillit de la bibliothèque, rouge de colère :

- C'est réglé, jeta-t-elle.

L'amiral Chandler attira Poirot dans la bibliothèque, dont il referma la porte derrière eux.

- Ecoutez, monsieur Poirot, gronda-t-il. Ça ne me plaît pas...

- Qu'est-ce qui ne vous plaît pas, amiral ?  
- Diana a insisté pour que vous passiez tous les deux la nuit ici. Je ne voudrais pas me montrer inhospitalier, mais ...  
- Je ne vous demande pas l'hospitalité.  
- Comme je vous le disais, je ne voudrais pas me montrer inhospitalier ... mais, très franchement, monsieur Poirot, ça ne me plaît pas. Je ... je ne suis pas d'accord. Et d'ailleurs je n'y vois pas de raison. A quoi cela nous avancerait-il ?  
- Mettons que j'aie l'intention de me livrer à une expérience.  
- Quel genre d'expérience ?  
- Cela, pardonnez-moi, c'est mon affaire ...  
- A la fin, écoutez-moi, monsieur Poirot ! Primo, je ne vous ai pas demandé de venir ...

Poirot le coupa :

- Croyez-moi, amiral, je comprends tout à fait votre point de vue, et je l'apprécie à sa juste valeur. Ce qui m'amène ici, c'est tout bonnement la ténacité d'une jeune fille amoureuse. Vous m'avez dit certaines choses. Le colonel Frobisher m'en a dit d'autres. Hugh lui-même m'en a dit d'autres encore. Admettons que, maintenant, je veuille voir tout ça par moi-même.

- Bon, mais voir quoi ? Puisque je vous dis qu'il n'y a rien à voir ! Tous les soirs, j'enferme Hugh à double tour dans sa chambre, un point, c'est tout ! - Et pourtant, il arrive parfois, m'a-t-il dit, qu'au matin, sa porte ne soit plus verrouillée.

- Hein ?...

- Vous n'avez jamais, vous-même, trouvé cette porte ouverte ?

- Je me suis toujours imaginé que c'était George qui avait ouvert, gronda l'amiral. Ou voulez-vous en venir ?

- Que faites-vous de la clef ? Vous la laissez dans la serrure ?

- Non, je la pose sur la console, dans le couloir. Et ou moi, ou George, ou Withers, mon valet de chambre, la reprenons le matin. Nous avons raconté à Withers que c'était parce que Hugh est somnambule. Je crains bien qu'il n'en sache davantage ... mais c'est un garçon de confiance, qui est à mon service depuis des années.

- Existe-t-il un double de cette clef ?

- Pas que je sache.

- Il n'est pas exclu que quelqu'un en ait fait faire.  
- Mais qui?  
- Votre fils est persuadé qu'il en cache une quelque part, sans toutefois savoir ou en période d'éveil.  
Le colonel Frobisher apparut sur le seuil :  
- Ça ne me plait pas, Charles, dit-il. La petite ...  
- C'est ce que j'étais précisément en train de me dire, répliqua l'amiral. Il ne faut pas que la petite couche ici. Quant à vous, monsieur Poirot, faites après tout ce qui vous chante.  
- Pourquoi refusez-vous que miss Maberly passe la nuit ici ? s'enquit Poirot.  
- C'est trop risqué, fit le colonel d'une voix sourde. Dans des cas comme celui-ci ...  
Il s'interrompit net.  
- Mais Hugh l'adore ! s'insurgea Poirot.  
- Mais justement ! s'écria l'amiral. Saperlipopette, mon vieux, avec un fou, tout est sens dessus dessous ! C'est le monde à l'envers ! Hugh lui-même le sait ! Il ne faut pas que Diana couche ici ce soir !  
- Ça, ce sera à Diana d'en décider ! trancha Poirot.  
Il sortit de la bibliothèque, le colonel et l'amiral sur les talons. Devant le perron, Diana l'attendait dans sa voiture.  
- Nous allons chercher nos affaires pour la nuit, et nous serons de retour pour le dîner ! cria-t-elle aux deux autres.  
Elle démarra. Et, tandis qu'ils roulaient vers la grille du parc, Poirot lui fit le récit de la conversation qu'il venait d'avoir avec eux. Elle eut un rire d'infini dédain :  
- Est-ce qu'ils s'imaginent que Hugh me ferait du mal, à moi ?  
En guise de réponse, Poirot lui demanda si elle consentirait à s'arrêter un instant chez le pharmacien du village. Il avait oublié, expliqua-t-il, d'emporter une brosse à dents.  
L'officine du pharmacien se trouvait au beau milieu de la paisible grand-rue du village. Diana resta dans la voiture. Il lui sembla qu'Hercule Poirot mettait beaucoup de temps à choisir une brosse à dents... . . .

\*

Dans sa vaste chambre au lourd mobilier de chêne élisabéthain, Poirot attendait sans bouger. Toutes ses dispositions étant prises, qu'eut-il pu faire, sinon attendre.

Il lui fallut patienter jusqu'aux petites heures de l'aube.

Entendant des pas dans le couloir, Poirot déverrouilla sa porte. Deux hommes se tenaient sur le seuil- deux hommes murs, qui paraissaient cette fois bien plus que leur âge. Une expression sinistre figeait le visage sévère de l'amiral. Le colonel était agité de tremblements nerveux.

- Voulez-vous nous accompagner, monsieur Poirot ? se borna à demander l'amiral.

Une silhouette informe était pelotonnée devant la porte de la chambre de Diana Maberly. Le faisceau de la lampe n'en révéla d'abord qu'une crinière rousse ébouriffée. Couché en chien de fusil, Hugh Chandler respirait et ronflait tout à la fois. En robe de chambre et pantoufles, il tenait à la main un poignard courbe, aux durs reflets d'acier. Et la lame n'en était pas uniformément brillante, tant s'en fallait: ça et là, des taches rouges et luisantes la maculaient.

- Seigneur! gémit Hercule Poirot.

- Elle n'a rien, intervint Frobisher d'une voix rauque. Il ne l'a pas touchée.

Haussant le ton, il appela :

- Diana ! C'est nous ! Ouvrez !

Poirot entendit l'amiral gémir, ou plutôt marmotter à voix basse :

- Mon fiston. Mon malheureux fiston ...

Des verrous furent tirés. Une clef tourna dans la serrure. Diana apparut, livide.

- Que s'est-il passé? balbutia-t-elle. Il y avait quelqu'un ... qui essayait d'entrer ... J'ai entendu des gens tripoter la porte ... remuer la poignée ... griffer le panneau ... Oh ! c'était atroce !... on aurait dit un animal ...

- Par bonheur, votre porte était fermée au verrou ! s'étrangla le colonel.

- M. Poirot m'avait dit de le mettre.

- Relevons-le et portons-le à l'intérieur, ordonna Poirot.

Les deux hommes soulevèrent le jeune homme encore inconscient. Diana ne put retenir un hoquet de surprise quand ils passèrent devant elle :

- Hugh? C'est Hugh? Mais qu'est-ce que c'est que ça, la, sur ses mains ? -

Les mains de Hugh Chandler étaient poisseuses, souillées de taches rougeâtres.

- C'est du sang? souffla Diana.

Poirot regarda les deux hommes. L'amiral secoua la tête:

- Pas du sang humain, encore heureux ! Celui d'un chat ... que j'ai trouvé en bas, dans le vestibule - la gorge tranchée net. Après ça, Hugh a dû monter ici et ...

- Ici? vacilla Diana, frappée d'horreur. Pour moi?

Affale sur un fauteuil, Hugh Chandler commença de geindre, d'émettre des sons inarticulés. Comme fascinés, ils ne le quittaient pas des yeux. Il parvint à s'asseoir, paupières battantes.

- Salut, finit-il par dire d'une voix enrouée, écrasée par le poids du sommeil. Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi suis-je ...

Il s'interrompit et, hébété, fixa le poignard qu'il serrait encore dans sa main crispée.

- Qu'est-ce que j'ai fait? interrogea-t-il d'une voix épaisse.

Son regard, qui errait de l'un à l'autre, s'arrêta sur Diana, recroquevillée dos au mur.

- J'ai attaqué Diana? demanda-t-il avec un calme effrayant.

Son père secoua la tête.

- Dites-moi ce que j'ai fait! exigea Hugh. J'ai le droit de savoir !

Ils le lui dirent - à regret - par bribes. L'obstination du jeune homme eut peu à peu raison de toutes leurs réticences.

Dehors, le soleil se levait. Poirot entrouvrit les rideaux. La clarté de l'aube envahit la chambre.

Les traits de Hugh Chandler avaient retrouvé leur calme.

- Je vois, conclut-il d'un ton posé.

Puis il se leva. Sourit. S'étira. Et annonça comme si de rien n'était :

- Belle matinée, pas vrai? Je vais faire un tour dans les taillis, histoire de voir si je ne pourrais pas tirer un lapin.

Et il s'en fut, laissant les quatre autres bouches bée.  
L'amiral fut le premier à sortir de son ébahissement. Il bondit. Mais le colonel, le saisissant par le bras, l'arrêta :

- Non, Charles, non. C'est la meilleure échappatoire .... sinon pour nous, au moins pour lui, le pauvre diable.

Diana, sanglotant, s'était écroulée sur le lit. L'amiral Chandler concéda, chevrotant :

- Vous avez raison, George ... vous avez raison, je sais. Le fiston a du cran ...

- C'est un homme, corrigea le colonel, la voix brisée lui aussi.

Il y eut un moment de silence, puis Chandler tonna soudain :

- Nom d'un chien! Où est passé ce fichu Belge ?

\*

Seul dans l'armurerie, Hugh Chandler avait ôté son fusil du râtelier et s'occupait à le charger. La main d'Hercule Poirot s'abattit soudain sur son épaule.

Poirot ne prononça qu'un mot, un seul - mais avec une singulière autorité :

-Non!

Hugh le toisa.

- Lâchez-moi ! gronda-t-il d'une voix sourde. Ne vous mêlez pas de ça ! Il va y avoir un accident. C'est la seule porte de sortie.

- Non, répéta Poirot.

- Vous ne comprenez donc pas que si Diana ne s'était pas, par le plus grand des hasards, enfermée à double tour, je l'aurais égorgée ... elle ... avec ce poignard?

- Je n'y trois pas un instant. Jamais vous n'auriez tue miss Maberly.

- J'ai bien tué ce chat, non ?

- Non, vous ne l'avez pas tué. Pas plus que vous n'aviez tue le perroquet. Pas davantage que vous n'aviez tue les moutons.

La stupeur figea les traits de Hugh Chandler:

- C'est vous qui êtes fou, ou c'est moi ?

- Ni vous ni moi, répliqua Poirot.

Sur ces entrefaites arrivèrent l'amiral Chandler et le colonel Frobisher, suivis de Diana Maberly.

- Ce type prétend que je ne suis pas fou, geignit Hugh Chandler, dont la noix s'empâtait de nouveau.

Hercule Poirot sourit :

- J'ai en effet le plaisir de vous affirmer que vous êtes aussi sain d'esprit qu'on peut l'être.

Hugh Chandler éclata de rire. De ce genre de rire que l'on ne prête qu'aux déments :

- C'est à se tenir les côtes, non ? J'égorge des moutons, et je suis sain d'esprit ! Quand j'ai tranché la gorge du perroquet, j'étais sain d'esprit ! Et ce chat, cette nuit ?

- Je vous l'ai dit: vous n'avez pas tué les moutons, ni le perroquet, ni le chat.

- Qui l'a fait, alors ?

- Quelqu'un qui n'a pas d'autre but que de vous faire passer pour fou. Chaque fois, on vous a administré un somnifère puissant, et mis dans la main un poignard ou un rasoir ensanglanté. Et c'est quelqu'un d'autre qui lavait ses mains pleines de sang dans votre lavabo.

- Mais enfin pourquoi ?

- Afin de vous amener à faire ce à quoi vous vous apprêtiez quand je suis intervenu.

Hugh Chandler écarquilla les yeux. Quant à Poirot, il se tourna vers le colonel Frobisher:

- Mon colonel, vous avez longtemps vécu aux Indes. N'avez-vous jamais eu affaire à des cas où, par l'administration de substances appropriées, des gens ont été délibérément jetés dans la démence ?

Le visage du colonel s'éclaira :

- A titre personnel, jamais - mais pour ce qui est d'en entendre parler, ça oui, souvent. Empoisonnement au datura. Ça rend les gens cinglés.

- Exactement. En gros, le principe actif du datura est similaire à celui de l'atropine base - qui, elle, est extraite de la belladone. Bien des médicaments sont tirés de la belladone, et l'atropine est largement utilisée pour le traitement de divers

problèmes ophtalmologiques. En dupliquant une ordonnance d'atropine pour les yeux, et en faisant la tournée des pharmacies, il est relativement facile d'obtenir une jolie quantité de poison sans éveiller pour autant les soupçons. L'atropine base peut alors être isolée par simple reconversion et ajoutée à ... mettons à un baume d'après-rasage. Il en résultera des irritations qui, à leur tour, provoqueront des lésions au rasage - de sorte que le poison pénétrera en permanence dans l'organisme. Les symptômes sont classiques : sécheresse de la bouche et de la gorge, difficulté à avaler, hallucinations, vision dédoublée - bref: le syndrome que présentait Mr Hugh Chandler.

Hercule Poirot se tourna vers le jeune homme :

- Et afin de vous ôter de l'esprit le moindre doute, je tiens à vous préciser qu'il ne s'agit pas de suppositions mais de faits. Votre baume d'après-rasage était saturé d'atropine base. J'en avais prélevé un échantillon que j'ai fait analyser.

Blafard, Hugh Chandler tremblait de tous ses membres:

- Mais qui a fait ça ? Et pourquoi ?

- C'est ce que je me suis efforcé de comprendre depuis mon arrivée chez vous. J'ai cherché un mobile. Un mobile de meurtre. Sur le plan financier, Diana Maberly avait tout à gagner à votre disparition, mais c'est une hypothèse que je n'ai pas retenue.

- J'espère bien que non ! éclata Hugh Chandler.

- J'ai travaillé dans une autre voie. L'éternel triangle: deux hommes, une femme. Le colonel Frobisher était amoureux de votre mère, mais c'est l'amiral Chandler qui l'a épousée.

- George? vociféra l'amiral. George? Je ne croirai jamais une abomination pareille !

Mais Hugh, encore incrédule, demanda :

- Vous voulez dire qu'une vieille rancœur pourrait s'étendre à ... à un fils?

- Dans certaines circonstances, c'est évident, répondit Poirot.

- C'est un mensonge ignoble ! s'époumona le colonel. N'en croyez pas un mot, Charles !

Mais l'amiral Chandler s'écarta de lui et marmotta dans sa barbe :

- Le datura ... les Indes. Oui, je commence a comprendre ... Avec cette folie qui hante la famille, nous n'avions pas un instant soupçonné qu'il puisse s'agir d'un poison ...

- Mais précisément ! s'écria Poirot dont la voix en monta dans l'aigu. Cette folie qui hante la famille ! Un fou ... habité par la soif de vengeance ... rusé comme le sont les déments ... cachant sa folie pendant des années !

Il pivota pour faire face a Frobisher:

- Seigneur! ne me dites pas que vous ne vous êtes douté de rien ! Que vous n'aviez pas compris depuis bien longtemps que Hugh était votre fils! Pourquoi ne pas lui en avoir parlé?

- Je ne sais pas, s'étrangla le colonel. Comment en être sûr ? Voyez-vous, Caroline s'est précipitée un beau jour chez moi... elle avait peur ... elle était dans tous ses états. Je ne sais pas, je n'ai jamais su de quoi il retournait. Elle. .. moi... nous avons perdu la tête. Après ça, je me suis immédiatement expatrié ... qu'aurions-nous pu faire d'autre ?... les conventions sont la pour être respectées. Je ... bien entendu, je me suis posé des questions, mais, encore une fois, comment être sur de quoi que ce soit ? Caroline n'a jamais rien dit qui puisse me laisser supposer que Hugh était bel et bien mon fils. Et puis ... et puis quand ces accès de démence se sont déclarés, j'en ai conclu que ça réglait définitivement la question.

- Ça la réglait, et comment! ricana Poirot. Vous, vous n'aviez pas su remarquer la façon dont « le fiston » fronce bas les sourcils et projette le front en avant comme s'il voulait vous faire un mauvais parti - tic qu'il a hérité de vous. Mais Charles Chandler, lui, n'avait pas les yeux dans sa poche. Ce comportement, il l'avait repéré depuis bien des années ... et sa femme lui avait d'ailleurs avoué la vérité. J'imagine qu'elle avait peur de lui... qu'il avait déjà donné les premiers signes de sa folie ... et que c'est pour cela qu'elle avait cherché refuge dans vos bras ... vous qu'elle avait toujours aimé. Charles Chandler a organisé sa vengeance. Sa femme a trouvé la mort en faisant du bateau. Ce jour-la, ils étaient seuls a bord et, à part lui, il n'y a que Dieu et le Diable qui savent comment c'est arrivé. Ensuite,

l'amiral a décidé de concentrer toute sa haine sur ce garçon qui portait son nom mais qui n'était pas son fils. Les histoires d'empoisonnement au datura que vous aviez rapportées des Indes lui ont donné des idées. Il a choisi de pousser Hugh à la démence ... jusqu'au stade où le désespoir le conduirait au suicide. La tare héréditaire, c'était l'amiral qui en souffrait, pas Hugh. C'est Charles Chandler qui s'en allait la nuit égorger des moutons dans les champs, mais c'est Hugh Chandler qui en paierait le prix !

» Savez-vous comment j'en suis venu à soupçonner l'amiral ? Quand il a proclamé si véhémentement son opposition à ce que son fils consulte un médecin. Que Hugh ne veuille pas en voir un, je ne le comprenais que trop bien. Mais son père ! Un traitement susceptible de sauver « le fiston » pouvait exister ... et il y avait trente-six bons motifs pour qu'il souhaite, lui, obtenir un avis médical. Mais non ! Il était hors de question que Hugh voie un médecin ... parce qu'un médecin aurait pu établir que Hugh Chandler était parfaitement sain d'esprit !

La voix, calme cette fois, de Hugh Chandler s'éleva tout à coup :

- Sain d'esprit ?... Je suis sain d'esprit ?

Il fit un pas vers Diana.

- Mais oui, fiston, dit le colonel d'une voix bourrue, tu es parfaitement sain d'esprit ... Des tares, il n'y en a pas chez nous.

- Hugh ... murmura Diana.

L'amiral Chandler s'empara du fusil de Hugh.

- Un tissu d'inepties ! gronda-t-il. Je vais faire un tour ... histoire de voir si je ne pourrais pas tirer un lapin. .

Le colonel Frobisher s'apprêtait à le retenir, mais Poirot l'en dissuada :

- Vous nous avez dit vous-même, il n'y a de ça qu'un instant, que c'était la meilleure échappatoire ...

Diana et Hugh étaient sortis ensemble.

Les deux hommes, l'Anglais et le Belge, regardèrent le dernier des Chandler traverser le parc et s'enfoncer dans les taillis.

Quelques instants plus tard, un coup de feu claqua ...

## Les cavales de Diomède

Le téléphone sonna.

- Allô, Poirot, c'est vous ?

Hercule Poirot reconnut la voix du jeune Dr Stoddart. Il aimait beaucoup Michael Stoddart. La chaleur timide de son sourire lui plaisait. Il s'amusait de sa passion naïve pour les faits divers. Mais il respectait en lui le médecin infatigable aux diagnostics sans faille.

- Je regrette de vous ennuyer ...

- Mais quelque chose vous ennuie, vous, lui suggéra Poirot.

- Exactement, reprit le Dr Stoddart d'une voix soulagée:

Vous avez vu juste.

- Eh bien, mon bon ami, que puis-je pour vous ?

- J'imagine qu'il serait indé-dé-décent de ma part de vous demander de venir me re-rejoindre a une heure pa-pareille, expliqua le médecin avec un certain embarras qui le faisait légèrement bégayer. M-m-mais je ... je suis un peu dans le pétrin.

- Il va sans dire que j'accours. Vous êtes chez vous?

- Non ... en fait, je suis dans le mews qui se trouve derrière ma rue. Conningby Mews. Au numéro 17. Vous pourriez vraiment venir ? Je vous en serais éternellement reconnaissant.

- J'arrive immédiatement, se borna à répondre Poirot.

\*

Hercule Poirot arpenta le mews plonge dans l'obscurité en s'efforçant de déchiffrer les numéros. Il était 1 heure du matin et la plupart des habitants de ces anciennes écuries transformées en logements de luxe avaient apparemment rejoint leur lit. Une ou deux fenêtres seulement étaient éclairées.

Au moment où il atteignait le 17, la porte s'ouvrit et le Dr Stoddart apparut sur le seuil.

- Vous êtes formidable! dit-il. Venez en haut, voulez-vous ?

Un escalier aussi raide et étroit qu'une échelle menait a l'étage. La, sur la droite, s'ouvrait une pièce d'assez vastes

dimensions, meublée de divans profonds, de tapis de fourrure et de coussins en lamé argent. Sur des tables basses s'alignaient verres et bouteilles.

Une pagaille indescriptible régnait dans les lieux : des mégots traînaient dans tous les coins et, de-ci de-là, on apercevait des tessons de verre brisé.

- Tiens ! tiens ! s'écria Hercule Poirot. De tout ceci je conclus, mon cher Watson, qu'il s'est tenu céans une petite sauterie !

- Pour une sauterie, c'en était une ! grimaça le médecin.

- Mais vous-même n'y étiez pas ?

- Non. Je ne suis ici qu'à titre professionnel.

- Que s'est-il passé ?

- La maison appartient à une certaine Patience Grace, expliqua Stoddart. Mrs Patience Grace.

- Que voilà un nom qui fleure exquisement l'élégance surannée du bon vieux temps, s'émut Poirot.

- Pour ce qui est de Mrs Grace, rien hélas d'élégant ni encore moins d'exquis. Elle cultiverait plutôt le genre ex-belle plante un tantinet vulgaire. Elle a déjà usé plusieurs maris et se trouve présentement dotée d'un petit ami qu'elle soupçonne de vouloir la quitter ... Bref, la soirée a commencé à l'alcool, et s'est terminée à la drogue - à la cocaïne, pour être précis. La cocaïne, c'est une saloperie qui commence par vous donner l'impression d'être génial et qui vous fait voir la vie en rose : ça vous stimule, et vous avez le sentiment de pouvoir en faire deux fois plus que d'habitude. Mais, pour peu que vous forciez la dose, vous offrez à la médecine de beaux cas de surexcitation, avec délire et hallucinations. Mrs Grace s'est bagarrée avec son coquin, un type peu sympathique du nom de Hawker. Résultat : il l'a plantée là. Sur quoi elle s'est penchée par la fenêtre et lui a tiré dessus, au jugé, avec un joli petit revolver flambant neuf dont quelqu'un avait eu la bêtise de lui faire cadeau.

Poirot leva haut les sourcils :

- Elle l'a touché ?

- Oh, que non ! La balle l'a manqué, de plusieurs mètres à mon humble avis. Mais elle a atteint un pauvre bougre de traine-savates qui faisait les poubelles. En plein dans le gras du

bras. Il a poussé des cris d'orfraie, bien entendu, ce qui fait que nos jeunes gens l'ont monté ici à toute vitesse, se sont ensuite affolés à la vue du sang qui coulait partout et sont venus me chercher dare-dare ...

- Et puis?

- Je l'ai recousu sans problème. Ça n'avait rien de bien méchant. Deux ou trois des types présents l'ont travaillé au corps, elle a fini par accepter une pincée de billets de cinq livres pour prix de son silence. Ça l'arrangeait bien, le malheureux. Un coup de veine inespéré.

- Et vous?

- Il me restait encore du pain sur la planche. Mrs Grace était en pleine crise d'hystérie. Je lui ai fait une bonne piqûre et l'ai fourrée au lit. Et puis il y avait une jeune donzelle qui avait plus ou moins tourné de l'œil - très jeune, en fait, et je me suis aussi occupé d'elle. A ce moment-la, tout un chacun était en train de s'éclipser aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. ..

Il s'interrompit. .

- Ce qui, si je comprends bien, fit Poirot, vous a donné le loisir de réfléchir un peu à la situation.

- Exactement, confirma Stoddart. Si ça n'avait été qu'une beuverie classique, je m'en serais tenu là. Mais avec la came, c'est une autre paire de manches.

- Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

- Oh, sûr et certain. Pas d'erreur! Ils avaient fonctionné à la cocaïne. J'en ai trouvé un peu dans une petite boîte de laque - ils reniflent ça, ils le prisent, quoi ! La question qui se pose, c'est: d'où vient-elle? Et je me suis souvenu que vous m'aviez parlé l'autre jour du grand retour en vogue de la drogue, et de la montée du nombre des drogués ...

Hercule Poirot hocha la tête:

- Cette petite sauterie va beaucoup intéresser la police.

- C'est bien ça le problème, souffla le médecin, mal à l'aise.

Poirot le regarda d'un œil soudain inquisiteur :

- Dites donc, vous ne m'avez pas l'air bien pressé qu'elle s'en mêle ?

- Des innocents risquent d'être impliqués, marmonna Michael Stoddart. De faire les gros titres ...

- C'est pour Mrs Patience Grace que vous voilà si plein d'attention ?

- Seigneur! Ah, ça non ! Elle, c'est une dure a cuire de première!

- Alors, c'est pour l'autre ? insinua Poirot avec un demi-sourire. Pour la « jeune donzelle » ?

- Oh, bien sur, concéda le médecin, a sa façon, elle non plus n'a pas froid aux yeux. Ou du moins, c'est l'image qu'elle entend donner d'elle-même. En réalité, elle est seulement très jeune ... un peu olé-olé, un peu sale gosse ... mais c'est de son âge. Frayer avec cette bande de foutriquets doit lui sembler le comble du chic, de l'audace, de Dieu sait quai.

Le sourire de Poirot s'accentua:

- Cette jeune personne, vous la connaissiez avant ce soir ?

Michael Stoddart hocha la tête. Il avait tout a coup l'air d'un gamin pris en faute :

- Je l'ai rencontré par hasard dans le Mertonshire, confessa-t-il. Au grand bal de la Chasse à courre. Son père est général en retraite - style rantanplan, scrogneugneu, pukka Sahib en diable, vous voyez d'ici le tableau. Elles sont quatre filles, toutes plus foldingues les unes que les autres - ce qui n'a rien d'étonnant avec un père comme ça. Pour ne rien arranger, elles habitent le mauvais secteur du comte: usines d'armement à deux pas, argent qui pousse sous les pierres, plus rien de commun avec ce qu'il est convenu d'appeler la bonne vieille aristocratie campagnarde mais au contraire un ramassis de richards qui ont le vice dans la peau. Ces demoiselles se sont acoquinées avec du pas très joli monde.

Poirot le considéra quelques instants d'un air méditatif.

- Je commence à comprendre pourquoi vous souhaitiez ma présence, commenta-t-il enfin. Vous voulez que je prenne l'affaire en main.

- Vous accepteriez ? Je sens bien qu'il faut que j'intervienne ... mais je ne vous cache pas que j'aimerais assez tenir Sheila Grant hors des feux de la rampe.

- J'imagine que cela peut s'arranger. Seulement j'aimerais bien voir cette jeune personne.

- Venez.

Il montrait le chemin à Poirot quand une voix tragique s'éleva derrière une porte close :

- Docteur ... je vous en supplie, docteur, je deviens folle !

Stoddart poussa le battant. Poirot le suivit dans la chambre. C'était le chaos : poudre de riz répandue sur le plancher, pots de crème et flacons éparpillés, vêtements jetés à la volée. Sur le lit gisait une femme aux cheveux d'un blond outrancier. La débauche avait imprimé ses stigmates sur son visage qui n'avait plus rien d'humain.

- Je suis couverte d'insectes qui me grouillent dessus des pieds à la tête! fit-elle dans un râle. Couverte! Je les sens partout ! Je vais devenir folle ! Je vous en conjure, faites-moi une pique ... n'importe quoi!

Le Dr Stoddart se planta au pied du lit - ton apaisant, attitude professionnelle.

Poirot, quant à lui, sortit sur la pointe des pieds. Une autre porte se trouvait en face. Il l'ouvrit.

C'était une chambre minuscule, à peine meublée, presque un réduit. Une frêle silhouette reposait sur le lit. .

Cheveux noirs, visage oblong d'une extrême pâleur et, oui, en effet, jeune ... incroyablement jeune.

Une sorte d'écume blanchâtre moussait aux commissures de ses lèvres. Elle ouvrit des yeux égarés, effarés, et, rejetant d'un mouvement de la tête la masse de sa chevelure, fit un effort pour se redresser. Elle avait l'air d'une pouliche craintive et elle tremblait un peu, comme peut trembler un animal quand s'approche un inconnu menaçant.

- Qui diable êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix tout à la fois fluette et décidée.

- N'ayez pas peur, mademoiselle.

- Où est le Dr Stoddart ?

Le jeune médecin arriva au même instant.

- Ah, vous voilà ! s'écria la jeune fille, soulagée. Qui c'est, celui-là ?

- C'est un de mes amis, Sheila. Comment vous sentez-vous, maintenant ?

- Dans un état horrible, abominable ... Pourquoi est-ce que j'ai pris cette saleté ?

- Si j'étais vous, je ne recommencerais pas, grinça le Dr Stoddart.

- Je ... Je ne le ferai plus.

- Qui est-ce qui vous l'a donnée ? interrogea Poirot.

Ses pupilles se dilatèrent, et sa lèvre supérieure frémit:

- Ça s'est passé ici ... au cours de la soirée. On a tous essayé. Au début, ç'a été formidable ...

- Mais qui l'avait apportée ? insista Poirot.

Elle secoua la tête:

- Je ne sais pas ... Probablement Tony, Tony Hawker. Mais, en réalité, je ne suis absolument pas au courant.

- C'était la première fois que vous preniez de la cocaïne, mademoiselle? s'enquit doucement Poirot.

Elle fit signe que oui.

- Eh bien, que ce soit la dernière ! trancha le Dr Stoddart.

- Oui, vous avez sans doute raison ... Mais c'était quand même formidable.

- Ecoutez-moi un peu, Sheila Grant, coupa Stoddart. Je suis médecin et je sais de quoi je parle. La drogue, c'est un engrenage fatal qui vous mène droit à la déchéance. On se laisse aller à en tâter et on finit par y laisser sa peau ! Ce ne sont pas les exemples qui manquent et je suis ferré sur la question. La drogue vous démolit le corps et vous ratiboise le cerveau. A côté de ça, l'alcool, c'est de la rigolade. Arrêtez les frais tout de suite. Croyez-moi, ça n'a rien de drôle ! A votre avis, qu'est-ce que votre père irait penser de vos frasques de cette nuit ?

- Mon père ? éclata-t-elle d'un rire qui sonnait faux. Mon père ? Je vois d'ici sa tête! Il ne manquerait plus qu'il apprenne ça ! Il en piquerait une attaque!

- Et il n'aurait pas tort, maugréa Stoddart.

- Docteur ... Docteur ...

Venant de la chambre voisine, la voix de Mrs Grace n'était plus qu'un long gémissement.

Le médecin jura entre ses dents et sortit de la pièce.

Sheila Grant se remit à dévisager Poirot. Elle semblait dubitative :

- Qui êtes-vous au juste ? Vous n'étiez pas à la soirée.

- Non, je n'étais pas a la soirée. Je suis un ami du Dr Stoddart.

- Vous êtes médecin, vous aussi ? Vous n'en avez pas l'air. S'efforçant, comme de coutume, de donner a la révélation de son identité toute la solennité requise, le détective annonça de sa plus belle voix :

- Je me nomme Hercule Poirot.

S'il arrivait parfois a Poirot de constater avec tristesse que les jeunes générations n'avaient jamais entendu parler de lui, tel ne fut pas le cas en la circonstance.

La déclaration produisit bel et bien son effet. Sheila Grant savait de toute évidence à qui elle avait affaire. Le plus total ébahissement se peignit sur ses traits. Et elle se mit a le fixer comme si elle ne pouvait plus en détacher ses yeux écarquillés.

\*

On dit souvent, a tort ou a raison, que tout Anglais bien né à une tante qui habite Torquay.

Et on dit aussi que chacun à, au moins, un cousin issu de germain dans le Mertonshire n'est vrai que le Mertonshire n'est pas très éloigné de Londres. On peut s'y livrer aux joies de la pêche et de la chasse a courre ou a tir. Les villages pleins d'un cachet presque trop soigneusement préservé y pullulent. Le réseau des chemins de fer y est dense, et d'excellentes routes permettent de se rendre facilement en voiture dans la capitale, ou d'en revenir. Sans compter que les domestiques répugnent moins a y accepter un emploi que dans d'autres régions, plus rurales, des liés Britanniques.

Tout cela a pour conséquence que vouloir s'installer dans le Mertonshire relevé de l'utopie pour qui ne dispose pas d'un revenu annuel dont le total s'écrit avec quatre chiffres. Et si l'on tient compte des impôts, de ci, de ça, plus de quelques broutilles annexes, il est nettement préférable qu'il y ait cinq chiffres que quatre ...

Sujet du royaume de Belgique, Hercule Poirot n'y avait pas de famille proche ou éloignée, mais, grâce a son large cercle d'amis, il n'eut pas la moindre peine a se faire inviter a

découvrir les charmes de ce délicieux comté. Il avait, qui plus est, choisi comme hôtesse une adorable vieille dame dont le plus grand plaisir dans l'existence consistait à exercer l'agilité d'une langue particulièrement acérée aux dépens de ses voisins. Evidemment, cela comportait l'inconvénient majeur de contraindre Poirot à se soumettre à d'interminables discours sur des gens qui ne l'intéressaient pas le moins du monde avant de pouvoir enfin en venir à ceux qui présentaient de l'intérêt pour lui :

- Les petites Grant? Mais bien sur! Elles sont quatre. Quatre filles. Inutile de se demander pourquoi le pauvre général n'arrive pas à leur tenir la dragée haute. Comme dit l'autre : seul contre quatre filles, que voulez-vous qu'il fit ?

D'un geste éloquent, lady Carmichael souligna l'impuissance proverbiale du mâle confronté à sa progéniture femelle.

- Euh ... en effet, approuva à tout hasard Poirot,

- Je me suis laissé glisser dans le tuyau de l'oreille, reprit lady Carmichael, qu'il menait autrefois son régiment à la schlague. Mais, face à quatre furies, il lui a bien fallu rendre les armes. Ah ! ce n'était pas comme ça de mon temps. Le vieux colonel Sandys, lui- je m'en souviens comme si c'était hier -, se conduisait comme un garde-chiourme avec les siennes.

(Et lady Carmichael d'entamer une longue digression sur les épreuves traversées tant par les demoiselles Sandys que par d'autres de ses amies de jeunesse.)

- Ne vous méprenez pas, reprit-elle en revenant à son sujet initial. Loin de moi l'idée de prétendre que ces petites se méconduisent. Mais il n'en demeure pas moins qu'elles ... s'amuse beaucoup. Elles font partie d'une petite bande quelque peu douteuse. Ah, ce n'est plus comme autrefois, ici. On voit débarquer les gens les plus hétéroclites. Notre existence « campagnarde » entre gens du même monde est bien finie. Aujourd'hui, il n'y a plus que l'argent, l'argent et encore l'argent. Et on colporte des histoires ahurissantes ... Au fait, de qui me parliez-vous donc, très cher ? Anthony Hawker? Bien sur, que je le connais ! Pour moi, c'est le type même du garçon antipathique et haïssable. Mais il roule, apparemment sur l'or. Il

vient ici pour chasser a courre. Et il donne des soirées ... des soirées somptueuses ... et parfois un peu spécial, s'il faut en croire tout ce qu'on en raconte- ce qui n'est pas mon cas, parce que je trouve vraiment que les gens ont l'esprit par trop mal tourne. Ils sont toujours disposes a croire le pire. Vous savez, c'est devenu du dernier chic de dire de quelqu'un qu'il boit, voire qu'il se drogue. On me confiait l'autre jour que toutes les jeunes filles de la bonne société sont devenues des alcooliques invétérées, et je trouve que ce n'est vraiment pas quelque chose a crier sur les toits! Et si quelqu'un a le malheur d'avoir un comportement original, ou différent, tout le monde clame aussitôt : « C'est la drogue. » Or, c'est parfois injuste. On me l'a dit a propos de Mrs Larkin, et, quoique je ne raffole pas de cette créature, je serais prête à parier qu'il s'agit seulement chez elle d'une légère tendance a la distraction. C'est une grande amie de votre Anthony Hawker et, si vous me posez la question, je vous dirai que c'est pour cette raison qu'elle déteste tellement les jeunes demoiselles Grant - elle va jusqu'a les traiter de mangeuses d'hommes ! Je reconnais qu'elles leur courent passablement après, mais pourquoi pas? C'est, après tout, bien naturel. Sans compter qu'elles sont toutes les quatre plus ravissantes les unes que les autres.

Poirot parvint a placer une question.

- Mrs Larkin? s'exclama lady Carmichael. Mais, mon tout bon, ce n'est pas a moi qu'il faut demander qui elle est! Et d'ailleurs, qui est quoi, par les temps qui courent ? On la dit bonne cavalière, et elle n'est manifestement pas dans le besoin. Son mari faisait je ne sais trop quoi dans la banque. Non, non, il est mort. Ce n'est pas une divorcée. Elle ne sévit pas dans le coin depuis très longtemps - elle est venue s'y installer dans le sillage des Grant. J'ai toujours pensé qu'elle ...

La vieille lady Carmichael s'arrêta soudain, bouche ouverte et roulant des yeux furibonds. Se penchant en avant, elle administra sur les doigts de Poirot un bon coup du coupe-papier qu'elle tenait a la main. Sans prêter attention au cri de douleur de sa victime, elle s'égosilla :

- Où avais-je donc la tête? C'est pour ça que vous êtes venu soi-disant me présenter vos respects! menteur éhonté, ignoble cachottier, j'exige que vous me disiez tout !

- Mais a propos de quoi voulez-vous donc que je vous dise tout?

Lady Carmichael tenta de décocher a Poirot un nouveau coup sur les doigts - coup qu'il parvint cette fois a esquiver avec adresse :

- Ne jouez pas les demeurés avec moi, Hercule Poirot! Je vois vos moustaches qui remuent ! C'est une affaire criminelle qui vous amène ici et vous avez l'incroyable toupet d'essayer de me tirer les vers du nez ! Ceci posé, laissez-moi réfléchir ... Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un meurtre ? Qui donc est mort récemment ? Je ne vois que la vieille Louisa Gilmore, mais elle avait quatre-vingt-cinq ans et une hydropisie carabinée. Ça ne peut pas être elle. Quant a ce pauvre Leo Staverton, c'est à la chasse qu'il s'est cassé la figure et il est dans le plâtre jusqu'aux oreilles. Ça n'est pas non plus le bon numéro. Mais avons-nous bien affaire a un assassinat? Oh, c'est trop bête ! Je n'ai en tête aucun vol de bijoux retentissant ces derniers temps ... Ne seriez-vous pas plus prosaïquement sur la piste d'un tueur psychopathe ? ... Ne s'agirait-il pas de Beryl Larkin? N'aurait-elle pas, au bout du compte, bel et bien empoisonné son mari? Et ne serait-ce pas le remords qui lui donne ce fameux air absent?

- Madame, madame! s'exclama Poirot. Vous allez trop vite en besogne.

- Sornettes ! Je vous sens a l'affût, Poirot !

- Connaissez-vous bien vos Classiques, madame?

- Qu'est-ce que les Classiques ont a voir là-dedans?

- Vous allez comprendre. J'essaie d'imiter Hercule, mon grand prédécesseur. Et dompter les cavales du roi Diomède a été l'un des Travaux d'Hercule.

- Allons donc ! N'essayez pas de me faire gober que vous allez vous adonner au débouillage des chevaux ! A votre âge! Et avec vos bottines a boutons ! A vous voir, on sait tout de suite que vous n'avez jamais posé le cul sur une selle !

- Vous avez de ces mots! Mais les chevaux en question, madame, n'étaient que symboliques : des cavales sauvages qui se nourrissaient de chair humaine.

- Quelle écœurante dépravation, mon Dieu ! J'ai toujours estimé que tous ces Grecs et tous ces Romains n'étaient pas des gens très fréquentables ... Et je ne vois absolument pas pourquoi tant d'hommes d'Eglise prennent un tel plaisir à les citer. Primo, on ne comprend jamais de quoi il retourne au juste. Et, par-dessus le marché, c'est d'une parfaite incongruité dans la bouche du clergé. Ces incestes à tire-larigot ... et ces statues dévêtues ... Non que cela me choque personnellement le moins du monde ... mais vous connaissez nos pasteurs et autres curaçonniers ... au bord de l'apoplexie quand par hasard une gamine va à l'église sans avoir mis de bas ... Voyons, où en étais-je ?

- J'avoue ne plus très bien le savoir.

- J'imagine, divine crapule, que vous ne me direz naturellement pas si Mrs Larkin a tué son mari ? Ni si Anthony Hawker est ou non l'homme à la malle sanglante de Brighton ?

Lady Carmichael fixait Poirot d'un œil gourmand, mais le visage du détective demeura impassible.

- Peut-être ne s'agit-il que d'une histoire de faux, spécula lady Carmichael. J'ai vu Mrs Larkin à la banque, l'autre jour. Elle y encaissait un cheque de 'cinquante livres - somme que j'ai trouvée exorbitante pour un retrait en espèces ... Mais non, c'est tout le contraire ! Si c'était une faussaire, elle aurait banqué l'argent, non ? Hercule Poirot, si vous restez plante là sans rien dire et à me regarder comme un hibou empaillé, je vais vous lancer quelque chose à la tête!

- Il vous faudra faire montre d'un peu de patience, madame, répliqua Hercule Poirot.

\*

Ashley Lodge, résidence du général Grant, n'était qu'une demeure de dimensions modestes. Construite au flanc d'une colline, elle offrait cependant de belles écuries et un jardin touffu qui souffrait d'un évident manque de soin. .

Un agent immobilier en aurait décrit l'intérieur comme « décoré avec une rare originalité ». Des myriades de bouddhas accroupis vous lorgnaient d'un œil salace du fond de leur niche et, venus en droite ligne de Bénarès, trépieds et tables basses a plateau de cuivre encombraient les planchers. Des troupes d'éléphants d'ivoire en procession égayaient les manteaux de cheminées. Quant aux murs, eux aussi s'ornaient de cuivres à la configuration torturée.

Au beau milieu de ce fatras anglo-indien jusqu'à la caricature, le général Grant, enfoncé dans un large fauteuil quelque peu râpé, avait posé sur une chaise un pied emmailloté d'un épais bandage.

- La goutte, expliqua-t-il. Une crise de goutte, vous n'avez jamais eu ça, Mr ... euh ... Poirot? Le genre de truc qui ne vous arrange pas le caractère ! Et je le dois à qui? A mon père, qui a forcé sur le porto toute sa vie ... comme l'avait fait mon grand-père avant lui Et c'est sur moi que ça retombe. Je vous offre un verre ? La sonnette est là. Si vous pouviez avoir l'amabilité d'appeler mon domestique ...

Un serviteur enturbanné fit son entrée. Le gratifiant du prénom d'Abdul, le général Grant lui ordonna d'apporter sur-le-champ whisky et soda. Sitôt les bouteilles a portée de la main, il se mit en devoir de servir le breuvage avec une telle prodigalité que Poirot crut bon de protester.

- Je ne peux, hélas, vous tenir compagnie, monsieur Poirot, déplora le général, dont l'œil évoquait a merveille le supplice de Tantale. Mon sorcier de médecin affirme que tremper mes lèvres là-dedans suffirait à me faire passer de vie a trépas. Je n'y crois pas une seconde. Ces toubibs à la noix n'y connaissent rien. Ne pensent qu'a vous gâcher la vie. Tout ce qui leur plait, c'est de vous priver du boire et du manger, et de vous coller au régime poisson bouilli. Du poisson bouilli ! Pouah !

Dans son indignation, le général remua inconsidérément son pied endolori et les élancements qu'il en ressentit l'amenèrent a jurer longuement.

Il s'excusa ensuite de la verveur de son langage :

- Je ne suis plus qu'un vieil ours aigri. Quand j'ai une crise de goutte, mes filles se tiennent au large. Je ne peux pas dire

que je le leur reproche ... Je crois que vous avez rencontré l'une d'elles.

- J'ai eu cet honneur, en effet. Vous avez plusieurs filles, n'est-ce pas?

- Quatre, avoua piteusement le général. Et pas un garçon. Quatre foutues péronnelles. De quoi vous donner bien du souci, de nos jours ...

- Je me suis laissé dire qu'elles étaient ravissantes toutes les quatre.

- Elles ne sont pas trop moches ... pas trop moches dans l'ensemble. Seulement allez savoir ce qu'elles ont dans le crane! Les filles, au jour d'aujourd'hui, on ne peut plus les tenir. Le laxisme règne en maître ... le laxisme est partout. De quels moyens d'action dispose un père ? Il ne peut quand même pas les enfermer à double tour, n'est-ce pas?

- J'ai cru comprendre qu'elles ont beaucoup de succès dans le voisinage.

- Pas mal de vieilles biques sur le retour ne peuvent pas les voir en peinture, grommela le général. Il y en a tout un tas, dans le secteur, qui essaient de se faire passer pour des oies blanches. Ici, un type doit regarder à deux fois où il met les pieds. Il s'en est fallu de peu que je ne me laisse piéger par une de ces veuves à l'œil humide. Celle-là, elle ne manquait jamais une occasion de venir se fourrer dans mes pattes et de ronronner comme une chatte en chaleur: «Ah ! général, général... vous avez dû mener une vie tellement passionnante ! »

Le général cligna de l'œil :

- Un peu gros, non? Mais, enfin, à tout prendre, j'imagine qu'il y a des endroits pires que celui-ci. Un peu moderne et bruyant cependant pour mon goût. Moi, j'aimais la vie à la campagne quand c'était encore la campagne ... quand il n'y avait pas encore ces voitures dans tous les chemins creux, ni ce fichu jazz, ni cette maudite radio du matin au soir et du soir au matin ! Chez moi, je n'en veux pas, et les petites le savent ! Un homme a quand même le droit de jouir d'un peu de calme sous son toit.

Adroitement, Hercule Poirot amena la conversation sur Anthony Hawker. .

- Hawker? Hawker? Ne connais pas. Ou plutôt si. Un vilain bonhomme, avec des yeux trop rapprochés. Ne jamais se fier à un type qui ne vous regarde pas en face.

- C'est pourtant, n'est-il pas vrai ? l'un des amis de votre fille Sheila ?

- De Sheila ? Première nouvelle. Les filles ne m'en disent jamais rien.

Le général fronça très bas ses sourcils broussailleux, et ses yeux bleus, bien mis en valeur par son teint rouge brique, se fixèrent droit sur le détective:

- Allons, monsieur Poirot, de quoi s'agit-il au juste? Cela vous ennuerait beaucoup de m'avouer le motif exact de votre visite ?

- J'en serais bien en peine, répondit Poirot avec lenteur. Et ce pour la bonne raison que je n'en sais trop rien moi-même. Qu'il me soit cependant permis de vous confier ceci : votre fille Sheila - il en va d'ailleurs peut-être de même pour ses trois sœurs s'est fait des amis assez peu recommandables.

- Mauvaises fréquentations? C'est ce que je craignais un peu ... il m'est arrivé de surprendre, de-ci de-là, quelques allusions

...

Le visage du général devint pathétique :

- Seulement que faire, monsieur Poirot ? Que faire?

Hercule Poirot secoua la tête avec commisération.

- Qu'est-ce qui cloche, avec leurs petits copains ? demanda encore le général.

Poirot répondit par une autre question:

- Avez-vous remarqué chez l'une ou l'autre de vos filles, mon général, une certaine instabilité d'humeur? Des phases d'excitation suivies de dépression ou d'hébétude ? De la nervosité ? Voire de l'emportement ?

- Sacré nom, vous parlez comme un de ces charlatans de toubibs ! Non, je n'ai jamais rien remarqué de semblable.

- Voilà qui est fort heureux, déclara gravement Poirot.

- Je vous prie, monsieur, de me dire la signification de tout ceci.

- Ça se résume en un mot: la drogue !

- QUOI?!

Plus que d'une exclamation, il s'était agi d'un hurlement.

- Quelqu'un essaie de faire de votre fille Sheila une droguée, expliqua Poirot. L'accoutumance à la cocaïne est rapide. Il suffit d'une semaine ou deux. Une fois qu'il ne pourra plus s'en passer, un drogué paiera n'importe quel prix, fera n'importe quoi, pour obtenir de nouvelles doses. Je vous laisse imaginer les fortunes que peuvent engranger ceux qui se livrent à ce commerce ignoble.

En silence, Hercule Poirot écouta le torrent d'insultes et de jurons que crachèrent les lèvres du vieil homme. Puis, lorsque la voix du général mourut sur la description du traitement qu'il ferait subir à l'infâme fils de chienne syphilitique sitôt qu'il lui tomberait entre les mains, Poirot reprit la parole:

- Avant de disposer de la peau de l'ours, il nous faut d'abord l'attraper. Une fois que nous aurons mis le grappin sur notre pourvoyeur de drogue, mon général, c'est bien volontiers que je le confierai à vos soins éclairés.

Il se leva, se prit les pieds dans une table basse lourdement tarabiscotée et ne retrouva l'équilibre qu'en se cramponnant au général.

- Je vous demande mille pardons, mon général, murmura-t-il, et je vous supplie - vous entendez bien: je vous supplie - de ne souffler mot de tout ceci à vos filles.

- Rein? Je vais leur tirer les vers du nez, oui! Leur faire cracher la vérité!

- La vérité, ce n'est pas comme ça que vous l'aurez. Vous n'obtiendrez qu'un tissu de mensonges.

- Mais, nom de Dieu de nom de ...

- Je vous assure, mon général, il faut que vous restiez bouche cousue. C'est vital, comprenez-vous? Vital!

- Bon, bon; comme vous voudrez, grommela le vieux militaire.

Dompte, il l'était. Mais convaincu, certes pas. Hercule Poirot se fraya avec adresse un chemin entre les cuivres de Bénarès et s'en fut.

\*

Le salon de Mrs Larkin était bondé.

Debout derrière une petite table, elle s'occupait à secouer des cocktails. Grande, cheveux auburn ramenés en rouleau sur la nuque, elle avait des yeux gris-bleu aux pupilles dilatées. Ses mouvements souples exprimaient une grâce un peu inquiétante. On aurait pu croire qu'elle entrait à peine dans la trentaine, et il fallait observer de près les pattes-d'oie au coin de ses paupières pour deviner qu'elle affichait en fait dix ans de moins que son âge véritable.

Hercule Poirot avait été amené là par une amie de lady Carmichael, beauté mûrissante mais encore pleine de vivacité. Il se trouva bientôt pourvu d'un cocktail et reçut pour consigne d'en porter un autre à une jeune fille qui se tenait près d'une des baies vitrées. Blonde et de petite taille, le teint frais, elle était d'un abord si angélique que c'en devenait très vite suspect. Ses yeux, que Poirot remarqua immédiatement, étaient vifs et comme à l'affût.

- Je bois à votre bonne santé, mademoiselle, dit-il avec sa courtoisie un tantinet désuète.

Elle le remercia d'une légère inclinaison de la tête, but une gorgée et lâcha tout à trac :

- Vous connaissez ma sœur.
- Votre sœur ? Seriez-vous l'une des demoiselles Grant ?
- Oui, je suis Pam Grant.
- Et où est donc aujourd'hui votre ainée ?
- À la chasse. Elle ne devrait pas tarder à rentrer.
- J'ai fait sa connaissance à Londres.
- Je sais.
- Elle vous l'a dit ?

Pam Grant acquiesça, puis :

- Elle était dans le pétrin ?
- Si je ne m'abuse, elle n'a donc pas été au bout des confidences ?

La jeune fille secoua la tête.

- Tony Hawker était présent, lui aussi ? demanda-t-elle.

Mais avant que Poirot n'ait pu répondre, la porte du salon s'ouvrit et Hawker et Sheila Grant firent leur entrée. Tous deux

étaient en tenue de chasse, et une tache de boue séchée maculait la joue de la jeune fille.

- Bonjour tout le monde ! lança-t-elle. Nous sommes venus prendre un verre ! La gourde de Tony est a sec.

- Quand on parle du loup ..., préluda Poirot.

- ... on voit arriver le diable et sa suite! acheva tout aussitôt Pam Grant d'un air de profonde souffrance.

- Ce serait donc grave a ce point? s'enquit vivement Poirot.

Beryl Larkin était allée à la rencontre des nouveaux arrivants.

- Vous voila enfin, Tony! se réjouit-elle. Comment s'est passée la battue ? Vous avez débusqué le chevalier fantôme ?

Sans avoir l'air d'y toucher, elle le pilota vers un canapé, près de la cheminée. Poirot le vit se retourner vers Sheila et lui lancer un clin d'œil avant de s'asseoir.

Sheila avait aperçu Poirot. Elle marqua un seconde d'hésitation, puis marcha droit sur sa sœur et lui.

- Ainsi, c'est bien vous qui êtes passé a la maison hier? jappa-t-elle.

- Votre père vous en a parlé?

Elle secoua la tête:

- Non. Mais le signalement donné par Abdul était le votre.

- Vous êtes allé voir Père ! s'exclama Pam.

- Hé oui. Que voulez-vous, nous avons ... des amis communs.

Le ton de Pam se fit acerbe :

- Je n'en crois pas un mot!

- Qu'est-ce que vous ne croyez pas? Que votre père et moi puissions avoir des amis communs ?

- Ne soyez pas grotesque! répliqua-t-elle avec emportement avant de rougir et d'ajouter : Non, ce que je voulais seulement dire, c'est que ... que c n'était pas la vraie raison de votre visite.

Elle se tourna vers Sheila:

- Et toi, pourquoi est-ce que tu ne dis rien ?

Sheila Grant sursauta, semblant sortir d'un songe :

- Cette visite a mon père, est-ce que ça n'avait. .. est-ce que ça n'avait pas a voir avec Tony Hawker?

- Pourquoi ? Ç'aurait dû ? s'enquit Poirot.

La jeune fille s'empourpra et, le feu aux joues, s'éloigna pour rejoindre les autres convives.

- Ce Tony Hawker, je l'exècre ! grinça entre ses dents Pam Grant avec une véhémence renouvelée. Il y a en lui quelque chose de ... quelque chose de trouble. Pareil pour elle - pour Mrs Larkin, veux-je dire. Regardez-les tous les deux.

Poirot suivit son regard.

Tony Hawker murmurait à l'oreille de Beryl Larkin. Il semblait essayer de l'amadouer. Mais la voix de la femme s'enfla un instant :

- ... Oui, seulement, moi, je ne peux pas attendre ! C'est tout de suite que j'en ai besoin !

- Ah! les femmes, s'attendrit Poirot avec un sourire en coin. De quoi qu'il puisse s'agir, elles le veulent toujours tout de suite, non?

Pam Grant, le visage figé, ne répondit pas. Machinalement, elle froissait et défroissait sa jupe de tweed.

- Vous semblez d'un genre très différent de celui de votre sœur, très chère mademoiselle, mondanisa Poirot, histoire de meubler ce blanc dans la conversation.

Elle montra clairement que les mondanités la lassaient.

- Monsieur Poirot ! exigea-t-elle. Quelle est cette saleté que Tony passe son temps à donner à Sheila? Qu'est-ce qui la rend ... tellement différente de ce qu'elle était ?

Poirot la regarda droit dans les yeux :

- Avez-vous déjà pris de la cocaïne, miss Grant?

Elle secoua la tête:

- Bien sur que non! Alors, c'est de ça qu'il s'agit? De cocaïne? Mais c'est tout ce qu'il y a de dangereux, non ?

Sheila Grant revenait vers eux, verre en main:

- Qu'est-ce qui est si dangereux que ça ?

- Nous parlions des effets de la drogue, répliqua Poirot. De cette mort lente de l'esprit et de l'intelligence... de la destruction de tout ce qu'il peut y avoir de beau et de noble dans un être humain.

Sheila Grant parut avoir un instant quelque peine à respirer. Sa main trembla et un peu du contenu de son verre se répandit sur le tapis.

- Le Dr Stoddart vous a, me souvient-il, expliqué très clairement comment la drogue peut faire de quiconque un mort-vivant, reprit Poirot. C'est que l'habitude en est si facile à prendre ... mais qu'il si difficile de s'en défaire. Ceux qui tirent profit de la déchéance et du malheur de leurs semblables sont des vampires qui se repaissent de chair et de sang.

Sur ces belles paroles, il se détourna. Dans son dos, il entendit aussitôt la voix de Pam Grant chuchoter :

- Sheila!

Puis dans un murmure - un murmure à peine audible, celle de Sheila Grant qui soufflait :

- La gourde ...

Hercule Poirot prit congé de Mrs Larkin, et se dirigea vers le vestibule. Sur une console se trouvaient une gourde de chasse, une cravache et une bombe. Poirot s'empara de la gourde. Elle portait les initiales A.H.

- La gourde de Tony est-elle vraiment à sec? marmonna-t-il pour lui-même.

Il l'agita. Pas le moindre mouvement de liquide à l'intérieur. Il dévissa le bouchon.

À sec, la gourde de Tony Hawker l'était indubitablement. Mais vide, en aucun cas.

Elle était pleine. Pleine d'une poudre blanche ...

\*

Installé sur la terrasse de lady Carmichael, Hercule Poirot était en conversation véhémement avec une jeune fille :

- Vous êtes très jeune, mademoiselle. Et j'ai la conviction que vous n'aviez pas compris, pas vraiment compris, ce que vous faisiez, vos sœurs et vous. Et pourtant, telles les cavales de Diomède, vous vous êtes nourries de chair humaine.

Sheila frissonna et retint un sanglot :

- Présenté comme ça, ça paraît monstrueux. Et c'est pourtant l'exacte vérité! Je ne m'en étais jamais avisée jusqu'à cette soirée, à Londres, où le Dr Stoddart m'a parlé. Il s'est montré si grave ... si convaincant. J'ai soudain mesuré toute l'horreur de ce que j'avais fait... Avant, je me disais que c'était...

bah ! comme boire du whisky un jour sans alcool. Que c'était quelque chose pour quoi les gens étaient prêts à payer n'importe quoi, mais que ça n'avait pas énormément d'importance !

- Et maintenant ? demanda Poirot.

- Je ferai tout ce que vous voudrez, promit Sheila Grant. Je ... je sermonnerai les autres.

» Je suppose, ajouta-t-elle en soupirant, que le Dr Stoddart ne voudra plus jamais m'adresser la parole...

- Au contraire, mademoiselle, au contraire. Le Dr Stoddart et moi-même sommes prêts à vous aider, dans toute la mesure de nos moyens, à prendre un nouveau départ. Vous pouvez compter sur nous. Mais, auparavant, vous avez un devoir à accomplir. Il est un individu qu'il faut abattre sans pitié, qu'il faut mettre définitivement hors d'état de nuire ... or, seules vos sœurs et vous en possèdent le moyen: C'est votre témoignage, et votre témoignage uniquement, qui permettra de l'inculper.

- Vous voulez parler de ... de mon père ?

- Ce n'est pas votre père, mademoiselle. Ne vous avais-je pas dit que rien n'échappe à Hercule Poirot ? J'ai des relations dans la police, et votre photographie a été identifiée sans peine. Vous êtes Sheila Kelly, adolescente récidiviste du vol à l'étalage envoyée en maison de correction il y a quelques années. Quand vous en êtes sortie, le prétendu général Grant est venu vous proposer cet emploi : jouer les filles de bonne famille. Il y aurait beaucoup d'argent à la clef, beaucoup d'occasions de s'amuser et de prendre du bon temps. Tout ce que vous auriez à faire, ce serait d'initier vos amis à la « neige » de leur en fournir en prétendant toujours que c'était quelqu'un d'autre qui vous l'avait donnée. Vos «sœurs» étaient dans le même cas que vous.

Poirot marqua un temps avant de reprendre :

- Allons, mademoiselle ... Cet homme doit être démasqué, et puis jugé ! Après quoi...

- Après quoi ?

Poirot toussota, puis murmura avec un sourire en coin:

- Après quoi vous vous consacrez au service des dieux ...

\*

Stupéfait, les yeux écarquillés, Michael Stoddart dévisageait Hercule Poirot :

- Le général Grant ? Le général Grant?

- Hé oui, mon tout bon. Sa mise en scène utilisait de trop grosses ficelles pour mon gout. Tous ces bouddhas, ces cuivres de Bénarès, ce domestique indien! Sans parler de la goutte! C'est archi-démodé, la goutte ! Il n'y a plus que de très, très vieux messieurs pour avoir encore la goutte - pas les pères de gamines de dix-neuf printemps.

» Quoi qu'il en soit, je m'étais arrangé pour en avoir le cœur net. En sortant, je trébuche et je me rattrape au pied goutteux. Notre homme est si troublé par ce que je viens de lui dire qu'il ne s'en rend même pas compte! Oh oui, c'était bien du toc, notre général! N'empêche, l'idée n'était pas bête du tout. Caricature de général en retraite de l'armée de Indes - il n'a négligé ni le foie en capilotade ni le caractère de cochon -, il ne s'installe pas parmi d'autres anciens militaires comme lui, oh non: il choisit un milieu bien trop reluisant pour sa modeste condition de demi-solde. C'est que ça fourmille de gens riches, dans le coin, de gens qui viennent de Londres. Quel débouché pour sa marchandise! Et qui irait donc soupçonner quatre jeunes filles séduisantes et tout au plus un peu trop délurées ? En cas de pépin, il va de soi qu'on ne les considérerait jamais que comme des victimes !

- Quand vous êtes allé rendre visite a ce vieux démon, quelle idée aviez-vous en tête? Vous vouliez lui flanquer la frousse ?

- Qui. Et surtout voir ce qui allait se passer. Les choses n'ont guère traîne. Ces demoiselles avaient reçu des consignes. Anthony Hawker, qui était en réalité une de leurs victimes, leur servirait de bouc émissaire. Sheila avait pour mission de me parler de la gourde posée dans le vestibule. Elle a bien failli ne pas avoir le cran de s'y résoudre. Mais Pam l'a rappelée a l'ordre et elle s'est exécutée ... dans un murmure étouffé.

Michael Stoddart se leva et se mit a marcher de long en large:

- Vous savez, je crois que je ne vais pas perdre cette fille de vue. Les théories que j'ai pu, approfondir quant a ce type de

délinquance postpubère ne cessent de conforter ma position. Pour peu qu'on examine les antécédents familiaux, on s'aperçoit presque toujours que ...

Poirot l'interrompt non sans une douce ironie :

- J'ai le plus vif respect pour la profondeur de vos théories, très cher. Et je ne doute pas un instant que la justesse de vos vues ne transparaisse avec un éclat tout particulier dans le cas de miss Sheila Kelly.

- Pour ce qui est des trois autres également.

- Pour ce qui est des trois autres, peut-être bien. Pourquoi pas, en effet ? Mais la seule pour laquelle je sois entièrement convaincu, c'est la petite Sheila. Aucun doute, vous saurez la dompter. D'ailleurs, il suffit de la regarder ... elle vous mange déjà dans la main.

Le malheureux· jeune homme s'empourpra :

- Mon Dieu, Poirot, comment pouvez-vous dire des âneries pareilles !

## La ceinture d'Hyppolyte

Sans faire preuve d'une bien grande originalité, Poirot aime à répéter qu'une chose en amène une autre.

Et il ajoute que cet aphorisme n'a jamais été aussi bien démontré que dans l'affaire du Rubens volé.

Le tableau lui-même ne l'avait jamais beaucoup intéressé. Ne serait-ce que parce que Rubens ne figure pas au nombre de ses peintres préférés, et que les circonstances du vol étaient des plus banales. Mais il s'était chargé de l'enquête par obligeance pour Alexander Simpson, qui était de ses amis, et aussi pour des raisons personnelles non dénuées de liens avec les plus grands mythes de l'Antiquité.

Aussitôt après le vol, Alexander Simpson avait fait venir Poirot et lui avait conté en détail ses malheurs. Le Rubens, chef-d'œuvre jusqu'alors inconnu, était une découverte récente mais dont l'authenticité ne faisait pas de doute. Il avait été exposé à la galerie Simpson, et c'était en plein jour qu'il avait été dérobé. Cela se passait au cours de la période où les chômeurs avaient choisi de se coucher au beau milieu des rues et de pousser l'impudence jusqu'à envahir le Ritz pour attirer l'attention sur leur sort. Un petit groupe d'entre eux avaient forcé les portes de la galerie et s'étaient vautrés sur la moquette, non sans déployer une banderole « L'art est luxe. Nourrissez ceux qui ont faim ». On avait fait appel à la police. La curiosité avait amené un fort contingent de badauds. Et l'on ne s'était aperçu du vol que lorsque la force publique avait contraint les perturbateurs à décamper : la toile de Rubens avait été fort proprement découpée de son cadre et emportée sans autre forme de procès.

- Vous comprenez, c'était une œuvre d'assez modestes dimensions, avait expliqué Mr Simpson. N'importe qui pouvait la glisser sous son bras et s'en aller tranquillement pendant que tout le monde regardait ces misérables abrutis de chômeurs !...

Il était apparu que les chômeurs en question avaient reçu une obole pour le rôle qu'ils avaient naïvement joué dans le vol. On leur avait demandé de manifester précisément à la galerie

Simpson. Mais ce n'avait été qu'après coup qu'ils en avaient su le motif.

Hercule Poirot avait jugé le stratagème cocasse, 'ans pour autant voir de quelle manière il pourrait bien exercer la ses talents. Mieux valait faire confiance a la police, n'avait-il pas manque de souligner, pour traiter efficacement un vol aussi flagrant.

- Ecoutez-moi, Poirot, avait insisté Alexander Simpson. Je sais qui a volé la toile, et je sais où elle doit aller ...

S'il fallait en croire le propriétaire de la galerie Simpson, le vol du tableau était l'œuvre d'un gang d'aigrefins internationaux agissant pour le compte d'un millionnaire qui ne répugnait pas à acquérir des œuvres d'art pour des prix étonnamment bas - et sans poser de questions! Selon Alexander Simpson, on ferait passer clandestinement le Rubens en France, où le millionnaire indélicat en prendrait possession. Tant en France qu'en Angleterre, la police veillait, mais Simpson jugeait qu'elle ne pouvait qu'échouer.

- Et quand ce répugnant personnage aura mis la main dessus, la difficulté ne fera que croître et embellir, avait expliqué Simpson à Poirot. Les gens riches ont droit à des égards. Et c'est là que vous entrez en scène. La situation sera très délicate. Or, vous êtes l'homme de ce genre de situations.

Au bout du compte, dépourvu du moindre enthousiasme, Poirot avait donné son accord et accepté de partir sans délai pour la France. Sa mission ne le passionnait pas outre mesure, mais il fut néanmoins, grâce à elle, mêlé à l'affaire de la collégienne disparue, qui l'intéressa infiniment plus.

Le premier à lui en parler fut l'inspecteur Japp qui vint le trouver au moment même où Poirot exprimait à son valet de chambre sa satisfaction pour la manière dont ses valises avaient été faites.

- Ah! s'écria Japp. Vous êtes en route pour la France, n'est-ce pas?

- Très cher, l'applaudit Poirot, vous êtes incroyablement bien informés, à Scotland Yard ...

- Nous avons nos espions! gloussa Japp Simpson vous a mis sur l'affaire du Rubens. A croire qu'il n'a pas confiance en nous !

Bon, moi, ça ne me fait ni chaud ni froid, mais je voudrais vous demander quelque chose de bien différent. Puisque vous allez de toute façon a Paris, autant faire d'une pie deux coups. L'inspecteur Hearn est déjà sur place pour collaborer avec les mangeurs de grenouille. Vous connaissez Hearn? Brave type ... mais j'ai connu des cerveaux plus déliés. J'aimerais avoir votre opinion sur cette histoire.

- Mais de quelle histoire s'agit-il ?...

- Une gamine qui a disparu. Ce sera dans les journaux du soir. Il semblerait qu'elle a été enlevée. C'est la fille du chanoine de Cranchester. Elle s'appelle King, Winnie King.

Et l'inspecteur divisionnaire Japp se mit en devoir de conter a Poirot les événements par le menu.

Winnie King se rendait a Paris, où elle devait entrer dans l'institution très exclusive que miss Pope consacrait a l'éducation de jeunes fille anglaises et américaines du meilleur monde. Winnie était venue de Cranchester par le premier train. A Londres, elle avait été attendue par une employée de « Sœurs aînées et Cie », société qui se chargeait, entre autres, d'escorter des jeunes personnes d'une gare à une autre. C'est ainsi que, a Victoria Station, elle avait été confiée aux bons soins de miss Burshaw, l'adjointe de miss Pope, et que, en compagnie de dix-huit autres jeunes filles, elle avait embarqué dans le train de Douvres. Dix-neuf donzelles avaient donc traverse la Manche, s'étaient soumises au contrôle des douanes françaises, et avaient pris place à bord du Calais-Paris où elles avaient déjeuné au wagon-restaurant. Aux approches de Paris, miss Burshaw s'était livrée au décompte de ses ouailles : il n'y en avait plus que dix-huit au bataillon !

Poirot hocha la tête:

- Tiens, tiens ... Est-ce que le train s'est arrêté quelque part ?

- Oui, a Amiens. Mais, a. ce moment-la., ces demoiselles se trouvaient au wagon-restaurant, et elles affirment toutes, mordicus, que Winnie King était avec elles. Elles l'ont perdue, si j'ose dire, en retournant dans leurs compartiments. Plus exactement, elle n'est pas rentrée dans son compartiment en même temps que les cinq autres filles qui l'occupaient. Elles ne se sont pas posé de question, parce qu'elles pensaient tout

bonnement que Winnie était allée faire un tour dans un des deux autres compartiments.

- On l'a vue pour la dernière fois ... quand ça, au juste ?

L'inspecteur Japp toussota, par respect pour les convenances :

- Dix minutes après que le train eut quitté Amiens. On l'a vue ... euh ... entrer dans les toilettes.

- Ce qui est, après tout, bien naturel, murmura Poirot. Et rien d'autre ?

- Si, répondit Japp, assombri. Son chapeau a été retrouvé a côté de la voie ferrée, a une vingtaine de kilomètres d'Amiens.

- Mais pas de corps ?

- Pas de corps.

- Quelle est votre opinion personnelle sur la question ? interrogea Poirot.

- Difficile d'en avoir une! En l'absence de cadavre, on peut penser qu'elle n'est pas tombée du train.

- Et le train ne s'est pas arrêté du tout après le départ d'Amiens ?

- Il a ralenti une fois, a cause d'un signal. Mais il ne s'est pas arrêté. Et je doute fort, d'ailleurs, qu'il ait ralenti suffisamment pour permettre à quelqu'un de sauter sur le ballast sans se blesser grièvement. Vous pensez peut-être que la gosse a été prise de panique et a tenté de s'enfuir? C'était le début du trimestre et elle a pu regretter le cocon familial, d'accord, mais elle a tout de même quinze ans et demi- ce qui n'est plus l'âge des coups de tête ... Et puis elle s'était montrée d'excellente humeur pendant tout le voyage et avait jacasse comme une pie.

- On a fouille le train ? s'enquit Poirot.

- Bien sur, d'un bout a l'autre, et avant même l'arrivée en gare du Nord. La fille n'était plus dans le train, ça, c'est certain.

Et Japp, excédé, ajouta :

- Elle s'est volatilisée ... pfft ! Ça n'a pas de sens, monsieur Poirot ! C'est insane !

- Que! genre de fille était-ce ?

- Quelconque, tout ce qu'il y a de banale, pour autant que je le sache.

- le voulais dire ... A quoi ressemble-t-elle ?

- J'ai une photo d'elle. Ce n'est pas précisément une beauté fatale.

Il passa l'instantané à Poirot, qui l'examina en silence. Il représentait une gamine efflanquée, arborant une paire de nattes tristounettes. Il n'était que trop évident que le sujet n'avait pas posé et avait été, au contraire, photographié par surprise: Winnie King mangeait une pomme et, bouche ouverte, exhibait une magnifique protrusion des incisives que tentait de réduire un appareil orthodontique. Elle portait des lunettes.

- Plutôt moche, comme gosse, commenta Japp, mais c'est vrai qu'elles ne sont généralement pas gâtées par la nature à cet âge-la ! Hier, j'étais chez mon dentiste. Dans le Sketch, j'ai vu une photo de Marcia Gaunt, la reine de beauté de la saison mondaine. Je me suis souvenu d'elle à quinze ans, quand j'étais allé au château, chez ses parents, pour un cambriolage. Pleine de boutons, godiche, des dents de lapin, le cheveu terne et coiffé à la va-comme-je-te-pousse! Et puis, en l'espace d'une nuit, elles se métamorphosent en beautés ! C'est à n'y rien comprendre. Ça tient du miracle.

- Le beau sexe, sourit gravement Poirot, tient tout entier du miracle! Que sait-on de la famille de cette petite? Ils ont fourni des renseignements utiles?

Japp secoua la tête:

- Rien qui puisse nous aider. La mère est grabataire. Et ce pauvre vieux chanoine King n'y comprend goutte. Il jure que la gamine était folle de joie à l'idée d'aller à Paris ... qu'elle attendait ça avec impatience. Elle voulait étudier la peinture et la musique - ce genre de trucs. Pour les élèves de miss Pope, l'Art prend un A majuscule. Comme vous le savez sans doute, l'institution de miss Pope est très cotée. Des tas de filles de la haute la fréquentent. La vieille est sévère, un véritable dragon; ses prix sont exorbitants ; et ses méthodes de sélection, draconiennes.

- Je vois l genre, soupira Poirot. Et miss Burshaw, qui avait pris les jeunes filles en charge en Angleterre ?

- Elle n'a pas inventé la poudre. Et elle est terrifiée à l'idée que miss Pope puisse la tenir pour responsable.

- Pas de prince charmant a l'horizon ? s'enquit Poirot après réflexion.

De l'index, Japp désigna la photo:

- Vous trouvez qu'elle a la tête à ça ?

- Non, je vous l'accorde. Mais, quelles que soient les apparences, c'est peut-être une âme romanesque. A quinze ans, on n'est plus dans les langes.

- Oui, eh bien si une âme romanesque l'a fait disparaître du train comme par enchantement, ricana Japp, je sens que je vais me mettre à lire les romancières.

Il jeta à Poirot un regard plein d'espoir :

- Il n'y a rien qui vous frappe ... vous êtes sur? Poirot secoua la tête avec lenteur. Puis:

- Est-ce qu'on n'aurait pas, par hasard, retrouvé également ses chaussures le long de la voie ?

- Ses chaussures ? Non. Pourquoi ses chaussures?

- Oh, une idée ... comme ça ... sans plus, murmura Poirot.

\*

Hercule Poirot s'apprêtait a sortir de chez lui pour prendre son taxi quand le téléphone sonna. Il décrocha:

-Oui?

La voix de Japp retentit au bout du fil :

- Content de vous avoir attrapé a temps. C'est fini, mon vieux. J'ai trouvé un message au Yard, en rentrant. La gamine a réapparu. Sur le bas-côté de la route, a vingt-cinq kilomètres d'Amiens. Elle est dans le cirage, il semble qu'on ne puisse rien lui soutirer de cohérent et le toubib local dit qu'elle a été droguée ... A part ça, pas de bobo. Rien qui cloche.

- Ce qui a dire revient, baragouina Poirot qui du coup en avait perdu ses quelques rudiments d'anglais, ce qui a dire revient que de mes services vous n'avez pas besoin ?

- Hé, oui, grand massacreur de notre belle langue! Mille parrrrdons de vous avoires derrrangé !

Et, ravi d'être aussi spirituel, Japp éclata de rire avant de raccrocher.

Poirot, quant à lui, se garda bien de toute hilarité. Et c'est avec lenteur qu'il reposa le combiné.

Il avait le visage soucieux.

\*

L'inspecteur Hearn ne chercha pas à dissimuler son étonnement.

- Je n'aurais jamais cru, monsieur, dit-il à Poirot, que vous seriez tellement intéressé par ce mystère.

- L'inspecteur Japp vous avait bien fait savoir qu'il se pourrait que j'aie à coopérer avec vous pour l'éclaircir ? répliqua Poirot.

Hearn acquiesça :

- Il m'avait prévenu que vous veniez à Paris pour une enquête personnelle et que vous seriez susceptible, le cas échéant, de nous donner un coup de main. Mais maintenant que tout est arrangé, je ne m'attendais plus à vous voir. Je vous pensais beaucoup trop pris par votre propre travail.

- Mon propre travail peut attendre. C'est cette affaire-la qui m'intéresse. Vous la qualifiez de mystère, et vous me dites que tout est arrangé. Le mystère n'en demeure pas moins, à ce qu'il me semble.

- Eh bien, monsieur, nous avons récupéré la gamine. Elle est saine et sauve. C'est l'essentiel.

- Reste cependant à savoir comment elle a été retrouvée, non ? Que dit-elle ? Elle a été vue par un médecin, je crois ? Qu'est-ce qu'il en pense ?

- Il dit qu'elle a été droguée. Elle était encore sonnée. Apparemment, elle ne se rappelle pas grand-chose de ce qui a pu se passer depuis son départ de Cranchester. Comme si ç'avait été effacé. Mais le toubib croit que ça peut être l'effet d'un coup ou d'un choc. Elle a une meurtrissure à la nuque. Il prétend que ça pourrait expliquer sa perte de mémoire.

- Perte de mémoire éminemment commode pour ... pour quelqu'un, souligna Poirot.

- Vous ne croyez pas qu'elle puisse jouer la comédie, monsieur ? interrogea Hearn d'un ton dubitatif.

- Vous y croyez, vous ?

- Non, je suis sur que non. C'est une brave gosse ... encore un peu bébé.

- Non, trancha Poirot en secouant la tête, elle ne joue pas la comédie. Il n'empêche que je voudrais tout de même savoir comment elle a bien pu quitter ce train. Je veux savoir qui a monté ce coup ... pourquoi.

- Pour ce qui est du pourquoi, je pencherai pour la tentative d'enlèvement, monsieur. Ces gens-la comptaient exiger une rançon.

- Mais ils n'ont rien exigé du tout!

- Devant tout ce remue-ménage, ils auront perdu leur sang-froid et auront préféré la laisser en plan sur le bord de la route.

Poirot manifesta sans ambages son scepticisme :

- Quelle rançon auraient-ils pu tirer d'un chanoine de la cathédrale de Cranchester ? Ne confondons pas dignitaire de l'Eglise d' Angleterre et millionnaire.

- Ils ont vasouillé d'un bout à l'autre, monsieur, voila le fond de ma pensée ! affirma gaillardement Hearn.

- Tiens donc ! Alors, c'est ça le fond de votre pensée? Hearn rougit un peu :

- Et vous, qu'est-ce que vous avez en tête, monsieur ?

- Je veux savoir comment elle a été escamotée de ce train.

Le visage du représentant de l'ordre s'assombrit à nouveau:

- Ça, c'est mystère et boule de gomme ! Elle est là, au wagon-restaurant, a jacasser avec les autres filles ... Et, cinq minutes plus tard, elle a disparu. Un coup j'te vois, un coup j'te vois pas, comme dans un tour de prestidigitation.

- Précisément ! Comme dans un tour de prestidigitation! Qui y avait-il d'autre, dans la voiture où étaient les compartiments réservés pour les élèves de miss Pope?

L'inspecteur Hearn dodelina de la tête:

- C'est un point important, ça, monsieur. C'est même tout ce qu'il y a d'important, parce que c'était la dernière voiture du train et que, dès que tout le monde est revenu du wagon-restaurant, on ferme les portes entre les voitures histoire d'empêcher les gens d'y retourner pour réclamer du thé avant qu'ils aient eu le temps de débarrasser le déjeuner et de tout

remettre en ordre. Winnie King a regagné la dernière voiture avec les autres. L'école avait réservé trois compartiments.

- Et dans les autres compartiments ? Hearn exhiba son carnet:

- Miss Jordan et miss Butters - deux vieilles filles d'âge canonique se rendant en Suisse; rien à redire à leur sujet : éminemment respectables, bien connues dans leur Hampshire natal. Deux représentants de commerce français, l'un parisien, l'autre lyonnais ; tous deux d'un certain âge et des plus convenables. Un homme assez jeune, James Elliot, accompagné de sa femme - plutôt époustouflante, celle-là, dans son genre! Lui, il n'a pas très bonne réputation: on le soupçonne d'avoir été mêlé à des transactions douteuses ... mais il n'a jamais, jusqu'ici, donné dans le kidnapping. N'importe comment, le compartiment a été fouillé et on n'a rien trouvé dans ses bagages qui puisse donner à penser qu'il était dans le coup. Je ne vois d'ailleurs pas comment il aurait pu. La dernière personne, c'était une Américaine, Mrs Van Suyder, en route pour Paris. Rien sur elle dans les dossiers. Elle a l'air sans histoire. Et le compte y est.

- Et on est absolument sûr que le train ne s'est pas arrêté entre Amiens et Paris ? insista Poirot.

- Absolument. Il a bien ralenti une fois, mais pas assez pour que qui que ce soit puisse sauter - sans risquer de se casser quelque chose ou même d'y laisser sa peau.

- C'est cela, murmura Poirot, qui rend notre problème si extraordinairement intéressant. Notre collégienne se volatilise juste après Amiens. Et elle réapparaît dans les environs d'Amiens. Où a-t-elle donc bien pu se fourrer entre temps ?

L'inspecteur Hearn hocha la tête:

- Présenté comme ça, ça à l'air d'une histoire de fous. Oh! a propos, on m'a dit que vous aviez demandé Dieu sait quoi a propos de chaussures ... des chaussures de la fille. Quand on l'a retrouvée, elle avait comme vous et moi ses chaussures aux pieds, mais il y en avait quand même une paire le long de la voie. C'est un cheminot qui est tombé dessus. Et comme elles avaient l'air en bon état, il les avait rapportées chez lui. Des bonnes grosses chaussures noires.

- Ah ! se réjouit bruyamment Poirot.
- Cette histoire de chaussures me dépasse, avoua Hearn. Ça a un sens, tout ça, d'après vous ?
- Cela confirme une hypothèse, sourit Poirot. Une hypothèse sur la manière dont le tour de prestidigitation a été exécuté.

\*

Comme bien d'autres établissements analogues, l'institution de miss Pope était sise a Neuilly. Hercule Poirot, qui s'attardait a en contempler l'austère façade, manqua soudain être emporté par un déferlement de jeunes personnes jaillissant du portail.

Il en compta vingt-cinq, toutes identiquement vêtues : manteaux et jupes bleu marine, chapeaux de taupe du même bleu, de style fâcheusement britannique et ceints du ruban pourpre et or choisi comme emblème par miss Pope en personne. Les âges de ces demoiselles devaient aller de quatorze a dix-huit ans. Il y avait des blondes et des brunes. Les unes étaient minces, les autres grassouillettes. Et la grâce comme la gaucherie bénéficiaient d'une égale représentation. En serre-file, à hauteur d'une des plus jeunes, marchait une femme aux cheveux gris, aux allures de mère poule minée par l'angoisse et en laquelle Poirot n'eut aucune peine a reconnaître miss Burshaw.

Il laissa passer quelques instants, puis sonna et demanda a être conduit auprès de miss Pope.

Miss Lavinia Pope ressemblait bien peu a son adjointe, l'infortunée Burshaw. Miss Pope s'imposait sans effort. Miss Pope inspirait le respect. Et même s'il lui arrivait d'avoir a en rabattre courtoisement devant certains parents d'élèves, miss Pope n'en devait pas moins conserver cet air de supériorité innée face au commun des mortels qui constitue, pour la directrice d'un établissement d'éducation, un atout de première grandeur.

Pas le moindre cheveu follet ne s'échappait de son chignon. L'austérité de son tailleur lui conférait un incontestable chic. Elle était, somme toute, la compétence, l'omnipotence et l'omniscience personnifiées.

Le bureau dans lequel elle reçut Poirot dénotait la femme de culture: mobilier élégant, fleurs, photographies dédicacées d'anciennes élèves, aujourd'hui personnalités de tout premier plan - la plupart dans leurs falbalas de bal des débutantes. Aux murs étaient accrochées des reproductions de chefs d'œuvre ainsi que quelques aquarelles de bonne facture. Le lieu était brique et ciré à miroir. On pouvait à bon droit se convaincre que pas un grain de poussière n'aurait l'audace de s'en venir souiller pareil sanctuaire.

Miss Pope accueillit Poirot avec l'assurance de qui se trompe rarement :

- Monsieur Hercule Poirot ? Je vous connais bien entendu de réputation. J'imagine que c'est la malencontreuse mésaventure de Winnie King qui vous amène. Il s'agit là d'un incident tout à fait navrant...

Miss Pope n'en paraissait pas outre mesure navrée : un drame se prend comme il vient, on traite le problème avec efficacité et on le ramène, des lors, à ses justes proportions.

- Rien de tel n'était encore advenu, reprit miss Pope, sans cacher qu'elle sous-entendait : « Et rien de tel n'advient plus! »

- C'était le premier trimestre ici de cette jeune fille, si je ne m'abuse ? demanda Poirot.

- En effet.

- Aviez-vous eu un entretien préliminaire avec Winnie ... et avec ses parents ?

- Pas récemment. J'ai quelque temps séjourné, il y a de cela deux ans, près de Cranchester ... j'étais, en fait, descendue chez l'évêque.

Tout, dans le ton de miss Pope, tendait à proclamer: « Notez bien, je vous prie, que je suis du genre à avoir mon rond de serviette chez les évêques ! »

- Pendant mon séjour, continua Miss Pope, j'ai été amenée à faire la connaissance du chanoine King et de son épouse, qui est, hélas, handicapée. C'est alors que j'ai rencontré Winnie. Une fillette très bien élevée, réellement attirée par l'Art. J'ai dit à Mrs King que je serais heureuse d'accueillir sa fille dans une année ou deux ... dès qu'elle aurait achevé ses études générales.

Voyez-vous, monsieur Poirot, nous nous concentrons ici sur les Beaux-Arts et la musique. Nous emmenons nos jeunes filles à l'Opéra et à la Comédie-Française. Elles suivent des conférences au Louvre. Et nous faisons appel aux maîtres les plus éminents pour leur enseigner musique, chant et peinture. La culture la plus large, tel est notre but.

Miss Pope se souvint tout à coup que Poirot n'appartenait pas à la catégorie des parents, et abrégé :

- Que puis-je pour vous, monsieur Poirot ?

- Je serais heureux de connaître la position que vous avez adoptée en ce qui concerne la jeune Winnie.

- Le chanoine King a fait le voyage d'Amiens, et il va remmener Winnie en Angleterre avec lui. C'est le plus sage, après le choc que cette enfant a subi.

» Nous n'acceptons pas ici les jeunes filles trop fragiles. Nous ne disposons pas d'installations spéciales pour celles dont la santé pose des problèmes. J'ai clairement précisé au chanoine qu'à mon avis, il valait mieux que la chère petite retourne auprès de ses parents.

- Et, toujours à votre avis, miss Pope, interrogea Poirot tout à trac, que s'est-il vraiment passé ?

- Je n'en ai pas la moindre idée monsieur. Poirot. Cette histoire dans son entier, telle qu'elle m'a été rapportée, m'a paru inimaginable. Et je ne peux croire que celle des employées qui avait la charge des jeunes filles mérite quelque blâme que ce soit... sinon, peut-être, pour n'avoir pas noté plus tôt la disparition de cette chère petite.

- Vous avez dû recevoir la visite de la police ?

Un frisson agita la silhouette aristocratique de miss Pope. Son ton se fit glacial :

- Un certain M. Lefarge, de la préfecture de police, est venu me voir dans l'espoir que je pourrais lui apporter quelque lumière. J'en ai, bien entendu, été parfaitement incapable. Il a alors exigé de pouvoir jeter un coup d'œil à la malle de Winnie qui, cela va de soi, était arrivée en même temps que celle des autres jeunes filles. Force m'a été de lui répondre qu'un de ses collègues avait déjà effectué la même démarche. Les différents services de la police, je le regrette publiquement, me semblent

bien fâcheusement empiéter les uns sur les autres. D'autant que, peu après, j'ai reçu un appel téléphonique ou l'on me reprochait de ne leur avoir pas remis toutes les affaires de Winnie. Je me dois d'avouer que je me suis montrée fort sèche. Rien ne saurait justifier que l'on se livre pieds et poings liés aux tracasseries bureaucratiques.

Poirot respira a fond. Puis :

- Vous êtes une force de la nature, mademoiselle, et je vous en admire ... J'imagine qu'à son arrivée, la malle de Winnie a été défaits ?

A ce point de la conversation, un peu de son assurance sembla abandonner miss Pope :

- C'est affaire de routine. Une saine routine est la base de l'ordre, le fondement de la discipline. Dès leur arrivée, les malles des jeunes filles sont défaits, et leurs affaires rangées selon un schéma qu'elles devront ensuite respecter. Les affaires de Winnie ont été déballées en même temps que celles des autres arrivantes. Mais, bien entendu, elles ont été ensuite remises dans sa malle qui lui a été renvoyée exactement comme elle était arrivée.

- Exactement ? murmura Poirot.

Il se dirigea vers le mur :

- Je suis sûr, dit-il, que ce tableau représente le fameux pont de Cranchester avec la cathédrale dans le lointain.

- Vous avez entièrement raison, monsieur Poirot. De toute évidence, Winnie s'est livrée à ce petit pensum pour me faire une surprise. C'était dans sa malle, enveloppe d'un papier sur lequel était écrit « Pour miss Pope, de la part de Winnie ». C'est touchant, cette attention d'une enfant.

- Touchant. Mais qu'en pensez-vous ... du point de vue artistique, j'entends ?

Il avait vu lui-même bien des représentations du pont de Cranchester. C'était le sujet bateau de l'exposition annuelle de l'Académie - le plus souvent à l'huile, parfois à l'aquarelle. Poirot se souvenait d'avoir vu des ponts de belle facture, de médiocre facture, et souventes fois d'un ennui à pleurer. Mais, si loin qu'il remonte fouiller dans sa mémoire, jamais il n'en avait contemplé d'aussi exécrationnel.

Miss Pope sourit avec indulgence:

- Ne décourageons jamais nos jeunes filles, monsieur Poirot. Il va de soi que Winnie doit être fortement incitée à mieux faire.

Poirot médita un instant:

- Ne lui aurait-il pas été plus naturel d'utiliser l'aquarelle ?

- C'est vrai. Je ne savais d'ailleurs pas qu'elle se hasardait dans la peinture à l'huile.

- Tiens, tiens, fit Poirot. Si vous le permettez, mademoiselle

...

Il décrocha la toile et la porta près de la fenêtre. L'ayant examinée à la lumière, il releva les yeux :

- Je vais vous demander, mademoiselle, de me donner ce tableau.

- Vraiment, monsieur Poirot, je ne ...

- Vous ne pouvez prétendre y être très attachée. Cette peinture est tout bonnement abominable.

- J'admets qu'elle soit dépourvue de toute valeur artistique. Mais c'est l'œuvre d'une élève et...

- Je puis vous donner l'assurance, mademoiselle, que cette peinture ne saurait en aucun cas figurer sur l'un de vos murs.

- Mais pourquoi dites-vous donc une chose pareille, monsieur Poirot ?

- Je m'en vais vous le prouver dans une minute.

De sa poche, il tira une fiole, une éponge et un chiffon:

- Il faut d'abord que je vous raconte une anecdote, mademoiselle. Une anecdote qui n'est pas sans analogie avec celle du Vilain Petit Canard qui fut changé en cygne ...

Parler ne l'empêchait pas de s'activer. L'odeur de la térébenthine envahit le bureau de miss Pope.

- Peut-être ne fréquentez-vous guère les revues de music-hall ?

- Non, bien sur. C'est d'une telle vulgarité !

- Vulgaire, certainement, mais parfois instructif. Car c'est ainsi qu'il m'a été donné de voir une artiste très douée changer de personnalité d'une manière qui tenait du miracle. Dans un sketch, c'est une vedette de cabaret, aguichante et sophistiquée. Dix minutes plus tard, on la retrouve en enfant anémique, rachitique et renflante, vêtue d'une tenue de gymnastique. Et

dix minutes après, la voila en vieille gitane disant la bonne aventure au pied de sa roulotte ...

- C'est fort possible, je n'en doute pas, mais je ne vois pas ...

- Ce que je suis en train de vous démontrer, c'est comment le tour de prestidigitation a été accompli a bord du train. Winnie la collégienne, avec tresses filasse, ses lunettes, son appareil dentaire qui lui déforme la bouche, entre dans les toilettes... Et en ressort, au bout d'un quart d'heure, une créature « plutôt époustouflante », pour reprendre l'expression de l'inspecteur Hearn: fins bas de soie, chaussures a hauts talons, manteau de vison qui dis mule l'uniforme de l'école, sur la tête un bibi de velours auquel on n'ose donner le nom de chapeau. et un visage !...ah, quel visage! Fond de teint poudre, rouge a lèvres, mascara! Quel est le vrai visage de cette artiste du transformisme ? Dieu seul, mademoiselle, le connait ! Mais vous-même, mademoiselle, vous avez bien souvent observé comment la plus gauche des collégiennes peut se changé, presque miraculeusement, en une débutante pleine d'élégance et de séduction ...

Miss Pope avala sa salive avec difficulté :

- Vous voulez dire que Winnie King s'est déguisée en ...

- Pas Winnie King ... non! Winnie King a été enlevée pendant son passage à Londres. Notre artiste a pris sa place. Miss Burshaw n'avait jamais vu Winnie King. Comment aurait-elle pu imaginer que sa collégienne aux nattes blondasses et aux incisives cerclées d'acier n'était pas Winnie King? Jusque-là tout marchait comme sur des roulettes, mais celle qui se faisait passer pour Winnie ne pouvait prendre le risque de débarquer ici, puisque vous, vous' connaissiez la véritable Winnie. Alors, Winnie s'engouffre dans les toilettes, et, en deux temps trois mouvements, il en ressort la femme d'un certain Jim Elliot, dont, comme par hasard, le passeport fait mention d'une épouse. Des nattes postiches, des lunettes, un appareil dentaire, tout cela prend bien peu de place ... mais que faire des grosses chaussures, et de ce vilain chapeau si typiquement anglais ? Hop! ils passent par la vitre. Plus tard, on fait traverser la Manche à la véritable Winnie ... et personne ne prête attention a une gosse qui a le mal de mer, qui est a moitié groggy, que l'on

conduit d'Angleterre en France ... et qu'une voiture déposera sans tambour ni trompette au bord de la grand-route. Pour peu qu'on l'ait gavée de scopolamine, elle ne se souviendra pratiquement pas de ce qui s'est passé.

Ebahie, miss Pope fixait Poirot.

- Mais pourquoi ? demanda-t-elle. Quelle est la raison d'une telle mascarade ?

- Les bagages de Winnie, répliqua gravement Poirot. Ces gens voulaient faire passer clandestinement un objet d'Angleterre en France ... un objet à l'affût duquel guette chaque douanier... pour tout dire, un objet volé. Et y a-t-il cachette plus sûre qu'une malle d'écolière ? Vous êtes universellement connue, miss Pope, et votre institution jouit d'une renommée bien justifiée. A la gare du Nord, les bagages de mesdemoiselles vos jeunes pensionnaires passent en bloc: il sont destinés à la fameuse école anglaise de miss Pope! Et ensuite, après l'enlèvement, quoi de plus normal que de venir réclamer les bagages de la petite ... en se faisant passer pour un envoyé de la préfecture de police?

Hercule Poirot sourit :

- Mais, fort heureusement, la routine de votre école commandait que les malles soient défaites dès l'arrivée de même que le cadeau que vous destinait Winnie encore qu'il ne se soit pas agi de celui que Winnie avait emballé à Cranchester.

Il revint auprès de miss Pope:

- Vous m'avez remis ce tableau. Examinez-le maintenant. Vous admettrez avec moi qu'il ne convient guère à une institution aussi convenable !

Il lui tendit la toile. .

Comme par magie, le pont de Cranchester avait disparu. A sa place, on voyait une scène à l'antique, aux coloris opulents atténués par la patine des ans.

- La Ceinture d'Hippolyte, annonça doucement Poirot. Hippolyte fait don de sa ceinture à Hercule ... Un Rubens ... Une très belle œuvre ... Mais tout de même, pas vraiment convenable pour votre bureau.

Une légère rougeur marqua les joues de miss Pope.

De la main, Hippolyte retenait sa ceinture ... mais ne portait rien d'autre. Hercule, quant a lui, se contentait d'une peau de lion négligemment jeté sur l'épaule. Or, chez Rubens, les chairs sont abondantes, voluptueuses ...

- C'est une œuvre splendide, convint miss Pope, retrouvant sa contenance. Mais tout de même, pour reprendre vos propres termes, il faut éviter de choquer les parents. Certains d'entre eux sont portés à une certaine étroitesse d'esprit, si vous voyez ce que je veux dire?

\*

L'assaut fut lancé a l'instant même où Hercule Poirot quittait les lieux. Il se vit encerclé, cerné, submergé par une horde de gamines - des minces et des grassouillettes, des brunes et des blondes.

- Mon Dieu ! s'étrangla-t-il. Me voici donc la proie des Amazones !

Une grande blonde s'écria :

- Le bruit court partout que ...

Elles le serrèrent d'encore plus près. Vaincu, Poirot fut englouti par ce raz-de-marée de juvénile et vigoureuse féminité.

Et vingt-cinq jeunes voix vociférèrent avec ensemble, sur tous les tons de la gamme :

- Monsieur Poirot! Un autographe, s'il vous plait !

## Les troupeaux de Géryon

- Monsieur Poirot, je suis confuse de faire ainsi intrusion chez vous.

Miss Carnaby serra plus étroitement son sac à main et se pencha en avant pour mieux guetter, pleine d'anxiété, le regard de Poirot. Comme de coutume, l'émotion l'étranglait.

Poirot haussa les sourcils.

- Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ? S'inquiéta-t-elle.

L'œil de Poirot pétilla :

- Je me souviens de vous comme de l'une des criminelles les plus accomplies que j'aie jamais rencontrées !

- Pauvre de moi, monsieur Poirot ! Faut-il vraiment que vous disiez des horreurs pareilles ? Vous avez été si gentil pour moi ! Nous deux Emily, nous parlons souvent de vous et, chaque fois qu'il est question de vous dans un journal, nous découpons l'article pour le coller dans un cahier. Quant à Augustus, nous lui avons appris un nouveau tour. Nous lui disons: «Fais le mort pour Sherlock Holmes, fais le mort pour sir Henry Merrivale et puis fais le mort pour M. Hercule Poirot» et alors il se laisse tomber comme une masse et ne bouge plus d'un poil tant qu'on ne lui donne pas le feu vert.

- Vous m'en voyez fort honoré, la félicita Poirot. Et à part ça, comment va-t-il, ce cher Augustus?

Miss Carnaby joignit les mains et entama l'éloge de son pékinois :

- Oh, monsieur Poirot, il est plus intelligent que jamais. Il sait tout. Tenez, pas plus tard que l'autre jour, je m'extasiais sur un bébé dans sa poussette quand j'ai senti qu'on me tirait... eh bien, c'était Augustus qui s'escrimait comme un beau diable à couper sa laisse avec ses dents. Est-ce que ça n'est pas intelligent, ça ?

Une petite lueur dansa de nouveau dans les yeux de Poirot:

- J'ai l'impression très nette qu'Augustus partage les instincts criminels dont nous parlions à l'instant!

Mais la plaisanterie ne fit pas rire miss Carnaby.

Au contraire, l'inquiétude et la tristesse se peignirent sur son aimable visage aux joues rebondies.

- Oh, monsieur Poirot, je me fais tellement de souci ! sanglota-t-elle presque.

- Que se passe-t-il ? s'enquit gentiment Poirot.

- Voyez-vous, monsieur Poirot, j'ai peur ... vraiment peur ... peur d'être une criminelle endurcie, si je peux utiliser pareille expression. Il me vient de telles idées!

- Quel genre d'idées ?

- Des idées pas croyables ! Hier, par exemple, un plan extraordinairement pratique de mise à sac d'un bureau de poste m'a surgi à l'esprit. Je n'avais pourtant pas la tête à ça - mais c'est venu tout seul ! Ainsi qu'un moyen imparable de filouter la douane ... Je suis convaincue, mais alors la tout ce qu'il y a de convaincue, que ça marcherait.

- C'est fort probable, ironisa Poirot. C'est bien le danger, avec vos idées.

- Ça m'angoisse, monsieur Poirot. Quand on a, comme moi, été élevée dans des principes très stricts, on ne peut être que profondément perturbée d'avoir des idées aussi condamnables. Je crois, d'ailleurs, qu'une partie du problème vient de ce que j'ai désormais beaucoup de temps. J'ai quitté lady Hoggin pour une vieille dame à qui je dois faire la lecture et rédiger son courrier. Les lettres, j'en vois vite le bout, et, dès que je commence à lire, elle s'endort comme une souche. Ce qui fait que je reste là, l'esprit oisif... alors que chacun sait bien que l'oisiveté est mère de tous les vices.

- Tst, tst, siffla Poirot.

- J'ai récemment lu un ouvrage ... un ouvrage extrêmement moderne, traduit de l'allemand, et qui jette sur les tendances criminelles un éclairage fascinant. Il conviendrait, ai-je cru comprendre, de sublimer! Voilà, en fait, pourquoi je suis venue vous voir.

- Ah bon ? hasarda Poirot.

- Voyez-vous, monsieur Poirot, je crois qu'il ne s'agit pas tant chez moi de vice que d'un profond besoin de sensations

fortes! J'ai hélas connu jusqu'ici une existence déplorablement popote. Il m'arrive d'avoir le sentiment que notre ... euh ... notre « campagne des pékinois » a été la seule période où j'ai vécu. Qu'une telle façon de voir soit hautement condamnable, je n'en disconviens pas, mais je ne suis pas de celles qui s'enfouissent la tête dans le sable pour échapper à la réalité. En bref, monsieur Poirot, je suis venue vous trouver avec l'espoir qu'il me serait possible de sublimer ce besoin de sensations fortes en le mettant au service de justes causes.

- Tiens, tiens ! C'est donc en collègue que vous vous présentez désormais ?

- Je mesure à quel point c'est présomptueux de ma part, rougit miss Carnaby. Mais vous vous êtes montré si gentil... .

Elle s'interrompt. On pouvait lire, au fond de ses yeux d'un bleu délavé, un peu de la supplication muette du chien qui espère, contre toute espérance, que son maître va l'emmener faire un tour.

- C'est peut-être une idée, murmura pensivement Poirot.

- Oh, je sais bien que je ne suis pas une lumière, concéda miss Carnaby. Mais j'ai un talent certain pour... pour la dissimulation. Il le faut bien ... sinon pas moyen de faire de vieux os dans le rôle de dame de compagnie. Et j'ai toujours constaté que se faire passer pour plus bête que nature donne d'assez bons résultats.

Poirot éclata de rire :

- Très chère mademoiselle, vous m'enchantez !

- Saperlipopette, monsieur Poirot, quel homme exquis vous faites ! Ainsi, il me serait permis d'espérer? Il se trouve que je viens juste de toucher un petit héritage ... bien modeste, certes, mais suffisant pour que ma sœur et moi puissions en vivre sans plus avoir à dépendre d'un éventuel salaire.

- Il faudrait, déclara Poirot, que je réfléchisse à la meilleure manière d'utiliser vos talents. Mais, vous-même, n'auriez-vous pas quelque projet en tête?

- Vous lisez dans les âmes, monsieur Poirot. Voilà un moment que je m'inquiète pour une de mes amies au sujet de laquelle je comptais vous demander conseil. Vous aurez beau jeu de me rétorquer qu'il s'agit là de fantômes de vieille fille ...

de purs produits de l'imagination. On est souvent enclin, c'est vrai, à l'exagération, à voir une intention là où il n'y a peut-être qu'un enchaînement de coïncidences. "

- Je ne vous crois pas femme à exagérer, miss Carnaby. Dites-moi donc l'objet de vos soucis.

- Eh bien, j'ai une amie ... une amie qui m'est très chère, même si je l'ai un peu perdue de vue ces dernières années. Elle s'appelle Emmeline Clegg. Elle était allée épouser dans le Nord un homme, mort il y a quelques années et qui l'a laissée très confortablement pourvue. Ce décès l'a néanmoins très affectée et elle s'est bien vite sentie très seule. Je crains fort qu'elle ne manque un peu de jugeote et qu'elle ne soit très crédule. La religion, monsieur Poirot, peut se révéler d'un grand secours ... à condition toutefois qu'il s'agisse d'une religion fondée sur un minimum d'orthodoxie.

- Vous faites allusion à l'Eglise grecque? s'enquit Poirot.

Miss Carnaby parut scandalisée :

- Bien sûr que non, voyons ! A l'Eglise anglicane! Et même si je réprovoque les catholiques romains, force m'est à tout le moins d'admettre qu'ils sont largement admis. Quant aux wesleyens ou aux congrégationalistes, ce sont gens connus et respectables. Non, ce que je vilipende, ce sont toutes ces sectes bizarres. Elles fleurissent un peu partout. Elles ont un certain attrait émotionnel, mais il m'arrive de faire plus que douter qu'il y ait derrière tout ça de vrais sentiments religieux.

- Vous croyez que votre amie est tombée sous la coupe d'une de ces sectes ?

- Oh oui. Absolument. Une secte qui s'appelle le Troupeau du Berger. Leur centre est dans le Devonshire ... une superbe propriété en bord de mer. Les adhérents y vont pour ce qu'ils dénomment une retraite. Cela dure quinze jours ... ponctués de services religieux et liturgies diverses. Et ils ont trois grandes fêtes dans l'année : la Poussée du Pâturage, la Maturité du Pâturage et la Moisson du Pâturage.

- Ce qui est stupide dans le cas de la troisième, remarqua Poirot. On ne moissonne pas du foin !

- C'est toute cette histoire qui est stupide ! renchérit miss Carnaby avec flamme. La secte ne vit que pour son chef, le

Grand Berger, comme il se fait appeler. En fait, c'est un certain Dr Andersen. Un fort bel homme, semble-t-il, qui ne manque pas de prestance.

- Ce qui attire les femmes, non?

- Hélas ! soupira miss Carnaby. Mon père était bel homme, lui aussi. Ce qui créait parfois dans la paroisse des situations inextricables : rivalités entre brodeuses d'ornements sacerdotaux règlements de comptes entre dames patronnesses.

Elle dodelina de la tête à ces réminiscences.

- Et la plupart des membres du Grand Troupeau sont des femmes ?

- Au moins pour les trois quarts, je crois. Les quelques hommes qui en font partie sont presque tous des hurluberlus ! Le succès de la secte repose sur les femmes et sur ... et sur l'argent qu'elles prodiguent.

- Nous y voici ! grinça Poirot. Franchement, vous pensez que toute cette affaire n'est qu'un vaste racket?

- Franchement, oui, monsieur Poirot. Et j'ai un autre sujet d'inquiétude. Je me suis en effet laissé dire que mon amie est tellement entichée de sa nouvelle religion qu'elle a, par testament, récemment légué tous ses biens au mouvement.

- C'est une démarche qu'on lui a ... suggérée?

- En toute honnêteté, non. Elle l'a fait de son propre chef. Le Grand Berger, d'après elle, lui a montré le Chemin de la Nouvelle Vie: c'est donc pour qu'il en soit remercié qu'a sa mort, tout ce qu'elle possède ira à la Cause. Mais ce qui me tourmente par-dessus tout, c'est ...

- Oui... continuez ...

- Il y a, parmi les adeptes, quelques femmes très riches ... Eh bien, trois d'entre elles, pas moins, sont mortes l'année dernière.

- En laissant tout leur argent à la secte ?

- Oui.

- Leurs familles n'ont pas protesté ? Il aurait dû y avoir des contestations, non?

- Voyez-vous, monsieur Poirot, ce sont en général des femmes seules qui font partie de ce groupe. Des femmes qui n'ont ni amis ni famille proche.

Pensif, Poirot hocha la tête. Quant à miss Carnaby, elle reprit :

- Je ne devrais pas me livrer à des insinuations. Car enfin, d'après tout ce que j'ai pu apprendre, il n'y a jamais rien eu de suspect dans ces décès. Dans le premier cas, il s'agissait, je crois bien, d'une pneumonie, qui succédait à une grippe ... et un autre à été attribué à un ulcère de l'estomac. Rien qui puisse justifier des soupçons. En plus, ces femmes sont mortes chez elles, pas au Sanctuaire de Green Hills. Je ne doute pas que tout cela soit relativement normal, mais tout de même je ... euh ... je ne voudrais pas qu'il arrive quoi que soit à Emmie.

Elle joignit un peu plus fort les mains et lança à Poirot un regard suppliant.

Poirot, quant à lui, observa pendant quelques instants un silence total. Quand il parla enfin, ce fut d'une voix grave, aux intonations sourdes.

- Pourriez-vous me procurer, dit-il, les noms et adresses des adeptes de la secte décédés au cours des derniers mois ?

- Bien sur, monsieur Poirot.

- J'estime, mademoiselle, ajouta-t-il lentement, que vous êtes une femme d'un grand courage et d'une grande détermination. Vous jouez admirablement la comédie. Accepteriez-vous de vous lancer dans une aventure qui pourrait comporter de sérieux dangers ?

- Rien ne me plairait davantage! affirma miss Carnaby, foncièrement risqué-tout.

- Si péril il y a, l'avertit Poirot, vous serez en danger de mort. Car ne nous leurrions pas : ou bien vous avez pris des vessies pour des lanternes ... ou bien l'affaire est grave. Pour en avoir le cœur net, il va vous falloir aller grossir les rangs du Grand Troupeau. Je vous suggérerai, en outre, d'exagérer le montant de l'héritage dont vous venez de bénéficier. Vous voici devenue une femme très à l'aise et sans but précis dans l'existence. Vous allez vous chamailler avec votre amie Emmeline à propos de sa nouvelle religion ... lui dire tout le mal que vous en pensez. Elle n'en sera que plus ardente à tenter de vous convertir. Vous vous laisserez convaincre d'aller faire un séjour au Sanctuaire de Green Hills. Et là, vous succomberez au

pouvoir de persuasion et au charisme du Dr Andersen. Je sais pouvoir vous faire confiance pour jouer ce rôle haut la main.

Miss Carnaby eut un sourire modeste:

- Je suis persuadée de m'en tirer sans mal aucun!

\*

- Eh bien, mon bon ami, que me rapportez-vous?

L'inspecteur Japp contempla pensivement le petit homme qui venait de lui poser cette question.

- Pas du tout ce que j'aurais souhaité, Poirot, répondit-il, amer. Dieu sait que je hais comme la peste ces faux dévots aux cheveux longs qui endoctrinent les bonnes femmes à coups d'insanités ! Mais notre homme est prudent. Rien qui permette de le prendre en défaut. A priori, son affaire paraît farfelue, mais inoffensive.

- Et sur le personnage lui-même, sur le « Dr Andersen », qu'avez-vous appris ?

- J'ai demandé qu'on m'épluche son passé. C'était un chimiste d'avenir, qui s'est fait éjecter de je ne sais quelle université allemande. Il aurait eu une mère juive. Il s'est toujours passionné pour l'étude des religions et des mythes orientaux. Il y consacrait tous ses loisirs, et il a écrit une masse d'articles sur le sujet ... dont certains me paraissent relever du pur délire.

- Nous pourrions donc nous trouver en face d'un fanatique bon teint ?

- Je suis bien forcé d'admettre que c'est ce qui me semble le plus probable !

- Et ces noms et ces adresses que je vous ai donnés?

- Rien à glaner de ce côté-là non plus. Miss Everitt est morte d'une colite ulcéroïde - pas d'un bouillon d'onze heures, son médecin est formel. Mrs Lloyd a été emportée par une broncho-pneumonie. Et c'est la tuberculose qui a eu raison de lady Western. Or, elle en souffrait depuis des années, bien avant d'avoir rencontré cette bande de tordus. Et quant à miss Lee, c'est la typhoïde qui aurait eu sa peau : une salade qu'elle aurait mangée, quelque part dans le Nord. Sur les quatre, trois sont

tombées malades et sont mortes chez elles. Mrs Lloyd, elle, est décédée dans un hôtel du sud de la France. Bref, il n'y a rien la qui nous permette d'établir un lien entre ces divers décès et le Grand Troupeau ou avec la propriété du Dr Andersen dans le Devonshire. Il doit s'agir de coïncidences, un point c'est tout. Il n'y a rien à gratter ...

- Et pourtant, mon tout bon, soupira Poirot, j'ai comme le pressentiment de me trouver devant le dixième des Travaux d'Hercule, et j'entrevois dans ce Dr Andersen le monstrueux Géryon que j'ai pour mission d'anéantir.

Japp lui jeta un regard inquiet :

- Dites donc, Poirot, vous n'auriez pas fait de mauvaises lectures, ces temps derniers ?

- Mes commentaires, affirma avec dignité Poirot, sont invariablement frappés au coin du bon sens. Ils brillent en outre inmanquablement par leur justesse et leur profondeur de vue.

- Vous me paraissez mur pour lancer à votre tour une nouvelle religion, dites-moi ! s'étrangla Japp. Avec pour credo: « Personne n'est aussi intelligent qu'Hercule Poirot, Amen! » a répéter à tire-larigot.

\*

- C'est cette paix de l'âme que je trouve tellement merveilleuse, soupira miss Carnaby, chavirée.

- Je vous l'avais bien dit, Amy, lui rappela Emmeline Clegg. Les deux amies s'étaient assises au flanc d'une colline surplombant la mer, admirable et d'un bleu profond. L'herbe, d'un vert éclatant, contrastait avec le pourpre du sol et des falaises. La modeste propriété, mieux connue main tenant sous le nom de Sanctuaire de Green Hills, couvrait les trois hectares d'un promontoire que, seul, un mince cordon de sable mordore reliait à la terre ferme. C'était presque une île.

Mrs Clegg, roulant les yeux, murmura :

- Cette terre rouge... terre d'ardeur et d'espérance ... où le destin, par trois fois, doit s'accomplir ...

- Le Maître a si bellement expliqué tout cela hier soir, pendant le service, renchérit miss Carnaby entre deux « oh ! » et trois « ah ! » extatiques.

- Attendez, lui conseilla son amie, la fête de soir. La Maturité du Pâturage ...

- Je m'en fais une joie par avance, trémola miss Carnaby. .

- Vous mesurerez la splendeur d'une expérience spirituelle aussi extraordinaire.

Miss Carnaby était arrivée au Sanctuaire la semaine précédente. Elle s'était aussitôt répandu en « Voyons, qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? » et autres « Vraiment, Emmie, une femme raisonnable comme vous ... ».

Dès sa rencontre avec le Dr Andersen, elle s'était appliquée à mettre les choses au point:

- Je ne voudrais pas me leurrer moi-même sur un éventuel sens profond de ma présence ici, Dr Andersen. Mon père était prêtre de l'Eglise anglicane, et ma foi n'a jamais vacillé. Je rejette les doctrines païennes.

Le grand gaillard aux cheveux couleur de blés murs lui avait souri, d'un sourire chaleureux, débordant de compréhension. Il avait posé un regard indulgent sur la petite bonne femme replète mais combative qui se tenait bien droite devant lui sur sa chaise.

- Chère miss Carnaby, avait-il expliqué, vous êtes l'amie de Mrs Clegg et, à ce titre, vous êtes la bienvenue parmi nous. Croyez-moi, nos doctrines n'ont rien de païen. Nous accueillons ici toutes les religions, et nous les honorons avec la plus parfaite équanimité.

- Mais tel ne devrait pas être le cas! s'était indignée la fille de feu le révérend Thomas Carnaby.

- Il est plusieurs demeures dans la Maison de mon Père, avait répliqué le Dr Andersen d'une voix mélodieuse en se carrant dans son fauteuil. N'oubliez jamais cela, très chère mademoiselle.

Comme les deux amies se retiraient sur la pointe des pieds, miss Carnaby avait soufflé:

- Ce qu'il est bel homme ...

- Oui, avait approuvé Emmeline Clegg. Et quelle merveilleuse spiritualité ...

Miss Carnaby n'avait pu qu'acquiescer: elle l'avait ressentie elle-même - une aura venue d'ailleurs, d'un monde spirituel...

Elle voulut se ressaisir. Elle n'avait pas débarqué à Green Hills pour succomber à la fascination, spirituelle ou terrestre, du Grand Berger. Elle appela à la rescousse l'image d'Hercule Poirot. Mais le détective semblait si loin - si étrangement frivole et mondain ...

« Amy, s'admonesta miss Carnaby, reprends-toi. Souviens-toi de ce que tu es venue faire ici ... »

Force lui fut pourtant de constater, au fil des jours, qu'elle n'était que trop encline à tomber sous le charme de Green Hills. Le calme, la simplicité, la chère sans prétention mais délicieuse, la beauté des services rituels avec leurs chants d'amour et de louange, les mots simples et émouvants du Maître qui s'adressait à ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé en chaque être humain ... ici, la cruauté et la laideur du monde s'effaçaient. Tout n'était que paix, et amour ...

Ce soir, ce serait la grande fête de l'été, la fête de la Maturité du pâturage. Amy Carnaby devait y être initiée, pour devenir enfin l'une des brebis du Troupeau.

La cérémonie se déroula dans le bâtiment de béton blanc que les adeptes nommaient le Bercaïl Sacré. Les fidèles, couverts de chapes de peau de mouton, sandales aux pieds et les bras nus, s'y rassemblèrent juste avant le coucher du soleil. Au centre du Bercaïl, le Dr Andersen avait pris place sur une petite estrade. Cheveux dorés, yeux bleus, barbe blonde, profil élégant, il n'avait jamais paru aussi dominateur. Vêtu d'une longue robe verte; il brandissait une houlette d'or.

L'assemblée observa un silence de mort.

- Où sont mes brebis ?

La foule, en chœur, répondit :

- Nous voici, ô Berger.

- Que la joie et la reconnaissance élèvent vos cœurs. Ce soir est la fête de la Joie.

- La fête de la Joie et, tous, nous sommes joyeux.

- Vous ne connaîtrez plus le chagrin ni la douleur. Tout est Joie !

- Tout est Joie.

- Combien de têtes le Berger possède-t-il ?

- Trois têtes. Une tête d'or, une tête d'argent, une tête de cuivre sonore.

- Combien de corps ont les Brebis ?

- Trois corps. Un corps de chair, un corps de corruption et un corps de lumière.

- Qu'est-ce qui marquera votre appartenance au Troupeau ?

- Le sacrement du sang.

- Etes-vous prêts à ce sacrement ?

- Nous le sommes.

- Bandez-vous les yeux et tendez le bras droit.

Disciplinés, les adeptes se bandèrent les yeux avec l'écharpe verte vouée à cet usage. Miss Carnaby, comme les autres, tint son bras droit devant elle.

Le Grand Berger parcourut lentement les rangs de son Troupeau. On entendait de petits cris, des gémissements de douleur ou d'extase.

« Tout ceci n'est que blasphème ! s'indigna in petto miss Carnaby. Comment accepter ce genre d'hystérie religieuse ? Je dois demeurer absolument calme, et observer les réactions des autres. Je ne me laisserai pas prendre au jeu. Je ne me ... »

Le Grand Berger était arrivé devant elle. Elle sut qu'on se saisissait de son bras, qu'on le tenait fermement, puis elle ressentit une douleur aiguë, comme la piqure d'une aiguille. La voix du Berger murmura :

- Le sacrement du sang, qui apporte la joie ...

Il s'éloigna.

Bientôt, sa voix commanda aux fidèles :

- Otez vos bandeaux, et jouissez des plaisirs de l'esprit !

Le soleil disparaissait derrière l'horizon. Miss Carnaby regarda autour d'elle. Avec les autres, elle quitta lentement le Bercail Sacré. Elle se sentait soudain rassérénée, heureuse. Elle se laissa tomber dans l'herbe moelleuse et douce. Pourquoi avait-elle jamais pensé qu'elle n'était qu'une femme mûrissante, seule, et rejetée ? La vie était merveilleuse et, elle aussi, elle était

merveilleuse ... elle pouvait tout comprendre, tout imaginer ... il n'était rien qu'elle ne put réussir !

Une vague d'euphorie la submergea. Elle observa les autres adeptes : ils avaient, en un instant, acquis des tailles gigantesques.

- Comme des arbres qui marchent ..., murmura-t-elle pieusement.

Elle leva la main d'un geste autoritaire. Elle se sentait en mesure de donner des ordres à la terre entière, à César, à Napoléon, à Hitler - à tous ces misérables vermisseaux ! Ils ne savaient pas, ils n'avaient jamais su, ce qu'elle, Amy Carnaby, pouvait réaliser ! Dès le lendemain, elle se chargerait de la paix du Monde, de la Fraternité universelle ... Il n'y aurait plus ni guerres, ni pauvreté, ni maladie. Elle, Amy Carnaby, allait créer un monde nouveau.

Mais tout cela sans hâte. Elle avait pour elle l'infinité du temps ...

Les minutes succédaient aux minutes, et les heures aux heures ! Miss Carnaby se sentait des jambes de plomb, mais son esprit demeurait délicieusement libre. Il pouvait, à sa guise, embrasser l'univers tout entier. Elle s'endormit, d'un sommeil plein de rêves. Des espaces immenses ... De vastes constructions... Oui, un monde neuf et merveilleux ...

Et puis, peu à peu, l'univers se mit à rétrécir. Miss Carnaby bailla. Elle se mit en devoir de remuer ses membres raidis. Que s'était-il donc passé depuis la veille ? Tout au long de la nuit, elle avait rêvé ...

La lune étincelait dans le ciel. A sa lumière, miss Carnaby parvint à distinguer les aiguilles de sa montre. Pour sa plus grande stupéfaction, elles ne marquaient que 21 h 45. Le soleil, elle le savait, s'était couché à 20 h 10. Il n'y avait donc de cela qu'une heure et trente-cinq minutes seulement ? Impossible! Et pourtant ...

- Absolument remarquable, murmura miss Carnaby pour elle-même.

\*

- Il vous faut suivre mes instructions a la lettre ordonna Hercule Poirot. Vous m'avez bien compris

- Oh oui, monsieur Poirot. Vous pouvez me faire confiance.

- Avez-vous déjà fait allusion à votre volonté de faire bénéficier la secte de vos largesses?

- Oui, monsieur Poirot. J'en ai parlé au Maître en personne - pardonnez-moi... au Dr Andersen. Je lui ai confié, avec des trémolos, quelle révélation tout cela avait été pour moi, comment j'étais passé du scepticisme railleur à la foi. Je dois d'ailleurs avouer qu'une telle déclaration ne m'a paru que trop naturelle. Le Dr Andersen, comprenez-vous, est doté d'un tel magnétisme ...

- C'est ce que je crois comprendre, en effet, nota Poirot, pince-sans-rire.

- Il a eu un comportement tout a fait convaincant. Il donne vraiment !'impression de ne pas se soucier de l'argent. « Donnez ce que vous pouvez, m'a-t-il dit avec son sourire si merveilleux. Si vous ne pouvez rien donner, cela n'à aucune importance. Vous n'en serez pas moins l'une des brebis du Troupeau. » « Oh, Dr Andersen, ai-je répondu, je ne suis quand même pas à ce point fauchée. Je viens tout juste d'hériter, d'une lointaine parente, une très grosse somme d'argent. Je ne peux y toucher tant que les formalités légales ne sont pas achevées, mais il y a quelque chose que je veux faire tout de suite. » Sur quoi, je lui ai expliqué que j'allais faire mon testament et laisser tout ce que j'ai à la Communauté. J'ai ajouté que je n'avais plus de famille proche.

- Vous a-t-il fait la faveur d'accepter votre legs?

- Il a montré beaucoup de détachement. Il m'a dit qu'il s'écoulerait encore de longues années avant que je ne quitte ce monde, que j'étais bâtie pour une longue vie de joie et de plénitude spirituelles. Il s'exprimait de manière réellement émouvante.

- On le dirait, oui, grinça Poirot. Vous avez parle de votre santé ?

- Oui, monsieur Poirot. J'ai placé dans la conversation que j'avais eu des troubles pulmonaires, avec moult rechutes, mais

qu'un séjour en sanatorium m'avait, je l'espérais du moins, guérie définitivement.

- Excellent!

- Je n'arrive quand même pas à comprendre pourquoi j'ai dû lui raconter ces balivernes, alors que mes poumons se portent comme le Pont-Neuf.

- Croyez bien que c'était nécessaire. Vous lui avez parlé aussi de votre amie ?

- Oui. Je lui ai révélé - sous le sceau du secret qu'Emmeline, outre la fortune qui lui vient de son mari, hériterait sous peu encore davantage, d'une tante qui a pour elle beaucoup d'affection.

- Eh bien, voilà qui devrait protéger Mrs Clegg pour un petit bout de temps !

- Oh, monsieur Poirot, vous croyez réellement qu'il y a quelque chose de louche dans toute cette histoire?

- C'est ce que je me tue à essayer de découvrir. Avez-vous rencontré, au Sanctuaire, un certain Mr Cole?

- Il y avait en effet un Mr Cole la dernière fois que j'y suis allée. Un original. Il porte des shorts vert tendre, et il ne mange que du chou. C'est un adepte convaincu.

- Eh bien, notre affaire avance à merveille. Je vous fais mon compliment pour la tâche que vous avez accomplie. Tout est prêt pour la Fête de l'Automne.

\*

- Miss Carnaby ... vous avez un moment?

L'œil brillant, fiévreux, Mr Cole s'agrippait à miss Carnaby :

- J'ai eu une vision ... une vision fascinante. Il faut absolument que je vous en parle !

Miss Carnaby soupira. Mr Cole et ses visions lui faisaient assez peur. Par moments, elle jugeait que, décidément, Mr Cole était fou.

Sans compter que les dites visions, parfois, heurtaient les convenances. Elles rappelaient certains passages, plutôt crus, d'un fort moderne ouvrage allemand sur l'inconscient, qu'elle avait lu avant de revenir dans le Devon.

Mr Cole, dont les yeux luisaient et les lèvres tremblaient, voulait faire partager son exaltation:

- Je méditais ... sur l'accomplissement de la vie ... sur la joie suprême de l'Être ... Et puis figurez-vous que mes yeux se sont dessillés, et que j'ai vu ...

Miss Carnaby se prépara au pire et forma des vœux ardents pour que ce que Mr Cole avait vu ne soit pas ce qu'il avait vu lors de sa précédente vision: apparemment, un mariage rituel entre un dieu et une déesse de l'antique Sumer.

- J'ai vu...

Haletant, le regard exorbité d'un fou - oui, oui, d'un fou à lier -, Mr Cole se penchait vers elle :

- J'ai vu, vous dis-je, le prophète Elie qui descendait du Ciel sur son chariot de feu.

Miss Carnaby soupira derechef, mais, cette fois, de soulagement. Le prophète Elie, songeait-elle, ce n'était que moindre mal. Elle n'avait rien contre le prophète Elie.

- En bas, poursuivait Mr Cole, se dressaient les autels de Baal. Des centaines et des centaines d'autels. Une Voix m'a ordonné : « Regarde, et écris pour témoigner de ce que tu auras vu ... »

Il marqua une pause, et miss Carnaby, toujours soucieuse de politesse, se crut obligée d'émettre un « Oui? » sans conviction.

Le visionnaire continua:

- Sur les autels, les victimes choisies pour les sacrifices, ligotées, impuissantes, attendaient le couteau des prêtres. Des vierges ... des centaines de vierges ... de jeunes et splendides vierges dénudées ...

Mr Cole émit un petit claquement de lèvres. Et miss Carnaby se sentit rougir.

- Alors, volant depuis les solitudes du Nord, arrivèrent les corbeaux, les corbeaux d'Odin. Ils se joignirent aux corbeaux d'Elie ... Ensemble, ils formèrent un grand cercle dans le Ciel... Puis ils plongèrent et arrachèrent les yeux des victimes - je ne vous dis pas les pleurs et les grincements de dents ! Et la Voix tonitrua: « Offrez un sacrifice !!! car ce jour est le jour où Elie et Odin signent un pacte de sang!!! » Alors, les sacrificateurs,

brandissant leurs poignards, se jetèrent pêle-mêle sur leurs victimes ... les mutilèrent à qui mieux-mieux ...

Désespérément, miss Carnaby s'arracha à la main de son tourmenteur qui, l'écume aux lèvres, paraissait plonger dans une extase sadique.

- Excusez-moi une seconde ...

En toute hâte, elle se précipita vers Lipscomb, l'homme qui tenait la loge à l'entrée de Green Hills, et que la Providence amenait à passer par la

- Je me demande si vous n'auriez pas trouvé une broche qui m'appartient ! jeta-t-elle. J'ai dû la laisser tomber quelque part dans le jardin ...

Lipscomb, que le climat général de douce convivialité du Sanctuaire n'avait pas le moins du monde affecté, grommela qu'il n'avait pas vu la queue d'une fichue broche. Son boulot, maugréa-t-il, ne consistait pas à collecter les objets perdus. Il tenta de se débarrasser de miss Carnaby, qui ne le lâcha pas d'un pouce, brochant à perdre haleine sur le thème de la broche égarée jusqu'à ce qu'elle s'estime à distance de sécurité de la ferveur de Mr Cole.

Sur ces entrefaites, le Maître en personne sortit du Bercail Sacré et, encouragée par un sourire bienveillant, miss Carnaby trouva la force de lui parler de ce qu'elle avait sur le cœur.

Le Maître ne pensait-il pas que Mr Cole était... enfin ... un peu ... ?

Mais le Maître lui mit la main sur l'épaule :

- Bannissez la Peur. Le Parfait Amour point n la connaît.

- Mais je suis sûre que Mr Cole est fou. Ces visions qu'il a ...

- Et pourtant, pontifia le Maître, il voit. Oh, de manière imparfaite, bien sur - à travers le Prisme de sa Charnelle Nature ... mais le jour va poindre où il sera capable de voir Spirituellement ... de jouir d'un Face-à-face avec le Divin ...

Miss Carnaby n'en revenait pas. Evidemment, envisagé sous cet angle ... Mais elle trouva la force de protester:

- Et, à propos, pourquoi Lipscomb éprouve-t-il le besoin d'être si effroyablement grossier?

Le Maître, une fois encore, l'apaisa du Sourire céleste:

- Lipscomb est le type même du fidele chien de garde. C'est un être fruste ... une âme primitive ... mais fidele ... la fidélité même.

Il s'en fut. Miss Carnaby le vit prendre Mr Cole par l'épaule. Elle espéra que l'influence du Maître changerait quelque peu la thématique des futures visions.

Quoi qu'il en soit, il ne restait plus guère qu'une semaine avant la Fête de l'Automne.

\*

L'après-midi précédant la Fête, miss Carnaby retrouva Hercule Poirot dans l'unique salon de thé de la charmante bourgade somnolente de Newton Woodbury. Amy Carnaby était congestionnée, apoplectique, et plus hors d'haleine encore que de coutume.

Emiettant machinalement entre ses doigts un bun un peu rassis, eile buvait son thé à petites gorgées.

Poirot posa un grand nombre de questions. Elle y répondit par monosyllabes.

Il demanda enfin :

- Combien de personnes assisteront à la fête?

- Cent vingt, je crois. Emmeline est déjà là, bien sur, et aussi Mr Cole. Il s'est montré vraiment bizarre, ces temps derniers. Il a des visions. Il m'en a raconté quelques-unes ... d'un caractère vraiment très spécial. J'espère sincèrement qu'il n'est pas atteint de démence. Il y aura en outre pas mal de nouveaux membres ... près d'une vingtaine.

- Bien ... Vous savez ce que vous avez à faire?

Il y eut un long silence avant que miss Carnaby ne se décide à répondre, d'une voix méconnaissable :

- Je me souviens parfaitement des ordres que vous m'avez donnés, monsieur Poirot...

- Parfait!

C'est alors qu'Amy Carnaby décréta, à haute et intelligible voix :

- Mais je n'ai pas la moindre intention de les suivre.

Poirot la fixa, ébahi.

Miss Carnaby se dressa et jeta, à la limite de l'hystérie:

- Vous m'avez envoyée espionner le Dr Andersen ... Vous le soupçonnez de tous les péchés d'Israël... Mais c'est un homme merveilleux, un prophète admirable ... Je crois en lui, corps et âme ! ... Et j'ai bien fini d'espionner pour votre compte, monsieur Poirot !... Aujourd'hui, je suis l'une des brebis du Berger ... Le Maître a un Message nouveau pour l'Univers tout entier et, maintenant, je lui appartiens, de tout mon cœur et de tout mon esprit... Permettez ! ... Je paierai mon thé moi-même !

Un peu prosaïquement, miss Carnaby écrasa sur la table un shilling et trois pence, et se rua dehors.

- Sacré bon sang de bonsoir! siffla Hercule Poirot entre ses dents.

La serveuse dut, par deux fois, attirer son attention avant qu'il ne s'aperçoive qu'elle lui présentait la note. Il remarqua cependant qu'à la table voisine, un petit homme chafouin ne le quittait pas des yeux. Il rougit, paya son addition et sortit.

Il réfléchissait furieusement.

\*

Une fois encore, le Troupeau s'était rassemblé dans le Bercaïl sacré.

On terminait antiennes et répons :

- Etes-vous prêts au Sacrement ?

- Nous le sommes.

- Bandez-vous les yeux, et tendez votre bras droit.

Le Maître, superbe dans sa robe verte, parcourait lentement les rangs des fidèles. Mr Cole, le visionnaire mangeur de chou, debout au côté de miss Carnaby, laissa échapper un gémissement d'extase douloureuse quand l'aiguille lui transperça la chair.

Le Grand Berger était arrivé devant miss Carnaby. Il lui prit le bras ...

- Non! Pas question !

Incroyable !... Sans précédent!... La salle bruissa d'un murmure de colère. Certains arrachèrent leur bandeau vert - pour contempler l'inconcevable : le Grand Berger luttant pour

s'arracher à l'étreinte de Mr Cole, toujours revêtu de sa chape de peau de mouton, mais bénéficiant du renfort d'une des adeptes.

Rapide et sans fioritures superfétatoires, la voix dudit Mr Cole débitait ces mots stupéfiants :

- ... et j'ai contre vous un mandat d'arrestation. Je tiens d'ailleurs à vous avertir que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

Des silhouettes s'encadrèrent dans l'entrée du Bercaïl sacré. Des silhouettes en uniforme bleu marine.

Quelqu'un hurla :

- C'est la police ! Ils emmènent le Maître ! Ils emmènent le Maître ...

Chacun était sous le choc, saisi d'horreur ... Pour eux, le Grand Berger était déjà un martyr - souffrant, comme tous les vrais prophètes, de l'ignorance et de la persécution.

Pendant ce temps, l'inspecteur Cole emballait comme il convient la seringue hypodermique qui avait échappé des mains du Grand Berger.

\*

- Ma très chère et vaillante collaboratrice !...

Poirot serra avec effusion la main de miss Carnaby, et lui présenta l'inspecteur Japp.

- Du boulot de première, miss Carnaby ! la félicita l'inspecteur. Parole de flic, sans vous, nous n'y serions jamais arrivés !

- Seigneur Jésus ! minauda miss Carnaby avec une parfaite fausse modestie. C'est tellement gentil à vous de dire ça ... Vous savez, je crains bien de m'être beaucoup amusée. Que d'émotions, comprenez-vous ! Et puis quel beau rôle ... J'ai d'ailleurs manqué de peu, à plusieurs reprises, me prendre à mon propre jeu ... J'avais parfois l'impression très nette d'être bel et bien l'une de ces malheureuses gourdes sans cervelle ...

- C'est pour ça que vous avez si bien réussi ! lui expliqua Japp. Vous aviez la tête de l'emploi. Il n'en fallait pas moins pour coincer ce triste sire ! C'est qu'il est rusé, le gaillard !

Miss Carnaby se tourna vers Poirot :

- J'ai eu un moment de panique, dans le salon de thé. Je ne savais plus à quel saint me vouer. Je n'ai pas eu le choix : j'ai suivi mon intuition ...

- Vous avez été sensationnelle, répliqua Poirot avec chaleur. J'ai en effet craint, une seconde, que l'un de nous deux n'ait perdu le sens commun ... J'ai redouté, je vous l'avoue, que vous ne parliez sérieusement ...

- Ç'a été pour moi un tel choc, avoua-t-elle. Nous étions là, en train de nous parler en confidence ... Et voilà que, dans le miroir, j'aperçois Lipscomb, celui qui gardait l'entrée du Sanctuaire, assis juste derrière moi. .. Je ne pouvais pas savoir si c'était le hasard, où s'il m'avait suivie. Comme je vous le disais, le mieux que j'aie pu faire, c'était de me fier à mon instinct, avec l'espoir que vous comprendriez.

- J'ai fort bien compris, sourit Poirot. Il n'y avait qu'une seule personne assez près de nous pour avoir pu surprendre ce que nous disions. Dès que j'ai quitté le salon de thé, je me suis arrangé pour le faire filer à sa sortie. Quand j'ai su qu'il était rentré droit au Sanctuaire, j'ai compris que je pouvais vous faire pleine confiance, et que vous ne laisseriez pas tomber ... Mais j'étais très inquiet, parce que cela me paraissait décupler les dangers que vous couriez ...

- Il y avait il y avait vraiment un risque C'était quoi, dans la seringue ?

- Vous lui expliquez ? interrogea Japp. Ou vous préférez que je m'en charge?

- Mademoiselle, dit Poirot avec gravité, le Dr Andersen avait mis au point un très beau système d'extorsion et de meurtre - de meurtre scientifique. L'essentiel de sa vie, il l'a passé à faire de la recherche en bactériologie. Sous un autre nom, il possédait un laboratoire à Sheffield, et il y cultivait toutes sortes de bacilles. Lors des fêtes de la secte, il avait l'habitude d'injecter à ses fidèles une dose, assez faible mais suffisante, de Cannabis Indica... que vous connaissez peut-être sous les noms de haschisch ou de bhang. Ce produit procure des hallucinations - des idées de grandeur ... mais aussi de profondes sensations de plaisir et d'accomplissement. Ainsi s'attachait-il

indéfectiblement ses adeptes. C'était cela, les fameuses joies spirituelles qu'il promettait.

- Il faut avouer que c'était remarquable, approuva miss Carnaby. Absolument renversant.

Hercule Poirot hocha la tête:

- Cela, c'était le courant de sa pratique - une personnalité dominatrice, une belle capacité à susciter l'hystérie collective, et les réactions provoquées par sa drogue. Mais ce n'était pas son seul objectif.

» Bien des femmes seules, emportées par la gratitude et la ferveur, avaient, par testament, laissé leur fortune à la secte. Et, l'une après l'autre, ces femmes sont mortes. Elles sont mortes chez elles et, apparemment, de mort naturelle. Je ne voudrais pas être trop technique, mais je vais essayer de vous expliquer ... Il est possible de suractiver les cultures de certaines bactéries. Par exemple de colibacilles, qui finissent par provoquer des colites ulcéroïdes ... Mais on peut faire de même avec l'agent de la typhoïde, ou avec les pneumocoques ... Et il y a aussi ce que l'on appelle la tuberculine ancienne. Pour un sujet sain, elle est sans danger, mais, chez un ancien malade, elle réveille les vieilles lésions ... Vous voyez la malignité de cet homme ? Les décès se produiraient aux quatre coins du pays. Ce seraient des médecins différents qui assisteraient les mourantes. Et personne ne soupçonnerait quoi que ce soit... Et je crois qu'en plus, Andersen avait réussi à cultiver une substance qui à le double pouvoir, à la fois, de retarder et d'accroître l'action des bactéries qu'il sélectionnait.

- C'était Satan en personne ! dit Japp.

- Vous avez suivi mes consignes, poursuivit Poirot, et vous vous êtes fait passer pour tuberculeuse. Quand Cole l'a arrêté, il y avait de la tuberculine ancienne dans sa seringue. À vous, cela n'aurait fait aucun mal, et c'est pourquoi j'ai insisté pour que vous lui parliez de problèmes pulmonaires. Mais je ne vous cache pas que j'étais terrifié à l'idée qu'il puisse choisir un autre germe. Cependant, j'ai respecté votre courage, et je vous ai laissée prendre vos risques ...

- Oh, mais ça, ça n'avait pas d'importance! coupa vivement miss Carnaby. Prendre des risques ne m'a jamais fait peur. Pour

me donner une frousse bleue, il n'y a que les taureaux en plein champ, ce genre de bestioles, quoi! Mais, cet homme abominable, vous avez assez de preuves pour le faire inculper, au moins ?

Japp se fendit d'un sourire sardonique :

- Des preuves, nous en avons à la pelle. Nous avons son laboratoire, ses cultures, j'en passe et des meilleures !

- Je n'exclus pas, ajouta Poirot, qu'il ait commit une belle scène de meurtres. Je peux à tout le moins vous dire que ce n'est pas a cause d'une soi-disant mère juive qu'il a été exclu de son université en Allemagne. Ça, c'était un joli conte, pour justifier de son arrivée dans ce pays et pour s'attirer les sympathies. Mais j'ai toutes les raisons de croire que c'est un pur Aryen... .

Miss Carnaby soupira longuement.

- Qu'est-ce qu'il y a? interrogea Poirot.

- Je repensais, souffla miss Carnaby, a ce rêve délicieux que j'avais fait après ma première fête - le haschisch, j'imagine. Le monde devenait si merveilleux : plus de guerres, plus de misère, plus de maladies, plus de laideur ...

- Un rêve somptueux, commenta Japp avec envie.

Miss Carnaby sauta sur ses pieds :

- Il faut que je rentre. Emily a passé par de tels moments d'inquiétude. Et ce cher Augustus ... il parait que je lui ai tellement manqué !

Poirot sourit:

- Il redoutait peut-être que, comme lui, vous ne vous décidiez à « faire le mort» pour Hercule Poirot!

## Les pommes d'or du jardin des Hespérides

Songeur, Hercule Poirot scrutait le visage de l'homme assis derrière un grand bureau d'acajou : sourcils touffus, lèvres minces, menton aigu comme la mandibule d'un prédateur, regard froid et inquisiteur. A voir ses traits, on comprenait sans peine pourquoi Emery Power était devenu l'un des plus grands financiers de son temps.

Mais, à regarder ses mains longues et fines, au dessin délicat, posées sur le sous-main, on comprenait aussi la célébrité qu'il avait acquise comme collectionneur. Sa renommée s'étendait aux deux rives de l'Atlantique. Et sa passion pour les arts marchait de pair avec une égale passion pour l'Histoire. Il ne lui suffisait pas qu'une œuvre soit belle. Il lui fallait aussi la savoir chargée d'un passé, d'une tradition.

Emery Power parlait d'une voix calme, très distincte, qui portait sans qu'il eut à forcer le ton :

- Je sais, disait-il, que vous n'acceptez plus guère d'enquêtes. Mais je pense que vous ne refuserez pas celle que je vous propose.

- Il s'agit donc d'une affaire de grande importance ?

- De grande importance pour moi.

Poirot, impassible, attendait la suite. La tête légèrement inclinée de côté, il avait tout d'un rouge-gorge méditatif.

- Il s'agit, reprit Emery Power, de retrouver une œuvre d'art. Pour être précis, une coupe d'or ciselé qui date de la Renaissance. La légende veut qu'elle ait été la propriété du pape Alexandre VI Borgia. Quelquefois, raconte-t-on, ce vénérable pontife accordait à l'un de ses hôtes la faveur d'y boire. En général, monsieur Poirot, cet hôte mourait.

- Jolie histoire, murmura Poirot.

- La violence a toujours accompagné cette coupe. Elle a été volée bien souvent. On a tué pour s'en assurer la mainmise. A travers les siècles, elle a laissé une trace sanglante.

- A cause de sa valeur intrinsèque, ou pour d'autres motifs ?

- La valeur propre de cet objet est presque inestimable.

L'artiste - on prétend qu'il s'agit de Benvenuto Cellini en

personne - a accompli un travail somptueux. La coupe représente un arbre autour duquel s'enroule un serpent de pierreries. Et aux branches pendent des pommes, qui sont autant de superbes émeraudes.

- Des pommes ? répéta Poirot dont l'intérêt semblait s'être subitement éveillé.

- Les émeraudes sont d'une finesse rare, de même que les rubis qui ornent le serpent. Mais la vraie valeur de cette coupe réside, évidemment, dans son histoire. En 1929, le marquis de Sa Veratrino l'a mise en vente. Les collectionneurs se sont opposés dans de furieuses enchères. Et c'est moi qui l'ai finalement emporté, pour un montant équivalent, aux taux de change de l'époque, quelque 30 000 livres.

Poirot haussa les sourcils :

- Une somme princière ! Le marquis de San Veratrino n'est pas à plaindre.

- Quand je désire réellement quelque chose, monsieur Poirot, je suis toujours prêt à en payer le prix.

- Vous connaissez, j'imagine, le dicton espagnol : « Prends ce qui te plaît, paies-en le prix et Dieu sera content. »

Le financier fronça les sourcils. L'éclat de la colère passa dans son regard.

- Vous me semblez quelque peu porté à la philosophie, lança-t-il, glacial.

- Je suis, monsieur, parvenu à l'âge de la méditation.

- Je le crois volontiers. Mais toutes les méditations du monde ne me rendront pas cette coupe.

- Vous croyez ça ?

- Je pense qu'il y faudra plutôt de l'action.

Poirot dodelina de la tête, placide :

- Bien des gens commettent la même erreur. Mais je vous demande pardon, Mr Power. Nous nous sommes écartés du sujet qui nous occupe. Vous me disiez que vous aviez acheté cette coupe au marquis de San Veratrino ?

- C'est cela. Et je dois ajouter qu'elle a été volée avant même que je ne puisse en prendre possession.

- Quel incident s'est-il donc produit ?

- Le palais du marquis à été cambriolé la nuit même de la vente. Une dizaine d'objets d'une valeur considérable ont été dérobés, y compris la coupe.

- Quelles recherches ont-elles alors été engagées?

Emery Power haussa les épaules:

- La police a pris l'affaire en main, cela va de soi. On a établi que le cambriolage était l'œuvre d'un gang international bien connu. Deux des malfaiteurs, un Français nommé Dublay, et un Italien du nom de Riccovetti, ont été arrêtés et jugés ... On avait trouvé chez eux une partie du butin.

- Mais pas la coupe Borgia ?

- Pas la coupe Borgia. Pour autant que la police ait pu avoir quelques certitudes, trois hommes ont participé au vol, les deux dont je viens de vous parler, et un troisième, un Irlandais, Patrick Casey. Celui-là, c'était un monte-en-l'air extrêmement hardi. C'est lui qui a réalisé le cambriolage proprement dit. Dublay était le cerveau du groupe et préparait leurs coups. Riccovetti conduisait leur voiture et attendait que les prises lui soient descendues au bout d'une corde.

- Et le butin ? Il était divisé en trois parts ?

- Peut-être bien. D'un autre côté, ce qui a été retrouvé était ce qui avait le moins de valeur. On peut penser que les pièces les plus importantes ont rapidement passé la frontière.

- Et le troisième homme, ce Casey? Il n'a jamais été condamné ?

- Si, mais pas dans le sens auquel vous pensez. Il n'était plus très jeune. Un peu rouillé, peut-être. Quinze jours plus tard, il est tombé d'un cinquième étage, et il a été tué sur le coup.

-Où cela?

- A Paris. Il tentait de cambrioler l'hôtel particulier de Duvauglier, le banquier.

- Et depuis tout ce temps, la coupe n'a jamais réapparu ?

- Exactement.

- Elle n'a jamais été mise en vente ?

- Je suis sûr que non. Je dois vous dire qu'outre la police, des enquêteurs privés l'ont recherchée.

- Et l'argent que vous aviez versé? Qu'en a-t-on fait?

- Puisque c'était chez lui que la coupe avait été volée, le marquis, qui est homme d'honneur, a voulu me rembourser.  
- Mais vous n'avez pas accepté ?  
- Non.  
- Pourquoi cela ?  
- Mettons que je préférerais continuer à contrôler la situation.  
- Vous voulez dire que, si vous aviez consenti à la proposition du marquis, la coupe, si elle était retrouvée, serait demeurée sa propriété, tandis que, légalement, c'est encore à vous qu'elle appartient ?

- Précisément.

- Que cachait cette attitude ?

Emery Power prit le temps de sourire :

- Je vois que vous allez droit à l'essentiel. Eh bien, monsieur Poirot, c'est très simple. Je pensais savoir qui détenait en fait la coupe.

- Très intéressant. Et de qui s'agissait-il donc ?

- De sir Reuben Rosenthal. Nous n'étions pas seulement collectionneurs l'un et l'autre, nous étions aussi, à cette époque, ennemis personnels. Nous nous étions trouvés plus d'une fois en rivalité d'affaires. Et, au total, c'est moi qui avais pris le meilleur. Notre petite guerre n'avait cependant jamais été aussi virulente qu'au moment de notre compétition pour la coupe Borgia. L'un et l'autre étions fermement décidés à l'emporter. C'était une question d'amour-propre. Lors de la vente, nos représentants respectifs ont enchéri comme si leur vie en avait dépendu.

- Et c'est le votre qui l'a emporté ?

- Pas vraiment ... J'avais pris la précaution de m'assurer les services d'un second représentant qui, officiellement, agissait pour le compte d'un antiquaire parisien. Aucun de nous deux, vous vous en doutez bien, n'aurait jamais cédé à l'autre. Mais laisser une tierce partie acquérir la coupe, et négocier tranquillement avec elle après la vente ... ça, c'était une autre histoire.

- Il s'agissait, si je puis me permettre, d'une entourloupe ?

- Exact.

- Entourloupe couronnée de succès ... Et c'est immédiatement après que sir Reuben à découvert qu'il « s'était fait avoir » ?

Emery Power eut un sourire.

Un sourire qui en disait long.

- J'ai maintenant une vision très nette de la situation, reprit Poirot. Vous avez estimé que sir Reuben, refusant de s'avouer vaincu, avait en quelque sorte loué les services de ces cambrioleurs ?

Emery Power leva la main:

- Oh non, pas du tout! protesta-t-il. Les choses auraient été plus subtiles que ça. Voila comment je les envisageais : à quelque temps de la, sir Reuben se serait porté acquéreur d'une coupe Renaissance, de provenance inconnue.

- Dont toutes les polices auraient eu la description?

- La coupe n'aurait pas été exposée a la vue de tout un chacun.

- Vous pensez que sir Reuben se serait contenté de savoir qu'il la possédait ?

- Oui. D'autre part, si j'avais consenti à la proposition du marquis, sir Reuben aurait pu conclure ultérieurement un accord discret avec lui, et devenir propriétaire de la coupe le plus légalement du monde ...

Emery Power marqua une pause. Puis il poursuivit:

- En conservant mes droits, je conservais aussi la possibilité de récupérer mon bien.

- Ce qui veut dire, trancha froidement Poirot, que vous auriez fait voler la coupe chez sir Reuben

- Pas voler, monsieur Poirot. Je me serais tout bonnement contenté de remettre la main sur ce qui m'appartenait.

- Je crois cependant comprendre que vous n'avez pas réussi ?

- Pour la meilleure des raisons! Rosenthal n'avait jamais eu la coupe en sa possession!

- Comment le savez-vous ?

- Plusieurs compagnies pétrolières ont récemment fusionné. Et il se trouve que, désormais; l'intérêts de sir Reuben et les miens coïncident. A l'heure qu'il est, nous ne sommes plus

ennemis mais alliés. J'ai abordé avec lui le sujet de la coupe en toute franchise, et il m'a juré ses grands dieux qu'il ne l'avait jamais eue entre les mains.

- Et vous l'avez cru ?

- Oui.

- Ainsi, depuis dix ans, articula Poirot, songeur, vous avez couru le mauvais lièvre ?

- C'est très précisément ce que j'ai fait, jeta le financier, amer.

- Et maintenant... il faut tout reprendre de zéro?

Emery Power acquiesça de la tête.

- Et c'est là que j'entre en scène? continua Poirot. Je suis en quelque sorte le chien que vous lancez sur une piste froide ... très froide, en vérité.

- Si cette affaire avait été simple, fit remarquer sèchement Emery Power, je n'aurais pas eu besoin de vous. Mais, bien sur, si vous jugez que c'est impossible ...

Il avait trouvé le mot qu'il fallait. Hercule Poirot se dressa:

- Le mot impossible, mon bon monsieur, dit-il avec emphase, n'a jamais fait partie de mon vocabulaire! Je ne me pose qu'une seule et unique question : cette affaire est-elle assez intéressante pour que j'accepte de m'y consacrer?

Emery Power sourit largement ;

- Elle ne devrait pas vous sembler totalement dépourvue d'intérêt ; votre prix sera le mien.

Poirot planta son regard dans celui de son interlocuteur :

- Cet objet, vous y tiendriez à ce point? Souffla-t-il. Je n'en crois rien.

Le sourire du financier s'étrécit ;

- Mettons si vous voulez que, comme vous-même, je refuse toujours obstinément de m'avouer vaincu.

Hercule Poirot hocha la tête avec lenteur :

- Oui... vu sous cet angle, évidemment... je comprends ...

\*

L'inspecteur Wagstaffe ne dissimulait pas son intérêt:

- La coupe Veratrino? Oh, je m'en souviens très bien. C'est moi qui me suis occupé de l'affaire de ce côté-ci de la Manche. Je parle un peu l'italien, vous savez, et j'ai fait un saut sur le Continent histoire de tailler une bavette avec les Macaronis. Jusqu'ici, on ne l'a jamais revue. Bizarre, non?

- Quelle est votre opinion sur la question ? Vente sous le manteau ?

Wagstaffe secoua la tête :

- Ça m'étonnerait. Oh, bien sur, on ne peut jamais jurer de rien. Mais mon explication à moi est bien plus simple. La marchandise a été planquée. Et le seul homme qui connaissait la planque à passé l'arme à gauche.

- Casey?

- Oui. Il peut l'avoir planquée quelque part en Italie, ou avoir réussi à la sortir du pays. Mais c'est bel et bien lui qui l'a cachée et, ou qu'il ait fourré cette fichue coupe, elle y est toujours.

- C'est une hypothèse un peu romanesque, soupira Poirot. Comme l'affaire des perles dissimulées dans des moulages de plâtre ... C'était quoi, au juste, cette histoire, déjà? Le buste de Napoléon, je crois bien. Seulement il ne s'agit pas ici de babioles, mais d'une grande coupe, massive. Pas si facile que ça cacher, à mon humble avis.

- Bah ! allez savoir ! Ça n'a pas du être tellement sorcier, j'imagine. Sous les lames d'un quelconque parquet... quelque chose dans ce gout-la.

- Casey possédait une maison ?

- Oui... a Liverpool, grinça Wagstaffe. Mais n'était pas sous ce plancher-la qu'était dissimulé l'objet. Nous nous en sommes assurés à l'époque.

- Que sait-on de sa famille ?

- Sa femme était quelqu'un de plutôt bien. Tuberculeuse, hélas. Paniquée par le gagne-pain de son mari. Confite en dévotion, catholique fervente ... mais incapable de se décider à le quitter. Elle est morte il y a quelques années. Sa fille tenait d'elle: elle est entrée au couvent. Le fils, c'était une autre paire de manches : de la mauvaise graine. La dernière fois que j'en ai entendu parler, il purgeait une peine de prison aux Etats-Unis.

Dans son petit carnet, Poirot inscrivit « Etats-Unis », puis:

- Vous pensez que le fils de Casey a pu connaître la cachette ?

- Je ne crois pas. Depuis tout ce temps, on l'aurait sûrement pris la main dans le sac.

- La coupe a peut-être été fondue.

- Possible. Très possible, même. Mais, je ne sais pas ... parce que si on songe à la valeur qu'elle a pour les collectionneurs ...

C'est qu'ils ne reculeraient devant aucun coup tordu, ces zigotos-la ! Avec eux, je vous prie de croire qu'on en voit des vertes et des pas mures ! Les collectionneurs, je me dis parfois

...

L'inspecteur Wagstaffe se tut un instant avant d'ajouter vertueusement:

- ... je me dis parfois qu'ils n'ont aucun sens de ce que peut être la morale.

- Tiens! tiens! Cela vous étonnerait-il d'apprendre que sir Reuben Rosenthal s'est trouvé mêlé à un « coup tordu », comme vous le dites si bien?

- Pas outre mesure. Il ne passe pas pour très scrupuleux des lors qu'il est question d'œuvres d'art.

- Quid des autres membres de la bande ?

- Riccovetti et Dublay ont écopé de pas mal d'années de prison. Ils ne devraient pourtant plus être bien loin d'en sortir.

- Dublay est français, non?

- Oui, c'était lui le cerveau.

- Il y avait d'autres personnes, dans la bande?

- Oui, une fille ... Kate la rouge, on l'appelait. Elle s'était fait engager comme femme de chambre, et elle avait découvert un magot - où il était planqué, et ainsi de suite. Quand le gang a eu des problèmes, elle a filé en Australie.

- D'autres encore?

- On a soupçonné un certain Yougouian d'être de mèche avec eux. Courtier de son état. Son Q.G. est à Istanboul, mais il a une succursale à Paris. On n'a rien prouvé contre lui, mais c'est le genre de client qui vous glisse dans les mains comme une anguille ...

Poirot, avec un soupir, jeta un coup d'œil à son carnet. Il avait noté: Etats-Unis, Australie, Italie, France, Turquie... .

- Je m'en vais mettre une ceinture a la planète, souffla-t-il entre ses dents.

- Je vous demande pardon? S'émut l'inspecteur Wagstaffe.

- J'étais en train de me dire, expliqua Hercule Poirot, qu'un tour du monde me semble de rigueur.

\*

Hercule Poirot avait pour habitude de discuter de ses enquêtes avec Georges, le mieux stylé des valets de chambre. Plus exactement, a propos de tels ou tels aléas de l'existence, Poirot se laissait aller à quelques confidences, auxquelles Georges donnait la réplique avec la sagesse que vous enseignez toute une vie de fidele serviteur de grande maison.

- Georges, lui dit Poirot, si vous vous trouviez dans la nécessité de mener une enquête aux quatre coins du monde, comment vous y prendriez-vous ?

- Eh bien, monsieur, le périple aérien passe pour le moyen de transport le plus rapide et le plus indiqué, encore que certains prétendent que l'on y peu souffrir de pénibles nausées. Je suis, hélas, au regret de n'être pas a même de confirmer personnellement Monsieur le bien-fondé de cette remarque restrictive.

- Il est permis de se demander, réfléchit tout haut Hercule Poirot, ce qu'Hercule aurait fait.

- Monsieur ferait-il allusion au coureur cycliste?

- Ou, plus simplement, reprit Poirot, de se demander ce qu'il a tout bonnement fait. Et la réponse, Georges, c'est qu'il a voyagé sans ménager ses efforts. Mais, au bout du compte, si j'en crois ce que prétendent certaines légendes, il a du se tourner vers Prométhée et vers Nérée pour obtenir des informations.

- Ah bon, monsieur? Voila deux noms qui ne sont pas venus jusqu'a moi. S'agirait-il, monsieur, d'agences de voyage?

Hercule Poirot prenait plaisir à s'écouter parler:

- Mon client, Emery power, ne veut connaître qu'un seul mot, action! Mais il est stupide de gaspiller bêtement son énergie en actions inutiles. Dans la vie, Georges, il est une règle d'or: ne jamais faire soi-même ce que d'autres peuvent faire à votre place. Tout particulièrement quand on peut ne pas regarder à la dépense.

Il se leva, sortit d'un classeur un dossier marqué de la lettre D et en tira une chemise intitulée: « Détectives privées. Fiables ».

- Mon Prométhée à moi murmura-t-il. Voulez-vous avoir l'obligeance, Georges, de copier pour moi les noms et les adresses suivants: Messrs Hankerton, à New York. Messrs Laden et Boshier, à Sydney. Le signor Giovanni Mezzi, a Rome. M. Nahum, a Istanboul. Et MM. Roget et Franconard, à Paris.

Il se tut, l temps que Georges finisse de s'exécuter. Puis il reprit :

- Et maintenant, voulez-vous, je vous prie, consulter les horaires des trains pour Liverpool.

- Bien, monsieur. Tout de suite, monsieur. Dois-je comprendre que Monsieur a l'intention de se rendre a Liverpool ?

- Hélas, j'en ai bien peur. Et il est fort possible, Georges, que je me voie contraint d'aller plus loin encore. Mais ce n'est pas pour tout de suite.

\*

Trois mois plus tard, debout à l'extrême pointe d'un promontoire rocheux déchiqueté par les flots, Hercule Poirot embrassait du regard l'océan Atlantique. Des mouettes tournoyaient, et plongeaient, jetant à tout instant leur cri mélancolique. L'air marin était doux, charge d'embruns.

Poirot avait le sentiment, bien souvent partagé par ceux qui se rendaient pour la première fois à Inishgowlen, qu'il avait atteint le bout du monde. Pas un instant il n'aurait pu imaginer paysage aussi isolé, aussi désolé, aussi abandonné. Jamais il n'aurait pu rêver beauté plus étrange, plus tragique - beauté jaillie du fond des âges et que rien n'avait altéré. Ici, dans

l'ouest de l'Irlande, jamais les légions romaines n'étaient venues fouler le sol de leur piétinement sourd, jamais elles n'avaient édifié l'un de leurs camps fortifiés, jamais elles n'avaient construit une de leurs fameuses routes bien connues, bien payées, menant intelligemment d'un point stratégique à un autre. Cette terre ignorait le sens commun, et jusqu'à l'idée d'un ordre de l'existence.

Jetant un triste coup d'œil au bout de ses bottines vernies, Poirot soupira. Il se sentait perdu, et désespérément seul. Ici, on se moquait de tout ce qui donnait du prix à la vie.

Lentement, il examina la cote inhospitalière, puis la mer, à nouveau. Quelque part au-delà de l'horizon, à en croire la tradition, se trouvaient les Iles de Bénédiction, le Royaume de l'Eternelle Jeunesse ...

- Le Pommier, les Chants et l'Or, murmura-t-il.

Et, soudain, il se ressaisit. Le charme était rompu. Hercule Poirot avait retrouvé l'harmonie intime que lui procuraient ses bottines vernies et son impeccable costume sombre.

Non loin, une cloche avait retenti. C'était un son qui lui était familier depuis l'enfance. Il se retrouvait en pays de connaissance.

D'un pas vif, il remonta le long de la falaise. En dix minutes, il fut en vue d'un bâtiment entouré d'une haute muraille percée seulement d'une porte de bois cloute. Il frappa quelques coups d'un lourd heurtoir de fer. Puis, précautionneusement, il tira sur une chaîne rouillée, faisant tinter gaiement une clochette.

Une sorte de judas s'ouvrit, et un visage méfiant, enchâssé dans une cornette blanche, apparut. Une moustache ornait la lèvre supérieure, mais la voix était celle d'une femme, une femme que Poirot jugea formidable. .

- Est-ce bien ici le couvent de Sainte-Marie de tous les Anges ?

- Et qu'est-ce que vous voulez que ce soit d'autre? jappa la voix.

Poirot estima inutile de répondre à cette question.

- Je voudrais voir la mère supérieure, dit-il.

La tourière se montra plus que réticente, mais finit par céder. Il lui fallut tirer barres et verrous pour ouvrir la porte, et

conduire Poirot dans une petite pièce nue où étaient reçus les visiteurs. .

Une religieuse arriva. Elle glissait plutôt qu'elle ne marchait. Un rosaire se balançait à sa ceinture.

Elevé dans la religion catholique, Poirot ne se sentait nullement dépaysé au sein de l'univers dans lequel il était plongé.

- Ma mère, commença-t-il, pardonnez-moi de vous déranger. Mais je crois que vous avez ici une religieuse qui, dans le monde, portait le nom de Kate Casey.

La mère supérieure acquiesça.

- C'est exact, répondit-elle. En religion, sœur Marie-Ursule.

- Il est des torts qui demandent réparation, reprit le détective. Je suis persuadé que sœur Marie-Ursule pourrait m'aider, qu'elle a connaissance de faits très importants.

La supérieure secoua la tête. Son visage exprimait toute la sérénité du monde.

- Sœur Marie-Ursule ne peut vous être d'aucun secours, affirma-t-elle d'une voix quiète, lointaine. - - - Mais, ma mère, je vous assure ...

Il s'interrompit. La mère supérieure conclut :

- Sœur Marie-Ursule est morte, il y a deux mois.

\*

Inconfortablement assis sur un banc de bois, Hercule Poirot n'avait trouvé, dans le bar de l'hôtel de Jimmy Donovan, que le mur pour dossier. L'hôtel en question ne correspondait d'ailleurs guère à l'idée qu'il se faisait d'un hôtel. Son lit était cassé, tout comme l'étaient deux des carreaux de sa fenêtre - Lesquels donnaient libre passage à ces courants d'air nocturnes dont Poirot se méfiait tant. L'eau chaude qu'on lui avait apportée pour sa toilette s'était révélée tiédasse, et le repas qui venait de lui être servi provoquait dans son système digestif des sensations aussi incongrues que douloureuses.

Cinq autres hommes occupaient le bar, qui tous discutaient politique. Poirot ne comprenait pas grand-chose à ce qu'ils disaient. En tout état de cause, il s'en fichait.

L'un d'eux ne tarda guère à venir s'asseoir à côté de lui. Quelque peu différent de ses compagnons, il avait tout du citadin qui a connu des jours meilleurs et s'exprimait avec une immense dignité :

- Je vous le dis tout net, monsieur. Je vous le dit tout net ... Pegeen's Pride n'a aucune chance, pas l'ombre d'une chance ... Va finir en queue de peloton en queue de peloton. Ça, c'est un tuyau, et un bon Tout le monde devrait les chuire, m tuyaux. Vous chavez pas qui je chuis, monchieur, vous le chavez pas? Atlas, ch'est cha que je chuis ... Atlas, du Dublin Sun. Des gagnants, j'en ai pronochtiqué toute la saison ... J'ai pas donné Larry Girl, par exemple ?... Du 25 contre 1, qu'elle a fait ... Du 25 contre 1... Chuivez Atlasch, et vous ne pouvez pas vous tromper

...

Poirot le fixait avec un étonnant respect.

Et ce fut d'une voix tremblante qu'il articula :

- Seigneur Jésus! En fait d'augures et de présages, en voila un !

\*

Quelques heures s'étaient écoulées.

La lune échappait par instants, comme pour un clin d'œil, à son manteau de nuages. Hercule Poirot et son nouvel ami avaient déjà parcouru plusieurs kilomètres. Le détective boitillait. Il lui vint à l'esprit qu'il existait, après tout, d'autres chaussures - mieux adaptées que des bottines vernies à une longue marche dans la campagne. Georges en avait respectueusement fait la suggestion. « Une bonne paire de godasses », avait-il conseillé.

Cette idée iconoclaste, Poirot l'avait rejetée avec dédain. Il aimait à se savoir le pied élégamment chaussé. Mais maintenant, trainant laborieusement la patte au long d'un sentier caillouteux, il comprenait qu'on puisse en certains cas porter d'autres chaussures que vernies.

- Vous êtes bien sur que monsieur le Curé me donnera l'absolution ? s'exclama soudain son compagnon. C'est que je ne veux pas avoir un péché mortel sur la conscience, moi !

- Vous ne ferez que rendre à César ce qui est à César,  
l'apaisa Poirot.

Ils avaient atteint la clôture du couvent. Atlas prit la pose et se mit en devoir de jouer le rôle qui lui avait été de tout temps dévolu.

Il émit soudain un râle profond et affirma, d'une voix basse et déchirante, qu'il était littéralement brisé!

Poirot fit alors preuve d'autorité :

- Silence! lui ordonna-t-il. Ce n'est après tout pas le poids du Monde que vous avez sur les épaules - seulement celui d'Hercule Poirot.

\*

Atlas froissait nerveusement dans ses mains deux billets de cinq livres flambant neufs.

- J'espère bien, geignit-il, que, demain matin, je ne me souviendrai plus de la manière dont j'ai gagné cet argent. Je suis très inquiet de ce que le père O'Reilly me dira ...

- Oubliez tout, mon bon ami! Demain, le Monde sera à vous ...

- Et comment je vais le jouer, cet argent ? Evidemment, il y a Working Lad, un cheval superbe, un merveilleux cheval que c'est ! Et puis il y a Sheila Boyne. On m'en donne du 7 contre 1...

Atlas marqua un temps, puis reprit :

- J'ai la berlue, ou je vous ai bien entendu causer de ce dieu païen? « Hercule », vous avez dit, et, Dieu me bénisse, il y a un Hercule engagé demain dans la troisième...

- Mon bon ami, lui conseilla Poirot, misez tout votre argent sur ce pur-sang! En vérité, je vous le dis, Hercule ne vous décevra pas.

Et il est vrai que, le lendemain, le cheval Hercule, à Mr Rosslyn, remporta contre toute attente les Boynan Stakes, à la cote de 60 contre 1.

\*

Adroitement, Hercule Poirot déballa un élégant paquet confectionné dans les règles de l'art. Il ôta successivement le kraft épais, la bourre et, enfin, le papier de soie.

Puis il déposa sur le bureau d'Emery Power une coupe d'or étincelant de tous ses feux. Finement ciselé sur ses flancs, un pommier semblait crouler sous le poids de vertes émeraudes.

Le financier prit longuement sa respiration.

- Monsieur Poirot, je vous félicite, dit-il. Hercule Poirot plongea dans une de ses habituelles courbettes.

Emery Power tendit la main pour effleurer, du bout du doigt, le rebord de la coupe.

- A moi, enfin! s'écria-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler.

Poirot acquiesça :

- A vous!

S'enfonçant dans son fauteuil, Emery Power soupira d'aise. Puis il s'enquit, donnant a nouveau dans le style professionnel blasé:

- Ou l'avez-vous retrouvée ?

- Sur un autel.

La stupéfaction se peignit sur les traits de l'homme d'affaires.

- La fille de Casey, expliqua Poirot, était entrée en religion. Elle s'apprêtait a prononcer ses vœux définitifs quand son père est mort. C'était une jeune fille ignorante, mais très croyante. La coupe était dissimulée dans la maison familiale, a Liverpool. Elle l'a apportée au couvent, avec le désir, j'imagine, de racheter les péchés de son père, et elle en a fait don a la congrégation pour qu'elle soit utilisée à la gloire de Dieu. Je ne pense pas que ces braves bonnes sœurs aient jamais compris quelle en était la valeur. Elles ont cru, sans doute, que c'était un bien de famille. A leurs yeux, c'était tout bonnement un calice...

- Quelle histoire extraordinaire! s'exclama Emery Power. Qu'est-ce qui vous a suggéré l'idée d'aller la bas ?

Poirot haussa les épaules :

- Peut-être que ... Enfin, mettons que j'ai procédé par élimination. Je suis parti de ce fait incroyable que nul n'avait jamais essayé de vendre la coupe. Et je me suis dit, voyez-vous, qu'elle devait se trouver en un lieu où les valeurs ordinaires n'ont pas cours. Et puis je me suis souvenu que la fille de Casey était devenue religieuse ...

- Eh bien, comme je viens de vous le dire, je vous félicite, répéta Emery Power avec chaleur. Dites-moi le montant de vos honoraires, et je vous signe un cheque.

- Il n'y aura pas d'honoraires, répliqua Poirot.

L'autre le fixa, surpris:

- Qu'entendez-vous par la ?

- Avez-vous lu des contes de fées, quand vous étiez enfant? Le roi dit toujours : « Demande-moi tout ce que tu désires » ...

- Ainsi vous désirez bel et bien quelque chose?

- Oui, mais il n'est pas question d'argent. J'ai seulement une requête a vous présenter.

- Eh bien, de quoi s'agit-il ? Vous voulez de bons tuyaux en Bourse ?

- Ce serait encore de l'argent, sous une autre forme. Non, ma requête est bien plus simple que cela.

- Qu'est -ce donc ?

Hercule Poirot posa ses deux mains sur la coupe:

- Renvoyez-la au couvent, implora-t-il.

Il y eut un silence.

- Vous êtes tombé sur la tête? finit par interroger Emery Power.

Poirot secoua l'organe en question:

- Non, je ne suis pas fou. Approchez, je veux vous montrer quelque chose ...

Il prit la coupe et, de l'ongle, appuya fortement entre les mâchoires du serpent enroulé autour de l'arbre. A l'intérieur de la coupe, un peu du revêtement d'or s'effaça, découvrant une minuscule communication avec la poignée creuse.

- Vous voyez ? C'était la coupe du pape Borgia. Par ce tout petit trou, le poison passait dans la boisson. Vous m'avez dit vous-même que le mal, la violence, le sang, ont accompagné

cette coupe tout au long de son histoire. A votre tour - qui sait ?- peut-être serez-vous frappé par sa malédiction ...

- Superstition grotesque !

- Je vous le concède. Mais pourquoi vouliez-vous a toute force posséder cet objet? Pas pour sa beauté, ni pour sa valeur. Vous avez déjà des centaines, des milliers peut-être, de bijoux rares et précieux. Non, vous étiez poussé par l'orgueil. Vous refusiez de vous avouer vaincu. Eh bien, vous n'êtes pas vaincu. Vous avez gagné ! La coupe est en votre possession. Mais pourquoi ne pas accomplir maintenant un geste grandiose, suprême? Renvoyez cette coupe la où elle a reposé en paix depuis presque dix ans. Qu'elle y soit purifiée du mal. Autrefois, elle appartenait a l'Eglise - qu'elle retourne a l'Eglise, qu'elle trône a jamais sur un autel, qu'elle y trouve absolution et purification, comme nous espérons nous aussi, pauvres hommes, que nos âmes seront un jour purifiées et absoutes de leurs pêchés ...

Il se pencha en avant :

- Laissez-moi nous décrire le lieu où je l'ai trouvée. C'est le Jardin de Toute Paix, où le regard, au-delà de l'Océan, porte sur un paradis perdu de jouvence et de beauté éternelle.

Et, avec des mots simples, Hercule Poirot dépeignit la magie intemporelle d'Inishgowlen.

Emery Power se passa la main sur le front:

- Je suis né, souffla-t-il, sur la cote ouest de l'Irlande. Tout enfant, j'en suis parti pour l'Amérique.

- C'est ce que je m'étais laissé dire.

Le financier se redressa sur son siège, les yeux brillants. . . •

- Vous êtes un homme étrange, monsieur Poirot, sourit-il. Mais il en sera comme vous le désirez. Rapportez cette coupe au couvent, et dites que j'en fait don. Un don qui me coute beaucoup. Trente mille livres ... Or, que gagnerai-je en échange ?

- Les religieuses diront des messes pour le salut de votre âme, répliqua Poirot avec gravité.

Le sourire du financier s'élargit, découvrant des dents carnassières :

- Après tout, pourquoi ne pas considérer ça comme un investissement ? Le plus rentable, peut-être, de toute ma carrière ...

\*

La mère supérieure accueillit Poirot dans le petit parloir. Il lui fit le récit des événements et lui remit la coupe.

- Vous lui direz, murmura-t-elle, que nous le remercions, et que nous prions pour lui.

- Vos prières, il en a bien besoin, acquiesça doucement Poirot.

- C'est donc un homme malheureux ?

- Si malheureux qu'il ne sait plus ce que signifie le mot bonheur. Si malheureux, même, qu'il en ignore qu'il est malheureux.

La voix de la religieuse s'éteignit dans un souffle:

- Ah, un homme riche ...

Poirot ne répondit pas: il savait qu'il n'y avait rien à répondre.

## La capture de Cerbère

Balance en tout sens, projeté d'une anatomie a l'autre, Hercule Poirot maudissait le surpeuplement dont souffrait la planète !

Il est vrai qu'a une heure pareille (18 h 30), il y avait a coup sur trop de monde dans le métro de Londres. La chaleur, le bruit, la foule, la promiscuité ... ces mains, ces bras, ces épaules, ces corps, même, qui vous pressaient ... ces inconnus qui s'agglutinaient à vous ... Et, dans l'ensemble, pensait Poirot avec dégoût, ce n'était qu'un lot d'inconnus dépourvus du moindre intérêt! Prise en masse, l'humanité n'était guère attirante. Qu'il était donc rare d'y remarquer un regard pétillant d'intelligence, d'y apercevoir ce qu'un individu de langue française peut qualifier de femme bien mise! Et que penser de cette étrange fureur qu'avait la gent féminine de se mettre a tricoter dans les conditions les moins propices ? Une personne du sexe, au jugement de Poirot, ne se présente pas sous son meilleur jour quand elle s'active a un tricot. Ce front buté ... ces yeux glauques ... ces doigts inlassables ... Pour tricoter dans un métro bondé, il faudrait posséder l'agilité d'un chat sauvage et le pouvoir de concentration de Napoléon ... Or, pourtant, les femmes y parviennent! Il leur suffit de s'assurer de la possession d'une place assise: elles sortent, on ne sait d'où, un amas de laine rosâtre et, hop! les aiguilles entament leur cliquetis halluciné !

Il n'y a plus de place pour l'abandon; pour toutes les grâces de l'éternel féminin ! déplorait le détective en son for intérieur. Son âme plus que murissante maudissait le rythme et les tensions du monde moderne. Toutes ces jeunes personnes qui l'entouraient... Dieu ! qu'elles étaient donc toutes bâties sur le même modèle, dépourvues de charme et privées des plénitudes d'une féminité achevée et triomphante ! Pour Hercule Poirot, la séduction se devait de revêtir plus de flamboyance ... Que n'eut-il donné, en cet instant, pour voir devant lui une femme du monde, une femme chic, accueillante, spirituelle - une femme aux courbes prometteuses, qui n'aurait pas craint le ridicule de se montrer sur son trente-et-un ! Autrefois, dans sa jeunesse,

Poirot avait croisé de telles femmes. Tandis que maintenant, maintenant ...

La rame s'arrêta. La foule jaillit des voitures, repoussant Poirot vers les mille et un dangers des aiguilles aux pointes acérées. Puis une autre foule s'engouffra, le comprimant davantage encore contre ses contemporains. Le train redémarra, avec une secousse qui projeta Hercule Poirot vers une commère porteuse de paquets aux angles aigus. Il eut à peine le temps de s'excuser d'un « pardon » bafouille en français avant d'être repoussé vers un grand échelas dont le porte-documents lui endolorit le bas du dos. Il trouva la force de prononcer un second « pardon » mais il se sentait la moustache en berne. Quel enfer! songea-t-il. Heureusement qu'il descendait à la prochaine !

Apparemment, puisqu'il s'agissait de Piccadilly Circus, c'était aussi la destination de quelque cent cinquante de ses congénères. On eut pu croire que c'était la marée qui avait déposé les passagers sur le quai. Mais, finalement, coincé par-devant et pressé par-derrière, Poirot finit par prendre pied sur l'escalier roulant qui devait le ramener à la surface.

Le ramener, songea-t-il, du fin fond des Régions infernales ... Qu'il était donc douloureux de sentir une valise s'en prendre subrepticement à vos genoux tandis que vous tentiez de conserver un équilibre toujours menacé !

Soudain, une voix cria son nom. Etonné, il leva les yeux. Et, incrédule, il vit sur l'autre escalier roulant, celui qui descendait, une image du passé: une femme aux formes pleines et sensuelles, à la flamboyante chevelure rougie au henné que couronnait un anneau de paille sur lequel nichaient une nuée d'oiseaux aux plumes luxuriantes. Un niagara d'improbables fourrures lui cascadaient des épaules.

L'apparition ouvrit une large bouche aux reflets de pourpre, et une voix de mezzo, aux intonations étrangères, réveilla les échos. En voilà une qui avait du coffre!

- C'est lui ! Mais c'est lui ! scandait l'apparition. Hercule Pouairrot, mon trrrres cher ! Qu'on se revoie il faut ! J'y tiens absolument !

Mais la Destinée elle-même est moins inexorable que deux escalators roulant en sens inverse. Sans qu'il y puisse rien, Hercule Poirot fut entraîné vers le haut, tandis que la comtesse Vera Rossakov était emportée vers le bas.

Penché sur la rampe, se tordant désespérément le cou, il s'égosilla :

- Comtesse de mon cœur! Où puis-je vous retrouver ?

Du tréfonds des profondeurs, la réponse, à peine audible, lui parvint, aussi inattendue qu'appropriée aux circonstances :

- En Enfer !

Pris au dépourvu, Hercule Poirot cligna des paupières a plusieurs reprises. Soudain, il vacilla. Sans qu'il s'en soit rendu compte, l'escalator était parvenu au bout de sa course, et il avait négligé d'accomplir l'indispensable pas en avant. La foule l'entourait. De l'autre côté, on se précipitait vers la descente. Convenait-il de faire marche arrière ? Etait-ce cela qu'avait voulu dire la comtesse ? Sans aucun doute, entreprendre de voyager dans les entrailles de la Terre a l'heure de pointe, c'était bel et bien l'enfer ... Si c'était a cela qu'elle avait fait allusion, jamais il n'avait été mieux en accord avec la comtesse ...

D'une démarche résolue, Poirot s'engagea dans le flot descendant qui l'absorba, comme une boîte de fer-blanc une sardine, et le ramena aux abysses chthoniens. Hélas, en fin arrivé, Poirot ne trouva nulle trace de la comtesse. Un vaste choix d'itinéraires, dans le dédale des couloirs, s'offrait a lui.

La comtesse honorait-elle de sa présence la Bakerloo line? Avait-elle préféré la Piccadilly line? Poirot prit le temps d'inspecter toutes les correspondances. Plus d'une fois, il manqua d'être emporté par les marées humaines successives, sans pour autant que surgisse dans son champ de vision la silhouette aussi slave et haute en couleurs que possible de la comtesse Vera Rossakov.

Epuisé, déprimé, en proie a un vrai chagrin, Hercule Poirot se résigna a regagner l'air libre et a plonger dans le tourbillon de Piccadilly Circus. Mais, a son arrivée a son domicile, on pouvait déceler en lui un sentiment d'excitation réjouie.

Pour leur malheur, bien des hommes, auxquels le Destin n'a accordé qu'une stature réduite et une tendance maniaque à

l'ordre, sont attirés par de grandes femmes aux goûts extravagants. Poirot n'avait jamais pu se défaire de la fascination que la comtesse exerçait sur lui. Il ne l'avait sans doute pas revue depuis vingt ans, et pourtant son charme opérait encore ... Même si son maquillage paraissait dû à un peintre du dimanche, la femme que cachaient la poudre et les fards incarnait encore, aux yeux d'Hercule Poirot, le chic et l'élégance. L'aristocrate continuait de séduire le petit-bourgeois. Et, quoi qu'il en eut, il ne pouvait s'empêcher d'admirer son tour de main pour s'emparer de précieux bijoux ... Il se souvenait de l'aplomb insolent dont elle avait fait preuve quand, convaincue de vol, elle avait reconnu les faits ! Une femme de ce gabarit ! Pas une sur mille ! Pas une sur un million ! Il l'avait retrouvée ... Et il l'avait perdue.

« En Enfer ! » avait-elle dit.

Poirot ne pouvait se croire victime d'une hallucination auditive. Elle avait vraiment dit ça.

Mais qu'avait-elle donc eu à l'esprit ? Songeait-elle bien au métro de Londres ? Fallait-il donner à ses paroles un sens religieux ? A coup sur, la vie qu'elle menait la conduirait, après sa mort, droit chez Satan. Mais on ne pouvait croire qu'elle avait fait violence à sa courtoisie innée de Russe bon teint pour sous-entendre que lui, Poirot, était tout autant qu'elle attendu par les puissances infernales ...

Non, elle avait du avoir autre chose en tête. Poirot, pour sa courte honte, reconnaissait qu'il n'y comprenait goutte. Quelle femme étonnante ! Imprévisible ! Une autre aurait crié « Au Ritz ! » ou bien « Au Claridge ! ». Mais Vera Rossakov, elle, avait hurlé « En Enfer ! »

Poirot soupira. Mais il refusa de s'avouer vaincu. Sa perplexité le poussa, le matin suivant, à aller au plus simple. Il consulta miss Lemon, sa secrétaire. Miss Lemon était aussi laide que compétente.

Pour elle, Hercule Poirot n'était qu'un homme comme les autres. Tout au plus son patron. Elle fournissait un travail de haute qualité et, à cette époque, consacrait l'essentiel de ses réflexions intimes à perfectionner un système de classement qu'elle se proposait de mettre prochainement en chantier.

- Miss Lemon, puis-je vous poser une question?

- Bien sur, monsieur Poirot.

Miss Lemon souleva les doigts du clavier de sa machine à écrire et se figea dans une écoute attentive.

- Si l'un ou l'une de vos amis, dit le détective, vous demandait de le retrouver en enfer, que feriez-vous?

Fidèle à ses habitudes, miss Lemon ne se perdit pas en inutiles circonlocutions. Elle avait, comme on dit, réponse à tout:

- Je prendrais la précaution de téléphoner pour retenir une table.

Poirot la dévisagea avec ahurissement. Puis il articula, staccato et du grave à l'aigu :

- Vous ... téléphoneriez ... pour ... retenir ... une ... table?

Miss Lemon se contenta de hocher la tête et de se saisir du combine.

- Pour ce soir? demanda-t-elle.

Et, comme Poirot ne répondait pas, elle jugea que son silence valait consentement et composa un numéro sans perdre un instant:

- Allô? Temple Bar 14578? Je suis bien en Enfer ? Voulez-vous avoir l'obligeance de réserver une table pour deux, je vous prie. Au nom de M. Hercule Poirot. Oui, pour 23 heures.

Elle reposa le récepteur et effleura le clavier de sa machine de la paume des mains. Un voile, à peine perceptible, de légère impatience tomba sur ses traits. Comme si elle avait voulu signifier qu'elle avait joué le rôle qui était attendu d'elle et que, par conséquent, son patron pouvait maintenant la laisser en paix afin qu'elle puisse achever le travail en cours.

Mais Hercule Poirot n'était pas homme à accepter un manque d'explications.

- Mais qu'est-ce donc au juste que cet Enfer ? interrogea-t-il.

Miss Lemon afficha quelque étonnement :

- Oh, vous n'étiez pas au courant, monsieur Poirot ? C'est une sorte de nuit qui vient d'ouvrir et qui fait fureur ... gérée par une Russe, me suis-je laissé dire. Je peux, sans problème aucun, vous en obtenir une carte de membre avant ce soir ...

Sur quoi, manifestant - non sans ostentation cette fois - qu'elle avait vraiment assez perdu de temps, miss Lemon se remit à sa machine dont le cliquetis ininterrompu évoqua bientôt ce qu'un artilleur aurait qualifié de feu roulant.

\*

Ce soir-la, passé 11 heures, Hercule Poirot franchit une petite porte au-dessus de laquelle une enseigne au néon embrasait l'une après l'autre des lettres de feu. Il fut accueilli par un homme en queue-de-pie rouge.

Ce dernier s'empara de son manteau. Puis, d'un geste, il lui désigna un large escalier qui s'enfonçait vers les profondeurs du sous-sol.

En caractères majuscules, une phrase était gravée sur chacune des marches.

Je croyais bien faire, affirmait la première.

Passons l'éponge et recommençons à zéro, certifiait la deuxième.

Je peux m'arrêter quand je veux, proclamait la troisième.

- Les bonnes intentions dont l'enfer est pavé, approuva Hercule Poirot pour le seul bénéfice de sa moustache. Pas bête du tout, comme idée.

Il descendit l'escalier, au pied duquel était creusé un vaste bassin orné de nymphéas rouge sang. Une passerelle, qui affectait la forme d'une barque, permettait de l'enjamber. Il la franchit.

Sur sa gauche, au fond de ce qui était censé représenter une grotte de marbre, se dressait un chien - le chien le plus gros, le plus noir et le plus laid qu'il ait jamais vu ! Le molosse se tenait assis très droit, très raide, parfaitement immobile. Peut-être, pensa Poirot - ou plus précisément l'espéra! -, la bête était-elle empaillée. Mais le chien, du fin fond de sa noirceur, émit en cet instant précis un grondement rauque, terrifiant. Et ce ne fut qu'alors que Poirot remarqua une corbeille enrubannée, emplie de biscuits sur lesquels se lisaient les mots « Un gâteau pour Cerbere ! »

Le chien ne la quittait pas des yeux. Une fois encore, le grondement caverneux retentit. Poirot saisit précipitamment un biscuit et le lui lança.

Une gueule béante et teintée d'écarlate s'ouvrit. Des mâchoires d'acier se refermèrent tout aussitôt avec un claquement sec. Cerbere avait accepté son gâteau, comme, dans la légende, il avait accepté celui que lui proposait Orphée.

La salle dans laquelle il lui était désormais permis d'entrer n'était pas très vaste. On l'avait parsemée de petites tables disposées en cercle autour d'une piste de danse. L'éclairage diffus était fourni par de petites lampes rouges. Des fresques décoraient les murs. Au fond tournait un vaste gril derrière lequel officiaient des cuisiniers déguisés en diabolotins, avec les cornes et la queue fourchue de rigueur.

Poirot n'eut que le temps d'y jeter un bref coup d'œil avant que la comtesse Vera Rossakov, resplendissante dans une robe écarlate, ne se précipite vers lui, bras tendus, avec toute la spontanéité de l'exubérance slave :

- Venu vous êtes !... Mon cher, mon trrrès cher ami !, .. De vous revoir quelle joie ! ... Après toutes ces années,... tant et tant d'années ... combien, au fait ? ... Mais non: cela nous ne le dirons pas !... Moi, il me semble que c'était hier ! ... Changé vous n'avez pas ... pas du monde le moins !

- Ni vous non plus, ma toute bonne, répliqua Poirot en lui baisant la main.

Il n'en était pas moins conscient que vingt années impriment leurs stigmates, et que ce n'aurait pas été manquer à la charité que d'admettre que la comtesse Rossakov n'était plus qu'une ruine. Mais une ruine de grande classe. Elle n'avait rien perdu de son extravagance ni de son prodigieux appétit de vivre, et elle continuait de maîtriser, mieux que quiconque, l'art de flatter un homme.

Elle attira Poirot vers une table qu'occupaient déjà deux personnes.

- Mon ami, mon célèbre ami Hercule Pouairrrot, annonçait-elle. La terreur des malfaisants! D'avoir peur de lui il m'est jadis arrivé moi-même ... Hélas, je ne mène plus désormais

qu'une vie du plus vertueux et du plus extrême ennui ! Avec moi vous n'êtes pas d'accord ?

Le grand homme mince, et d'un certain âge, auquel elle avait dédié ce discours manifesta son des accord :

- L'ennui! Voilà bien un mot, comtesse, dont vous semblez ignorer le sens.

- Le professeur Liskeard, le présenta-t-elle sobrement, renonçant du même coup à son accent et à sa syntaxe par trop haute en couleurs. Rien de ce qui concerne le passé ne lui est étranger et ce sont ses conseils éclairés qui m'ont permis de parfaire la décoration de cette salle.

L'archéologue frémit quelque peu :

- Si j'avais su où vous vouliez en venir ! Le résultat est à faire dresser les cheveux sur la tête.

Poirot observa plus attentivement les fresques : en face de lui, Orphée dirigeait un orchestre de jazz, cependant qu'Eurydice, pleine d'espoir, paraissait attendre le salut du côté du gril. Sur le mur opposé, Isis et Osiris, a ce qu'il semblait, organisaient une partie de canotage dans l'au-delà. Le troisième mur était réservé a de charmants jeunes gens des deux sexes qui, nus comme au premier jour, s'adonnaient aux joies de la baignade.

- Le pays de Jouvence, expliqua la comtesse qui, du même souffle, acheva les présentations. Et voici la chère petite Alice.

Poirot plongea dans une semi-courbette a l'intention de la seconde occupante de la table, jeune femme a l'aspect austère, affublée d'une jupe a poches plaquées et d'une veste a carreaux, et dont le nez était chausse d'épaisses lunettes d'écaille.

- Elle est très, très intelligente, continua la comtesse. Elle a passé un doctorat, elle est psychologue, et elle connaît toutes les raisons pour lesquelles les cinglés sont cinglés ! Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, ce n'est pas parce qu'ils sont fous ! Non, il y a toutes sortes de raisons annexes ! Ahurissant, non?

La dénommée Alice eut un sourire dont l'amabilité n'était pas exempte d'une pointe de mépris. D'une voix ferme, elle

demanda au professeur s'il voulait danser. Il parut flatté, mais peu enthousiaste:

- Chère jeune demoiselle, s'excusa-t-il, je crains de ne connaître que la valse.

- C'est une valse, précisa-t-elle avec indulgence. Ils s'élançèrent sur la piste. Ni l'un ni l'autre n'étaient bons danseurs.

La comtesse soupira. Suivant sans doute le cours de ses pensées, elle laissa échapper:

- Et pourtant, elle n'est pas vraiment laide ...

- Elle ne sait pas tirer parti de ses atouts, admit Poirot.

- Franchement, s'écria la comtesse, les jeunes d'aujourd'hui je ne comprends pas! De plaire ils ne se donnent même plus le mal. Moi, quand leur âge j'avais, c'était ma préoccupation constante. J'apprenais à trouver les couleurs qui m'allaient ... à doser le rembourrage de mon corsage ... à serrer ma guêpière pour mettre ma taille en valeur ... à découvrir la nuance exacte qui donnerait plus d'éclat à ma chevelure ...

D'un geste, elle repoussa de son front ses lourdes tresses à la Titien. Elle, c'était indéniable, n'avait pas renoncé à plaire, et elle faisait toujours de gros efforts!

- Se contenter de ce que dame nature vous a donné, reprit-elle, c'est ... c'est stupide! Et puis quelle arrogance! Cette chère petite Alice, des pages et des pages sur le sexe elle écrit, mais combien de fois, je vous le demande, un homme lui a-t-il proposé de l'emmener passer le week-end à Brighton? Ça parle, ça discute, ça raisonne. Et puis ça travaille. Et le bien-être de la classe ouvrière par-ci, et l'avenir du monde par-là... C'est bien beau, tout ça, mais, je vous le demande, est-ce que c'est amusant? D'ailleurs, de vous à moi, tous ces jeunes gens nous ont fait un monde assommant! Tout n'est plus que règlements et interdictions! Ce n'était pas comme ça de mon temps.

- A propos, vous venez de m'y faire penser, comtesse ... Comment va votre ... votre fils?

In extremis, Poirot avait substitué « fils » au « petit garçon » qui lui était d'abord venu au bout de la langue. Après tout, vingt ans avaient passé.

Le visage de Vera Rossakov s'éclaira d'un sourire radieux:

- Le cher ange ! Il est si grand maintenant. Il a des épaules ... Et il est d'une beauté ! En Amérique il vit. Il donne dans la construction: ponts, banques, hôtels, grands magasins, voies de chemin de fer ... tout ce qui plaît aux Américains !

Poirot ne parvint pas à dissimuler un certain étonnement:

- Il est donc ingénieur ? Ou bien architecte ?

- Quelle importance? Adorable il est ! Poutrelles d'acier, matériel de levage, résistance des matériaux - il n'a plus que ces mots-là à la bouche. Le genre de choses auxquelles je n'ai jamais compris un traître mot ... Mais nous nous adorons! Nous nous sommes toujours adores! Et, pour l'amour de lui, j'adore aussi la chère petite Alice ... Mais oui, fiancés ils sont ! Ils se sont rencontrés en avion - ou dans un train, ou a bord d'un bateau, je ne sais même pas -, et ils sont tombés amoureux en discutant de l'amélioration du sort des ouvriers ! Quand elle est arrivée a Londres, elle est venue chez moi, et je l'ai prise sur mon cœur ...

La comtesse, pour appuyer son récit, croisa ses bras sur son opulente poitrine et poursuivit :

- Ce qui fait que je lui ai dit : « Niki et toi, vous vous aimez ... alors je te dis tu et je t'aime moi aussi... Mais si tu l'aimes, pourquoi l'as-tu laissé tout seul en Amérique? » Sur quoi elle s'est mise a me parler de son « job », du livre qu'elle est en train d'écrire, de sa carrière, et, très franchement, je n'y ai compris goutte, mais, comme je l'ai toujours dit, savoir se montrer tolérant il faut.

Sans même apparemment songer a reprendre son souffle, la comtesse balaya l'Enfer d'un ample geste du bras et enchaina avec maestria :

- Et, a part ça, trrrres cher et adorrrable ami, comment trouvez-vous le fruit de mon imagination?

- Je l'ai toujours su fertile, et c'est encore plus net ici qu'ailleurs, approuva Poirot. C'est du dernier chic!

La boîte de nuit était pleine, et l'on y ressentait, palpable, l'atmosphère inimitable du succès. Des couples langoureux en tenue de soirée côtoyaient des bohèmes en pantalons de velours et des hommes d'affaires boudinés dans des costumes trois pièces. Des musiciens, eux aussi déguisés en démons, débitaient

des rythmes haletants. Il n'y avait pas à s'y tromper : l'Enfer ronflait de toutes ses chaudières...

- Un public très éclectique nous avons, expliqua la comtesse. Mais c'est ainsi que ce doit être, n'est-ce pas? Les portes de l'Enfer sont ouvertes à tous ...

- Sauf aux pauvres, peut-être ?

- N'est-il pas écrit, rit-elle, qu'il est difficile à un homme riche d'accéder au Royaume des Cieux ? Juste revanche qu'il ait, en Enfer, priorité pour entrer!

Le professeur et Alice revenaient. La comtesse se leva:

- J'ai quelque chose à dire à Aristide.

Elle échangea quelques mots avec le maître d'hôtel, un Méphistophélès émacié, puis, passant de table en table, bavarda avec chacun de ses hôtes.

Le professeur s'essuya le front et but quelques gorgées de vin:

- C'est un personnage, n'est-ce pas? Les gens le sentent tout de suite.

Puis il s'excusa pour aller dire bonjour, à une autre table, à de nouveaux venus. Poirot, laissé seul face à l'austère Alice, se sentit quelque peu embarrassé quand il croisa son froid regard bleu. En réalité, elle n'était pas si mocharde que cela, mais elle le mettait mal à l'aise.

- Je ne sais même pas votre nom, murmura-t-il.

- Cunningham. Dr Alice Cunningham. Je crois comprendre que vous avez connu Vera autrefois ?

- Cela doit faire vingt ans.

- J'estime qu'elle représente le type même du sujet d'étude fascinant... Elle m'intéresse, bien évidemment, en tant que mère de l'homme que je vais épouser, mais aussi d'un point de vue strictement professionnel.

- Ah bon? ,

- Oui. Je travaille à un livre de psychologie criminelle. Et la vie nocturne que l'on observe ici est très révélatrice. Nous avons quelques délinquants qui sont des habitués. J'ai pu discuter avec certains

d'entre eux de leurs antécédents. Vous savez tout, bien entendu, des tendances coupables de Vera ... Je veux parler de sa manie du vol.

- Euh ... Oui, je suis au courant, balbutia Poirot, pris par surprise.

- C'est ce que j'appelle le complexe de la pie voleuse ... Vous comprenez, elle ne vole que ce qui

brille. Jamais de l'argent. Toujours des bijoux. J'ai découvert qu'enfant, elle était certes câlinée et choyée, mais aussi et surtout surprotégée. Pour elle, la vie était insupportablement ennuyeuse...

ennuyeuse et sévère. Or, sa nature exige le drame réclame le châtement. C'est là que réside l'origine de sa manie du vol: elle recherche l'aura et la notoriété qu'apporte le châtement !

- J'ai peine à imaginer qu'une représentante de la noblesse tsariste ait pu connaître une existence ennuyeuse et « sévère » - comme vous dites si bien -, en Russie, pendant la révolution, objecta Poirot.

Une lueur amusée éclaira brièvement les yeux bleus délavés de miss Cunningham:

- Tiens, tiens ! Une représentante de la noblesse tsariste. Elle vous a dit ça ?

- C'est incontestablement une aristocrate! décréta Poirot, essayant, dans le même temps, de ne pas trop se souvenir des différentes versions des premières années de sa vie que lui avait données la comtesse.

- Chacun croit ce qu'il lui plaît de croire, pontifia le Dr Cunningham, en le jugeant d'un œil professionnel

Un sentiment d'inquiétude envahit Poirot. Dans une seconde, il le sentait, ce seraient ses complexes à lui qu'elle allait aborder. En bon tacticien, il décida de porter l'offensive dans le camp adverse. Les origines aristocratiques de la comtesse faisaient partie des charmes qui lui faisaient apprécier sa société, et il n'avait quand même pas l'intention de se laisser gâcher son plaisir par une quelconque binoclarde munie d'un doctorat en psychologie !

- Savez-vous ce qui m'étonne ? interrogea-t-il. Alice Cunningham n'était pas femme à admettre qu'elle ne savait pas quelque chose. Elle se contenta d'un regard teinté d'ennui; mais néanmoins nuancé

de bienveillante indulgence. .

- Voyez-vous, ce qui me surprend, reprit Poirot, c'est que vous, qui êtes jeune et qui seriez jolie pour peu que vous vous en donniez la peine, vous ne vous la donniez justement pas, cette peine-la. Vous portez cette veste de gros tweed et cette jupe déformée par des poches - des poches à une jupe ! - comme si vous étiez venue disputer une partie de golf! Mais ce n'est pas un green, ici. C'est une cave à la mode. Il y fait plus de vingt-cinq degrés, vous avez le nez luisant, et vous ne pensez même pas à le poudrer ! Pour ne rien dire de ce rouge à lèvres que vous vous êtes tartiné sans prêter la moindre attention au dessin de votre bouche ! Vous êtes une femme, mais vous négligez votre féminité ! D'où mon interrogation : Pourquoi ? C'est un tel gâchis !

Poirot eut, un instant, la satisfaction de déceler un peu d'humanité chez Alice Cunningham. L'éclat de la colère brilla dans ses yeux. Mais elle retrouva bien vite son attitude condescendante :

- Mon cher monsieur Poirot, je crois que vous ignorez tout des valeurs actuelles. C'est la valeur intrinsèque qui compte - pas les vains artifices.

Elle regarda un homme jeune, très beau, très brun, qui s'approchait d'eux.

- Voici un spécimen du plus haut intérêt, souffla-t-elle avec gourmandise. C'est Paul Varesco ! Il vit aux crochets des femmes ... et ses goûts dépravés sortent de l'ordinaire ! Je brûle d'impatience qu'il m'en dise davantage sur la nurse qui s'occupait de lui et lui enfilait ses couches-culottes quand il avait trois ans...

Deux minutes plus tard, elle était dans ses bras. Il dansait comme un dieu. Alors que le couple évoluait

près de sa table, Poirot entendit Alice Cunningham demander à son cavalier:

- Et, après ces vacances a Bognor, elle vous a donné une grue miniature? Une grue ... Oui, c'est très éclairant.

Pendant quelques minutes, Poirot caressa l'idée peu charitable que l'intérêt que miss Cunningham portait aux délinquants de tout poil pourrait, un beau matin, conduire à la découverte de son corps mutilé au creux de quelque taillis solitaire. Alice Cunningham lui déplaisait souverainement, mais il était cependant assez honnête pour admettre qu'il fallait en chercher la raison dans le fait que lui, Hercule Poirot, ne l'impressionnait visiblement guère ! Sa vanité était au supplice !

Ce qu'il vit soudain éloigna Alice Cunningham de ses pensées. A l'autre bout de la salle, un jeune homme blond venait de s'asseoir a une table. Il portait l'habit et toute son attitude dénonçait une existence facile consacrée au plaisir. Il était accompagné d'une de ces jeunes femmes que l'on sait, d'avance, couteuses, et qu'il couvait d'un œil ou se lisaient la fatuité et la sottise. « De riches oisifs ! » devait penser tout un chacun en les voyant. Mais Hercule Poirot, lui, savait que le jeune homme en question n'était ni riche ni oisif. Il s'agissait de l'inspecteur Charles Stevens, et il paraissait plus que probable à Poirot que l'inspecteur Stevens se trouvait la en mission ...

Le lendemain matin, Hercule Poirot s'en fut, Scotland Yard, rendre visite a son vieil ami l'inspecteur Japp.

Mais il ne s'attendait pas a l'accueil que réserva Japp a ses questions.

- Sacré vieux renard ! lui jeta amicalement l'inspecteur. Je me demande toujours comment vous arrivez a lever ce genre de lièvre !

- Mais je vous assure que je ne sais rien ! protesta Poirot. Absolument rien ! C'est de la curiosité pure et simple.

- A d'autres ! répliqua Japp. Vous voulez savoir ce qu'est cet Enfer? A vue de nez, ce n'est qu'une boîte comme tant d'autres. Et qui marche ! Malgré des frais élevés, ils doivent ramasser l'argent a la pelle. C'est une Russe qui est censée faire tourner la boutique. Elle se fait appeler comtesse Je-ne-sais-pas-trop-quoi...

- Je connais bien la comtesse Rossakov, coupa Poirot, très froid. Nous sommes de vieux amis.

- Elle n'est qu'un prête-nom, poursuivit Japp. Ce n'est pas elle qui a financé l'affaire. Ça pourrait être Aristide Papopolous, le maitre d'hôtel - il a surement des intérêts dans la boîte -, mais nous ne pensons pas qu'il soit lui non plus le grand manitou. En fait, nous ne savons pas qui est le grand manitou.

- Et vous avez chargé l'inspecteur Stevens de le découvrir.

- Ah, vous avez vu Stevens? C'est un petit veinard ... Faire la java aux frais du contribuable, c'est un boulot agréable ! Mais jusqu'à présent, ce qu'il a trouvé ou rien ...

- Que pensez-vous qu'il y ait à trouver?

- De la came! Un trafic de drogue de première grandeur! Et pas payée avec de jolis billets, la came ! Non, en pierres précieuses !

- Tiens, tiens !

- Voilà comment ça fonctionne. Lady Truc - ou la comtesse Machin-chouette - à de la peine à se procurer du liquide ... où n'a aucune envie de tirer une grosse somme sur son compte en banque. Mais elle a de beaux bijoux - bijoux de famille dans la majorité des cas! Elle les envoie soi-disant se faire « nettoyer », ou « remonter ». En fait, les pierres sont desserties, et remplacées par des copies. Les originaux sont revendus sous le manteau, ici ou sur le Continent. Tout est légal. Il n'y a pas eu vol, personne n'a porté plainte ni poussé les hauts cris. Et si, par hasard, on en vient un beau jour à découvrir qu'un diadème ou un collier sont du toc ? Lady Truc est l'innocence et la stupeur personnifiées- elle ne comprend pas où et quand la substitution a bien pu avoir lieu : le collier n'a jamais quitté son coffret à bijoux! Et on expédie ces pauvres crétins de flics cavalier sur une fausse piste après avoir, bien entendu, fichu dehors une femme de chambre, un maitre d'hôtel douteux ou un laveur de carreaux suspect !

» Mais nous ne sommes pas aussi débiles que ces gens de la haute veulent bien l'imaginer. Nous avons eu plusieurs cas d'affilée ... et nous leur avons trouvé un dénominateur commun: toutes les femmes concernées présentaient des symptômes d'intoxication, nervosité, irritabilité, pupilles dilatées, et ainsi de

suite. La question que nous nous sommes posée, c'est qui leur fournit la drogue et qui dirige le trafic?

- Et la réponse, vous pensez que c'est a l'Enfer que vous allez la trouver ?

- Nous sommes persuadés que c'est le quartier général des trafiquants. L'endroit où les bijoux sont tripatouillés, nous l'avons déjà repéré. Une société intitulée Golconde & Cie : des dehors respectables- spécialistes en joaillerie d'imitation haut de gamme. Et puis il y a un vrai malfrat, un certain Paul Varesco... ah ! je vois que vous le connaissez,

- Je l'ai vu en Enfer.

- Moi, c'est en enfer, pour de bon, que je voudrais le voir! C'est le mal en personne, ce type. Mais les femmes, même les plus collet-monté, lui mangent dans la main! Il a des liens avec la Golconde & Cie, et je suis convaincu que c'est lui qui est derrière l'Enfer. Pour lui, c'est l'endroit idéal: on y côtoie de tout, des femmes du monde aux truands de haut vol - dans le genre plaque tournante, on ne fait pas mieux.

- Et vous pensez que c'est la que se négocient les échanges drogue contre pierres ?

- Oui. Nous connaissons déjà un bout de la filière: la Golconde ... Maintenant, c'est l'autre bout qu'il nous faut, le coté drogue. Nous voulons savoir qui la fournit, et d' ou elle vient.

- Et, pour le moment, vous n'en avez aucune idée?

- Moi, je penche pour cette Russe ... seulement je n'ai pas l'ombre d'une preuve. Il y a quelques semaines, on a cru qu'on allait emporter le morceau. Varesco était allé a la Golconde, il y avait pris quelques pierres, et il s'en était allé droit à l'Enfer. Stevens le filait, mais il ne l'a pas vu passer la poudre. Et quand Varesco est sorti, on lui a mis la main au collet - et les pierres n'étaient plus sur lui ! On a fait une rafle dans la boîte, on a fouillé tout le monde. Résultat: pas de pierres ... et pas de came!

- Bref, fiasco sur toute la ligne ?

- Ne m'en parlez pas! Ça a bien failli ! grinça Japp. On aurait pu se retrouver dans le pétrin, mais, coup de veine, on a ramené Peverel dans nos filets - vous ne connaissez que lui: le meurtrier

de Battersea. Pur hasard : j'aurais juré qu'il avait filé en Ecosse. Mais un de nos sergents, qui a oublié d'avoir les yeux dans sa poche, l'a reconnu d'après les photos. Donc tout est bien qui finit bien. Excellent pour notre réputation ... et publicité du tonnerre de Zeus pour la boîte : c'est encore plus bondé qu'avant !

- Mais ça n'a pas fait avancer l'enquête sur la drogue, commenta Poirot. Il doit pourtant bien y avoir une cache quelconque sur les lieux ?

- Forcement. Mais pas moyen de la dénicher. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir tout passé au peigne fin. D'autant que, strictement entre vous et moi, nous avons poussé la conscience professionnelle jusqu'à retourner en douce sur les lieux, histoire de nous livrer à une seconde petite fouille ... d'un genre plus officieux. J'ai pris ça sous mon bonnet. Effraction, vous voyez le genre. On ne peut pas dire que ç'ait été un succès ! Notre homme a manqué se faire réduire en chair à pâté par ce chien monstrueux ! Il dort sur place, le bestiau !

- Ah oui, Cerbère ...

- Ouais. Drôle de nom pour un debs ... Ça me fait penser à Cérébos - c'est une marque de sel, non ?

- Cerbere ... répéta Poirot, songeur. .

- Et si vous essayiez de mettre un peu votre nez dans cette affaire, Poirot ? suggéra Japp. C'est ce que les jeunes générations qualifieraient de sac de nœuds, mais le jeu en vaut la chandelle. La drogue et les histoires de drogue, ça me met hors de moi ! Cette saloperie qui détruit les corps et les âmes. La drogue, c'est vraiment l'enfer ou je ne m'y connais pas !

- Oui, murmura Poirot. Cela me permettrait de boucler la boucle ... Oui... Savez-vous, mon cher Japp, quel a été le douzième des Travaux d'Hercule ?

- Pas la moindre idée.

- La capture de Cerbère. Ne dirait-on pas un fait exprès ?

- Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me chantez là, mon vieux, mais ne perdez pas de vue un détail : un chien qui dévore un Belge, ça peut faire les manchettes des journaux !

Et, ravi de sa plaisanterie, Japp se tordit de rire.

\*

- Il faut que je vous parle très sérieusement, préluda Poirot.

Il était encore tôt et l'Enfer était quasi désert. La comtesse et Poirot s'étaient attablés à un guéridon proche de la porte.

- Mais aucune envie d'être sérieuse je n'ai ! s'insurgea-t-elle. Alice, ce cher, cher petit ange, est toujours sérieuse, et ça, de vous à moi, horripilant je trouve. Mon pauvre Niki, qu'aura-t-il pour s'amuser dans la vie ? Rien.

- J'ai pour vous la plus vive affection, continua Poirot sans se laisser désarçonner. Et je ne voudrais pas vous savoir, comme dit le populaire, dans le pétrin.

- Calembredaines ! Au sommet je suis ! A flots l'argent coule !

- Cet établissement vous appartient ?

Les yeux de la comtesse se firent vagues.

- Evidemment, répondit-elle.

- Mais vous avez un associé ?

- Qui est-ce qui vous a raconté ça ? demanda-t-elle avec emportement.

- Et votre associé, c'est Paul Varesco ?

- Oh ! Paul Varesco ! En voilà, une idée !

- Il a un casier judiciaire chargé. Vous êtes-vous rendu compte qu'il y a des malfrats parmi vos clients ?

La comtesse éclata d'un rire sonore :

- Votre côté bourgeois je reconnais bien la ! Bien sur, que je m'en suis rendu compte ! Vous ne voyez pas que ça fait la moitié du charme de l'endroit ? Toute cette jeunesse dorée de Mayfair ... ils en ont assez de ne jamais sortir de leur milieu ferme du West End. Alors ils viennent s'encanailler ici, voir les truands, voir des voleurs, des maîtres chanteurs, des rois de l'arnaque ... peut-être même des assassins, qui sait ? Ceux qui feront les manchettes de la presse du dimanche ! Ça, c'est excitant - ça vous donne l'impression de découvrir enfin la vraie vie ! Pareil pour le bonnetier en gros qui passe toute la semaine à vendre des petites culottes, des bas et des corsets ! Quel changement

par rapport à son existence étriquée, à ses amis trop convenables ! Et puis voilà qu'il à même droit à une attraction supplémentaire : la, à la table du coin, occupe à tirailler sa moustache, il y a l'inspecteur de Scotland Yard ... un inspecteur en habit!

- Vous étiez donc au courant? demanda doucement Poirot. Leurs regards se croisèrent. Elle sourit:

- Pour qui me prenez-vous, trrrès cher? Je ne suis pas aussi godiche que vous semblez l'imaginer !

- Si je comprends bien, le trafic de drogue, ici, c'est vous qui le gérez ?

- De la drogue? ici? Ah, ça, pas question! s'écria la comtesse. Ce serait abominable!

Poirot demeura méditatif quelques secondes :

- Je vous crois, soupira-t-il. Mais, alors, il est plus que jamais nécessaire que vous me disiez qui est le vrai propriétaire de cet établissement.

- Mais c'est moi ! se rebiffa-t-elle.

- Sur le papier, oui ... Mais il y a quelqu'un derrière vous ...

- Savez-vous, mon tout bon, que je commence à vous trouver un peu trop curieux ? Tu ne le trouves pas trop curieux, hein, Doudou ?

Pour prononcer ces derniers mots, la voix de la comtesse avait glissé vers le roucoulement. Dans son assiette, elle s'empara d'un os de canard qu'elle lança au chien monstrueux, qui l'avalait dans un terrifiant claquement de mâchoires.

- Comment avez-vous donc appelé ce fauve ? sourit Poirot.

- C'est mon petit Doudou.

- Mais ça lui va comme des bretelles à un lapin !

- Oh! il est chou comme tout! C'est un dogue! Il a tous les dons ... absolument tous. Regardez !

Elle se leva, jeta autour d'elle un coup d'œil circulaire et s'empara d'une assiette contenant un superbe steak qui venait d'être posée devant l'un des dineurs. Elle s'en fut jusqu'à la niche de marbre et, chuchotant quelques mots en russe, plaça l'assiette sous le museau de l'animal.

Cerbère ne bougea pas d'un pouce, comme si le steak n'avait jamais existé.

- Vous voyez ? Et ce n'est pas l'affaire d'une ou deux minutes ! Non ! Il pourrait rester comme ça pendant des heures s'il le fallait.

Elle prononça deux syllabes indistinctes. Vif comme l'éclair, Cerbere tendit le cou et le steak disparut, comme par enchantement.

Vera Rossakov entoura le chien de ses deux bras et, se haussant sur la pointe des pieds, l'embrassa avec transports.

- Regardez comme il peut se montrer gentil ! roucoula-t-elle. Il est capable d'en faire autant avec Alice, avec tous les gens qu'il considère comme ses amis - ceux-là peuvent lui demander tout ce qu'ils veulent ! Mais il suffit de lui dire un mot et hop ! il ferait de la charpie de ... mettons ... d'un inspecteur de police ! Parfaitement ! De la charpie !

Elle éclata de rire :

- Et s'il me prend l'envie de dire ce mot ...

Poirot se hâta de l'interrompre. Le sens de l'humour de la comtesse ne lui inspirait aucune confiance. Quant à l'inspecteur Stevens, il semblait décidément risquer gros.

- J'ai l'impression que le Pr Liskeard souhaiterait vous parler ...

- Vous m'avez subtilisé mon steak, geignit le professeur. Pourquoi avez-vous fait ça ? Un si bon steak!

\*

- C'est pour jeudi soir, mon vieux ! claironna Japp. Bien sur, c'est Andrew qui va mener la danse - Andrew, de la brigade des Stupéfiants -, mais il sera ravi de vous savoir dans le coup. Non merci, vous êtes trop bon, je ne veux pas de vos maudits sirops ! Je soigne mon estomac, moi ! C'est du whisky que je vois là-bas ? Ça ferait beaucoup mieux mon affaire !

Reposant son verre, Japp poursuivit :

- Je crois qu'on a résolu le problème. La boîte dispose d'une autre sortie ... et nous l'avons trouvée !

- Où cela ?

- Derrière le gril. Une cloison mobile.

- Mais, enfin, vous auriez pu vous rendre compte ...

- Non, mon vieux ! Quand nous avons effectué notre descente, la salle a été subitement plongée dans le noir - quelqu'un avait coupé le disjoncteur principal- et il nous a fallu une bonne minute pour rétablir le courant. Personne n'est sorti par-devant : nous avons l'œil. Mais il est maintenant évident que quelqu'un a pu se faufiler par-derrière avec la marchandise. On a examiné l'immeuble d'a coté sous toutes les coutures ... et c'est comme ça qu'on a découvert le pot aux roses ...

- Et vous envisagez ... quoi, au juste?

Japp cligna de l'œil

- On va recommencer le même topo : la police déboule, les lumières s'éteignent... mais il y a cette fois des gens de l'autre coté du passage secret, pour voir qui en sort. Ce coup-ci, ils sont faits comme des rats!

- Et pourquoi jeudi ?...

Nouveau clin d'œil :

- Golconde & Cie a été mise sur écoute. Il est prévu que de la camelote en sorte jeudi. Les émeraudes de lady Carrington.

- Vous me permettrez, décréta Poirot, de prendre moi aussi un certain nombre de dispositions.

\*

Installé selon son habitude a un guéridon proche de l'entrée, Poirot observait la situation. Et ce jeudi soir, comme tous les autres soirs, l'Enfer affichait complet!

La comtesse était, pour autant que cela fut possible, plus maquillée encore que de coutume. Et, plus Russe que jamais, elle tapait dans ses mains et affolait les échos de l'éclat de son rire. Paul Varesco avait fait son entrée. S'il arborait souvent une tenue de soirée sans reproche, il lui arrivait parfois, comme ce soir-la, de préférer un accoutrement d'apache: veste noire haut boutonnée et foulard au cou. A lui seul, il affichait toutes les séductions du vice. S'arrachant a une grosse femme murissante constellée de diamants, il vint s'incliner devant Alice Cunningham qui, seule à sa table, noircissait de notes un petit carnet, et l'invita a danser. La dondon délaissée jeta a Alice un regard haineux, mais leva sur Varesco des yeux enamorés.

Ce n'était pas de l'adoration que l'on pouvait lire dans ceux de miss Cunningham, mais le froid détachement de la curiosité scientifique. Quand le couple évoluait près de lui, Poirot s'efforçait de capter quelques bribes de la conversation. Le Dr Cunningham avait dépassé le stade de la nurse, et s'enquérissait maintenant de la surveillante de l'école primaire du beau jeune homme.

L'orchestre marqua une pause, et Alice Cunningham, tout sourire et un brin survoltée, en profita pour se glisser à côté de Poirot :

- Fascinant! lui confia-t-elle. Varesco va tenir une place de tout premier plan dans mon livre! La symbolique, chez lui, est d'une clarté aveuglante. Ces problèmes de maillot de corps, par exemple ... comment ne pas penser à la haire de crin des pénitents, voire à la toison, sous ses formes les plus intimes ? Et ce qui en découle est l'évidence même : on se trouve en présence d'un criminel-né - mais dont la criminalité est bien évidemment curable.

- Les femmes, commenta Poirot, ont toujours vécu dans la douce illusion qu'elles peuvent faire un agneau d'un serpent à sonnettes.

Alice Cunningham le considéra d'un œil torve :

- Ne voyez la rien de personnel, monsieur Poirot.

- Ça ne l'est jamais. Ça relève toujours du plus pur altruisme ... même si l'objet d'une telle sollicitude est immanquablement un séduisant représentant du sexe opposé. Seriez-vous à même de vous intéresser, par exemple, à l'endroit où, moi, je suis allé à l'école, et à l'attitude de la surveillante à mon égard?

- Oh! mais vous, vous n'avez absolument pas le type du délinquant de base! protesta miss Cunningham.

- Parce que vous êtes capable de reconnaître un délinquant à première vue ?

- Bien évidemment !

Le Pr Liskeard les rejoignit et s'assit à côté de Poirot.

- Vous parlez de criminels ? Vous devriez jeter un coup d'œil au code d'Hammourabi, monsieur Poirot. 1800 avant Jésus-Christ. Passionnant. Celui qui pille pendant un incendie, qu'on le précipite dans les flammes.

Le professeur fixa, en connaisseur, le gril électrique, et ajouta :

- Et puis il y a aussi, plus vieux encore, les anciennes lois sumériennes. Si une femme hait son époux au point de lui dire: « Tu n'es plus mon mari », qu'elle soit précipitée dans le fleuve. Moins cher et plus facile qu'un divorce. Toutefois, si un mari dit la même chose à sa femme, il n'aura à verser que quelques barres d'argent. Lui, personne n'ira le précipiter dans le fleuve.

- Toujours la même histoire, grinça Alice Cunningham. Une loi pour les hommes, et une loi pour les femmes.

- Sans doute les femmes accordent-elles généralement plus de prix aux espèces sonnantes et trébuchantes, reprit le professeur, pensif. Vous savez, enchaina-t-il, moi, j'aime assez cet endroit. J'y viens presque tous les soirs. Je n'ai pas à régler l'addition. La comtesse en a décidé ainsi - ce qui est fort gentil de sa part - pour me remercier des conseils que je lui aurais soi-disant prodigués pour la décoration. Non que j'y sois pour quelque chose - je ne savais même pas pourquoi elle me posait toutes ces questions. D'ailleurs, comme on pouvait s'y attendre, le peintre et elle ont tout compris de travers. J'espère que personne n'ira jamais imaginer que je puisse être le moins du monde responsable de ces monstruosité. Je n'y survivrais pas! Mais ça n'en demeure pas moins une femme merveilleuse ... assez Babylonienne dans son genre, à mon très humble avis. Les Babyloniennes, je ne vous apprends rien, étaient d'excellentes femmes d'affaires et...

Un soudain concert d'exclamations noya les propos du professeur. Une voix hurla: « La police! » Les femmes se dressèrent sur leurs talons hauts. Tout ne fut plus que brouhaha. Les lumières s'éteignirent- le gril électrique en fit autant. .

En contrepoint au vacarme général, le professeur n'en continuait cependant pas moins à débiter divers extraits du code d'Hammourabi ...

Quand les lampes se rallumèrent, Poirot avait déjà escaladé une demi-volée de marches. Les policiers plantés de part et d'autre de la porte le saluèrent. Il franchit le seuil et se dirigea

vers la ruelle adjacente. Sitôt passé le coin, il faillit se cogner dans un petit bonhomme qui s'était jusque-là soigneusement confondu avec la muraille.

Le nouveau venu arborait une trogne de pochard, dégageait une odeur prenante et s'exprimait d'une voix de mélécasse.

- Me v'là, patron, chuinta-t-il. C'est-y a moi d'jouer?

- Oui. Allez-y.

- Ça pue la flicaille, dans le secteur !

- Ne vous inquiétez pas. Ils sont prévenus.

- J'espère qu'ils vont pas venir s'en mêler, hein ?

- Ils ne s'en mêleront pas. Mais vous êtes sur de pouvoir mener l'opération a bien? L'animal en question est aussi gigantesque que féroce.

- Avec moi, y s'ra pas féroce pour deux ronds, affirma le petit bonhomme. Pas avec c'que j'y ai apporté! Avec ce truc-la, y a pas un cadon qui me suivrait pas jusqu'en enfer !

- Dans le cas qui nous occupe, commenta Poirot, il va falloir qu'il vous suive hors de l'Enfer !

\*

Le téléphone sonna aux petites heures de l'aube. Poirot décrocha.

La voix de Japp était reconnaissable entre mille:

- Vous m'aviez bien demande de vous passer un coup de fil ?

- Oui, parfaitement. Alors ?

- Zero pour la came ... mais nous avons récupéré les émeraudes.

- Ou ça?

- Dans la poche du Pr Liskeard.

- Du Pr Liskeard ?

- Ça vous surprend vous aussi ? Franchement, je ne sais plus que penser ! Il a eu l'air aussi ahuri que l'enfant qui vient de naitre, les a regardées sans comprendre, à clamé qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont elles étaient arrivées la - et du diable si je ne crois pas qu'il disait la vérité! Varesco peut les avoir glissées subrepticement dans sa poche pendant la coupure de courant. Parce que je n'arrive pas a imaginer un type comme

Liskeard mêlé a un racket! Il est membre d'une myriade de sociétés savantes archi-cotées, et il a même je ne sais trop quoi a voir avec le British Museum! Tout l'argent qu'il dépense, c'est pour s'acheter des bouquins - des bouquins d'occasion, et tout mangés aux mites par-dessus le marché ! Non, ça ne colle pas. Je commence à croire que nous avons fait fausse route depuis le début - qu'il n'y a jamais eu de came dans cette boîte.

- Oh, mais si, mon bon ami. Il y en avait bel et bien hier soir. Dites-moi, mon tout bon, vous n'avez facilité la sortie en douce d'aucune personnalité ?

- Si, bien entendu. Le prince Henry de Scandenberg et son aide de camp, débarqués en Angleterre dans la journée. Vitamian Evans, le ministre (pas toujours rose, la vie de ministre travailliste ! Il faut regarder où on met les pieds ! Quand c'est un ministre conservateur qui fait la java, tout le monde s'en fiche, parce qu'on croit qu'il claqué sa fortune personnelle. Tandis que quand il s'agit d'un travailliste, les contribuables sont persuadés que c'est leur argent qui y passe ! Ce qui, tout bien considéré, n'est pas si faux que ça). Ou en étais-je ? Ah oui ! Dernière du lot : lady Beatrice Viner. Elle épouse après-demain le petit duc de Leominster, qui est bégueule comme pas deux. J'ai peine à croire que l'un des éminents personnages précités soit dans le coup. .

- Et je ne vous donne pas tort. Il n'empêche qu'il y avait bel et bien de la drogue dans la boîte de nuit et que quelqu'un a réussi à l'en sortir.

- Qui ça?

- Moi, mon bon ami, susurra Poirot.

Il reposait le récepteur, coupant court aux cris d'orfraie de Japp, quand on carillonna à la porte. Il alla ouvrir. La comtesse Rossakov effectua une entrée en fanfare.

- Si trop vieux nous n'étions pas, trémola-t-elle, plus Russie éternelle que jamais, tout ceci serait bien compromettant ! A vous je suis venue, comme dans votre mot vous me l'avez demandé. J'ai, j'en jurerais, un policier aux trousses, mais cette piétaille peut fort bien rester dans la rue. Et maintenant, très cher, de quoi s'agit-il ?

Poirot, galant, la délivra de ses renards.

- Pourquoi avez-vous glissé ces émeraudes dans la poche du Pr Liskeard ? lui demanda-t-il. Vous trouvez ça gentil, de faire des choses pareilles ?

La comtesse ouvrit de grands yeux :

- Mais enfin, voyons, c'était dans votre poche a vous que je voulais les mettre !

- Dans ma poche?

- Evidemment. Je me précipite vers la table où vous avez l'habitude de vous asseoir ... seulement voila, les lumières sont éteintes et, dans mon désarroi, je prends la poche du professeur pour la votre.

- Mais pourquoi diable vouliez-vous a toute force mettre ces émeraudes volées dans ma poche?

- Ça me paraissait... J'aurais voulu vous y voir ! Comme si j'avais eu le temps de réfléchir !... Ça me paraissait... la meilleure solution!

- Ma chère Vera, vous êtes vraiment impayable !

- Mettez-vous a ma place, très cher ! La police arrive, le Gourant est coupé (ça, c'est notre petit stratagème pour protéger l'anonymat de certains de nos clients en mal de discrétion) et une main m'arrache mon réticule. Je le rattrape, mais, a travers le velours, j'y sens quelque chose de dur. Au toucher, je devine qu'il s'agit de bijoux, et je comprends tout de suite qui les a mis la !

- Ah, bon?

- Evidemment, voyons ! C'est ce salopard ! Ce répugnant personnage, ce monstre, ce bandit, ce faux jeton, ce fils de pore de Paul Varesco !

- Votre associé a la tête de l'Enfer ?

- Oui, oui, celui qui en est le véritable propriétaire, qui a apporte les fonds! Jusqu'a présent, trahi je ne l'avais pas - je n'ai qu'une parole, moi ! Mais maintenant qu'il essaie de me faire porter le chapeau, de me mouiller auprès de la police, je ne vais quand même pas me gêner pour le balancer, aux flics ou a vous ! Oui, le balancer!

- Ne sombrez pas dans la trivialité, lui conseilla Poirot. Et suivez-moi plutôt dans la pièce a côté.

Il poussa la porte et l'endroit parut de prime abord intégralement empli de CHIEN. Dans les locaux spacieux de l'Enfer, Cerbère semblait déjà hors normes. Mais la, dans la minuscule salle à manger de l'appartement d'Hercule Poirot, le molosse envahissait l'espace. S'y trouvait en outre le petit homme à l'odeur prenante, qui était Dieu sait comment parvenu à s'y caser aussi.

- Nous v'là donc arrivés jusqu'ici comme que c'était prévu, patron, annonça le bonhomme de sa voix enrouée.

- Doudou ! s'époumona la comtesse. Doudou, mon petit ange à moi !

Déclenchant comme un roulement de tambour, Cerbère se mit à balayer frénétiquement le plancher du bout de sa queue. Mais il ne bougea pas d'un centimètre.

- Permettez-moi de vous présenter Mr William Higgs! vociféra Poirot pour essayer de se faire entendre malgré le vacarme ambiant. Dans son métier, c'est un artiste. Hier au soir, profitant du tohu-bohu, Mr Higgs a convaincu Cerbère de le suivre hors de l'Enfer.

- Vous l'avez convaincu, lui ?

La comtesse jetait sur la demi-portion un regard incrédule:

- Mais comment ça ? Comment ?

Mr Higgs baissa les yeux non sans un certain embarras:

- C'est pas ben des trucs qu'on aime à en causer d'avant une dame. N'empêche qu'y a comme qui dirait des choses, quoi, qu'pas un chien il y résiste. Faut qu'il aille y mettre son nez, quoi ! Seulement faites gaffe qu'avec une chienne, z'obtiendriez pas le même résultat. Male et femelle, c'est comme qui dirait pas du pareil au même, quoi !

La comtesse Rossakov se tourna vers Poirot :

- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

- Un chien dressé à ça, expliqua lentement Poirot, peut garder un objet dans sa gueule tant qu'il n'a pas reçu l'ordre de le lâcher. S'il le faut, il le gardera pendant des heures. Voudriez-vous ordonner à votre chien de lâcher ce qu'il tient ?

Vera Rossakov, éberlue, pivota sur ses talons et lança deux mots brefs.

Les mâchoires monstrueuses de Cerbère s'ouvrirent. Et l'on eut l'impression terrifiante que la langue du chien tombait hors de sa gueule ...

Poirot se précipita et ramassa ce qui paraissait être une blague a tabac de caoutchouc rose. Il l'ouvrit. A l'intérieur, il y avait un paquet de poudre blanche.

- Qu'est-ce que c'est? s'écria Vera Rossakov d'un ton âpre.

- De la cocaïne, répondit Poirot dans un murmure. En quantité infime, serait on tenté de dire. Seulement il y en a quand même la pour des milliers de livres - suffisamment pour plonger des centaines de personnes dans la misère et l'abjection.

La comtesse s'étrangla presque:

- Et vous pensez que c'est moi qui... mais ça n'est pas vrai ! Je vous jure que ça n'est pas vrai ! Dans le bon vieux temps, il m'est arrivé de chaparder des bijoux, des petits riens, des babioles - ça aide a boucler les fins de mois, comprenez-vous. Et, après tout, pourquoi pas? Qu'est-ce qui fait qu'un objet appartient a telle personne plutôt qu'a telle autre?

- C'est bien c'que j'pense rapport aux chiens, fit remarquer Mr Higgs.

- Vous n'avez aucun sens du bien et du mal, reprocha tristement Poirot à la comtesse.

- Peut-être ... Mais la drogue ... ça, jamais de la vie! Parce que c'est la cause de trop de misère, de trop de souffrance, de trop d'avilissement! Je n'ai jamais pensé un instant, jamais soupçonne le moins du monde, que mon petit Enfer, mon innocent, mon délicieux, mon divin petit Enfer pouvait un jour servir a ça!

- Pour ce qui est de la came, j'suis d'votre avis et j'la partage ! approuva Mr Higgs. C'est comme le dopage aux courses de lévriers ! C'est pas moi que j'irais faire des saloperies pareilles - même que j'l'ai jamais fait!

- Mais dites-moi au moins que vous me croyez, très cher ! implora la comtesse.

- Mais bien sur, que je vous crois ! N'ai-je pas consacré assez de temps a mettre en évidence la personnalité du véritable organisateur du trafic ? N'ai-je pas accompli le douzième des

Travaux d'Hercule, n'ai-je pas été jusqu'a faire remonter Cerbère des Enfers pour démontrer la justesse de mes hypothèses? Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète : j'ai horreur de voir mes amis victimes d'un coup monté! Oui, un coup monté! Parce que c'était vous qui alliez vous faire épinglez si l'affaire avait mal tourne ! C'est dans votre réticule qu'on aurait découvert les émeraudes ! Et si un inspecteur de police avait été assez futé (comme je l'ai été moi-même) pour songer que la gueule d'un chien monstrueux pouvait constituer une cachette ... eh bien, le molosse en question, c'était a tout prendre le votre, non? Le votre, même si cet animal avait adopté la chère petite Alice au point d'obéir aussi, a ses ordres ! Ah, vous pouvez bien ouvrir de grands yeux ! Des le premier instant, cette jeune personne, avec son jargon pseudo-scientifique, sa veste de gros tweed et sa jupe déformée par des poches, m'a déplu! Eh oui, des poches ! Il n'était quand même pas naturel qu'une femme éprouve tant de dédain pour la toilette ! Et les belles idées qu'elle a essayé de me faire gober! Que c'est la valeur intrinsèque qui compte ! La valeur intrinsèque de ce qu'il y avait dans ses poches, oui ! Des poches qui lui servaient a apporter la drogue et a emporter les pierres précieuses ! Procéder a l'échange ne posait guère de problème : il lui suffisait de danser avec son complice, auquel elle prétendait s'intéresser en tant que cas pathologique. Belle couverture, n'est-il pas vrai ? Qui aurait été soupçonner ce bas-bleu de docteur en psychologie, avec tous ses diplômes et ses vilaines lunettes! Elle pouvait faire tout benoitement son trafic de drogue, intoxiquer ses riches patients et investir dans une boite de nuit dont elle s'arrangerait pour confier la direction a quelqu'un dont le passé ne serait pas - comment dire ? - garanti sans tache. Seulement elle a cru qu'elle pouvait s'offrir le luxe de mépriser Hercule Poirot ! Elle a cru l'embobiner avec ses histoires de nurse et de couches-culottes. Oui mais voila: je l'attendais au tournant, moi ! Sitôt les lumières éteintes, j'ai filé discrètement de ma table et je suis allé me planter a coté de Cerbère. Dans le noir, je l'ai entendue qui arrivait. Elle a ouvert la gueule du chien et y a fourré son paquet ... tandis que moi, délicatement, sans qu'elle

s'en rende compte, je prélevais un échantillon de sa manche avec une paire de ciseaux ...

Et Poirot, théâtral, exhiba un morceau de tissu :

- Examinez cette étoffe ... Il s'agit bien de son tweed a carreaux ... Cet échantillon, je vais le confier a Japp qui pourra en déterminer la provenance avant de procéder a quelques arrestations ... et de se vanter une fois encore de la perspicacité de Scotland Yard!

Ahurie, la comtesse Rossakov fixait le détective d'un regard incrédule. Soudain, elle se mit a gémir comme une corne de brume :

- Mais mon Niki ... mon Niki chéri! Ça va être atroce pour lui...

Elle se mordit les lèvres, puis:

- A moins que tout bien réfléchi ...

- Comme vous dites, très chère. D'autant qu'aux Amériques, il en trouvera d'autres à la pelle, fit observer Poirot avec bon sens.

- Dire que, sans vous, sa pauvre mère serait en prison ... en prison. .. le cheveu coupé ras ... dans un cul-de-basse-fosse ... empestant le désinfectant ! Ah, vous êtes merveilleux ... merveilleux !

Fondant sur Poirot toutes voiles dehors, elle l'étreignit sur son sein avec une fougue toute slave et le couvrit goulûment de baisers sous l'œil approbateur de Mr Higgs tandis que Cerbère agitait la queue en cadence.

Le timbre assourdissant de la porte palière vint interrompre cette scène touchante.

- Japp ! paniqua Poirot en se dégageant a grand-peine de l'étreinte de la comtesse.

- Peut-être vaudrait-il mieux que je passe dans la pièce a coté, jugea Vera Rossakov.

Elle s'éclipsa tandis que Poirot lorgnait vers le hall.

- Psitt, patron! s'émut anxieusement Higgs dans un rôle asthmatique. Vaudrait p'têt mieux qu'vous vous r'luquiez comme qui dirait dans la glace, croyez pas?

Poirot suivit ce bon conseil et eut un mouvement de recul : sur son visage, rouge à lèvres et mascara mêlés lui faisaient un masque de carnaval.

- Si c'est le m'sieur Japp de Scotland Yard, reprit Higgs, sur et certain qu'il ira croire le pire ...

Puis, tandis que la sonnette retentissait encore et que Poirot s'affairait fébrilement à éponger l'écarlate gras qui lui souillait la pointe des moustaches, le petit bout d'homme reprit :

- Au fait, quoi qu'il en soit y qu'vous voulez qu'j'en fasse ... que j'l'embarque ? C'est pas d'la dame, que j'cause, c'est comme qui dirait du clébard d'l'Enfer!

- Si j'ai bonne mémoire, répliqua Poirot, Cerbère a rejoint les Enfers.

- Comme c'est qu'vous voudrez. D'un côté, faut r'connaitre qu'y m'plait bien. Mais tout d'même, c'est pas l'genre de clebs qu'j'aimerais m'farcir en permanence ... Trop voyant, si vous m'suivez. Et puis qu'est-ce qu'y m'couterait pas en barbaque ! Un bestiau pareil, ça doit bouffer pire qu'un lion!

- Du lion de Némée à la capture de Cerbère, murmura Poirot. La boucle est bouclée, le cycle est accompli.

\*

Une semaine plus tard, miss Lemon estima qu'il lui fallait attirer l'attention d'Hercule Poirot sur une facture :

- Pardonnez-moi, monsieur Poirot. Cela vous paraît-il normal ? Leonora, fleuriste. Une douzaine de roses rouges. Onze livres, huit shillings et six pence. Livrées à la comtesse Vera Rossakov, l'Enfer, 13 End Street, Londres, WC1.

Les joues d'Hercule Poirot virèrent subitement à un rouge plus soutenu encore que celui des roses litigieuses. Il rougit même jusqu'à la racine des cheveux :

- Oui, oui, c'est bien cela, miss Lemon. Une manière ... d'hommage, en quelque sorte ... une façon bien modeste de m'associer à un événement familial. Le fils de la comtesse vient de se fiancer ... oui, avec la fille de son patron, un magnat de l'acier. Or, la comtesse, ai-je cru me souvenir ... a toujours eu un faible pour les roses rouges.

- Exact, concéda miss Lemon. N'empêche qu'elles sont affreusement chères hors saison.

Poirot bomba le torse :

- Il est des moments, affirma-t-il, où il faut savoir ne pas regarder à la dépense.

Et, fredonnant sous sa moustache, il quitta le bureau d'un pas léger, presque sautillant.

Miss Lemon, stupéfaite, le suivit des yeux. Elle en oublia ses mirifiques projets de système de classement. Son intuition féminine sonnait le tocsin.

- Miséricorde! murmura-t-elle. C'est à se demander si ... Enfin, tout de même !... A son âge !... Il ne manquerait plus que ça ...